N° 616 35e Année. Tome CLXX 15 Février 1924

# MERCVRE DE FRANCE





Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE







---

**PRIX DU NUMÉRO**

*France....... 3 fr. 50 | Étranger ....... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT-SOIXANTE-DIXIÈME

15 Février - 15 Mars 1924

15 Février — 15 Mars 1924 Tome CLXX

# MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Parait le 1er et le 15 de chaque mois








PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIV

# A LA RECHERCHE DE L'ART

—

## I

## DES ÉCOLES ACTUELLES

### QU'EST-CE QUE L'ART

1. L'art repose sur l'expression intellectuelle. Cette expression demande la généralisation. La généralisation, née de l'observation, engendre la convention.

2. L'origine de l'art est l'écriture hiéroglyphique ; de l'écriture hiéroglyphique l'art passa au symbole et du symbole à l'image. L'image est l'idée *idea* (ειδω : je vois).

3. Qui crée l'image ? L'imagination. Imaginer, c'est créer ; créer, pour l'artiste, c'est ramener la complication du multiple à l'unité, par la généralisation, par la convention.

4. Il faudrait étudier toutes les écoles pour savoir par quelle voie elles sont parvenues à la constitution de l'image ; ne retenons que ceci, toutes ont allié l'imitation à l'idée et l'idée à la généralisation.

### ERREURS

Par quels chemins les recherches modernes se sont-elles écartées des fondements conventionnels de l'art ? En substituant le détail à la généralisation.

Le Romantisme a été la première erreur, puis est venu le Naturalisme, né de lui ; enfin, l'Impressionnisme, fils du Naturalisme.

Les Impressionnistes, partant non de l'esprit mais de la technique du Romantisme, ont cherché « la *luminosité* ». Le Romantisme, niant l'art classique, avait voulu, au-dessus de tout, copier la nature, chercher la nature, la reproduire avec fidélité et passion. L'Impressionnisme naquit de ses découvertes techniques et voulut obtenir la lumière réelle dans ses ouvrages. Pour y arriver, il demanda le secours de la science optique et devint lui-même une *optique*, selon le mot de Cézanne. Que voulait-il ? l'éclat, la luminosité ; il nia tout le reste.

Le Néo-impressionnisme poussa le procédé plus loin, et le rendit systématique ; il était l'œuvre de physiciens plus forts raisonneurs que les impressionnistes, mais moins doués.

Le Symbolisme nia ces moyens ; et, par un sens généralisateur plus près de la vraie théorie de l'art, simplifia les tons, les formes, rechercha le sens expressif des uns et des autres.

Le Cubisme, partant du système simplificateur du Symbolisme, le rendit simpliste, s'écarta le plus qu'il put de l'imitation, en proclamant la convention essentielle de l'art, en l'étendant jusqu'aux mathématiques, jusqu'à la géométrie, jusqu'à l'abstraction : en haine de la nature, il tomba dans l'énigme.

RAISONS

Pour se rendre compte des motifs de ces recherches, il faut remonter au début du XIXe siècle. Depuis la Révolution française, la technique des maîtres était perdue, et on ne songeait plus à elle. Çà et là, un grand artiste isolé en faisait résonner le lointain écho ; les ateliers l'ignoraient.

De 1850 à 1880, le Naturalisme avait enseveli le grand

art sous la couche hollandaise ; il y avait amour de la réalité banale, technique sans direction, absence d'esthétique. Avec moins de beau métier, on agrandissait aux dimensions de la nature les petits Maîtres du Nord.

L'effort impressionniste ne contredit pas à cette voie, mais tenta une vision plus vivante de la réalité objective ; il introduisit cette crudité que l'on a baptisée la lumière, et qui depuis n'a plus quitté la palette moderne. Faut-il dire ici tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans ce procédé destructeur des valeurs, employant les couleurs de mauvaise origine que le Temps a déjà désaccordées, entraînant la perte du dessin et de la perception du ton juste.

Symbolistes et Cubistes ont revendiqué — contre le naturalisme impressionniste — les lois de l'abstraction, l'autorité de la convention, de la logique, de l'intellectualité. Leurs revendications sont justes ; mais leurs œuvres égarées dans la difformité, dans l'oubli de la vérité des images sensibles, et dans l'impuissance plastique, ont abouti à la négation de l'art qu'ils veulent affirmer.

Ainsi la crainte de l'art classique, le manque de connaissance des lois essentielles, l'ignorance du métier qui sait allier la beauté de la matière à celle de la conception, de l'invention et de la disposition, entraînèrent tour à tour l'Impressionnisme, par la recherche de la lumière, — le Symbolisme, par la déformation, — le Cubisme, par l'abstraction, — vers la ruine des dernières valeurs artistiques.

### RETOUR

L'art, nous l'avons dit, est convention, par la généralisation. Soumis à la nature, il s'en sert pour s'exprimer dans une langue métaphorique, parfois transposée, parfois transformée, mais toujours *naturelle* et *vraisemblable*. Il ne copie pas, il imite ; il représente, selon Cicéron, *non pas la chose, mais les similitudes des choses.* Non pas

un individu, mais la nature. Se servant du visible pour manifester l'invisible, il ne diminue ni n'altère la création divine, mais tente d'en restituer l'harmonie sacrée dans des images d'autant plus vraies qu'elles sont proches du prototype de leur perfection et du désir idéal de l'âme humaine.

### GÉNÉRALISATIONS

L'écriture étant le premier *signe* de l'art, l'hiéroglyphe précéda le symbole. Le premier homme qui voulut signifier la mer ou l'eau dessina un poisson ; pour la forêt, il fit un arbre. Le langage s'écrivit ensuite par sons, devint une phonétique, et les images disparurent de l'usage courant. La religion éleva le signe et en fit le symbole, le symbole devint dieu ; le dieu se perfectionna et fut image. Produit de la perfection divine descendue dans l'intelligence humaine, l'image fut un modèle moral, on l'appela Jupiter, Apollon, Vénus... etc. Avec les grands dieux naissaient les grands arts. L'homme perfectionna la terre en songeant à l'Olympe ; Phidias naquit.

L'Esthétique était créée. Aristote écrivit sa *Poétique*. Polyclète établit le *Canon* des proportions harmonieuses.

Il importe que l'Art ne redescende pas de ce point culminant ; s'il le fait, il se nie lui-même. Plus il s'en écarte, plus il déchoit.

Joubert a dit très justement :

> Il vaut cent fois mieux assortir un ouvrage à la nature de l'esprit humain qu'à ce qu'on appelle l'état de la société. Il y a quelque chose d'immuable dans l'homme ; c'est pour cela qu'il y a des règles immuables dans les arts.

### LA NATURE

Il importe d'étudier la nature ; quiconque la rejette se voue à l'impuissance ; mais ne pas savoir se servir de la nature est fort dangereux pour le peintre ; c'est par les règles de l'art qu'il en apprend l'usage. Refuser ces règles,

c'est donc se condamner aux errements les plus étranges. C'est par le moyen de la nature, et par son seul moyen, que nous exprimons à tous les hommes nos idées, nos conceptions. Une observation constante doit nous guider dans nos recherches, observation qui tend à généraliser les aspects et les formes, à découvrir les analogies, et à nous conduire dans le sein de l'unité, à travers la forêt du multiple. Le premier moyen qu'emploie la nature pour nous séduire, c'est la beauté ; c'est donc celle-ci que nous devons rechercher en elle, avant tout. La beauté est la spiritualité des choses, l'empreinte de l'âme sur les formes. Tout ce que nous ferons sera au-dessus du commun si nous y savons imprimer la beauté. Sans elle, point d'amour, point de désir, point de délectation. Dans les arts plastiques, la beauté physique est toujours l'image de la beauté morale ; car toute image parfaite est un symbole et résonne en pensée dans l'intelligence.

La soif de la Beauté guide l'artiste, qui en forme en lui-même une représentation idéale. Poussé par elle, aidé par les règles de l'art, il dégage de tout spectacle, de toute forme, *l'essentiel* ; il va droit à ce qui signifie la vérité spirituelle ; et il accumule ainsi les matériaux dont se composera l'harmonie définitive d'un chef-d'œuvre. La beauté conduit à la recherche des images, des proportions parfaites, des combinaisons et des conceptions élevées. L'œuvre d'un artiste se mesure à son désir du Beau.

Etudier la nature, ce n'est donc pas voir seulement les choses créées ; mais c'est en pénétrer l'harmonie, en découvrir la symétrie, le rythme, la proportion ; rattacher ces qualités au sens spirituel, et reconstituer ce *tout*, sans dissonance comme sans bassesse, qui nous révèle l'infini.

### TECHNIQUE

L'erreur des symbolistes et des cubistes fut la défor-

mation et l'énigme. Faute de connaître l'Esthétique fondamentale et traditionnelle, ils réclamèrent une base essentielle à l'art ; la *convention* ; mais ne surent point où la prendre. La généralisation et l'étude de la nature ramenée à des lois plastiques la leur aurait donnée plus que la routine monotone et systématique à laquelle ils se sont livrés par un procédé primaire. L'erreur des impressionnistes et des néo-impressionnistes vient également d'un égarement de technique (1).

DISCIPLINE

Résumons : la nature nous présente deux phénomènes : la lumière ; l'ombre. Sur cette lumière et cette ombre règnent des colorations : Plus il y a d'ombre, plus la lumière nous paraît forte ; moins il y en a, plus la lumière nous semble douce.

1° La couleur en qui se résumeront les autres sera la couleur dite *absolue*. Or nous voyons que, si on mêle toutes les couleurs d'une palette, elles donnent *le noir* ; mais si, optiquement, on décompose, par un prisme interposé entre le soleil et nous, la lumière, elle ouvre l'éventail de ses sept couleurs, pour se résumer en la blancheur la plus pure lorsque nous la rendons à sa nature. Le total de la lumière est donc le *Blanc*.

Il existe de ce fait deux puissances *contenant toutes les couleurs*. D'une part, c'est le *Blanc* ; de l'autre, c'est le *Noir* ; et c'est par le contraste de ces deux puissances que nous percevons les objets. On ne verrait rien sans la lumière; sans ombre, tout semblerait plat, et le volume des corps nous échapperait sans la troisième dimension. L'ombre est donc l'origine du relief ; la lumière celle des couleurs.

Entre ce blanc et ce noir s'étagent les gammes gra-

(1) Voir ma *Réfutation de l'Impressionnisme* dans l'*Esthétique fondamentale*, « La Rénovation Esthétique », 15, quai Bourbon, Paris.

duées des *valeurs*, qui ne sont que les degrés de force de cette lumière et de cette ombre.

Généralisons, et disons : *Le principe essentiel de la couleur est le Blanc,* qui est apte à les recevoir toutes sans les altérer, *et le noir, qui, dans sa totalité, les contient.* Le Blanc résume la lumière, le Noir résume l'ombre.

Plus on contrastera le blanc et le noir, plus le relief sera fort. Plus on mettra de blanc, plus on aura de douceur. Il ne saurait y avoir de noir sans blanc, de blanc sans noir ; car il n'y a pas de lumière sans ombre, et d'ombre sans lumière, dans la *convention* de la Peinture.

2° Si l'on mélange le blanc et le noir de la palette, on obtient un ton bleu ou froid ; si l'on étale du blanc sur une toile, qu'on le laisse sécher, et qu'on glace sur ce blanc un peu de noir, il paraîtra roux.

Dans le premier cas, nous avons obtenu un *ton froid,* dans le second un *ton chaud.*

D'où cela provient-il ?

Du même phénomène que celui qui nous fait voir rouge la lumière du soleil le jour d'une éclipse, et rouge le soleil qui se couche à l'horizon de notre vue.

Voici les raisons de ce phénomène : Dans le cas où le noir nous paraît bleu, il y a interposition, entre le fond noir et nous, d'atomes lumineux ; et c'est le cas du ciel bleu.

Dans le cas où le blanc nous paraît roux, il y a interposition de molécules obscures entre le fond et nous ; et c'est le cas du crépuscule (plus les molécules sont denses, plus apparaissent les succédanées de l'orangé, du rouge, du carmin (1).

Il y a donc une loi probable de coloration par *opposition* à la lumière, et de coloration par opposition à l'ombre.

Ces deux principes donnent naissance à des illusions

(1) Observation personnele à l'auteur qui a cru découvrir par cette loi la formation du phénomène des couleurs chaudes dans l'espace.

colorées, modifiant les couleurs propres des corps. Et ces deux illusions peuvent se résumer : en tons chauds, tons froids.

PRINCIPES

D'après ce qui précède, il est clair que la peinture entière, *en tant que chant*, repose sur les oppositions du *ton chaud et froid* ; *mais sans que ce ton soit réduit à la couleur pure ou aux complémentaires*. Tout ton chaud, de n'importe quelle composition, *s'opposera toujours harmonieusement à un ton froid*. Il suffira d'établir les relations de ces opposés par l'analogie des contraires ; « *car l'harmonie est une consonance, la consonance un accord, et il ne peut y avoir accord entre des choses opposées tant qu'elles demeurent opposées* (1) ».

On remarquera, en outre que les tons *froids*, naissant de l'effet du blanc, seront toujours plus beaux et plus *froids* si on les mélange au blanc de la palette : alors que les plus *chauds* seront toujours plus chauds si on les glace ; c'est-à-dire si on les emploie par *transparence*.

C'est ce qu'a prouvé ci-dessus l'observation de la formatin du chaud et du froid dans les effets de la nature.

CONCLUSION

Les impressionnistes et les néo-impressionnistes ont dit : « Il n'y a pas d'autre ennemi pour la couleur et pour la lumière que le *Noir*... » Et ils ont banni le *Noir* de leur palette.

Mais le *Blanc* est également l'ennemi de la couleur, car il la supprime à force d'éclat. Le blanc est même, *de sa nature*, l'ennemi de la couleur ; car, comme nous l'avons vu par le prisme, s'il la reçoit, il l'absorbe.

Les impressionnistes et les néo-impressionnistes,—ces derniers particulièrement, par l'absence totale du mélange des couleurs entre elles,— sont parvenus à anémier

(1) Platon.

la palette, à tuer la couleur, à la perdre dans le blanc, et, par l'absence d'ombre, ils n'ont pas fait *lumineux*, mais blanc.

Il faut déduire de ces recherches que, pour conserver à la couleur son éclat, il faut l'employer *sans blanc et sans noir*. Le blanc la mange, le noir la tue. Il faut donc s'en servir en la garantissant de ces deux mélanges ; et c'est ce qu'ont fait les vrais coloristes de tous les temps, en l'étendant, sur une *préparation en valeurs* de blanc et de noir, par *transparence*.

Les couleurs ne s'altérant que fort peu entre elles, on pourra les nuancer à son gré, en les mélangeant selon la nécessité. En les glaçant plusieurs fois, on pourra les conduire lentement à leur plus haut degré de saturation, comme le firent les Vénitiens et les Flamands.

Ainsi, les *desiderata* de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme seront obtenus, dans une méthode logique, supérieure, en ce qu'elle ne porte atteinte ni à la conception, ni à la forme.

Quant aux aspirations du symbolisme et du cubisme, elles trouveront une satisfaction complète dans l'*art classique* dont je veux faire l'exposé.

## II

## L'ART CLASSIQUE SELON LA TRADITION

*Ex ficto verum.*

*Non res, sed similitudines rerum.* « Non la chose, mais les similitudes des choses. » Cette phrase de Cicéron contient toute la théorie de l'imitation, selon la tradition classique. Ne jamais reproduire la chose individuellement, en elle-même, pour elle-même, comme un fragment ; mais en la revêtant de toutes les similitudes qui s'y apparentent, en la couvrant d'images résumées en une seule ; ainsi que

le fait le poète qui a le don des analogies et qui trouve une métaphore.

L'art ne commence qu'où le multiple cesse, qu'où la réalité disparaît dans la totalité supérieure et harmonieuse. La nature n'est pas dans *un* homme, mais dans l'homme. L'art n'est pas dans *une* forme, mais dans *la* Forme. Celui qui se sert ainsi d'un art l'élève à son point suprême et devient créateur.

MÉTHODE

Au lieu de procéder du *dehors au dedans,* comme le peintre réaliste qui attend tout de son œil ou de ses rencontres, l'artiste procède du *dedans au dehors.* Il conçoit, il tire de l'alambic de ses sensations, réduites en pensée et en imagination, des spectacles nouveaux qu'il veut montrer au monde par les lignes et les couleurs; en un mot il *invente* et il *organise* son invention.

S'étant rendu compte, au préalable, de l'art et de ses fins, il met tout en œuvre pour y satisfaire; il se préoccupe des lois par lesquelles il accomplira ce qu'il a dessein de mettre au jour.

La Logique lui montre les voies, la Tradition l'aide et l'éclaire, les exigences de son esprit le conduisent à la vérité. Placé vis-à-vis de la pensée, il tire d'elle les systèmes équivalents à la nature, tout en se tenant au-dessus de la nature ; c'est-à-dire l'interprétant par la généralité la plus puissante quoique ne la perdant jamais de vue.

S'il est démontré que la *poésie est plus vraie que l'histoire,* — selon la phrase d'Aristote, l'art a bien prouvé que son système poétique est plus vrai que l'indigente copie des choses visibles prises dans leurs particularités; et il reste, en cela, supérieur à la nature courante.

Une imitation, dit Joubert, ne doit être composée que d'images. C'est la grande règle unique. Tous les excellents artistes l'ont entrevue et observée...

Le même Joubert écrit :

L'intelligence doit produire des effets semblables à elle, c'est-à-dire des sentiments et des idées; et les arts doivent prétendre aux effets de l'intelligence. Artiste, si tu ne causes que de sensations, que fais-tu avec ton art qu'une prostituée avecs son métier et le bourreau avec le sien ne puissent faire aussi bien que toi ?

### L'IMITATION

C'est sur le mot imitation que peut s'épuiser la discussion des beaux-arts. Chaque siècle l'a sans doute entendu à sa façon ; mais il est constant que dans l'art classique, qui plonge ses racines dans la plus antique tradition, il fut toujours interprété comme une transcription des beautés de la nature reconstituées dans une conception intelligente, plutôt que dans une copie directe. Un esthéticien remarquable, M. Quatremère de Quincy en parlait il y a cent ans :

Ce qui fait la valeur de l'imitation dans la peinture, c'est bien moins de rendre les formes corporelles avec de la matière que d'exprimer avec des corps ce qu'il y a de plus immatériel ; c'est de représenter le moral par le physique, de rendre par des formes sensibles les idées intellectuelles, les affections de l'âme : c'est de donner non un corps à la pensée, mais la pensée aux corps... L'imitation dans l'art consiste dans des rapports sur lesquels les sens n'ont point de prise. La distance qui sépare ses créations de leur principe générateur ne peut être mesurée que par l'intelligence ; et le sentiment du beau, qui en est l'effet, veut, pour être éprouvé, une sensibilité fort différente de celle des nerfs... Il n'en faut pas douter, ce que nous devons exiger de l'imitation des beaux-arts, c'est de satisfaire ces appétits qu'a notre âme d'impressions illimitées, de sensations toujours renaissantes, c'est-à-dire inépuisables dans leurs effets, comme l'est la nature dans ses combinaisons. Telle est la jouissance que nous demandons à l'art ; et telle ne saurait être celle d'une imitation dont la propriété se réduit à nous montrer les objets précisément et uniquement comme ils se montrent partout et en tout temps à nous... Est-ce là tout ce qu'on attend de l'imitation ? Et paierons-nous de notre admiration un résultat aussi stérile pour l'esprit ?

## SACRIFICE INDIVIDUEL

L'artiste qui sacrifie l'individuel au général doit commencer cet acte par une renonciation à soi-même; il doit s'universaliser plutôt que se retrancher de l'ensemble des hommes ; il doit, tout en respectant l'identité de son âme, — qui est sa vraie personnalité et le miroir dans lequel il reverra le monde transformé, — il doit, dis-je, tout en conservant cette précieuse identité, recueillir non seulement tout ce que ses plus illustres devanciers lui ont laissé, mais élargir son génie dans toutes les branches de l'art, afin d'entrer en communion avec les aspirations sublimes renfermées dans les autres conventions. Ni la poésie, ni la musique, ni l'architecture, ni la sculpture ne le laisseront indifférent ; il grandira, il excitera son âme à tous les foyers. Je n'entends pas par cela le convier à la dispersion de ses facultés, mais au contraire l'engager à les concentrer, au profit de la forme qu'il pratique, au contact de l'idéal universel répandu dans tous les aspects que s'est donnés l'intelligence.

Cette culture générale, loin d'affaiblir l'individu dans l'art qu'il professe, lui permet de sentir qu'il peut donner aux règles une extension proportionnée à son désir, et introduire l'infini dans le fini.

Les règles elles-mêmes prendront, par ce renoncement aux limites artificielles de la pensée, un sens beaucoup plus profond pour l'artiste, qui les rencontrera dans toutes les branches artistiques comme l'affirmation des lois immuables de l'esprit. Je dois bien avouer que le classique exige une certaine abnégation, qu'il faut y fondre la personnalité dans l'être universel, que l'homme enfin doit y devenir humanité. Cela ne va pas sans un certain trouble; l'individualisme regimbe, car il se forme surtout du sensualisme restreint des sensations ; mais de même que le cerveau domine les sens par la pensée, de même le classique engage la personnalité à se sacrifier à la géné-

ralité pour découvrir la loi de la grandeur. Aristote, dans sa *Poétique*, définit le Beau : *l'ordre et la grandeur*. C'est donc par tous les moyens que l'artiste les doit tenter ; et le premier, ne sera-ce pas qu'il en soit lui-même l'image ?

Nous ne reproduisons dans nos ouvrages que notre propre portrait, l'ordre de notre être intime est la condition de l'ordonnance de nous tableaux ; c'est en nos que nous devons les prendre; c'est donc au fond de nous que nous devons d'abord les former. En copiant ce modèle intérieur, nous serons comme ces scaphandres qui remontent des profondeurs avec des trésors inconnus.

De l'ordre de nos sensations, de nos pensées, de nos conceptions, de notre logique se feront les lois de nos ouvrages ; il n'existe réellement point d'autre règle pour l'art que la succession des harmonieuses idées, laquelle naît de la constitution même de l'organisme mental. Or celui-ci ( on est bien en droit de le croire) reproduit en petit l'harmonie de l'Intelligence éternelle et divine, et, comme maître du monde, prescrit la place de chaque chose dans l'Unité, mère de la Beauté.

## CLASSICISME ET ACADÉMISME

« Mais, dira-t-on, ce que vous nommez classique n'est que l'académique et un retour vers les mauvais exemples que l'art moderne a voulu renverser. » Cette raison serait sans réplique, s'il n'y avait eu confusion dans les termes et erreur dans les faits.

Le classique est cet art que j'ai déjà défini comme une création pure de l'Intelligence : il tend à produire des *images* non point semblables à la réalité, mais analogues à la conception supérieure de l'Esprit. Il ne saurait accomplir rien sans la Beauté:

Car la laideur ne peut s'accorder avec rien de ce qui est divin et la beauté seule le peut (1).

(1) Platon.

Cette beauté doit être recherchée non en particulier, mais en général :

Ce serait une grande folie de ne pas croire que la beauté qui réside dans tous les corps est *une et identique* ; ayant passé par les beautés d'ici-bas,on s'élèvera jusqu'à la beauté suprême, en passant pour ainsi dire par tous les degrés de l'échelle d'un seul beau corps à deux, de deux à tous les autres... jusqu'à ce que, de science en science, on parvienne à la science par excellence qui n'est autre que la science du beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en soi (1).

Ainsi parlait la Grande Distime, l'étrangère de Mantinée, que Socrate écoutait avec admiration.L'art classique n'est point autre chose que la vision du Beau par la recherche dela toute beauté, et ce type idéal que nous nous créons par l'intelligence, au-dessus des accidents vulgaires. Le classique est donc la création même de l'art ; il imite la nature, mais ne s'y *conforme* jamais jusqu'à l'identité des particularités ; il reproduit le modèle qui est dans l'âme humaine plus que le modèle accidentel qui est mis par le hasard sous ses yeux ; il est l'effet d'une aspiration divine et ses moyens d'expression relèvent directement de l'ordre intellectuel. C'est l'intelligence qui, à sa propre image, en détermine les règles.

Ce noyau central acquis par le véritable artiste est ensuite revêtu de chair par la nécessité corporelle de la vie ; l'artiste amène son œuvre à l'existence par sa conformité avec les images sensibles ; il étudie, pour les constituer, les sciences qui sont à leur service : l'anatomie, les proportions, la géométrie, la perspective, etc. Du domaine expérimental, il explore tout le territoire, afin d'être maître absolu des formes expressives. Un nouveau monde naîtra, par le fait magique de sa conception, de cet ensemble de sciences acquises. Il créera dans l'expansion, il exécutera en liberté.

(1) Platon... Bossuet dans sa *Logique* écrit : « Divers objets, en tant qu'ils peuvent être considérés sous une même raison, sont réunis ensemble, et ne demandent qu'une même idée pour être entendus. »

Le *classique* est donc la forme d'art la plus haute et la plus large qui existe ; elle a donné Phidias à la Grèce et Michel-Ange à l'âge moderne.

En tous ordres, le classique représente le sommet. Ne pas vouloir être classique, c'est renoncer à être artiste.

L'Académique, déformation du Classique, en est la parodie et la négation.

Le classique ne peint que les grands sentiments, qu'il traite par la généralité, avec le nu et la draperie. Quand il emploie l'Histoire, il l'élève à la poésie éternelle en la dépouillant de toute archéologie; en donnant place au Beau ou au Sublime, les préférant au décor et au costume.

L'académique descend dans la réalité, mêle le vrai objectif à ses sujets, leur enlevant ainsi la plus grande partie de leur puissance, pour les réduire à une figuration théâtrale. Oubliant la beauté pour l'exactitude, l'imitation pour la copie directe, l'académisme ruine par le détail vulgaire l'harmonie générale. Ignorant les sacrifices, qui sont la science même du grand art, à force de tout dire il ne dit rien, et donne plus aux yeux et au métier qu'à l'esprit et au génie.

Dans le système classique que j'expose ici, et qui est celui de la Tradition, l'artiste n'emploie que les moyens les plus directs et néglige le reste. Il ne peint que selon ce qu'il veut dire et non point selon ce qu'il voit. La vérité archéologique ne saurait qu'affaiblir son expression, le priver de liberté, en le forçant à se situer dans un temps et sous certaines conditions. Sa grande affaire est la Beauté seule. Pour être autorisé à ce mépris du secondaire, il devra procéder comme les sculpteurs qui n'ont point le souci du décor ni du milieu dans lequel se passent les passions qu'ils expriment; Il ne peindra, lui aussi, que les *passions*, et pour les mieux faire voir, il les figurera par le nu et la draperie, cette dernière ayant l'avantage de n'appartenir à aucun temps, c'est-à-dire à tous.

Comme fond à son œuvre, il disposera un site très simple de la nature, comme un terrain, un ciel, la mer, des nuées; sans jamais donner une importance trop matérielle à ces éléments. Si la scène se passe dans un intérieur, il pourra y mettre un mur ou des draperies.

L'Académisme fit le contraire, il s'écarta de plus en plus de la grandeur des conceptions classiques en les encombrant d'archéologie. Il crut donner plus de force à son ouvrage en le limitant à un temps, en en reproduisant les accessoires, le décor, les lieux, les costumes, les types. De là ces Grecs et ces Romains dont on soupirait d'être délivré après David et après Ingres ; ennuyeuses figurations théâtrales chez les romantiques, raides et sèches chez les faux classiques de l'Académisme. Tous deux ont remplacé par le magasin d'accessoires et la garde-robe les magnificences poignantes du drame eschylien. Etre fidèle à la vérité de lieu, de temps, de costume est donc, en ce cas, être infidèle à la vérité de l'art, qui demande avant tout l'expression des sentiments de l'âme. C'est cette vérité là que l'art classique nous prescrit, c'est elle que le grand artiste pratique.

Ce qui plaît à l'esprit dans l'art, c'est de s'imiter, c'est-à-dire de former aussi intégralement que possible des images selon lui-même. Toute imitation de la réalité devient ainsi l'imitation de l'esprit : car ce que l'intelligence poursuit dans les choses, c'est leur essence, ou l'idée dont elles sont le symbole.

Abandonner cette recherche des harmonies de l'esprit extériorisées par la beauté du langage plastique, c'est se perdre dans la négation et l'inutilité de l'art même ; car, comme le disait Pascal : « *Quelle vanité que la peinture !...* » et l'auteur des *Pensées* de reprocher aux peintres de vouloir rivaliser avec la nature que nos yeux voient et dont ils admirent les multiples perfections... Reproche certes mérité quand la peinture ne dépasse pas l'art hollandais, et se confine à la reproduction directe, sans plus. « Si l'ani-

mal avait un art, dit Lamennais, ce serait celui-là (1). »

Le classique poursuit donc la *Création* du Beau par l'imagination idéale et par le savoir concret. L'académique, uniquement confiné dans l'imitation du modèle, nomme cette création du *chiqué*. Le classique a ouvert la voie de la Liberté; l'académique, par ses étroites pratiques, celle de la Routine.

Telles sont les différences notoires de ces deux arts, qu'il ne faut pas confondre ; l'un étant celui des grands maîtres, l'autre étant resté celui des élèves. *La convention* réclamée par les artistes modernes me semble entièrement contenue dans le classique ; car le classique est à la fois abstrait et concret, subjectif et objectif, idéal et réel. Il n'obéit point en esclave à la matière, mais en rappelle les séductions, les beautés, sans jamais la suivre dans le chaos de ses accidents difformes ; il se sert des apparences pour exprimer ce qu'il y a de plus spirituel et ne sépare jamais l'âme du corps et le corps de l'âme.

Il y a donc entre l'art classique et les recherches modernes un point commun : c'est la liberté de la création. Quoi de plus libre qu'une méthode qui a tout élargi jusqu'à la généralisation, et qui vous dit : « *Faites ce que vous concevez ! Les sciences sont à votre service, utilisez-les, et parlez aux hommes la langue qu'ils aiment à entendre, celle de la vérité et de la beauté.* » Il est clair, il est évident que toutes les recherches trouvent ici leur résolution, que tout ce que l'art a souffert depuis cent ans n'était autre que la *crainte* de retourner à son foyer. Qu'il y revienne ! c'est de là que sortiront les forces nouvelles, celles qui ont toujours vaincu le temps et l'erreur.

ÉMILE BERNARD.

(1) *De l'Art et du Beau*, par Lamennais.

# STÉPHANE MALLARMÉ

ESQUISSE ORALE

—

## I

MALLARMÉ

Cette épaule, que dirais-je ? j'ai songé qu'elle vous intéresserait, Griffin. J'ai acheté cela pour nous.

GRIFFIN

La peinture tend à n'être plus un art d'agrément ; il faut dissimuler le plaisir qu'on en ressent. Je vous sais gré, cher monsieur Mallarmé, de vous confier à ma complicité.

MALLARMÉ

Oui ; de l'émotion, incontestablement sensuelle, qui m'unit à ce fragment, si fugitive soit-elle, on sait gré au peintre anonyme, dans une mesure qui dépasse les quelques francs abandonnés au brocanteur.

GRIFFIN

Peut-être faut-il associer à cette dette de reconnaissance celui qui dépeça la toile, laissant à notre fantaisie, qui s'en contente, le prétexte d'une évocation.

MALLARMÉ

C'est le portrait, Griffin, de nos maîtresses.

GRIFFIN

J'y vois l'appui suffisant d'un plaisir qu'elles ne nous ont pas donné ; celui de ne connaître d'elles que l'essentiel : leur impersonnalité.

MALLARMÉ

Il y a, aussi, le temps ; qui modela, comme un hasard en fait de la belle journée, les rondeurs du bras et du sein : nulle analyse.

GRIFFIN

Le plaisir est un fait si humble que l'esthétique en rougit. C'est quelque chose comme ce rire contenu de l'écolier qui doit se feindre grave. Vous êtes indulgent, ce soir.

MALLARMÉ

Nous sommes seuls ; n'allez seulement pas le dire.

GRIFFIN

Si ; mais autrement ; il faut que nous sachions, enfin, si les arts plastiques ne nous doivent pas d'autres réactions que celles que nous propose la tragédie.

MALLARMÉ

Oui, on songe que notre art, synthèse des autres, n'ignore pas le sourire. Il est même, et nullement inconscient, à la cime du lyrisme verbal de Hugo.

GRIFFIN

Le sourire glisse des lèvres à l'œuvre ; peut-on dire qu'il n'y a pas d'art triste ?

MALLARMÉ

Le sens populaire fait de « triste » un péjoratif ; la gaîté est le signe des grandes choses ; mais elle peut être ironie.

GRIFFIN

L'amertume ?

MALLARMÉ

C'est le rire dans la douleur : il y a, par delà, la joie.

GRIFFIN

Quand nous considérions, sans mépris, cette toile sans valeur peut-être, j'ai ressenti quelque fierté de la connivence où vous m'invitiez ; car je veux comprendre que

nous sommes juges, étant poètes, des arts mineurs qui ne valent qu'à notre gré ; et que, justiciables de nous-mêmes, et de nous seuls, nous étendions notre juridiction avec sécurité.

MALLARMÉ

Griffin, on nous taxerait d'orgueil.

GRIFFIN

Nous sommes seuls, monsieur Mallarmé.

MALLARMÉ

Qui sait ? Cette épaule, en tiers, a permis la conversation ; elle parle et se défend assez bien. Je pense qu'une heure de paysage use, parfois, d'un langage analogue. Les arts d'imitation prolongent des moments, sans eux éphémères ; en font, les fixant, une réserve émotive, à notre intention, et pour nous emprunter quelque authenticité. Je ne leur sais pas de plus beau prétexte.

GRIFFIN

Le peintre, le sculpteur s'embarrassent à tort dans la pensée.

MALLARMÉ

Elle est à nous.

GRIFFIN

Ils nous diront : vous «coulez vos vers dans l'aiarin», vous « gravez vos rimes dans la mémoire », vous « ornez vos poèmes des couleurs de l'arc-en-ciel ».

MALLARMÉ

Imageries caduques qui ne valent...

GRIFFIN

J'aimerais vous amener à dire, monsieur Mallarmé, que les bas-reliefs parnassiens et les aquarelles...

MALLARMÉ

Griffin, je vous arrête au seuil d'une espièglerie. La pensée est à l'arrière-plan du poème, dont la figuration pittoresque est indifférente. Ce qui n'est pas indifférent,

c'est que la pensée en soit absente ; je ne dirai pas plus ; mais je dirai cela.

GRIFFIN

Cela doit suffire ; mais je n'eusse pas été tranquille à moins.

MALLARMÉ

Ceci dit, il y a la musique.

GRIFFIN

C'est un peu une rivale.

MALLARMÉ

On peut la dépouiller et la connaître.

GRIFFIN

Ne la comparera-t-on pas, ici, à l'épaule de tantôt ?

MALLARMÉ

Vous me précédez, Griffin.

GRIFFIN

Je vous suis, seulement en avant.

MALLARMÉ

La musique est importune comme la femme ; elle peut être cruelle ; elle est toujours décevante ; car, comme celles qu'on aime, elle inspire l'illusion de l'absolu. De son charme, de son affirmation péremptoire, de la certitude fuyante qu'elle affiche, sans méfiance amoindrissante de toute réaction, accepter son offre et ne mesurer ses largesses qu'à notre générosité réceptive.

GRIFFIN

Comme vous la connaissez.

MALLARMÉ

Voici dix ans, — nous sommes seuls Griffin ! — que j'en suis la proie douloureuse et obstinée : elle ne se révèle que dans la douleur.

GRIFFIN

Celle qui s'intègre la joie.

MALLARMÉ

Oui !

*(On sonne.)*

II

MALLARMÉ

Ce papier, Griffin, porte un poids de mots, mais à qui manque la virtualité qui m'en laisserait maître : il me semble que je n'ai, parmi eux,qu'un choix de sacrificateur.

GRIFFIN

Le mot qu'on écrit est mort.

MALLARMÉ

Non ; à moins que vous ne prononciez mort avec le sens d'une transposition de vie.Le mot écrit sort du plan sonore pour une vie de mutisme apparent, mais il n'assume qu'ainsi le retentissement dû.

Ce dont je me plains, c'est qu'entre la pensée et son inscription, il s'insère, par abus de réflexion, un limbe où le mot, ayant perdu son agilité, n'a pas encore atteint la fixité préméditée.

GRIFFIN

Hors le cas d'une impression tôt clichée, la difficulté doit être constante ? Mais ne peut-elle, aussi, être stimulante ?

MALLARMÉ

Tant au moins que ne sont pas intervenues, comme ici,à force de besoins indéterminés,une hésitation volontaire et une accumulation.

GRIFFIN

Abondance de bien...

MALLARMÉ

Toute abondance est stérile ; le nécessaire est le suffisant. Or il arrive cette chose étrange et si naturelle que le mot élu, le moindre apparemment, le plus simple, pro-

duit, détaché et comme pur, une complexité, dira-t-on, native et si riche de suggestion qu'il s'en dénature.

Tenez, ce mot : *Quel* ; je l'ai si longtemps cherché, que, dans une correspondance banale, je ne l'insère qu'à regret ; il me semble que je leur en donne trop !

GRIFFIN

Vous me montriez, tantôt, ce beau papillon, sous verre, serti dans le plâtre, que G. vous présenta hier ; et je pense au mot.

MALLARMÉ

Eh bien ?

GRIFFIN

Je ne sais ; mais voici une mort sans résurrection ; quelque chose comme un sonnet futile ; une couleur, une forme captées ; une aile suspendue dans son vol, immobile, belle encore, mais morte à jamais,et, pour longtemps peut-être, exquise : La poésie fugitive ?

MALLARMÉ

Vous aimez, Griffin, la distinction des genres.

GRIFFIN

J'essaie de constituer mon ordre ; n'est-ce un devoir ?

MALLARMÉ

Le devoir serait simple s'il pouvait se connaître ; c'est la recherche du devoir qui consume la vie, noblement, sans doute, mais désespérément pour qui s'est soucié de l'œuvre.

GRIFFIN

On ne peut, volontairement, renoncer à l'absolu, sans honte ; heureusement que tout nous en détourne ; l'épée flamboie encore au seuil interdit.

MALLARMÉ

C'est beaucoup accepter, Griffin ; en tous cas, le devoir peut apparaître à quelques-uns, avant, peut-être, que la force ne manque d'un accomplissement.

Je me suis cru, parfois, très proche du seuil.

GRIFFIN

Cette œuvre de vie...

MALLARMÉ

En voici l'ébauche.

*Il montre un cabinet chinois aux maints tiroirs.*

MALLARMÉ, *après un silence.*

Mais il messied, par une inscription prématurée, nuire à sa virtualité vitale ; cet écueil évité, il faut craindre aussi, comme je le disais, que l'agilité de l'aile — là-bas figée en ornement — ne se lasse.

La tension de ma pensée, depuis ces quelques jours de solitude, fut à ce point extrême que j'ai craint de ne pouvoir la soutenir.

GRIFFIN

Ainsi, je me serai introduit, tantôt, en intrus, dans une intimité que vous ne deviez souhaiter qu'avec vous-même.

MALLARMÉ

Non pas, mon cher Griffin ; j'ai accueilli comme le signe du répit votre coup de sonnette ; vous me rendiez ce service nouveau de soulever, comme un vol posé de corbeaux et en tourbillon, la miriade des idées noires qui accablaient ce papier : lisez ; un mot : QUEL.

GRIFFIN

Je vois, cher monsieur Mallarmé, que j'ai fait l'office, modeste mais efficace, d'un épouvantail.

MALLARMÉ, *malicieux.*

Savez-vous, Griffin, que ce rôle vous est parfois attribué ?

GRIFFIN

J'aimerais, en tous cas, ne le jouer qu'à bon escient.

MALLARMÉ

Plus sérieusement ; je pense qu'il faut hésiter à écrire,

hors le fait d'essayer sa plume qu'accomplit le littérateur ; il importe, en effet, la tenir prête ; mais le fait d'en user comporte une circonspection où l'angoisse a part : c'est d'elle que j'ai souffert ces nuits dernières.

GRIFFIN

Vous en voici tout libéré.

MALLARMÉ

Mais non des causes qui l'ont suscitée et qui demeurent ; alors...

GRIFFIN

Alors ?

MALLARMÉ

Une lâcheté m'envahit qu'il me répugne d'interroger comme telle.

GRIFFIN

Comment la mieux caractériser ?

MALLARMÉ

Ainsi : la vanité de toute écriture me paraît axiome ; l'impossibilité de traduire en signes toute conclusion un peu haute ; la relativité inacceptable de tous moyens d'expression ; la nécessité théorique et, par autant, incontestable en conscience, de tout refondre de la langue, de l'écriture et des dispositions matérielles ; pour réaliser cet indispensable réceptacle de l'œuvre : le livre.

GRIFFIN

Ces préoccupations vous sont, dès longtemps, familières.

MALLARMÉ

Oui, Griffin ; mais au point où je suis arrivé de leur solution, il faudrait, pour le dépasser, un effort plus jeune ; or, ce point, j'y suis arrivé seul, à travers des synthèses rendues possibles par maintes années d'analyses, incommunicables utilement ; de leur jeu seul, s'est constitué mon cerveau ; le même chemin, silencieux et

solitaire, s'impose — à qui ? — pour la reprise de l'œuvre, haussée par moi d'un palier. N'y devrait-il perdre cette jeunesse même qui défaille en moi ?...

GRIFFIN

Je n'accepte aucune de ces déductions.

MALLARMÉ, *riant.*

Merci, Griffin, d'être péremptoire, ainsi ; vous chassez mes corbeaux.

*(On sonne.)*

III

*(Un importun prend congé.)*

MALLARMÉ, *debout devant le foyer.*

Voyons, cette idée, Griffin.

GRIFFIN

Elle est un peu futile ; ne pourrait-on se figurer tel plan verbal où se résoudrait, de soi, le problème de l'expression qui stimule, du fait de sa complexité, notre imagination, notre tact et cette sensibilité spéciale qui fait le poète ?

MALLARMÉ

Evidemment.

GRIFFIN

Mais alors le problème qui, posé, authentifie le poète — comme l'énigme du Sphynx créa les Œdipes — se dissipant, relègue celui-là au néant.

MALLARMÉ

Si je vous suis ; vous appuyez le privilège créateur du poète à l'imperfection de l'instrument dont il doit jouer ; une langue hypothétiquement adéquate à traduire sa pensée supprimerait le littérateur, qui s'appellerait, du fait, monsieur Tout-le-Monde ?

GRIFFIN

Oui, je fais des hasards de la linguistique la seule ex-

cuse de nos efforts et leur condition ; dans le plan imaginaire, dont votre bonne volonté souffre l'hypothèse, chacun disposant de ce que le poète nomme ses trouvailles, celui-ci se perd dans la foule.

MALLARMÉ

Quel inconvénient ? au surplus, — soyez-en rassuré, — Griffin ; la vanité générale réalise, dès toujours, votre hypothèse, dans un plan, seulement inférieur ; la langue est l'instrument absolu de la médiocrité ; tout anoblissement de l'idiome le transpose à un plan, — celui de votre hypothèse, — où le poète exerce un soliloque, et s'en trouve bien.

GRIFFIN

Tout l'intérêt que j'avais cru trouver à cette imagination fut de me préciser à moi-même la raison de mon effort personnel ; le choix ardu de l'expression incite, mais décourage ; vingt approximations confirment ce constat ; il n'y a pas d'expression absolue de la pensée.

MALLARMÉ

La pensée, elle-même, n'est peut-être pas absolue.

GRIFFIN

Je saisis ; un certain flottement à la robe des Muses est normal ?

MALLARMÉ

Lui seul en dévoile l'inlassable agilité, que nierait toute cernure ; le problème est là.

GRIFFIN

Oui ; la feinte d'une rigidité formelle déroute : « *Mobile, seulement, comme un marbre qui danse.* »

MALLARMÉ

L'œuvre de l'art n'est pas que feinte, Griffin ; il est le mensonge même : c'est par lui qu'il rayonne la vie.

GRIFFIN

Il serait permis de tricher avec tous les éléments ex-

pressifs dans le seul but de dissimuler une absence de bonne foi ?

MALLARMÉ

Vous moralisez, Griffin ; nos termes ne relèvent pas du dogme moral. Nous feignons, mais comme le soleil ; nous mentons,mais comme la vie. Notre bonne foi ne serait en question qu'autant que nous ne feindrions pas, que nousne mentirions pas, de notremieux,et selon notre art.

GRIFFIN

Ceci est précis ; et l'inquiétude renaît de ces mots : de notre mieux. Chacun fait de son mieux, et il y a de mauvais poètes ; faut-il mettre en doute leur bonne foi ?

MALLARMÉ

Incontestablement, car ils se connaissent.

GRIFFIN

Comme vous justifiez nos violences.

MALLARMÉ

Moins peut-être, Griffin, que vous ne le souhaitiez ; le mauvais poète n'a droit à d'autre bourreau que lui-même ; il s'assure son châtiment.

GRIFFIN

Le bon poète ne cesse de se torturer ; mais on doit l'imaginer dans cet état de grâce qui permit aux martyrs de jouir de leur supplice, — dont le plus cruel, pour le poète, reste ce problème de l'expression, de la forme.

MALLARMÉ

Oui, vous la souhaitez, mon cher Griffin, toujours différente d'elle-même ; vous voyez le flottement de la robe des muses comme un mouvement; c'est, peut-être, qu'une vérité morale s'impose à vous, hors de propos si le mouvement devait être figuré par une ligne aussi inflexible qu'est lâche la suggestion qu'elle entraîne ;

encore un mensonge ? La musique muette du vers condense tous les gestes en puissance, n'est-il vrai ?

GRIFFIN

Mais si cette musique se fait orale ne sera-t-elle entraînée par le geste, comme aérée et mobile de fait ? Ne peut-on concevoir comme une libération de tant d'énergie ?

MALLARMÉ

C'est là une question de fait et qu'il faut résoudre comme telle ; cela se présente, à notre sens, comme une libération de force ; c'est-à-dire, comme une expérience de chimie, dangereuse, mais, sans doute, féconde, qui peut occasionner, en éclatant ce verbe refoulé par tant de siècles, un chant nouveau— ou la ruine d'une harmonie secrète et sûre.

GRIFFIN

Craindrons-nous tentation ?

MALLARMÉ

Pas plus loin qu'une tentative.

GRIFFIN

N'y verrait-on un attentat ?

MALLARMÉ

C'est sa réussite que qualifie l'acte.

*(On sonne.)*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

# SONNETS

—

*L'herbe drue et la mousse épaisse ont effacé*
*L'allée, où l'ombre chaude et verte et odorante,*
*Conduit mes pas au fil d'argent de l'eau courante*
*Jusqu'à la vasque ancienne en granit crevassé.*

*Du velours des lichens richement tapissé,*
*Sculpté de pampres mûrs et de feuilles d'acanthe,*
*Offrant le frais parfum des fenouils et des menthes,*
*Le bassin mire, ovale, un beau ciel renversé.*

*Et je cherche, à travers mon reflet immobile,*
*Quel léger faune, aux yeux dorés, aux bonds agiles,*
*Vif et charmant, un brin de folle avoine aux dents.*

*Le front ceint de jasmins, d'iris, de violettes,*
*Vint, à l'aube du jour, silencieux, prudent,*
*Aiguiser son sourire au miroir d'eau secrète.*

La Vasque, 1923.

—

*Face au pourpre couchant, sur la plage déserte,*
*Poudré de l'or du sable et de l'or du soleil,*
*Les pieds dansants, les bras ailés, le front vermeil,*
*Minis, petit dieu nu, court vers la mer offerte.*

*Il lutte avec le flot, dont l'épaule puissante*
*Terrasse, roule et jette au loin son corps léger,*

*Rebondit à l'assaut des bêtes rugissantes*
*Dont il force le flanc, prêt à le submerger.*

*Il nage, maître enfin de la mer annelée*
*Qui l'enveloppe en vain de ses vagues musclées,*
*Et son rire répond au rire des courlis...*

*Tandis que l'on peut voir, des beaux rochers polis,*
*Etrange floraison que l'onde irise et moire,*
*Flotter au fil de l'eau son divin corps d'ivoire.*

**Le Bain de Minis, 1923.**

—

*La lune aventureuse ondule au long des branches,*
*Brode sur la pelouse un étrange dessin,*
*Glace de sombre argent l'eau ronde du bassin*
*Et peint d'un bleu givré de larges roses blanches.*

*Les aromes des bois, dans la brise, s'épanchent,*
*Grisant les écureuils, les dryades, les daims*
*Qui frémissent, tremblants, et bondissent soudain*
*Parmi les liserons, les jasmins, les pervenches.*

*Idyllique et propice aux mystères des dieux,*
*Le silence est au cœur comme l'ombre est aux yeux.*
*Les jets d'eau palpitants offrent leurs sveltes gerbes.*

*C'est l'heure harmonieuse où, mirage d'été,*
*Minis, sylphe éperdu, danse dans la clarté,*
*Tel un rayon de lune à la pointe des herbes.*

**Minis dansant, 1922.**

—

*La mer, couleur de perle, unie et lisse, coule,*
*Doux tapis d'eau soyeuse, ondoyant de clarté.*
*Le ciel de velours bleu, brodé d'astres, monté*
*Comme un fond de décor, s'éploie et se déroule.*

*Le bois chuchote et rit comme une heureuse foule,*
*Et la nuit chaude sent la fête et sent l'été.*
*Un dieu sylvestre accorde, à son souffle enchanté,*
*Les pins éoliens, l'orchestre de la houle.*

*Tout à coup le silence...! Attente...! Emoi...! Frisson...!*
*Et, du fond de la mer, immense scène, au son*
*Vibrant et contenu d'une harpe divine,*

*Abandonnant sur l'eau sa traîne d'or tissé,*
*Nue et rose et glissant comme une ballerine,*
*La Lune entre, sourit et commence à danser...*

La Danse de la Lune, 1920.

—

*Le soir magicien jette sur la mer nue*
*Et suspend au ciel pur son rutilant décor*
*Qui, prodigue de feux, mêle au divin ichor*
*Le carmin, le cinabre, empourprant l'étendue.*

*L'hiératique griffon, la chimère cornue,*
*Les dragons écailleux, les hippocampes d'or,*
*L'hydre, à tête sanglante, et qui palpite encor*
*Se dressent au couchant, au profil de la nue.*

*Les rayons lumineux, plectres étincelants,*
*Aux ondes de la mer dont ils frôlent les flancs,*
*Font chaudement vibrer des chants qu'un souffle apaise;*

*Tandis que sombre, au fond du gouffre olympien,*
*Dans l'intensive ardeur d'un ciel de rouge braise,*
*Le disque du soleil, nu comme un dieu païen.*

**Couchant, 1922.**

PAULE SEPTANS.

*UN GRAND MÉCONNU*

# HENRI DE LATOUCHE

—

Lorsque l'on se livre à des lectures, même rapides, ou à des recherches, même superficielles, touchant la vie d'un écrivain français qui ait conquis la gloire, ou simplement quelque renom, entre 1815 et 1848, il est exceptionnel de ne pas constater, dans la vie en cause, des interventions de Henri de Latouche. A-t-on besoin ou envie d'approfondir les choses, dépouille-t-on les mémoires, souvenirs, correspondances, tels qu'ils ont été publiés, ou tels que, inédits encore, ils ont été cependant utilisés déjà par maints historiens, ces interventions apparaissent si fréquentes, et souvent si importantes, que ce Latouche ne tarde guère à vous obséder.

C'est de lui que tels et tels auteurs illustres ou célèbres ont tenu tel ou tel sujet de roman, de drame, de poème, de comédie, de nouvelle. A d'autres il n'a fourni que l'idée d'un caractère, d'une situation, d'un dénouement. Mais nombre de ses confrères, à un certain moment de leur activité, ou à diverses reprises, ou durant une longue période, ont sollicité ses conseils et les ont suivis, se sont inquiétés de ses jugements et en ont tiré profit pour leurs œuvres ultérieures.

A beaucoup de succès ou de triomphes il a contribué puissamment, par sa propagande voire décisivement, — triomphes ou succès de gens de lettres, et aussi de peintres et de musiciens. Plusieurs débuts ont été facilités par ses indications, ses recommandations, ses démarches,

ses instances. Il y a mieux. Un des grands romanciers du XIXe siècle a exposé que, sans Latouche, il n'eût peut-être jamais rien produit. Identique a été le cas de deux poètes, un qui fut grand sans cesse ou presque, et un qui ne le fut qu'une fois, mais, après tout, cela suffit. Deux ou trois critiques professionnels ont dû le plus clair de leur relative notabilité à leurs attaques contre Latouche, et surnagent dans les annales de la littérature parce qu'ils ont été les ennemis de Latouche.

En outre, il est permis de se demander : que connaîtrait-on d'André Chénier, ou plutôt connaîtrait-on André Chénier, si Latouche ne l'avait pas exhumé ?

D'autre part, scrutez-vous les vieilles collections de journaux et de revues, soit pour compléter une documentation sur ce qui s'est passé en France aux temps de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, soit pour démêler l'influence que la presse parisienne a exercée sur les événements de cette époque ? Voici, de tout côté, des articles de Latouche. Et des articles remarquables, non pas seulement par leur nombre, mais à trois autres égards. D'abord, en ne les peut comparer, pour la forme comme pour le fond, qu'aux pamphlets de Paul-Louis Courier et, en même temps, à ce que Henri Rochefort décocha sous le Second Empire et jusque vers 1880. Ensuite, on y trouve une quantité d'excellents néologismes, et de trouvailles analogues, qui ont vite fait fortune, qui sont usuels aujourd'hui, et le demeureront, innovations dont presque tout le monde ignore l'auteur, ou que l'on attribue à des écrivains plus récents. Enfin l'on observe que Latouche s'affirmait, se proclamait républicain sous la Restauration, c'est-à-dire à un moment où ses coreligionnaires étaient rares dans sa profession, et d'ailleurs se contentaient modestement de se donner pour libéraux.

Sur les routes, les chemins, les sentiers de la littérature, ou sur ceux de la politique, à chaque pas vous ren-

contrez ce personnage. Il commence à vous intriguer. Vous vous renseignez sur l'existence qu'il menait, vous confrontez tous les témoignages, et vous apprenez qu'elle a été dominée, sans la moindre défaillance, par une probité intégrale, un désintéressement absolu, le dévouement continu et ardent à un idéal esthétique, philosophique et politique, et que les plus hauts esprits, les plus nobles cœurs, avaient voué à Latouche l'estime et l'affection, souvent la déférence, parfois l'admiration.

Alors vous vous mettez à lire la quinzaine de volumes qu'il a laissés, et la dizaine de brochures. Et quand vous aurez terminé, votre étonnement n'aura pas de bornes. Est-il compréhensible, penserez-vous, que reste ignoré ce poète, surtout ce romancier, qui est à peine inférieur aux principaux de son temps ?

Mais d'autres interrogations affluent, car le problème Latouche est complexe à l'extrême. Cet étrange bonhomme a joué un rôle considérable. Il a été l'un des animateurs du romantisme, et les dates sont là pour établir qu'il en a été aussi l'un des premiers « pratiquants ». Il a rendu à beaucoup de ses confrères, et aux lettres en général, des services très nombreux, et parfois énormes. Il a été l'un des pères spirituels de la démocratie, telle qu'elle s'organisa, se développa, puis régna, de 1830 à 1914. L'un des maîtres du journalisme polémique et l'innovateur du reportage et de l'interview. Un précurseur en matière de folklorisme, de régionalisme, — et de féminisme. Un prophète de la navigation aérienne. Enfin un honnête homme et un brave homme s'il en fut.

Or, il ne subsiste guère de lui que la réputation d'un médiocre, d'un impuissant, et d'un méchant.

Comment expliquer l'imposition, sur son front, de cette triple couronne ? Il doit y avoir, il faut qu'il y ait, une cause, des causes, au mécanique rabâchage de calomnies dont est victime la mémoire de Latouche, à tant d'injustice et tant d'ingratitude, à un tel oubli. Phéno-

mène unique dans l'histoire littéraire du XIXe siècle, histoire si riche en renseignements et appréciations sur vingt ou trente écrivains qui sont loin de valoir celui-là.

§

Les causes, on ne saurait les montrer toutes en quelques pages, signaler ici chacune d'elles en la corroborant de trois façons : avec des mots, des phrases, des paragraphes, empruntés aux œuvres de Latouche, avec les circonstances qui, dans la vie de l'auteur, correspondent à ces mots, phrases, etc., et avec les événements politiques ou littéraires au milieu desquels évoluaient ces incidents privés. Je voudrais du moins, pour l'instant, essayer de fixer certains détails, en recourant aux trois façons, mais sans négliger les documents et témoignages que j'ai trouvés dans la famille de... l'accusé.

Henri de Latouche était le pseudonyme de Hyacinthe-Joseph-Alexandre Thabaud de Nouël de Latouche, né à La Châtre le 3 février 1785.

L'aïeul paternel de celui-ci s'appelait Louis-François Thabaud de Nouël de Bois-la-Reine, et avait épousé la sœur d'un auteur dramatique, Claude Guimond de Latouche, l'intime ami, sans doute pas davantage, de Mme de Grafigny, qui lui légua sa bibliothèque, fameuse en son temps. Lorsqu'en 1760 Guimond de Latouche mourut, à Châteauroux, — il y était né en 1723, — sa terre de Latouche, et sa bibliothèque, échurent au cadet de ses deux neveux, le père de Henri de Latouche.

L'aîné, Guillaume Thabaud de Bois-la-Reine, était né à Neuvy-Saint-Sépulchre en 1755. Il fut membre de la Convention, puis du conseil des Cinq-Cents, administrateur de la Loterie, rebaptisé sous l'Empire baron de Surins, député à la Chambre des Cent Jours. Il ne se rallia pas à la Restauration, bouda le règne suivant, et trépassa dans la retraite à Châteauroux, en 1836.

D'autre part, la mère de Henri de Latouche avait pour

frère Gilles-Charles Porcher de Lissonnay, qui était né à La Châtre en 1752. Celui-là fut de la Législative, administra les hospices de Paris, siégea au Sénat conservateur, fut rebaptisé comte de Richebourg. Lui non plus ne se rallia pas à la Restauration. Décédé à Paris en 1824, il avait épousé Mlle Garat, fille du chanteur, donc petite-fille d'un Constituant, et petite-nièce d'un ministre qui fut, dans la suite, ambassadeur, président du Conseil des Anciens, sénateur, comte de l'Empire, député des Cent Jours, — et exclu de l'Institut par la Restauration.

Ces précisions généalogiques n'ont point pour but de prouver que Latouche, ses ascendants et ses collatéraux étaient tous Berrichons, — ce qui, d'ailleurs, serait erroné, car la famille avait eu des ramifications en Champagne (à Reims) et en avait dans le Poitou (à Parthenay notamment). A peine visent-elles à indiquer que certains ennemis de l'écrivain se trompaient en le représentant comme un roturier qui renie ses origines pour se poser en magnanime transfuge politique de l'aristocratie. Je les enregistre parce qu'elles permettent de démasquer une autre calomnie, plus grave à mes yeux, et aussi de discerner une importante cause des inimitiés contre lesquelles Latouche eut à lutter dès ses débuts, des efforts multipliés pour l'empêcher de percer, de l'isolement que ses opinions et son caractère lui infligeaient dans son milieu de départ et dans sa génération.

Tous ses romans relèvent du genre dit historique, et les péripéties de presque tous ont leur place entre 1789 et 1844. On y trouve, de maints personnages célèbres, un portrait physique et moral qui, parfois, ressemble peu à celui dont les contemporains de l'auteur avaient... le crâne bourré ; le récit de scènes qui étaient moins ou plus familières au grand public d'alors ; des anecdotes ensevelies jusqu'à ce moment dans un minime nombre de mémoires. Quelques-uns de ces portraits, beaucoup

d'hommes politiques et de hauts fonctionnaires avaient leurs raisons pour être mortifiés que Latouche n'en eût pas oublié ou atténué diverses particularités. Pour plusieurs de ces récits, beaucoup d'individualités en vue enrageaient que l'auteur n'y eût pas glissé sur divers détails. Ces anecdotes enfin, que de gens eussent eu intérêt à ce qu'on ne les révélât jamais !

Pour se venger, ou du moins restreindre la portée historique des romans en cause, on s'empressa de trompeter que Latouche incorporait à ses œuvres les fantaisies où s'extravasaient tantôt sa maladive imagination, tantôt son sectarisme. Il fut immédiatement, et une bonne fois pour toutes, arrêté que cet homme était pétri de jalousie et d'envie, qu'il ne savait que médire et diffamer, qu'il éprouvait, à baver sa bile sur toutes les gloires, une joie satanique, — c'était l'épithète consacrée.

La vérité, c'est qu'il est impossible de projeter un historique minutieux et scrupuleux de, par exemple, la première République, le Directoire, la Restauration, le règne de Louis-Philippe, sans consulter, — entre mille documents, mais parmi les plus sûrs, — les romans de Latouche : *Grangeneuve* pour la première période, *Fragoletta* et *le Cœur du Poète* pour la deuxième, *Léo* pour la troisième, *Aymar* pour la quatrième. De même qu'il ne serait pas concevable d'entreprendre une histoire des mœurs en France avant d'avoir lu, le stylo à la main, *La Comedie Humaine* pour la première moitié du XIX^e siècle, et *Les Rougon-Macquart* pour la seconde.

Où donc Latouche avait-il puisé ses renseignements sur, — ne nous occupons que de cela en ce moment, — sur la Gironde et sur la Terreur, ainsi que sur le Directoire ?

Il convient de commencer par exposer ce que fut son enfance. Elle s'écoula entièrement à La Châtre. Une balle, renvoyée avec une extrême violence par un petit camarade de jeu, lui ayant crevé un œil, on ne voulut le con-

fier à nulle école. Son instruction se fit par les soins de son père, un fanatique de Jean-Jacques, et surtout grâce à sa mère, une voltairienne. Cette femme fut en mesure d'inculquer à son fils le latin et le grec, elle veillait à ce qu'il absorbât la bibliothèque de Mme de Grafigny et de l'oncle Guimond, elle lui insufflait l'ambition d'une carrière où ledit oncle se fût illustré, croyait-elle, s'il eût eu plus qu'un banal savoir-faire.

Quand il eut seize ans, on l'expédia vers Paris pour qu'il y étudiât le droit. Son principal souci, quatre années durant, fut de développer sa culture, et il y réussit, puisque ceux de ses confrères qui le fréquentèrent plus tard ont été unanimes, dans leurs mémoires, souvenirs, correspondances, à constater chez lui une érudition vaste et profonde. Retenons en passant qu'il était polyglotte, ce qui ne courait pas les rues à cette époque. Il avait appris l'allemand et l'anglais en arrivant à Paris. Dans la suite, l'italien, l'espagnol, le portugais et le polonais.

Les loisirs qu'il s'accordait, il les passait dans le salon ou à la table de ses tantes Thabaud et Porcher, à écouter ses oncles, leurs amis Garat, Français (de Nantes), Michel de Comberousse, Pierre Flaugergues et autres. Il continua lorsque Français, nommé directeur général de la régie des droits réunis, l'eut casé auprès de lui dès le matin de son installation, le 26 mars 1804. Et son mariage avec Mlle de Comberousse, en 1807, le maintint dans le même cercle. Michel de Comberousse, qui, né à Villeurbanne en 1754, avait appartenu à la Convention, présidé le conseil des Anciens, siégé au tribunal d'appel de Grenoble, était, à cette époque, chef de bureau au ministère de la Justice. Ses dernières fonctions publiques furent, sous les Cent Jours, celles de conseiller à la Cour de Paris.

Le cercle en question était dominé par les traditions de la Gironde. Thabaud, Porcher, Français, de Comberousse, et surtout Garat et Flaugergues, se demandaient

encore comment ils avaient réussi à éviter l'échafaud. C'était à satiété qu'ils racontaient par le menu, à Latouche ou devant lui, les tribulations invraisemblables qu'ils avaient subies sous la Terreur et le calvaire gravi par tant de leurs coreligionnaires. Et ces évocations en entraînaient d'autres, lesquelles formaient contre-partie : les prouesses accomplies en 1793 par des Montagnards qui, échappés par une espèce de miracle, eux aussi, à une crise épouvantable, celle de Thermidor et des mois suivants, s'étaient soumis sans hésitation au Directoire, avaient servi avec zèle le Consulat et se dévouaient éperdument à l'Empire.

Ce fut ainsi que Latouche accumula les renseignements qui devaient être mis en œuvre dans *Grangeneuve, le Cœur d'un Poète* et une forte proportion de *Fragoletta*. Ce fut ainsi également que s'élaborèrent ses conceptions et sentiments politiques, un démocratisme rationnel en ses principes, généreux dans ses applications, et par conséquent la haine de tout extrémisme et de toute intolérance, le culte de la Gironde et le mépris des anciens démagogues transmués en laquais de l'autocratie.

A mesure que les années s'écoulaient, ces sentiments et ces conceptions s'affermirent en lui. Jamais jusqu'à sa mort il ne changea. Et cela sembla scandaleux, dans un temps si opulent en palinodies. Cela suffirait presque à expliquer plusieurs des exécrations qu'il inspira. Et qu'il inspire encore. Les professeurs de vertu, qui sévissent depuis vingt ou trente ans, se croient obligés en effet, pour excuser les variations d'opinions où se sont complu certains grands hommes du XIXe siècle, de discréditer ceux des petits qui n'ont trahi rien ni personne.

§

La place manque, vingt pages seraient nécessaires, pour montrer comment, de 1815 à 1848, Latouche se mit

à dos tous les partis politiques et les deux écoles littéraires d'alors.

Il combattait à la fois la monarchie, absolue ou constitutionnelle, le bonapartisme et le jacobinisme, à la fois le cléricalisme et la franc-maçonnerie, à la fois les gens qui refusaient de reconnaître ce qu'il y avait de beau dans les œuvres des romantiques, et les gens qui ne voulaient pas convenir que les siècles antérieurs avaient laissé des choses admirables aussi.

Et puis, il exprimait, sur la critique et ses pratiquants, des opinions qui ont semblé scabreuses toujours et partout. « La critique de profession, disait-il, je l'ai trop rarement vu professer par d'autres esprits que ceux qui sont impropres à produire. » Il insistait : « Les doctes impuissants qui jugent au lieu de produire. » Et, raccourcissant encore le tir : « La critique, métier d'eunuque ».

Il se plaisait aussi à lancer des idées que, dans l'unanimité des rédactions, des salons, etc., on s'accordait à déclarer saugrenues. Il prétendait que les hommes de lettres et les artistes sont doués pour dominer et administrer la société mieux que n'importe quelle autre catégorie d'intellectuels. Que, par exemple, ils daignent se mêler de diplomatie, comme Rubens, et ils y excellent d'emblée, sans préparation spéciale.

Je signale, en outre, qu'en 1833, dans *La Vallée-aux-Loups*, Latouche requérait que l'on créât, au profit des lettres ou plutôt des lettrés, une caisse nationale, alimentée par des droits à percevoir sur les œuvres des auteurs tombés dans le domaine public.

Toutes les sectes, coteries, chapelles, et une profusion d'individualités, avaient reçu de Latouche des coups de massue, ou des piqûres d'épingle, mais d'épingle fouilleuse, et il navrait ses amis parce que « la plupart des esprits ne sauraient comprendre qu'on ne tienne à aucun parti et qu'on ose penser tout seul ». Son fameux article

sur la « Camaraderie littéraire », dans la *Revue de Paris*, en octobre 1829, mit le comble à l'exaspération des uns, à la tristesse des autres. Article courageux s'il en fut, et qui n'a jamais cessé d'être d'actualité, un de ces articles que chacun pense constamment, et projette fréquemment d'écrire, que personne n'ose rédiger, parce qu'il faut manger.

Deux années s'écoulèrent, et une riposte jaillit, ou plutôt suppura, en novembre 1831. C'était un ramassis de grossièretés infâmes et de cyniques mensonges. Du reste, cela émanait de Gustave Planche, et c'est tout dire. On ne s'étonne guère aujourd'hui que la *Revue des Deux Mondes* ait publié pareille chose ; on n'ignore plus qu'à travers Latouche elle visait, en la *Revue de Paris*, une concurrente redoutable. Il ne faut pas davantage rechercher loin comment cette diatribe suffit à écarter de Latouche quelques amitiés, celle d'Ulric Guttinguer, — « Ulric, dont j'ai été aimé en des jours meilleurs », — celles de Sainte-Beuve, de George Sand.

Les Planche et sous-Planche avaient, le 5 du même mois de novembre 1831, convoqué le ban et l'arrière-ban de la bohême à la première représentation d'un drame de Latouche, *la Reine d'Espagne* (cinq actes en vers), et l'on avait sifflé, hurlé, etc., depuis le début de la première scène jusqu'à la fin de la dernière. Les interprètes avaient tenu le coup avec héroïsme, suppliaient l'auteur de leur laisser tenter une seconde épreuve. Latouche, naturellement, s'y refusa. Remarquez que la pièce revit la scène en 1849, qu'elle eut alors du succès, et qu'elle en vaut combien d'autres !

Sainte-Beuve, qui n'en était pas à une faiblesse près, ne se rappela pas que Latouche l'avait louangé souvent, et découvrit des excuses à la grande colère de Gustave Planche et de sa bande(tome III des *Causeries du Lundi*). Quitte à venger ultérieurement Latouche en exposant les nombreuses et graves raisons que l'élite entière de

l'époque avait de mépriser Gustave Planche (tome V des *Nouveaux Lundis*).

George Sand fut digne, toute sa vie, de la définition que Latouche donnait d'elle : «Le plus loyal camarade que l'on puisse trouver dans son sexe. » Mais elle commit une grosse bévue, en voulant réconcilier Planche et Latouche. Celui-ci se câbra, et ils se brouillèrent. Du reste, il revint vers elle spontanément, quand il apprit qu'elle avait rompu avec l'abject individu que, par une aberration inconcevable, elle avait, un moment,songé à épouser.

Latouche, pour exécuter Gustave Planche, n'avait pas été aussi patient que Sainte-Beuve. Il lui avait appliqué des volées de bois vert dès 1833 dans la *Vallée-aux-Loups.* Douze ans après, dans *Adrienne,* il s'amusa à l'exposer sous les traits de l' « hypercritique Jouvellier », « coupe-jarret des sentiers de la renommée », qui « ne pratique jamais que les opinions qui font vivre », etc.

§

Dans presque chaque roman de Latouche, il y a une mère et une sœur qui sont des saintes. L'auteur gardait un culte aux femmes qui avaient dominé son enfance et son adolescence. Parmi ses héroïnes principales, plusieurs ont aussi toutes les vertus, — Christiane (dans *Aymar*), Adrienne. Les défauts de quelques autres,—Rosane (dans *Un Mirage*), Eve (dans *Léo*), — sont véniels, et leur responsabilité incombe exclusivement au milieu, ou ce sont des fourvoiements déterminés par une éducation fâcheuse.

Les grandes coquettes, — Stéphanie (dans *Le Cœur du Poète*), Adeline (dans *Grangeneuve*), — restent capables de passion désintéressée, de sacrifices considérables, de dévouements éperdus. Latouche, pendant la période où il avait hanté le monde, à Paris et à Naples, entre vingt et trente ans, n'avait pas dû rencontrer de sphinx bien redoutables. L'unique de ses héroïnes qui soit une

méchante, Arabella (dans *Aymar*), est portraiturée avec une gaucherie, une naïveté qui sont significatives.

Son existence fut exempte de ces aventures sentimentales ou ...sensationnelles, — qu'on me pardonne cette acception, — qui remplissent les œuvres des autres romantiques, et qui, tout compte fait, ont singulièrement contribué à leur gloire, ou à leur célébrité. En dépit de boutades fréquentes, son idéal était la plus bourgeoise des « conjugalités ».

Il s'était marié trop jeune, à vingt-deux ans. En réalité on l'avait marié, par convenances économiques et sociales, et pour resserrer les liens politiques et administratifs de deux familles. Mme de Latouche rivalisait de sainteté avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Mais il n'y avait pas d'amour entre elle et son époux. Il y eut du moins une amitié profonde, inaltérable, — et intelligente.

Leur union dura peu. Mme de Latouche s'installa seule rue Notre-Dame-de-Lorette, dans la maison où ses parents occupaient déjà un étage. Lui passait l'hiver dans un autre appartement du même immeuble, depuis le moment où il quitta le quai Voltaire jusqu'à celui où il se fixa complètement à Aulnay. Il soumettait à sa femme tout ce qu'il écrivait, sollicitant et suivant ses conseils, prenant à cœur ses critiques, détruisant devant elle ce qu'elle venait de condamner. En cas de maladie, chacun soignait l'autre fraternellement.

J'ajoute que de Comberousse, et son fils Alexis, et son petit-fils Charles, qui, de 1831 à 1846, — un an après la mort de Mme de Latouche, — voyaient l'écrivain quotidiennement pendant trois ou quatre mois sur douze, ne paraissent pas, eux, avoir eu lieu de le tenir pour un monstre. Ils approuvaient en général ses campagnes politiques et littéraires, ils secondèrent plusieurs d'entre elles, ils prirent toujours et partout sa défense.

Il a eu deux enfants. L'un, Léonce, fils de Mme de Latouche, mourut à dix ans, et le père ne s'en consola

jamais. L'autre, Eugène, né deux années après le premier et mort à six ans, en 1816, avait pour mère Marceline Desbordes, qui devait, en 1817, à Bruxelles, épouser Valmore.

Il y a, dans l'histoire littéraire, beaucoup de choses comiques. Il n'y en a pas qui atteigne au grotesque de ce que l'on a appelé le mystère d'Olivier, — l'Olivier que Marceline aima, d'un amour qu'elle clama dans tant de vers admirables. Tout le monde ayant toujours su que cet Olivier n'était autre que Latouche, on n'arrive pas à démêler pourquoi presque tout le monde a presque toujours éprouvé le besoin de simuler l'ignorance à cet égard. Et ce qui confine au prodigieux, c'est qu'aujourd'hui même, après la lumineuse démonstration que M. Jacques Boulenger a pris la peine d'établir pour essayer de convaincre les derniers réfractaires, il se trouve des gens encore qui voient du mystère dans cette aventure banale entre toutes.

Un homme de lettres de vingt-quatre ans et une artiste dramatique et lyrique de vingt-trois ans se rencontrent et s'aiment. Trois années de liaison. L'amant peu à peu s'est refroidi, l'amante n'a pas cessé de l'adorer. — Entre parenthèses, il est stupéfiant que Latouche ait été, soit considéré comme un criminel pour avoir usé d'un droit qui n'a jamais été refusé à nul autre humain, le droit de désaimer. Et, secondement, il fallait qu'il ne fût pas quelconque, pour inspirer une telle passion à une créature d'élite telle que Marceline. — Il ne veut pas feindre des sentiments qu'il n'a plus, il rompt.

Satanique, n'est-ce pas ?

On aura beau travailler à s'échauffer la bile là-dessus, on aura beau se battre les flancs pour tâcher de découvrir le forfait que Latouche aurait perpétré en l'occurrence, et qui le voue, paraît-il, à une exécration éternelle. Je ne me lasserai pas de le répéter, la vie des autres romantiques regorge d'incidents de cette catégorie, et d'incidents

moins propres ; le plus clair de leurs poèmes et romans, ce sont des confidences relatives à ces incidents, confidences qui ont rarement figure de confessions ; et tout le monde a toujours jugé cela exquis. N'est-il pas singulier que l'on reproche à Latouche ce que l'on glorifie chez ses contemporains et confrères ?

Notons un détail. C'est lui qui a enseigné à Marceline, non seulement la grammaire et l'orthographe, mais aussi la prosodie, qu'elle allait utiliser avec tant de talent contre... « ce pauve Phaon » dont il est question dans *Grangeneuve*. — « Cet objet involontaire d'une passion exubérante, qui passe pour un modèle de froideur, pour un monstre d'ingratitude. Qui sait si, en s'occupant de recherches biographiques sur son compte, quelqu'un ne découvrirait pas qu'il n'était rien moins qu'insensible ? Qui sait si, pendant qu'il était sourd aux publiques déclarations de la dixième muse... La postérité est quelquefois bien injuste et bien exigeante, car l'ignorance a beaucoup d'attraits. » Et ailleurs cette conclusion : « On s'était quitté avec remords et colère, et sans se pardonner d'avoir été si malheureux ensemble. »

Après l'épouse et après la maîtresse, la grande amie. On ne tolérerait pas que j'entreprisse de raconter, moi millième, comment Latouche découvrit, forma, lança George Sand. Les faits sont archi-connus, et George Sand en personne les a exposés plusieurs fois, en des termes dignes d'elles — et de Latouche. Quant à leurs fraternelles relations, nous les avons déjà rencontrées, nous les retrouverons à Aulnay.

La dernière femme qui ait joué un rôle dans la vie de Latouche, c'est Pauline Flaugergues. Elle était la fille de Pierre-François Flaugergues, un Rouergat qui avait été lié, au temps de la Gironde, avec les oncles Thabaud et Porcher, mais s'était écarté d'eux vers la fin de l'Empire, qu'il s'était mis à combattre, lui. Le régime suivant ne les avait pas rapprochés, car la Restauration avait eu

en Flaugergues, à la Chambre des Cent Jours, l'un de ses plus ardents champions. Les revenants avaient cru le récompenser en le nommant maître des requêtes, — et en 1820 seulement, et alors qu'il avait cinquante-trois ans. Il finit par céder à l'écœurement, et dès 1823 il se retira dans les montagnes du pays de Foix. Il y mourut, et pauvre, en 1836.

Latouche et Pauline étaient donc amis de jeunesse. Ils s'étaient revus en 1817, à Rodez, où l'écrivain assistait, pour la *Gazette de France*, au procès Fualdès. Puis elle était allée travailler à l'éducation des infants de Portugal.

En 1841, elle arrivait à Paris. Elle n'avait plus de famille ; elle était presque sans ressources, la cour de Lisbonne étant aussi ingrate que celle des Tuileries. Elle voulait essayer de publier quelques-uns des vers qu'elle avait accumulés depuis son enfance. Elle se rendit chez un homme qui était légendaire pour son accueil aux débutants, — et qu'elle avait toujours aimé en secret, — chez Latouche. Elle était et avait exactement ce qu'il fallait pour infliger un démenti complet à la boutade écrite par lui quelques années auparavant : « Là où le démon est impuissant à mal faire, il envoie à sa place une vieille fille. »

Ils ne se quittèrent plus. Elle fut, dix années durant, celle qu'il appelait sa mère, sa fille et sa sœur. Elle hérita de lui, et la famille du défunt estima que c'était justice, et ne cessa jamais de lui témoigner une tendre affection ; j'ai mes raisons pour affirmer que l'on se trompe grossièrement lorsqu'on prétend le contraire.

A propos d'héritage, on peut observer qu'entre Latouche et sa famille, il y avait émulation de semi-pauvreté. Il supportait philosophiquement cette forme de l'adversité, comme toutes autres. Son principe était : « N'avoir pas besoin de ce qui nous manque. » Il n'aurait pas su s'occuper de questions pécuniaires. Il ne voulut même

essayer à aucun moment de sa vie, ayant en horreur « les affaires, c'est-à-dire le bien d'autrui ». Le mot est de lui. On le trouve dans *Aymar*, en 1838.

Pauline publia, en 1852, une réédition des *Agrestes*, en y ajoutant des poésies posthumes. Deux ans après, elle réunit en un volume, intitulé : *Les Bruyères*, ceux de ses vers à elle que Latouche lui avait déconseillé de brûler. Elle est morte en 1878 ; elle partage, au cimetière de Châtenay, la tombe de Latouche.

§

L'ermitage d'Aulnay demeure presque tel qu'à l'époque où Henri de Latouche l'acheta, presque tel que cet acquéreur l'a décrit plusieurs fois.

Aulnay, c'est un hameau de la commune de Châtenay-Malabry. Un val entre le bourg de Châtenay au Sud-Est, Malabry au Sud-Ouest, Robinson au Nord-Ouest, Sceaux au Nord-Est. L'artère principale est la rue Chateaubriand. Lorsqu'on s'y engage en venant de la gare de Sceaux-Robinson, l'on a juste quatre petites propriétés à gauche, trois petites et une grande à droite. Chacune est saturée d'une histoire, que j'ai racontée ailleurs. Je les désignerai ici, pour notre commodité, par des lettres.

A, la première à droite, fut la résidence de Lenoir de la Roche, — « si honnête, dit Latouche, qu'il n'est resté ministre que vingt jours », — puis d'Alexandre de Girardin, — le père d'Émile. Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, a expiré chez Lenoir. Henri de Latouche était l'ami de celui-ci, et se proclamait le disciple de Saint-Martin. B, la deuxième à droite, retraite du poète Léon de la Morinerie, est au coin du chemin de l'Orme-Mort. Elle forme ainsi pendant à l'entrée majeure de la Vallée-aux-Loups. A et B sont dominés à l'Ouest par l'avenue Gasparine, qui sépare B de C, où vécut Adrien de Gasparin, — le père d'Agénor, — et qui fut plus tard habitée par Honoré Champion. Latouche a pro-

testé, dans deux de ses livres, contre le percement de l'avenue en question, et autres améliorations exécutées à l'instigation de Gasparin. C'était dans les mêmes pages qu'il se lamentait contre la croissante vogue du bruyant Robinson.

A gauche, entre D et E, le débouché d'une venelle, la ruelle de la Fontaine. En D, — située en face de A, — résida Eusèbe de Salverte. La propriété fut ensuite baptisée « château de l'Aigle-Blanc » par un autre détenteur, Waleswski, le fils de Napoléon et de la comtesse Walewska. Encore un ami de Latouche. C'est lui, et son hôte le poète Zavisza, qui ont documenté l'auteur d'*Aymar* sur l'insurrection polonaise, à laquelle ils avaient participé.

E, — qui se trouve en face de B, — eut pour premier possesseur, sans doute pour constructeur, un prêtre libre, l'abbé de la Noue, frère du général. Cet ecclésiastique, à peine d'église, était un homme d'une culture encyclopédique, et lié avec tout ce qui, à la fin du XVIII^e^ siècle, comptait dans les lettres, les sciences, les arts, — et la politique. Mais la politique idéaliste. Lié, notamment, avec Lenoir de la Roche, Saint-Martin, les frères Le Brun, les frères Chénier, les frères Trudaine, Condorcet.

C'est chez l'abbé de la Noue qu'André Chénier se cacha durant presque tout l'hiver qui précéda son arrestation. C'est dans cet ermitage que Condorcet dormit sa dernière nuit. Ces deux choses-là aussi, je les ai exposées ailleurs, et par le menu.

L'abbé recevait souvent les visites d'Antoine Hennequin. Cet avocat en renom possédait à Paris, quai Voltaire, un immeuble qu'il avait acheté au marquis de Château-Giron quand celui-ci s'était retiré à Aulnay, dans un petit manoir situé au Sud-Ouest de l'ermitage. Latouche fut, pendant quelques années, l'un de ses locataires, dans l'immeuble en question. Il transmit son appartement du quai à George Sand quand il alla installer rue Notre-Dame-de-Lorette son pied-à-terre parisien. Hen-

nequin et Latouche étaient amis d'enfance; leurs deux familles entretenaient, de temps immémorial, de bonnes relations, — comparables à celles qui existaient, d'un autre côté, entre les de Latouche et la famille de George Sand. Il était rare que de Hennequin et de Latouche, l'un se rendît sans l'autre chez l'abbé de la Noue. Aulnay, du reste, était déjà familier à Latouche ; il avait beaucoup fréquenté, ou fréquentait beaucoup, en ces parages, Lenoir de la Roche, Saint-Martin, Salverte, — et Château-Giron, qui devait servir de modèle au romancier pour quelques beaux portraits de vieux gentilhommes (dans *Aymar*, notamment).

Au décès de l'abbé, son ermitage fut acquis par Hennequin, qui ne tarda pas à s'y trouver à l'étroit, et jeta son dévolu sur une autre propriété de l'endroit, celle qui, contiguë à la Vallée-aux-Loups, fait face à l'ancienne demeure des Château-Giron.A ce moment,Latouche héritait de ses père et mère, et en profita pour acheter à Hennequin l'ermitage.

Le domaine, déjà minuscule, a encore été, en 1879, dédoublé à l'aide d'un mur qui court perpendiculairement à la ruelle de la Fontaine. Le lot inférieur ouvre sur cette ruelle par une porte charretière, à proximité de laquelle se dresse un pavillon composé d'une pièce au rez-de-chaussée, d'une à l'unique étage, et d'un grenier, avec escalier extérieur, le tout copieusement enlierré. La pièce de l'étage fut l'asile d'André Chénier, puis de Condorcet, ensuite le cabinet de travail de Latouche.

L'habitation de celui-ci était la maison — ou maisonnette — située dans l'enclos supérieur, l'enclos qui borde à la fois la rue et la ruelle. Et je suis en mesure de garantir que rien n'en a été modifié depuis 1878, c'est-à-dire depuis la mort de Pauline Flaugergues. C'est sous ce toit que l'abbé de la Noue a communiqué à Chateaubriand et à Latouche les manuscrits qu'André Chénier lui avait confiés, dans la matinée du 7 mars 1794, alors que le

poète, malgré les objurgations de son hôte, s'apprêtait à partir pour Passy chez Pastoret, où il allait être pris comme dans une souricière.

Au sujet de la publication par Latouche, en 1819, des œuvres posthumes d'André Chénier, en d'autres termes, de presque toutes les œuvres d'André Chénier, on a multiplié les récits les plus circonstanciés, les plus divers, les plus contradictoires, et parfois avec la complicité de Latouche, qui, à ses heures, était pince-sans-rire autant que Stendhal cu Mérimée. Il a vu des manuscrits de quelques pièces entre les mains des libraires Baudoin. Les deux frères aînés d'André, Sauveur et Constantin, lui en ont montré d'autres.Mais il ne s'agissait pour lui que de confronter ces morceaux avec ceux dont il connaissait déjà les doubles, ou les originaux, ou des variantes, de s'assurer qu'il n'existait deci delà rien qui n'eût son équivalent dans le gisement primitif, celui de l'ermitage.

Ce qu'est devenu le gisement, on ne le sait que trop, et on l'ignore. Les deux officiers prussiens qu'en 1871 Pauline fut contrainte d'héberger s'emparèrent d'à peu près tout ce que renfermait de livres et de manuscrits l'ancien pavillon de travail de Latouche, et, dans la maison, la pièce principale du rez-de-chaussée, la tourelle, etc... On emballa méthodiquement ce butin, et on l'expédia en Allemagne.

Ce qu'il y avait là, plusieurs témoins me l'ont dit, et à satiété redit, le long de combien d'années ! En particulier mon regretté ami, M. Eugène Sinet, maire de Châtenay à l'époque de ce pillage, auquel il s'était opposé vainement. Et une mienne parente qui était la nièce de Latouche et la meilleure amie de Pauline. Elle avait d'ailleurs, dans son enfance, écouté maintes fois son oncle lui parler des œuvres posthumes d'André Chénier, et des souvenirs que l'abbé de la Noue avait gardés touchant les dernières semaines de liberté d'André Chénier et les dernières heures de Condorcet.

Il y avait les livres de Mme de Grafigny et de Guimond de Latouche, quelques-uns de ceux de l'abbé de la Noue, tous ceux de Henri de Latouche. Beaucoup, dans cette dernière série, avaient été dédicacés par une plume célèbre ou illustre. Il y avait des lettres adressées à l'abbé de la Noue par Condorcet, Saint-Martin, et d'autres. Puis, des œuvres inédites ou inachevées de Henri de Latouche, — par exemple, un gros cahier de fragments autobiographiques, — et des lettres qu'il avait reçues d'une multitude de ses contemporains, y compris Marceline Desbordes-Valmore, qui, tant qu'il vécut, lui écrivait à tout propos. Enfin les manuscrits d'André Chénier. Comment s'expliquer que, depuis plus de cinquante ans, rien de tout cela n'ait été publié de l'autre côté du Rhin ? C'en est à se demander si tout n'a pas été détruit, sauvagement...

De 1891 à 1903, l'ermitage eut pour habitant, chaque été, Sully-Prudhomme, qui s'y plut, avant de réintégrer, dans le bourg de Châtenay, le vieux logis familial où il devait expirer. Son neveu, Henry Gerbault, avait pavoisé d'amusantes peintures le vestibule, l'escalier, le palier, la tourelle, qui lui servait d'atelier.

Le poète lucrécien avait une prédilection pour le banc de pierre qui avoisine le mur de la ruelle, à l'ombre d'un gros vieux marronnier. Ce coin, entre le jardin proprement dit et le potager, est une espèce de bosquet, où l'on pénètre sous un arceau formé par deux buis arborescents. On raconte dans la famille que, le 1er mars 1851, à l'aube, deux ou trois heures après le décès de Latouche, Pauline fit retirer du cadavre le cœur, le plaça dans un coffret de métal, et enterra ce reliquaire devant ou sous le banc de pierre. J'ai inutilement fouillé l'endroit. Il est probable qu'en 1878, Pauline moribonde avait fait exhumer le coffret pour qu'il fût mis dans son cercueil à elle.

§

« Il y avait des violettes et des résédas entre toutes les marches du perron qui descendait au jardin. Je vous demande si on peut acheter trop cher une maison qui produit des violettes ? » C'était l'un des détails qui, dans l'ermitage, avaient charmé Latouche. Mais il avait été empoigné par le site. Celui-ci est demeuré très pittoresque, et silvestre à demi, les écureuils le savent. Aussi les rossignols et les chouettes, qui perpétuent dans ce val les deux mélodies fondamentales du répertoire romantique.

Latouche était resté un silvestre plus encore qu'un rural. Il détestait les villes en général, et spécialement Paris, plein, selon lui, des « fétides odeurs de la civilisation », Paris où il assurait que l'hiver dure treize mois par an, et que, pendant l'hiver du calendrier, « on a tout à souffrir et rien à admirer ». Il écrivait à George Sand : — « On n'est bien que dans les bois, en présence des arbres noirs, au pied des pins dont les rameaux courbés par le vent imitent le bruissement des vagues. Je ne dirai pas que c'est là qu'il faut vivre — (il ne faut vivre nulle part); mais c'est là qu'il faut mourir. »

Dans et par un tel milieu, il avait achevé son évolution du pessimisme à la misanthropie. Le monde lui avait toujours été « irritant ou fastidieux ». L'isolement avait aggravé l'« infirmité » de son caractère, un de ceux « à qui sans cesse il manque un tourment ».

Les amis restés ou redevenus fidèles avaient peu à peu espacé leurs visites. La vie de Paris est si absorbante ! Et puis, ce bonhomme n'était plus amusant du tout... et l'on avait épuisé son utilité pratique. Les de Comberousse, Walewski, Hennequin, Auguste Barbier, George Sand et ses enfants, ne renoncèrent jamais, et même ils passaient fréquemment un après-midi avec l'ermite.

C'est George Sand qui l'a le mieux pénétré, elle qui a

dit de lui : « Un cœur qui ne se livrait pas aisément, qui se défendait presque toujours, mais qui s'ouvrait avec une grande effusion et une grande naïveté, quand une fois on en avait trouvé l'entrée mystérieuse. » C'est ce qu'il a expliqué sur son propre compte, sous le prétexte de portraiturer *Grangeneuve*: —« Il était sincère et cordial si on venait à lui, mais il n'allait au-devant de personne. » La page entière est à lire.

On l'avait accablé de tant de calomnies, de tant d'ingratitude, de tant d'injustice, qu'il ne nourrissait aucune illusion sur la destinée de son nom. Un de ses personnages déclare : « Il mourra dans l'antichambre de la gloire, faute de *camaraderie*, lui qui n'attendrait pas dans un salon de roi. »

Du moins sut-il trouver dans le culte de l'art, jusqu'à son dernier souffle, des compensations savoureuses et un ferme soutien : « L'art doit être traité aussi sérieusement qu'une foi politique ou religieuse. Pour l'artiste, c'est la seule affaire de la vie. »

A. CHABOSEAU.

# LA BAGUETTE
# DES BAGUETTISANTS

—

Dans les contes de fées, la Baguette est l'indispensable instrument qui opère les transformations dont notre enfance fut émerveillée ; elle est un signe de puissance.

Les poètes de l'antiquité païenne recouraient à elle pour les Métamorphoses. Ils narraient là une pure fable qui ne trompait même pas le vulgaire; leur mythologie n'est qu'une fantaisie, un jeu de l'imagination, un ornement de la vie. Néanmoins si, pour les enchantements, ils mettaient dans les mains de Pallas, de Mercure ou de Circé une verge magique, c'est que, depuis les temps les plus reculés, la Baguette avait l'universelle réputation de posséder une vertu.

La Baguette a une glorieuse histoire. Jadis elle mettait en relations avec le Merveilleux; pour l'instant, elle préoccupe le monde savant : elle décèle les forces de la matière. Les prospecteurs des mines et des sources ont hérité des mages, des sorciers et des devins cette Baguette.

Essayons de fixer les diverses phases de sa destinée. Elle préoccupa les philosophes, l'Eglise et les Académies savantes, selon qu'elle fut employée pour la découverte des faits moraux ou des objets matériels.

Elle est encore un objet de curiosité, par le mystère qui l'environne. Demain, peut-être, des lois physiques expliqueront ses secrets, le prestige tombera, mais les services rendus par elle se multiplieront.

## I. La Baguette à travers l'histoire

### A. L'Antiquité

Dès l'abord elle sert à la divination. Les magiciens d'Egypte (voir *Exode*), les Brahmanes de Perse et des Indes, les Mèdes et les Chaldéens, les Germains et les Scythes par elle opéraient leurs incantations.

Elle est même utilisée par les Juifs ; or Dieu la condamne. « Mon peuple a consulté un morceau de bois ; et une Baguette lui a indiqué ce qu'il désirait apprendre ; parce que l'esprit de fornication les a séduits et ils se sont prostitués en quittant leur Dieu. » (Osée IV, 12.)

Vers la même époque, la Baguette présidait à la fondation de Rome : Cicéron (Lib. I *de Divinatione*) relate la tradition qui fait remonter à Romulus l'origine du *lituus*. Le premier, quand il bâtissait Rome et distribuait les Régions, Romulus aurait eu en mains la Baguette sacrée, recourbée à l'endroit le plus épais, qui, par la suite, servit aux Augures pour les divinations les plus solennelles.

### B. Le Moyen Age et les Temps modernes

Le moyen âge vit se survivre ces pratiques païennes qui se sont perpétuées, au reste, jusqu'à nos jours. Nous allons nous étendre un peu sur ce point.

1° Préparation superstitieuse de la Baguette. — Une branche de coudrier fourchue devenait la Baguette divinatoire, si l'on avait observé certains rites pour la taille et son application.

Il était nécessaire de connaître l'astrologie afin de se procurer, au moment le plus favorable, la double tige. Le dimanche, le jour de l'Annonciation, le Vendredi-Saint et la nuit de Noël étaient préférés. On s'inquiétait des planètes et des étoiles : le signe du Bélier influençait particulièrement. Au moment de la pleine lune et avant le lever du soleil, on coupait la branche en prononçant des incantations :

« Coudrier, je te romps et te conjure par la vertu du Dieu Très-Haut que tu me montres que tu as autant de vertu que la Baguette de Moyse dont il fit un serpent. Je te conjure de me montrer que tu as autant de puissance qu'en avait Moyse lorsqu'il conduisait les Enfants d'Israël pour traverser la Mer Rouge. Baguette, je te romps à cette heure, afin que tu me découvres ce qui est caché au nom de Dieu (1). »

Sur le bois on gravait des figures mystérieuses, des croix, les noms des rois mages : Baltazar, Gaspar et Melchior.

La Baguette était prête alors et ses services s'étendaient à toutes les nécessités.

2° Applications diverses de la Baguette. — a) *Le devin.* — Les hommes ont toujours voulu connaître le présent auquel ils ne sont pas mêlés et les événements que l'avenir leur réserve. Il y a quelques années de cela — et encore dans le groupe actuel des spirites — on interrogeait les tables tournantes. Autrefois on attendait les révélations de la Baguette. Tenue droite, elle se repliait en rond comme pour former un cercle, lorsqu'on prononçait le nom de ce qu'on voulait savoir.

b) *Le médicastre.* — Pour guérir les maladies, elle valait mieux que nos remèdes actuels, car elle était souveraine toujours. Elle remplaçait le « rebouteur » et remettait en place les tendons après l'entorse. Le médecin Laigneau, au dire de l'Allemand Borellius, fit des cures merveilleuses; il réduisait les fractures par simple frottement, et se guérit lui-même un bras, écrasé sous la roue d'un chariot. Après de tels exploits, quelles difficultés présentaient les plaies, les hémorragies? Un seul attouchement en débarrassait.

Elle était d'un bon secours au vétérinaire dans les cas compliqués. M. de Monconys en témoigne, après un voyage

(1) Fromann, livre III *De Fascinatione*, cité par le P. Pierre Le Brun, prêtre de l'Oratoire, dans *Histoire critique des pratiques superstitieuses, qui ont séduit les Peuples et embarrassé les Savants. Avec la méthode et les principes pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas*. A Paris chez Poirion, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue des Noyers, à l'Empereur. 1750. Nouvelle édition. T. II, p. 3713-72. (La 1re édition est de 1702.)

au Mont Sinaï : « Le Sieur Archevêque, dit-il, m'envoya des bâtons de coudrier... Si quelque animal est enflé, en lui faisant dessus le signe de la Croix, et en lui donnant un petit coup sec sur le ventre, il guérit par évacuation divine. » (*Voyage d'Egypte*, t. I, p. 24).

c) *Le juge au criminel.* — La Baguette éclairait les investigations de la Justice. Elle qui, chez les Scythes, faisait découvrir les blasphémateurs aussitôt mis à mort, sera un témoin infaillible au XVIe siècle et au siècle suivant.

Le P. Le Brun, dont nous utilisons l'abondante documentation, écrit dans l'épître dédicatoire de son *Histoire critique des pratiques superstitieuses* (édition 1702) :

« On a vu des Juges donner des Commissions en forme, pour arrêter comme Criminels ceux que la Baguette indiqueroit. On a osé décider de l'honneur des filles et des femmes ; et l'on n'a pas crainte d'accuser publiquement de divers crimes des hommes de réputation et de mérite, sur les prétendus indices de la Baguette. »

Puisque les magistrats en usaient, pourquoi ne pas soi-même, à l'occasion, utiliser la Baguette comme détective ? Le P. Le Brun nous prévient du scandale qui mit en révolution le village d'Eybens près de Grenoble. Après un vol de blé, on fit des recherches avec la Baguette qui tourna à la porte de sept ou huit maisons... évidemment chez les voleurs. « Cependant M. le curé apprit par une voie sûre que la Baguette avait tourné à faux, et que les voleurs ni le blé volé n'étaient point entrés dans ces maisons. »

Pourquoi encore ne point se faire de la vertu divinatoire un amusement ? Les jeunes gens d'une ville, avec le concours d'un baguettisant, se livrent à une enquête privée sur l'honorabilité de plusieurs familles, au grand dommage des calomniés.

Chez les Frisons chrétiens, établis sur la Mer du Nord et le Zuyderzée, l'article 14 de la Loi ordonnait, en vue de reconnaître l'auteur d'un homicide, de soumettre les prévenus au « sort de la Baguette ». L'épreuve avait lieu à

l'église, devant l'autel et les saintes reliques. On demandait à Dieu un signe évident qui fit discerner le coupable parmi les accusés.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, un événement se déroula dans la région lyonnaise qui eut une répercussion mondiale. Le 5 juillet 1692, place Neuve-Saint-Jean, à Lyon, un marchand de vin et sa femme furent assassinés dans une cave. Jacques Aymar, riche paysan du Dauphiné, réputé pour son aptitude à reconnaître la piste des meurtriers et des voleurs, fut chargé par le procureur royal de l'instruction judiciaire. Muni de sa Baguette, il inspecta la cave ; la branche de coudrier tourna, tandis qu'il ressentait une vive émotion. Ainsi « impressionné », il suivit les rues qu'avaient traversées les criminels, sortit de la ville, longea le Rhône, pénétra dans les auberges où les assassins avaient pris du repos ; à Beaucaire, la Baguette le conduisit à la porte de la prison ; parmi les 15 détenus, elle dénonça un bossu : l'assassin. Le baguettisant poursuivit les complices jusqu'aux dernières limites du royaume sans les pouvoir rejoindre. Le bossu avait reconnu son crime ; le 30 août, après le retour d'Aymar, il fut condamné à être rompu vif sur la place des Terreaux.

La Baguette était simultanément devineresse, médicastre, dénonciatrice, comme nous l'avons vu, mais en outre géomètre et juge de paix.

d) *L'arpenteur et le juge de paix.* — La grandeur d'un champ se mesure rapidement. Le baguettissant part d'un point donné et souhaite que la distance qu'il va parcourir, pendant que la Baguette tournera, équivaille, en pouces, aux toises du champ. Quand la Baguette s'arrête, on mesure vingt-cinq pouces, le champ a donc une étendue de vingt-cinq toises.

Le rôle de l'arpenteur est difficultueux parfois, quand il s'agit de rechercher une borne qui n'est plus apparente ou préciser l'endroit exact qu'occupait préalablement une borne déplacée. Une discussion surgit le plus souvent de ces

affaires compliquées et le litige est porté devant le juge.

Les procès étaient évités du temps que la Baguette était crue. Le baguettisant retrouvait la borne égarée. Et, s'il y avait eu dol, par la transplantation de la borne, la Baguette conduisait à l'ancienne limite. Les conflits s'apaisaient aisément ; il n'en coûtait que le prix de la découverte : cinq sols en Dauphiné, et même rien du tout quand le curé ou le doyen avait, par bienveillance envers ses paroissiens, expérimenté lui-même avec la branche de coudrier.

e) *Le chercheur de trésors*. —Evidemment si la Baguette indique une borne qui en somme n'est qu'une pierre enterrée, autour de laquelle ont été placés des témoins ou morceaux de charbon, elle est capable de déceler les trésors que renferme la terre.

On ne saurait se priver de toutes les chances de succès. La prospection par laquelle on veut s'enrichir sans peine atteint les limites dans lesquelles est puissante la Baguette ; mais les âmes du Purgatoire et Dieu lui-même la dirigeront, si l'on prend la précaution de prononcer, pendant les recherches, le psaume *De profundis* ou ces mots : *Credo videre bona Domini in terra viventium*.

Le chercheur de trésors n'arrivait pas toujours à déterrer la fortune, maissa foi restait entière. Sa malchance était une mauvaise plaisanterie du démon qui transportait ailleurs le trésor qu'on allait découvrir. *Le Journal des Savants de France* du 24 mai 1700 a parlé de cette tromperie.

3° Les Baguettes du « Métallier ». — Un trésor que la nature a déposé au sein de la terre sera soustrait aux maléfices du « Malin ». Qu'il déplace quelques pièces d'or, des vases d'argent, des cassettes, libre à lui. Mais il ne lui est pas possible de supprimer les gîtes métallifères, les filons métalliques : quel gouffre il ouvrirait — pécaïre ! — et où placerait-il son larcin ?

Les mineurs allemands, au xv<sup>e</sup> siècle, usaient de la Baguette pour découvrir les mines ; la langue reconnaissait cette pratique,puisque communément la Baguette est nom-

mée : *Ruthe eines bergmans,* baguette d'un « métallier » ou prospecteur de mines.

La simple Baguette de coudrier n'est plus alors suffisante : on lui adjoint une collection d'autres essences, voire même des métaux. On se sert « d'une verge de fer pour chercher de l'or, de coudre pour l'argent, de frêne pour le cuivre, de pin sauvage pour le plomb et de la tige de laitue pour le fer ». Et encore « le coudrier [s'incline] à l'or et à l'argent, le frêne à l'airain, l'arbre de poix au plomb et généralement le genièvre, le lierre et les arbres qui portent épine ont une affinité avec les métaux ». (P. Le Brun.)

Dans le Tyrol, les mineurs italiens donnaient des noms magiques à leurs verges ; ils possédaient la *Virgula lucente* ou la Lumineuse, la *Virgula caudente* ou l'Eblouissante, la *Virgula salia* ou la Sautante, la *Virgula trepidente* ou la Trépidante, la *Virgula cadente* ou la Retombante, la *Virgula obvia* ou la Relevante,... la *Furcilla* ou Battante.

Martine de Bertereau énumère longuement les qualités de la Baguette des prospecteurs. Française érudite, elle avait épousé, vers 1601, Jean du Chastelet, baron de Beausoleil et baron d'Auffenbach, minéralogiste, né dans le Brabant vers 1578. Tous deux se livrèrent à des recherches très actives, non seulement en Allemagne où était leur domicile, mais en France, en Hongrie, en Amérique. Leurs instruments comprenaient : « Le Grand Compas, la Boussole à sept angles, l'Astrolabe minéral, le Géotrique minéral, le Rateau métallique, etc., mais surtout sept Verges métalliques ou Hydroïques. »

En 1632, Martine de Bertereau déclare au Roi de France, sur une feuille imprimée de 16 pages : « J'offre de faire voir à mes frais et despens que les Mines de France sont aussi bonnes que celles d'Espagne ou d'Hongrie, et plus faciles à travailler, à moins de frais et de péril. » En 1850 paraît *la Restitution de Pluton* qui expose les découvertes de mines faites par les deux savants en France de 1602 à 1640.

« Le « grimoire » de la baronne n'est pas sans valeur, » remarque M. H. Mager dans son livre : *Les Sourciers et leurs procédés* (Paris 1913) (1). « Il énumère les mines qu'elle et son mari avaient découvertes : notamment dans les Pyrénées, où ils trouvèrent de l'or, de l'argent, du cuivre, du cristal, dans le Comté de Foix, où à l'or, à l'argent, au cuivre, au cristal de roche s'ajoutèrent le fer et le plomb argentifère ; dans le Languedoc, entre le Comté de Foix et le Rhône, où ils rencontrèrent du charbon ; dans le Comté d'Alez, du fer, de l'antimoine, du zinc, du soufre, des sulfates ; vers Rodez, dans le Rouergue, et vers Cahors dans le Quercy, ou à l'or, à l'argent, au cuivre, au fer, au plomb se joignirent le charbon de Cremeaux, les turquoises de Samatan, et dans la direction du Puy les grenats, rubis et opales [du Lou Riou Pegouliou ; au sud-est, dans la Provence, dans le Dauphiné ; au centre, dans le Duché d'Auvergne, où à côté de l'argent, du cuivre, de l'antimoine, apparaissent des ardoises et du marbre ; au nord-ouest, dans la Bretagne, dans le Maine, la Normandie, la Picardie. »

4° Les Sourciers. — Derniers en date ont paru les chercheurs de sources et les exploits des sourciers ont éclipsé peu à peu ceux des « métalliers » ; au point qu'à l'heure présente ceux-ci se comptent, tandis que ceux-là sont pléthore.

Au dire du P. Le Brun, très informé, « l'usage de découvrir de l'eau avec une Baguette est très récent et de ce siècle [Le dix-septième ! ]. On ne trouve aucun vestige d'un tel secret dans les anciens Naturalistes. Columelle, Varron, Vitruve, Cassiodore, Pallade et plusieurs autres, qui, depuis Théophraste, ont cherché et mis par écrit les moyens de trouver les sources, n'ont pas dit un mot de la baguette ». Le Père ajoute : « Je crois que les premiers

(1) Une deuxième édition (Dunod, 1923) donne les conclusions d'expériences nouvelles.

qui aient prétendu trouver de l'eau avec des Baguettes sont le baron de Beau-Soleil, et la Dame de Bertereau, sa femme. »

Il advint qu'un très grand nombre, — les aptitudes n'ont pas varié depuis, — avaient à leur insu le don de découvrir les sources. Incrédules, ils firent l'expérience, par dérision ou par jeu, et la Baguette tourna en leurs mains.

L'usage en fut si répandu que les prédicateurs en tiraient pour leurs prônes un effet oratoire. L'auteur d'un livre intitulé *la Chaire des Pasteurs* nous dit que « la croix de Jésus-Christ est « une aimable coudrière qui nous montre les trésors du ciel de même que le coudre nous montre ceux de la terre ». L'allusion se rapporte évidemment aux « eaux et spécialement à celles qui coulent en terre » dont il est question immédiatement avant la citation que nous rapporte le P. Le Brun.

Vers la fin du XVI siècle, Barthélemy Bléton reconnut en Lorraine 800 sources. Appelé à Paris, Bléton se soumit à des centaines d'épreuves. Conduit un jour sur une partie de l'aqueduc d'Auteuil, il en suivit dans la campagne le tracé avec une telle précision que l'intendant général des bâtiment du roi déclara qu'au cas où le plan viendrait à se perdre, on pourrait le refaire sur les tracés de Bléton.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'abbé Paramelle découvrit authentiquement plus de 10.000 sources.

De nos jours, en Italie, le vieux Chiabrera montre un certificat délivré par la municipalité de Terzo, dans le Piémont, qui lui attribue 1.500 sources dans l'arrondissement d'Acqui. D'autre part, M. Béraud, des Petits Frères de Marie, ancien supérieur de l'Ecole de Thurins, dans le Rhône, déclare avoir découvert 1. 300 sources et ne s'être trompé que sept fois; son insuccès provint des terrains argileux qui avaient gardé des couches d'eau stagnante. M. Lefèvre, interviewé par l'*Eclaireur de l'Est* en avril 1913, revendique pour sa part 400 sources.

Ceci n'est point un palmarès. Si nous voulions nous attar-

der sur les merveilles anciennes et actuelles opérées par les sourciers, un livre y suffirait à peine. Pour l'instant, nous tenions uniquement à signaler qu'il ne faut pas souligner d'un haussement d'épaules et traiter de légendes ou d'absurdités les révélations mises à l'actif des sourciers.

## II. Attitude de la Philosophie, de l'Eglise et de la Science

### A. La Philosophie

1° La Philosophie et le Démonisme. — De prime abord, un sentiment naturel nous porte à nier l'existence de pareils faits, ou, quand ils sont incontestables, à voir, dans ces procédés qui dérangent notre conception du monde physique, une intervention des Intelligences,.. je ne sais quoi qui dépasse l'ordre habituel.

Il est fâcheux de juger un phénomène uniquemment *a priori*, au nom d'un principe que l'on croit seul applicable. Ce fut l'attitude première de la science philosophique du xvii[e] siècle. La vertu n'était que dans la Baguette. Alors on raisonnait indéfiniment sur la cause de cette force.

*a) Dénonciation de l'occultisme au 17[e] siècle et de nos jours.* — Les incantations, les sculptures mystérieuses, les prières superstitieuses qui entourent l'usage de la Baguette sont un appel au démon. Pourquoi ceux qui n'usent d'aucun enchantement ne trouvent-ils jamais de mines, si ce n'est par hasard ? Agricola argumente ainsi et se rangent à son avis la plupart de ceux qu'intéresse cette propriété de la Baguette. Le P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, ne s'incline pas devant le fait naturel et déclare qu'il provient « ou de l'imposture des hommes ou du pouvoir des Intelligences ».

Le P. Le Brun nous signale l'opinion qui domine le monde savant. « Il y a déjà quelques années, dit-il, que presque tout ce qu'il y a d'habiles gens à Paris sont dans la même pensée. On est convaincu que les effets de la Ba-

guette ne peuvent être expliqués mécaniquement. C'est pourquoi plusieurs nièrent le fait, et prennent le parti de dire que tout doit être fourberie, de peur d'avouer qu'il y a peut-être, en quelque rencontre, de la diablerie cachée. »

Dans son éloge historique, nous trouvons les raisons qui ont porté le P. Le Brun à « croire que le Diable fait tourner la Baguette. Lorsqu'il était encore à Grenoble [1687-1688], Mademoiselle Ollivet, qui avait le talent de faire tourner la Baguette, étant venue le consulter, il lui conseilla de prier Dieu de ne pas permettre que la Baguette tournât entre ses mains, si le Démon avait part à ce tournoiement. La Demoiselle goûta ce conseil : elle passa deux jours en retraite, communia et en communiant fit sa prière. Le P. Le Brun fit la sienne à l'Autel.

« L'après-midi, on mit plusieurs pièces de métal dans une allée de Jardin ; M^lle^ Ollivet y va, prend la Baguette, passe plusieurs fois sur tous les endroits sans que la Baguette se remue : les prières lui ont fait perdre son activité. Enfin on avance vers un puits où on avait vu autrefois la Baguette tourner avec violence entre les mains de la Demoiselle ; mais la Baguette fut immobile. Il en arriva autant à la fille d'un marchand de Grenoble, connue par sa grande habileté à la faire tourner. »

Néanmoins, au XVII^e^ siècle, plusieurs s'essayaient à prouver qu'il n'y avait là aucune influence du démon ; mais les tenants de l'opinion traditionnelle ne les laissaient pas libres de diriger les expériences à leur guise. Le Jésuite allemand Gaspard Schott cite, en 1659, une lettre par lui reçue où son correspondant lui dit : « Il s'en est même trouvé qui n'ont point hésité à dire qu'il y avait au moins un pacte implicite avec le démon ; c'est pourquoi ils ne voulaient pas souffrir que je me servisse de cette Baguette que je n'eusse auparavant renoncé à tout pacte, qu'ils n'eussent attaché de la cire bénite aux extrémités de la Baguette et prononcé même des exorcismes durant qu'elle tournait entre mes mains. »

Et malgré les expériences scientifiques qui eurent lieu ultérieurement et que nous rencontrerons plus loin, il fallut un temps très long pour déraciner des esprits cette manière de juger, si tant est qu'elle ait complètement disparu.... Il semble qu'elle ait survécu jusqu'à nos jours.

En 1906, quand le Ministère des Colonies allemand confia au sourcier, M. von Ulsar, une mission pour remédier à la disette d'eau de l'Afrique Australe, les savants officiels de l'Allemagne protestaient et criaient à la résurrection de la sorcellerie.

D'autre part, chez nous, *le Matin* du 6 mars 1913 s'explique ainsi :

« Pour moi le démon y est certainement pour quelque chose. Lui seul peut, avec cette inlassable périodicité, renflouer le vieux bateau mystico-scientifique qui, à chaque génération, sombre corps et biens, pour réapparaître à la suivante mieux armé et plus pimpant que jamais.

Maintenant concluons. Une longue étude du problème me permet d'imprimer ici, à mon tour, une opinion fondée et absolument catégorique. En dépit des apparences, je crois fermement aux vertus de la baguette divinatoire, mais j'y crois d'une certaine façon. J'y crois en n'y croyant pas. et je n'y crois pas en y croyant.

J'affirme, en outre, que c'est cette conclusion si claire qui s'imposera à tous sitôt que seront connus les nouveaux documents que l'Académie des sciences ne manquera pas de publier un jour sur cette question. »

Il est possible que les jugements sévères de quelques-uns de nos contemporains aient été influencés par l'utilisation que la magie moderne fait de la Baguette. Le Dr Regnault, professeur d'anatomie à l'école navale de médecine de Toulon, nous affirme que, « en quelques cénacles, des opérateurs, qui ont la prétention d'être plus sérieux, ne se contentent pas de ces simples pratiques [du spiritisme] ; ils suivent un rituel plus impressionnant, rituel qui s'est légèrement modifié à travers les siècles et dont l'origine se perd

dans la nuit des temps : vêtus de lin, couronnés de verveine, ils s'enferment dans un triple cercle tracé sur le sol avec du charbon, armés d'une épée et *d'une fourche magique d'amandier ou de coudrier*, ils tracent des signes cabalistiques, brûlent des parfums en prononçant des formules étranges et font enfin un sacrifice sanglant ». (*Le sang dans la magie et les religions*, Bibliothèque Chocarne, Paris.)

b) *Discussion des théories proposées au XVII^e^ siècle.* — Néanmoins ne nous arrêtons pas aux affirmations qui nient toute allure scientifique aux investigations de la Baguette et n'en découvrent le mouvement que dans les interventions supranaturelles. Nous verrons plus loin que les données actuelles de la science expérimentale nous satisfont. Quant au XVII^e^ siècle, les auteurs qui recouraient au démonisme avaient essayé de secouer l'influence que la superstition, mêlée aux pratiques, exerçait sur leur esprit et de s'expliquer « méchaniquement » les faits sans y parvenir. Avouons que la persuasion ne découlait pas alors des théories qui s'efforçaient d'expliquer naturellement les phénomènes.

1° L'astrologie et l'influence des astres. — L'astrologie avait déplacé les données primitives du problème, mais avait cherché trop loin, dans l'harmonie des astres, la solution et, sans discuter cette réponse, le savant du XVII^e^ siècle passait outre. Non, il ne pouvait s'incliner devant le raisonnement suivant que nous trouvons chez le P. Le Brun.

« Ne voit-on pas que le tempérament de celui qui tient la Baguette est l'unique cause de tous ces effets, puisque tout le monde peut avoir ce don.

Admirez tous ces gens-là, dit l'Astrologue. Pas un qui sache porter les yeux où il faut. Ne sont ce pas les Astres qui donnent aux plantes leurs principales Vertus, et qui forment dans les hommes des tempérament (*sic*) différens? Il ne peut concevoir qu'on ose dire sa pensée sans savoir quel est l'Astre qui domine sur le coudrier, et qu'elle est la constellation qui a présidé à la naissance de la personne

qui trouve les eaux. Pour lui, c'est uniquement ce qu'il examine. Il apprend qu'une de ces personnes est née sous le Signe du *Verseau*, et il va prouver dans les formes que c'est là la Vraie cause de cette vertu.

Il [Willenius] prétend même expliquer d'où vient que la Baguette ne tourne pas toujours de la même manière entre les mains d'une même personne; mais que tantôt elle tourne avec force, tantôt foiblement, et quelquefois elle ne tourne point. C'est, dit-il, à cause des influences des Astres, lesquelles s'unissent et se fortifient quelquefois, et quelquefois elles se combattent. Sur ces principes il fit, en 1671, un Traité en allemand pour justifier l'usage de la Baguette. »

L'unique réponse à cela, faite alors par les contemporains, est « qu'il faut ranger ce qu'on dit de la Baguette avec les pauvretés de l'Astrologie judiciaire ».

Mais si les qualités occultes ont été bannies des Discours philosophiques, c'est pour aboutir à des théories absurdes qui, sous un jargon philosophique, cachent une détresse démonstrative. Mieux vaut, semble-t-il, adhérer à la théorie du démonisme qu'à celle des péripatéticiens ou des cartésiens. Ces philosophes ont étudié les faits en les pliant à une idée préconçue, en les ramenant à leur système.

Assurément cela ne va pas sans difficultés, les uns et les autres ne peuvent avoir raison à la fois; aussi mènent-ils vivement la discussion; péripatéticiens et cartésiens se ridiculisent, s'exterminent; et contre eux tous se liguent les partisans d'une intervention supra-naturelle.

2° Le Cartésianisme et les atomes crochus. — Les atomes crochus avaient fait leur réapparition en philosophie. « M. de Saint-Romain, auteur de la *Science Naturelle dégagée des chicanes de l'Ecole* [à Paris chez Cellier 1679], trouve la cause du mouvement de la Baguette dans les atomes qui, sortant de l'eau et des métaux, viennent; dit-il, *agraffer* la Baguette... Je la tire [la cause naturelle] des esprits minéraux ou aquatiques, qui sortent des lieux où se trou-

vent des mines ou des eaux, qui venant à rencontrer la Baguette, dont les pores sont proportionnés à leurs agraffes, l'attirent en se retournant par le mouvement perpendiculaire qui leur est naturel, la font courber comme si c'étoit des filets de soie, ou des chaînettes d'or.

« La difficulté est touchant la main qui tient la Baguette; car toute main n'y est pas bonne, ni toute sorte de bois, s'il n'est de coudre ou du bois approchant de sa qualité. Au regard de la main, il est certain que, les mains étant aussi différentes que les personnes, les esprits qui en sortent sont aussi différens que les mains. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il y a des esprits qui retiennent la Baguette et empêchent ce mouvement, et qui sortent des mains de l'un, et que tout bois ne soit pas propre à être agraffé par toutes sorte (*sic*) d'atomes » (P. Le Brun).

Le P. Malebranche et d'autres philosophes convenaient de l'inintelligibilité de ce discours.

Mais quand il s'agissait de pousser une objection décisive, ils n'en trouvaient que de fort peu convaincantes, celles ci que l'expérience a dictées à M. Tollius, dans ses *Lettres itinéraires posthumes* [Amsterdam, 1700] :

« 3° Les arbrisseaux, dit-il, croissent et s'élèvent en haut sur les terres minérales de même que ailleurs; et si quelquefois les branches chargées de feuilles paraissent penchées vers la terre, c'est uniquement à cause du poids des exhalaisons qui tombent sur les feuilles. Où sont donc ces corpuscules qui donnent tant de mouvement à la Baguette ?

« 5° La Baguette tourne quelquefois pour une seule petite pièce de monnoie, quoique assez éloignée. Qui croira qu'il sorte de cette monnoie de quoi faire tordre la Baguette? »

Nous avons les noms de ces philosophes qui recouraient aux Corpuscules. Ne nous étonnons pas si leur théorie ne leur a pas survécu, car eux-mêmes sont d'illustres inconnus. Qui donc a entendu parler de MM. Regis, Garnier, Chauvin, Panthot, Vallemont?

3° Le Péripatéticisme et la sympathie des êtres. — L'école

péripatéticienne explique les phénomènes de la Baguette par des qualités, une sympathie qui existe entre les êtres. Cela dit, « il n'est pas difficile à comprendre, nous confie M. Le Roger dans son *Traité des influences et des vertus occultes des êtres terrestres*, 1677, pourquoi ces différentes sortes de Baguettes sont les différents effets que nous avons fait observer ; savoir, pourquoi les Baguettes des vignes s'inclinent au vin et haïssent et se retirent du chou; et au contraire pourquoi le chou tend au chou, et se retire du vin, et ainsi des autres; étant constant que les choses d'une même nature s'entr'aiment, et se recherchent, et celles qui sont contraires se fuient et se retirent les unes des autres : ainsi la vigne aime le vin comme son fils bien-aimé, et le chou aime le chou comme son frère : la vigne étant, comme le vin, d'un tempérament chaud, hait le chou qui est d'une humeur froide; et le chou a une aversion réciproque pour la vigne et le vin, à cause de leur contrariété d'humeur : et c'est d'où procède leur haine et leur inimitié naturelle, qui est reconnue de tout le monde : la vigne ne s'alliant point avec les choux, quand elle est plantée auprès, pendant qu'elle peut trouver d'autre chose pour se soutenir. »

Qu'on n'objecte pas que la Baguette ne tourne pas aux mains de plusieurs personnes, car elles « ont une qualité d'antipathie qui s'oppose à la vertu de la Baguette et qui en arrête l'effet. Tout de même, dit M. l'abbé Hirmhaïm, Visiteur et Vicaire général de Prémontrés en Bohême, qu'on ôte à l'aimant toute sa force lorsque l'on met auprès de lui un diamant, ou de l'ail. »

Ces aimables philosophes avaient une âme qui sympathisait avec la nature et près d'eux il devait faire bon s'instruire en raisonnant sur les inclinaisons des plantes. Cependant la théorie n'était prise au sérieux ni par les cartésiens, ni par le public.

La Baguette, répondait-on aux péripatéticiens, découvre trop d'objets. Chacune a ses amours. « La sympathie, qui est un amour déterminé, ne peut pas s'étendre à tant de cho-

ses... L'expérience de l'aiman n'est pas favorable, puisqu'il n'attire que le fer. D'ailleurs la sympathie de l'aiman et du fer, quoique bien forte, n'agit nullement à six pas loin : Comment voudrait-on qu'un trésor caché bien avant dans la terre agît sur une Baguette (P. Le Brun). »

Et pour détruire cette théorie, le P. Kirker prouve par une expérience que la sympathie est inexistante, chimérique. « Les Baguettes du bois que l'on disoit être sympathique avec certains métaux, mises sur un pivot en équilibre auprès de ces mêmes métaux, ne remuoient en aucune manière. Il nierait la sympathie, même si la Baguette équilibrée s'inclinait, car il ne s'ensuivrait «nullement qu'une Baguette que l'on serreroit avec les mains pût se remuer naturellement, sur-tout avec un mouvement aussi fort que celui que l'on aperçoit dans la Baguette fourchue ».

Que restait-il, après ces discussions, des théories astrologiques, cartésiennes, péripatéticiennes ? Les faits étaient toujours inexplicables. Les diables impunément pouvaient se permettre d'agiter la Baguette.

## B. — L'Eglise

1° Les Théologiens du xvii^e^ siècle. — L'Eglise a été mêlée aux polémiques suscitées par la Baguette. L'opinion commune au xvii^e^ siècle était que la Baguette ne tournait que par sortilège. Bien rares étaient, dans le monde philosophico-scientifique, ceux qui protestaient contre cette interprétation. Aussi ne nous étonnons pas de voir la lutte engagée par les théologiens contre cette pratique.

Ils en proclameront bien haut le caractère superstitieux et, après avoir nettement établi l'intervention du démon, ils opposent les foudres de l'Eglise préparées au moyen âge contre la sorcellerie. Ils rappellent le bannissement, les pénitences publiques ordonnés par les Capitulaires de Charlemagne, dressés dans les Conciles, contre ceux qui recouraient aux pratiques de la superstition. Ils citent les

règles précisées par Burchard, évêque de Vormes au commencement du XIe siècle, dans son livre, *le Correcteur ou le Médecin* :

« Avez-vous consulté des Magiciens, des Devins pour trouver des choses cachées ou pour deviner l'avenir ? Vous ferez pénitence deux ans aux féries légitimes. (C'est la modération de la peine de cinq ans marquée au Canon d'Ancyre.)

Avez-vous commencé quelque affaire par un sortilège, ou en prononçant quelqu'autre parole que l'invocation du nom de Dieu ? Vous ferez pénitence dix jours au pain et à l'eau. »

Ils rappellent aux prédicateurs et aux confesseurs leur obligation de poursuivre la superstition.

Puis, comme ce réquisitoire indirect pourrait ne pas impressionner parce que trop vague, les théologiens nomment la pratique de la Baguette et la déclarent condamnable, alors même qu'il ne serait pas établi qu'elle est un sortilège. Le R. P. Alexandre, dominicain, dans sa *Théologie morale*, pose cette règle : « Quant il ne serait pas constant que l'usage de la Baguette fût superstitieux, il serait au moins douteux, *on ne peut agir avec ce doute sans pécher mortellement.* »

2° CONDAMNATIONS. — Les Jésuites, professeurs de théologie à Lyon, s'élèvent fortement contre la Baguette. Le P. Le Brun, oratorien, compose un ouvrage en deux volumes pour en faire condamner l'usage ; il le dédie à « Messeigneurs les Cardinaux, Archevêques et Evêques de l'Eglise de France » et les ayant complimentés sur leurs Mandements « qu'on lit avec admiration dans toute l'Europe », sur leur zèle à « maintenir dans les Diocèses la pureté de la foi et les règles de la Discipline ecclésiastique », il leur propose d'imiter les rigueurs prononcées par le Cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, qui, — dans le Dauphiné où ces usages étaient plus communs, — s'est cru obligé de les défendre sous peine d'excommunication, en 1689. Il est

vrai que l'évêque avait consulté le P. Le Brun avant sa décision.

Ce réquisitoire, approuvé par l'Académie royale des Sciences (1) pour sa critique scientifique, reçoit les approbations du clergé et de la Sorbonne, car, — dit un docteur en Théologie de la Faculté de Paris, en même temps professeur royal en Philosophie,— l'auteur « a sû parfaitement accorder les principes de la saine théologie avec ceux de la bonne philosophie. » (Lettre de Elies du Pin à l'auteur, 26 juin 1701.)

Vu les troubles que l'usage de la Baguette répandait dans l'esprit des fidèles,Rome fit supprimer, versce même temps, des livres italiens écrits pour en propager la pratique ; un Décret de l'Inquisition intervint même le 26 octobre 1701 pour condamner le plus long ouvrage qui ait été fait alors sur l'emploi de la Baguette : « La Physique occulte ou traité de la Baguette divinatoire par.... »

3° L'Eglise contre la superstition, mais non contre la Baguette. — Il faut voir en cela une intervention de l'Eglise non contre la Baguette elle-même, mais contre la superstition, dont les pratiques étaient mêlées à cet usage. Rome portait une mesure disciplinaire pour mettre en garde les catholiques contre des phénomènes mystérieux que la science de l'époque déclarait inexplicables et ramenait à une origine diabolique.

Nous ne trouvons nulle part des condamnations nommément portées contre les Baguettisants qui, dans leurs expériences, n'usaient pas de prières ou d'incantations. Bien mieux, le clergé recourait volontiers à la Baguette...

(1) L'ouvrage, *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, a été examiné séparément par les Académiciens de Fontenelle, du Hamel, Gallois, Dodart, de la Hire, P. de Mallebranche. Sur les registres de l'Académie nous lisons : « Nous sommes convenus tous ensemble que le Livre était plein de recherches curieuses bien raisonnées ;... que les pratiques qu'on y combat sont de pures impostures des hommes, ou doivent avoir des causes qui ne peuvent être rapportées à la Physique, supposé la vérité des faits, dont on n'a pas entrepris la discussion. En foi de quoi, j'ai signé le présent certificat.

A Paris, le 17 décembre 1701.

Fontenelle, Secrétaire de l'Académie royale des Sciences.»

Et au jour où toute apparence d'occultisme fut détruite par les expériences multipliées et sévèrement contrôlées, les théologiens les plus susceptibles d'intégrité n'élevèrent plus la voix. La Baguette appartient d'abord à la science et ce n'est qu'indirectement que la Religion crut opportun de revendiquer sur elle l'exercice d'un droit de surveillance.

### C — La Science expérimentale

La science moderne, avant d'émettre une hypothèse, a préalablement recensé les faits, a médité sur les applications de la Baguette, y recourt volontiers et, — timidement, jusqu'à plus ample examen, — a risqué une explication. Parcourons à sa suite ces étapes.

1° Le contrôle des savants. — L'Académie de Sciences d'Angleterre étudie la première, en 1666, le problème ; elle trace un plan détaillé des recherches à entreprendre.

La question à résoudre fut mise dans les mémoires de l'Académie et insérée en ces termes dans les *Actes Philosophiques : Utrum virgula divinatoria adhibeatur ad investigationem venarum propositarum fodinarum ; et si sic, quo id fiat successu ?*

Puis des expériences contrôlées ont lieu, en France, au Château d'Eau, près l'Observatoire, en 1695, afin d'analyser le cas d'un jeune garçon: deux habiles physicien et mathématicien sont présents ; M. Cassini manquait, parce que absent de Paris.

Plus tard, « le 25 mai 1782, MM. Poisonnier, d'Arcet, Cadet l'Académicien, Mitouart, Guillotin et Macquer observèrent les phénomènes éprouvés par Bléton, au moment de son passage sur des conduites d'eau » au Faubourg Saint-Denis à Paris. Ce sourcier opéra encore dans le Jardin de Trianon devant la reine. Sous la Révolution, la question reste palpitante : le professeur Spallanzani, à Pavie, examine en 1791 le Dauphinois Pennet, en compagnie du Dr Thouvenel, du naturaliste Albert Fortis et du jeune physicien abruzzois Comi.

Nous enregistrons au XIXe siècle une commission, nommée par l'Académie des Sciences de Paris en 1853 et composée de trois membres, dont Boussingault et Chevreul.

Une enquête, ouverte en 1910 par un journal parisien technique, *l'Eau*, étonna par ses investigations et persuada les incrédules parmi les ingénieurs hydrologues.

Avant guerre, l'Allemagne remit la question en actualité. Du 27 au 30 septembre 1911 se tint, à Hanovre, un Congrès de la Baguette. On décida la Constitution d'une Association qui, sous le titre de « Verband zur Klärung der Wünschelrutenfrage », procédera à une étude systématique. La Belgique suivit le mouvement : en 1911-1912 des expériences de contrôle furent faites sur cinq mines, en présence de plusieurs ingénieurs et sous le contrôle de M. Warnier, ingénieur expert en mines métalliques.

La Commission des Concours de la Société d'Agriculture de Lyon organisa, à son tour, le 24 novembre 1912, un concours de sourciers qui eut pour objet la découverte par tous les moyens et le captage des eaux souterraines. Les rapporteurs déclarent «que les phénomènes observés ont une *base réelle*, et surtout qu'ils méritent *une étude véritablement scientifique* ».

L'Académie des Sciences de France reprit l'étude du problème. Au début de 1913, elle nomma une commission comprenant quatre membres : MM. les professeurs Dastre, physiologiste, Armand Gautier, chimiste, Douvillé, géologue, Violle, chimiste. Dans sa Causerie scientifique du *Temps*, le 30 juillet 1920, M. Edmond Perrier nous présente une étude sur *les Sourciers à l'Académie Française* qui nous convainc que l'Institut s'occupe de la question avec tout l'intérêt qu'elle comporte. La conclusion de l'article précisant les étapes à parcourir pour résoudre le problème n'atteint pas la rigueur d'expériences que des techniciens ont entreprises en laboratoire.

Parmi eux, et le plus réputé, prend place M. Henri Mager. Sur son initiative, le 27 mars 1913 et jours suivants, les

sourciers furent convoqués à Paris à une sorte de concours dont les journaux ont donné avec détail les résultats étonnants. Le ministère de l'Agriculture était représenté à ces expériences et M. Martel, délégué, rendait compte le 8 avril de ses constatations devant la section d'hydrologie qui, depuis 1910, a chargé une sous-commission d'étudier la découverte automatique des sources.

A la suite de ce congrès, on décida l'ouverture d'une enquête permanente dont le bureau centralisera tous les renseignements. M. Grisez, prospecteur, mit à la disposition des praticiens un domaine minier de 2.916 hectares et prenait à sa charge les frais de voyage et de séjour des chercheurs, désignés par M. Mager pour cet Institut d'Etudes et de Perfectionnement.

Les Anglais ont tenté de nous imiter. En présence de plusieurs ingénieurs, des épreuves eurent lieu le 3 avril 1913 à Guilford : les sourciers anglais manquèrent de sûreté dans leur diagnostic.

La guerre n'arrêta pas les investigations. L'Allemagne et l'Autriche poursuivirent passionnément leurs travaux dans des buts militaires. Le ministre de la Guerre en Prusse réunit les documents opportuns ; il envoya en Turquie et en Palestine une mission présidée par le major von Graeve pour la recherche des eaux par la Baguette. Des géologues notoires ont enfin collaboré aux travaux des derniers congrès tenus à Golitz (Silésie prussienne) en 1919 et du 1 au 3 octobre 1920 à Nordhausen.

Enfin, en France, les Baguettisants se sont réunis à Paris du 19 au 23 juin 1923 à l'occasion du 3e congrès international de psychologie expérimentale. Sous la direction de M. Henri Mager, président du jury des épreuves pratiques, et le contrôle de M. Martel, délégué par le ministre de l'Agriculture, les expériences se sont poursuivies, et des rapports ont été présentés et discutés (1).

(1) Le jury se composait de M. Henri Mager, de M. Armand Viré, docteur ès sciences, directeur du Laboratoire de biologie souterraine au Muséum, de

Une commission scientifique a été constituée à l'issue de ce congrès où figureront les personnalités les plus qualifiées choisies par ses organisateurs : MM. Henri Mager, Armand Viré, Fabius de Champville et Henri Durville.

2° Les constatations enregistrées. — La presse parisienne n'a pas suivi les expériences de juin 1923 avec la curiosité du précédent congrès. Il y a dix ans, le grand public, qui n'était point préparé aux sensationnelles révélations de la Baguette, avait été profondément impressionné. Ce qui était acquis depuis lors n'était plus remis en cause; le problème était poussé en des domaines obscurs, d'où sortiront un jour des faits qui révolutionneront la science. Aussi l'importante Revue française de l'Industrie du sous-sol : *Mines, Carrières, Grandes entreprises,* proposa à ses lecteurs très avertis le résultat des épreuves (numéro de juillet 1923).

En mars 1913, les baguettisants traditionnalistes l'emportaient en nombre. Ils tenaient leurs méthodes empiriques des praticiens qui avaient opéré devant eux ou des ouvrages publiés sur la question (1). Ils avaient surtout, par des expériences personnelles, développé, en tâtonnant,

M. E.-A. Martel, délégué du ministre de l'Agriculture, de M. Lancrenon, ingénieur en chef des Mines, délégué du Ministre des Travaux publics, de M. Descroix directeur de la Revue technique l'*Eau*, de M. Fabius de Champville, de M. Henri Durville éditeur, directeur de *Psychic Magasine*. Nous remercions M. Durville, des documents qu'il nous a communiqués.

(1) Citons notamment ; XVIIe siècle. — Martine de Bertereau : *Mémoire au roi de France. La Restitution de Platon,* 1650-1632. — Jacques Le Royer, avocat : *Traité des influences et des vertus occultes des êtres terrestres.* — Johannes Christianus Fromann : *Tractatus de fascinatione.* — Père Dechales, jésuite : *De fontibus naturalibus.* — Jean Nicolas : *Guide de la Baguette,* 1693. — Claude Lorrain, dit abbé de Vallemont : *Traité de la Baguette,* 1693. — Pierre Le Brun, oratorien : *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes et qui détruisent leurs systèmes,* 1693. — Et encore : *La Verge de Jacob,* 1698. — *Le Traité de Jean-Baptiste Panthot,* 1693. — XVIIIe siècle. Pierre Le Brun : *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont réduit les Peuples et embarassé les savants,* 1re édition, 1702, 2e édition, 1750. — XIXe siècle : Riondet : *Mémoires sur la Baguette employée à la recherche des eaux souterraines* (envoyé à l'Académie des sciences), 1853. — Paramelle : *Art de découvrir les sources.* Méthode topographique de rechercher les eaux souterraines, 1856. — Abbé Carrié : *Art de découvrir les sources par l'électro-magnétiseur,* 1863. — XXe siècle. — Henri Mager : *Hydrologie souterraine,* moyen de découvrir les eaux souterraines et de les utiliser, 1902,

leurs capacités techniques. Ils n'avaient point, pour la plupart, théorisé sur les origines de ce don, que maintenaient dans des horizons restreints leurs faibles études scientifiques; ils s'adonnaient simplement, avec succès, voire même profit, aux prospections sur terrain pour découvrir les sources et les mines. Ils déterminèrent donc très exactement au Bois de Vincennes des cavités souterraines, précisèrent l'emplacement des quatre piliers qui soutenaient les carrières. Ils découvrirent ailleurs une masse de fonte enfouie ; la canalisation des eaux avec notation précise du passage du courant et de l'arrêt. Ils déterminèrent la nature des métaux dont les échantillons étaient enfermés dans diverses boites.

Comme une explication plausible, basée sur les connaissances admises alors, ne pouvait être donnée de ces faits, quelques revues sérieuses n'admirent pas que les éléments d'une science spéciale étaient inclus dans les expériences.

Mais les baguettisants de la nouvelle école qui s'exercent à de quotidiennes épreuves en laboratoire, ayant colligé les méthodes empiriques dans les livres ou par enquête auprès de tous les praticiens, ont présentement obtenu des résultats *d'une importance capitale, si grosse de conséquences*, au témoignage de M. Viré, que nul ne peut les ignorer. Les recherches et travaux de cette école scientifique que dirige M. Henri Mager ont été exposés en divers ouvrages (1) et dans les rapports (2) lus au dernier congrès. Grâce à elle, la Baguette est appelée à devenir un instrument très précis de prospection et d'analyse.

(1) Ouvrages de M. H. Mager : *Les Forces de la Nature*, 1920. *Initiations à l'étude des vibrations de l'Ether*, 1921. *Nouvelle méthode pour recherche, étude, expertise des gîtes miniers par l'examen des champs de vibrations de l'Ether, qui accompagnent les gîtes miniers et les eaux souterraines*, 1922. *Nouvelle méthode pour recherche, étude, expertise des gîtes pétrolifères pour l'examen...* (Cf. supra), 1923. *Les sourciers et leurs Procédés*, 2e édition, 1923. *Une Science nouvelle : la Science des vibrations atomiques*, 1923 : (Dunod Paris).

(2) Par M. Charié-Saint-Just ; *Les Neutralisations*. — par M. Henri Mager : 1° *Le champ vibratoire qui accompagne l'œuf* ; 2° *Est-il possible que les Baguettes et les Détecteurs colorés puissent permettre l'analyse des corps minéraux ?* 3° *Le Perturbomètre* ; 4° *La Radioscopie* ; 5° *Le Champ vibratoire qui accompagne le corps humain*.

La Baguette de coudrier et des diverses essences est abandonnée, de même la tige métallique que nous avons vue aux mains de quelques prospecteurs anciens et qui avait la faveur de modernes sourciers. La baleine, jadis connue, est préférée pour sa souplesse et la facilité de la calibrer au dixième de millimètre.

Elle est composée de deux parties réunies par une ligature ; elle repose dans les mains renversées et s'appuie sur le pont charnu reliant les pouces aux index, maintenue par une pression de la phalangette des annulaires. Dans le voisinage des gîtes miniers et des eaux souterraines, elle manœuvre en des indications qu'interprète le praticien, avec d'autant plus de précision qu'il aura poussé plus loin son entraînement professionnel et aussi qu'il excellera dans les diverses branches de la science, aussi bien en hydrologie, en minéralogie, en géologie qu'en physique et en chimie.

Le mouvement est indépendant du prospecteur : la Baguette casserait si l'on maintenait avec des pinces ses extrémités, elle s'élancerait en avant comme une flèche si liberté lui était rendue. Quelques personnes ne sont pas douées et rendent inerte la baguette du praticien dont elles touchent l'épaule ou le médius. Cependant des expériences en cours permettront de rendre heureuses toutes les mains en neutralisant l'obstacle apporté par certains corps humains à leur traversée par le fluide magnétique.

L'objet prospecté projette une force que la Baguette décharge; « le courant gagne le sol; la terre fournit un courant de retour, qui, par le corps de l'observateur, ou par tout autre conducteur, gagne la tête de la Baguette; deux courants de sens contraire vont s'y rencontrer; ils auront tendance à *se repousser*; les tiges de la Baguette feront effort pour se dégager, et *un tel effort* que, quelle que soit la nature de la ligature, elle sera ébranlée et plus ou moins rapidement disloquée ; *au cours de la lutte*, la Baguette s'agitera violemment ; elle se relèvera ou s'abaissera » (A. Mager : *Les Sourciers*, 1923, p. 281). Le tra-

jet de ces deux courants, le long du corps, est repéré.

Le prospecteur qui recherche l'eau souterraine, avant 9 heures du matin et après 15 heures, ne découvre qu'une ligne de force, perpendiculaire au ruisseau souterrain. Il en suit la direction. La Baguette se redresse quand il remonte le courant. A 9 heures, où l'action du soleil entre en pleine activité, la ligne de force s'ouvre comme une charnière ; l'unique plan perpendiculaire cède la place à quatre plans au minimum. Deux plans perpendiculaires limitent la largeur du courant et deux autres, inclinés à 45°, indiquent à droite et à gauche une zone extérieure utilisée pour l'étude de la profondeur. L'éventail parfois s'étend au delà, en divers plans de force inclinés à des angles supérieurs à 45°.

La Baguette se cabre en battant ces plans. Des piquets sont fichés qui jalonnent la surface du sol sur les lignes où elle réagit, ils établissent les rives du flux de force et les différentes parallèles aux rives La figure tellurique est le rébus que déchiffrera le prospecteur. Dans la mesure où il déterminera les terrains superposés et où il connaîtra la réfraction différente des plans de force par ces terrains, il dira le débit, la pression, la nature de l'eau et la profondeur à laquelle elle coule.

A 15 heures, l'éventail se referme. Mais M. Mager, utilisant des éléments voltaïques, a imaginé des *Inducteurs*, des *Générateurs d'ondes magnétiques* qui redonnent aux eaux souterraines leur activité radiante, épanouissant à nouveau ses champs de force. Ainsi, à n'importe quel moment de la journée et de la nuit, M. Mager poursuit ses études sur le terrain ou dans son laboratoire.

La Baguette réagit aussi bien sur les gîtes miniers que sur les eaux en mouvement. Il importe de distinguer celles-ci de ceux-là. L'actuelle méthode scientifique donne des instruments infaillibles. Elle part d'une hypothèse que les théories modernes sur l'Atome rendent plausibles, que les expériences de M. Mager paraissent confirmer. Il a

abordé l'étude de la Matière et de ses constituants dans son récent ouvrage : « *Une Science nouvelle. La Science des vibrations anatomiques*. Il conclut que l'atome est une condensation de l'Ether, que l'atome, — et donc chaque corps, — est en état de vibration ; que l'Ether avoisinant l'atome, — et donc les corps, — entre lui-même en vibration. Or chaque genre d'atomes, chaque masse atomique, donc chaque corps, est caractérisé par une vibration qui lui est propre. L'Ether tout autour participe à cette vibration particulière. Il s'agit de découvrir, pour chaque corps simple, le genre de vibrations et sa nature en sera connue. Ces vibrations forment les champs de force dont nous parlions et que décèle la Baguette.

M. Falcoz avait deviné en 1913 que chaque corps simple avait son plan de vibrations azimutal. Ce plan, qui passe par la verticale du corps à étudier ou déceler, forme avec le méridien magnétique un angle azimutal invariable à moins de perturbations magnétiques qui influeraient sur les angles azimutaux des autres corps : ce qui permettrait de corriger l'erreur en expérimentant sur un corps connu. Des tables d'angles azimutaux ont été composées. Ainsi, à marche directe, dans le sens des aiguilles d'une montre, la Baguette heurte le plan azimutal du baryum au sud, du calcium à l'ouest, de l'antimoine au nord, du strontium à l'est ; à marche indirecte, la Baguette rencontre le plan azimutal du carbone à l'ouest, du cuivre au sud, du soufre à l'est, du chlore au nord. En outre, d'autres plans sont découverts au laboratoire autour d'un corps : deux qui sont ovoïdes et deux autres paraboliques et enfin des couronnes d'analyse.

Cependant « si dans un espace vibratoire est porté un corps ayant des vibrations semblables à celles de l'espace, il n'en trouble pas les manifestations vibratoires » (*Lois des Semblables*, de M. Mager). Il est indispensable donc de porter dans les champs de vibrations, pour décharger les plans, des corps dont les vibrations sont identiques aux vibrations de l'objet. Il a été reconnu qu'une couche de couleur

couvrant les Baguettes appropriait ces détecteurs à une fonction spéciale. Laissons l'inventeur nous expliquer lui-même ses appareils dans *Une Science nouvelle* :

Mes *Détecteurs simples* sont au nombre de 8 : le violet et le bleu, le rouge et le jaune, le vert, le blanc, le noir et le gris.

Si, en présence d'un champ de vibrations, mon Détecteur violet laisse passer le courant de décharge, je me trouve en présence d'un corps dia-magnétique ; si le Détecteur rouge se meut, il s'agit d'un corps para-magnétique ; les renseignements que donnent ces deux seuls Détecteurs peuvent avoir une importance considérable au cours d'une prospection ; si le praticien recherche de l'eau souterraine, il utilisera le Détecteur violet et ainsi éliminera *ipso facto* non seulement les manifestations provenant de certains métaux enfouis (débris de fonte et de fer, canalisations en fonte ou en terre siliceuse), mais aussi des manifestations des galeries souterraines, des vides, des contacts géologiques, des fractions du sous-sol, ainsi que les manifestations de certaines eaux non potables (eaux ferrugineuses, eaux chlorurées). Certains corps étant accompagnés de vibrations mixtes, j'ai été amené à combiner 16 *Détecteurs à double couleur*, par exemple violet-blanc, blanc-violet, bleu-violet, violet-bleu : ces Détecteurs peuvent rendre de précieux services, notamment le blanc-violet pour la prospection de l'or.

3° Les services que rendra la Baguette. — L'utilisation de la Baguette nous réserve des découvertes sensationnelles. Aux mains des empiriques, elle détermina les fractures par où les eaux remontent des profondeurs et permit de creuser des puits qui ne tarissent pas, d'alimenter des villes, Gênes par exemple, de 8.000 litres d'eau à la minute, alors que les recherches des ingénieurs avaient été vaines. C'est pourquoi en Angleterre des ingénieurs ne travailleraient jamais à la recherche d'une nappe d'eau sans consulter un baguettisant.

En France, on n'approuve pas cette collaboration officielle. Cependant, le 7 avril 1913, après le Concours, au ministère de l'Agriculture, la section d'Hydrologie « décida que, lorsqu'une ville aurait recherché de l'eau sur certains

points de son territoire et que ses recherches seraient demeurées infructueuses, il pourrait être fait appel à des baguettisants ».

Peut-être viendra-t-il un temps où, sur les données de la Baguette, seront établies des cartes départementales des eaux souterraines, compléments des cartes topographiques ou géologiques! L'expérience en a été tentée au congrès de 1923 où l'épreuve consistait a reconnaître les Eaux sulfureuses ou sulfatées de la région Enghien-Montmorency, d'en rechercher les points d'apparition et terminaison, d'en reporter le tracé sur une carte au 20.000ᵉ : le résultat en fut remarquable.

Quiconque a intérêt à reconnaître l'emplacement d'un trésor pourra s'adjoindre des baguettisants expérimentés. Au mois d'août 1921, on fit appel à MM. Fromont et Falcoz pour repêcher dans le pertuis d'Antioche, devant Saint-Denis-d'Oléron, la cargaison du brick-goélette, le *Jeune-Henri*, qui s'échoua le 8 décembre 1820.

Le propriétaire du brick, le comte de Saint-Paul, après avoir réalisé une fortune colossale en Amérique, transportait en France des lingots d'argent et d'or, des diamants et des pierres précieuses.

« Une partie de la cargaison fut la proie des pilleurs d'épaves, mais ils ne purent s'emparer des diamants et des pierreries renfermées dans un coffre-fort.

A plusieurs reprises, en dernier lieu en 1906, la famille du comte de Saint-Paul tenta de retrouver l'épave ; mais les recherches furent vaines. » (*Les journaux.*)

Les scaphandriers guidés par MM. Fromont et Falcoz n'ont obtenu aucun résultat. Les baguettes étaient cependant très sensibles, mais elles étaient influencées fâcheusement par le fer des embarcations et par le sol sous-marin très riche en minerai. L'important, en cela, est de constater que la science de la Baguette est considérée comme une science nouvelle, encore novice, mais à laquelle on ne rougit pas de faire appel.

La Baguette a fait la fortune du Nord de la France, elle permit de préciser en 1720 l'emplacement des houillères qui prolongeaient dans notre sous-sol le bassin de Charleroi. Maniée par un savant, elle découvrit en 1904 les potasses d'Alsace, ce qui valut à M. Grisez, l'heureux prospecteur, une prime de trois millions de francs payée en espèces.

Pendant la grande guerre, elle servit au ravitaillement en eau des armées dans les déserts d'Orient, mais aussi à déceler les galeries souterraines des sapeurs, les mines posées par les Serbes dans la Save et le Danube. En mai 1915, le ministre de la Guerre en France organisa un Service de recherches et de surveillances souterraines qui fut supérieur aux services similaires des armées ennemies, il était dirigé par M. Mager. En ce moment, la Baguette situe les engins enfouis dans les régions libérées, en précise le nombre et dans les cas usuels en indique la nationalité. M. Charié-Saint-Just obtient de beaux succès dans ces recherches.

La Baguette dotera la France d'un pétrole abondant. Les recherches des ingénieurs en Limagne ont coûté des millions et sans résultat industriel. Les forages sont entrepris sur des indices de surface dans des couches sableuses imprégnées des hydro-carbures. Or, dans cette région bitumineuse existe, au dire de M. Mager, des cheminées ou fractures amenant, sous pression de gaz, le pétrole provenant des lagunes triasiques ou primaires. Il suffirait de forer un puits au-dessus de la principale fracture ou sur le ruisseau qu'elle alimente pour obtenir par cette attaque directe un rendement intensif d'une qualité limpide. Mêmes constatations en Dauphiné, Savoie, Bugey, dans l'Aude à Cuxac-en-Cabardès. La production de Pechelbronn en Basse-Alsace (due à la Baguette d'un enfant) serait, selon le même savant, décuplée si l'exploitation pompait sur un seul point le ruisseau de pétrole dont il a jalonné le trajet.

La Baguette perçoit les prochaines perturbations atmosphériques, elle reconnaît les ondes de la T. S. F. ; elle se

cabre devant une anomalie se rapportant à l'eau quand M. Mager projette le plan azimutal de la molécule $H^2O$ avec cet appareil nouveau (1) qui s'entoure de mystère et qui fonctionna le 22 juin 1923 pendant la semaine des sourciers.

La Baguette maniée en laboratoire permettra l'analyse quantitative et qualitative par des procédés physiques plus rapides que les méthodes en usage en ce moment, elle décèlera l'existence de nouveaux corps.

Quoiqu'on puisse en sourire, elle prétend être un jour l'auxiliaire du biologiste pour l'étude de l'origine de la vie, puisque la possibilité de reconnaître si un œuf de poule était fécondé, et même le sexe de cet œuf, a été affirmée au congrès dernier.

GEORGES ROCAL.

(1) Nous empruntons l'exposé de l'expérience à la Revue *Mines-Carrières-Grandes entreprises*, de juillet 1923.

Il me reste à mentionner un incident qui a marqué, le 22 juin, la première partie des Epreuves de détection.

Nous avions demandé aux praticiens présents de suivre le Boulevard Suchet et de nous signaler les eaux qu'ils pourraient rencontrer, en prenant bien soin d'éviter « toute méprise ».

En face du n° 61 *bis* du Boulevard Suchet, plusieurs praticiens déclarèrent reconnaître la présence certaine d'une eau, et l'un d'eux ajouta que l'examen du champ vibratoire l'amenait à cette réserve que l'eau identifiée ne pouvait être une eau souterraine.

Or, de quoi s'agissait-il ? J'avais fait dresser à Auteuil, dans mon cabinet, mon projecteur moléculaire, et j'avais projeté la molécule $H^2O$, projection qui ne peut être obtenue que dans le plan azimutal propre à l'atome H, c'est-à-dire au nord-ouest du lieu d'émission ; le faisceau de projection passait précisément près de l'entrée du n° 61 *bis* du Boulevard Suchet, la même où des praticiens déclaraient sentir de l'eau.

Ce ne pouvait guère être que ma projection qu'ils sentaient, puisqu'ils la situaient exactement au point où j'avais reconnu qu'elle passait, puisqu'ils lui reconnaissaient même allure qu'à l'eau, puisque l'un d'eux disait même : « C'est une anomalie se rapportant à l'eau, car il ne peut s'agir d'eau souterraine. »

Si ma projection moléculaire a été réellement détectée, le fait ne peut avoir qu'une importance considérable ; en effet, mes projections atomiques et moléculaires sont le dernier terme de mes travaux ; si mes projecteurs peuvent projeter, — et leur projection a été identifiée occasionnellement par un certain nombre de praticiens, — il devient évident et prouvé, par voie de conséquence, que mes échelons antérieurs, bases des projecteurs, sont solides ; il devient évident que mes générateurs d'ondes peuvent créer des ondes dans l'Ether, que mes inducteurs peuvent inductiver à de grandes distances, qu'ils peuvent suppléer, le matin, le soir, la nuit, sur 20, sur 50 kilomètres, l'action défaillante de la lumière solaire ; il devient enfin évident que j'ai pu tirer un utile parti des *contacts secs*, que Volta étudia pendant six ans, 1794 à 1800, en pressentant l'Energie extraordinaire qu'ils pourraient fournir, mais qu'il ne parvint pas à saisir, faute d'un détecteur.

*RÉGIONALISME ET ACADÉMIES*

# LE RÉVEIL ET L'AVENIR DE L'ACADÉMIE DE DIJON

—

Les académies provinciales, après avoir traversé, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, une période féconde d'activité vraiment publique, après avoir guidé, dans chacune de nos provinces, non seulement les travaux littéraires, mais les recherches scientifiques et les études économiques ou sociales, s'étaient endormies lentement dans la France centralisée par la Convention et par l'Empire. Puis, elles s'étaient resserrées en petits cercles d'érudition locale, auxquels la passion d'histoire et d'archéologie,née au temps des Romantiques et de Guizot,donna une orientation bien nette et des programmes très étroits. Parées de leur passé, les vieilles « compagnies » apparaissaient comme de vénérables doyennes au milieu des « sociétés savantes » de province, dont le XIXe siècle a décuplé le nombre. Mais, restées fidèles aux usages académiques, elles n'en partageaient pas moins le sort médiocre de ces sociétés, qui menaient, à l'écart des affaires publiques et des pouvoirs établis, une vie relativement utile, mais de plus en plus ignorée.

**Quelques vieux messieurs se réunissent une fois par semaine, de novembre à juin, dans une des salles de la Mairie, ou de la Chambre de Commerce, ou de l'ancien évêché, échangent des communications somnifères dont l'écho ne parvient jamais au grand public. Une fois l'an, ils tiennent une séance, réputée assommante, à laquelle leurs familles elles-mêmes ont rare-**

ment la charité d'assister, et où ils sont obligés de venir de leur personne renforcer l'auditoire... Tout est dit. Voilà un des résultats bienfaisants de la centralisation (1)...

Il y a bien du vrai dans ces lignes écrites en charge par Armand Praviel.

Regretter que les Académies d'autrefois se soient ainsi dénaturées serait vain et, en quelque mesure, illégitime. Dans la grande entreprise de concentration nationale qui, il y a cent cinquante ans, s'imposait, on pouvait se résigner à voir certains organes provinciaux entrer, pour un temps, en une sorte d'état de vie ralentie, si leur vitalité latente restait cependant assez forte pour leur permettre de durer jusqu'au jour où, dans la France enfin ordonnée, une décentralisation redevenue opportune leur rendrait leur ancienne fonction.

Les académies provinciales vont-elles atteindre bientôt à ce renouveau ? Vont-elles, retrouvant une force propre dans leur passé même, s'entourer avec assurance de leur escorte de sociétés cadettes spécialisées, et reprendre un rôle actif, on serait tenté de dire utile, dans la nation en passe de trouver elle-même, en un régionalisme raisonné, un équilibre nouveau ? Déjà se réveillent quelques-unes des « vieilles Belles-au-Bois-dormant », comme les surnomme un journaliste, et elles semblent vouloir rentrer en pleine vie sociale, en pleine vie publique.

Parmi elles, l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, qui, depuis tantôt un siècle, vit repliée sur ses souvenirs, est fort loin, certes, d'être, de nos jours, la plus réputée ou la mieux dotée. Elle a pourtant, depuis trois ans, commencé avec confiance un effort qui peut devenir fécond à la fois par ses résultats directs et par l'exemple qu'il fournit. C'est, à l'heure opportune, une expérience qui débute, et qui peut servir à nos provinces. Nos grandes villes s'ignorent trop entre elles : les revues parisiennes ne disent pas assez aux Lillois ou

(1) *L'Alsace française*, décembre 1922.

aux Marseillais ce qu'entreprennent les Nancéiens ou les Rouennais. A l'instant où s'ébauchent, à l'Académie de Bordeaux, à celle de Lyon, et sans doute en quelques autres, des projets de réorganisation spontanée, il faudrait publier ces projets, et coordonner, pour le bien de chacun, les recherches et les essais.

Le programme dijonnais, réfléchi et méthodique, vise à restaurer une libre institution d'étude et de conseil, dont la formule, adaptée aux traditions d'une ancienne compagnie comme aux nécessités et aux réalités du présent, mérite à ce titre d'être dès aujourd'hui signalée et méditée.

## I

La fameuse Académie, fondée en 1725, qui avait eu la gloire de découvrir Jean-Jacques Rousseau et de couronner le jeune Lazare Carnot ; qui, au temps des présidents de Brosses et Bouhier, des Buffon, des Daubenton et des Monge, avait fait de Dijon une ville où, selon Voltaire, « le mérite de l'esprit » semblait être « un des caractères des citoyens », avait, à la fin du siècle, décliné subitement. Ses membres les plus actifs disparaissent à peu près avec l'Ancien Régime, notamment son secrétaire Maret, qui meurt en 1786 après avoir été, au temps de l'apogée, l'instigateur des principales entreprises académiques. Dissoute en 1793, reconstituée en 1798, l'Académie tente de reprendre son activité sous l'Empire, mais la centralisation napoléonienne étouffe ses efforts. Sous la Terreur Blanche, ses dirigeants sont expulsés, et, après la Révolution de Juillet, elle est sectionnée en Commission des Antiquités, Société d'agriculture, Société médicale. Spoliée en 1817, expulsée de son hôtel en 1841, elle était devenue depuis bientôt un siècle, malgré un bref renouveau sous le Second Empire, un étroit groupement d'esprits distingués, mais recruté par cooptation dans Dijon seulement, concentré presque en entier sur

l'étude du passé local, mal connu du public par une distribution annuelle de médailles, ou par quelques procès-verbaux de séances publiés dans deux feuilles dijonnaises, et des érudits par des volumes bi ou triennaux de *Mémoires* chargés d'une poussière de menues « communications ». La compagnie se réunissait deux fois par mois sous le toit de la municipalité dijonnaise, dans l'ancien appartement de l'Elu de la Noblesse, au Palais des Etats de Bourgogne, et n'inscrivait à son parcimonieux budget que l'unique subvention du Conseil général de la Côte-d'Or : quinze cents francs,pas un sou de plus. Elle n'avait pas reçu une seule donation depuis 1793. Tandis que les Académies parisiennes capitalisaient et que celles de Marseille, de Lyon ou de Toulouse se logeaient somptueusement et disposaient de fortunes pour leurs collections ou leurs fêtes, celle de Dijon, sans logis et sans ressources, cachait, sous l'éclat de son nom illustre, une véritable misère.

Mais le plus grave était que, se résignant à sa pauvreté, elle avait accepté de restreindre son activité à la mesure de ses moyens financiers : au point que certains de ses propres membres ignoraient qu'elle pût intervenir dans les affaires de la région autrement que par des *vœux*, généralement accueillis par les pouvoirs publics avec plus d'indifférence encore que de déférence. Dans la foule, sans cesse accrue, des esprits pratiques, cette élite d'amateurs de passé n'avait plus, depuis bien longtemps avant la guerre, fait entendre avec autorité sa voix. Ses érudits n'avaient pas donné à la Bourgogne ni à Dijon leur Musée historique. Ses archéologues ou ses artistes n'avaient pu mettre à la disposition des anciennes techniques d'art régionales, qui allaient s'effaçant sous leurs yeux, l'indispensable musée régional des Métiers d'Art. Longtemps atrophiée du côté des études sociales et économiques par défaut de recrutement, sa section des sciences avait produit plusieurs bons mémoires d'histoire na-

turelle, mais on ne l'avait pas vue obtenir de haute lutte de quoi fonder quelque institut technique, ni stimuler les industries du pays, ni entreprendre aucune recherche directement utile au terroir.

Avec cela, quelques sursauts, certes, quelques coups d'éclat académiques, et de bons discours autour du nom respecté de l'ancienne Académie, par exemple lors des fêtes dijonnaises célébrées en 1912 en l'honneur de Jean-Jacques Rousseau. *Vestigia flammæ*. Mais ces lueurs ne jaillissaient pas d'un foyer en activité ; elles n'étaient que reflets d'une vie presque éteinte, et le signe du repliement sur le passé de ce cénacle trop dominé par ses historiens, et beaucoup plus jaloux de ses gloires anciennes que de sa place actuelle dans la cité.

Trop peu d'argent et aucune indépendance financière, un recrutement trop étroit d'amateurs fervents, mais peu portés à l'activité publique, aucun esprit d'entreprise et, du reste, aucun programme adapté aux problèmes régionaux actuels : de tels besoins, de tels défauts paralysaient la vieille Académie. Ils ont eu d'autant plus de mérite, les travailleurs qui, dans le domaine de l'érudition du moins, ont su lui conserver un rôle étroit, mais utile. Les matériaux accumulés par eux serviront aux constructions futures, et une *Histoire de Bourgogne* renouvelée s'écrira un jour qui serait équitablement dédiée à la mémoire de ces défricheurs, dont Joseph Garnier fut le type. C'est grâce à eux que l'Académie a *duré*, à travers des temps difficiles, en vue des possibilités à venir, — celles, précisément, en face desquelles, à l'issue de la Grande Guerre, un groupe de rénovateurs ont pensé qu'ils se trouvaient enfin.

## II

Dès 1918, on entendit, en effet, aux séances de l'Académie de Dijon, des paroles nouvelles :

Peut-être jusqu'ici les Sociétés Savantes se sont-elles trop

confinées dans la théorie et dans l'érudition. Sans négliger la science pure, ne pourraient-elles pas faire une place, dans leurs occupations, aux questions économiques par exemple (1) ?

L'influence des idées et des travaux de l'ancienne Académie sur les délibérations des Etats de Bourgogne était rappelée ; la nécessité d'ouvrir les portes à des hommes d'action mêlés aux affaires présentes du pays était proclamée.

Fait remarquable, dès l'abord, les rénovateurs songèrent non à transformer, mais à réveiller, nullement à rompre la tradition de l'Académie, mais bien au contraire à la retrouver. Au XVIII^e siècle, l'Académie de Dijon, dont on a vu la fortune, s'était instituée d'elle-même l'un des organes essentiels de la vie publique dans la province. Elle y suivait soigneusement le mouvement des idées économiques et sociales, et proposait aux écrivains le sujet fameux : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » Elle suppléait à l'Université, spécialisée dans le droit, par l'enseignement gratuit des sciences, et particulièrement de la médecine, de la botanique, de la chimie et de l'astronomie. Maret lui-même professait pour elle la « matière médicale », et, grâce à elle, le grand homme de sa section scientifique, ce Guyton de Morveau qui imprimait, pour sa commodité, à Dijon même, ses contributions à l'*Encyclopédie*, devenait, comme l'écrit Arthur Young, « non seulement le premier chimiste de France, mais même l'un des plus grands de l'Europe ». Elle favorisait la création d'un Jardin botanique, organisait un observatoire qui, en 1789, au dire de Lalande, était un des mieux outillés du monde, subventionnait des expériences d'aéronautique et des prospections de mines, des recherches industrielles et des améliorations agricoles.

Surtout, elle avait su s'imposer aux Etats de la pro-

(1) Séance du 17 mai 1918.

vince, détenteurs et dispensateurs des crédits, comme une sorte de comité consultatif en tout ce qui concernait sa triple activité. Elle veillait aux besoins du pays, évaluait ses ressources, discernait ses intérêts ; elle centralisait, classait, critiquait les informations ; elle dressait enfin de solides mémoires, auxquels les Etats, aussi ouverts qu'elle-même aux nouveautés comme à la notion du bien public, prêtaient l'appui de leur autorité et la sanction de leurs libéralités. On ne peut parcourir l'histoire si riche des essais et des idées scientifiques et économiques dans la Bourgogne du XVIIIe siècle, sans rencontrer, depuis les tentatives des Montgolfier jusqu'aux expériences de Daubenton sur le croisement des espèces lainières, les noms associés de ces deux institutions, les plus utiles de l'Ancien Régime dans la province.

Or l'idée qui se faisait jour dès 1918 dans le sein de l'Académie menait logiquement à restituer à la compagnie, non seulement l'ampleur et la diversité de son programme initial, mais son rôle même dans la vie collective. Sans abandonner, loin de là, ses travaux accoutumés, l'Académie, pensait-on, devait baser sur l'expérience du passé, qu'ils lui conféraient, des interventions actives dans le déroulement des événements actuels, devenir, par son recrutement, ses desseins et ses méthodes, un moderne organe de liaison entre le passé et l'avenir, dans le cadre, en voie de réalisation, de la région.

Par une rencontre que les conditions et l'esprit de l'après-guerre peuvent seuls expliquer, cette tendance nouvelle se manifestait à l'heure même qui, à première vue, lui semblait la moins favorable. N'était-il pas paradoxal, en effet, de prétendre accroître l'action de l'Académie de Dijon au temps même où l'état économique national diminuait de moitié la valeur effective de ses maigres ressources ? Pis encore : l'unique subvention dont elle vivait avait été suspendue pendant la guerre, et les nécessités budgétaires du Conseil général de la Côte-d'Or

compromettaient gravement son rétablissement, c'est-à-dire l'existence même de l'Académie.

Mais, au cours des négociations qui suivirent, un suggestif dialogue s'engagea entre les délégués de la vieille compagnie et les représentants des intérêts régionaux actuels. Les conseillers généraux, qui s'étaient chargés de « comprimer » les dépenses départementales, avaient compté la subvention accordée à l'Académie parmi celles dont « l'utilité publique » n'apparaissait pas. A la surprise de ceux des académiciens qui ignoraient l'opinion courante, ils déniaient les services rendus par cette société dont les travaux, selon eux, n'intéressaient que leurs propres auteurs, et dont les séances ressemblaient fort à des réunions privées, où chacun ne cherchait qu'à satisfaire à ses goûts personnels pour les jeux de l'esprit. L'Académie ne *produisait* rien d'*utile* au bien général : c'était là un de ces arguments francs et directs dont on sut un instant user au lendemain de la guerre. Mais il se trouvait que l'Académie dijonnaise, pour avoir déjà, et spontanément, accepté de se réformer elle-même, était en mesure de répondre à ces vues trop absolues : ses délégués répliquèrent qu'il dépendait des puissances établies de permettre à l'académie actuelle de servir effectivement le bien public, comme l'avait fait celle du XVIII^e siècle. A la surprise de beaucoup, l'appel à un tel souvenir porta effet. Toutes explications fournies, le *non possumus* des hommes du département devait tomber, et tomba. Séduits, ils accordèrent même à la compagnie une somme annuelle de 5.000 francs ; en lui promettant beaucoup plus encore, si son *utilité* se confirmait.

Il est vrai que le Conseil général exigeait une concentration des trois sociétés savantes de Dijon en un groupement unique. Blessée à mort par la guerre, l'une d'entre elles, la *Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, fut dissoute, ses membres pouvant devenir correspondants de l'Académie. La *Commission des Antiquités*

*de la Côte-d'Or*, émanée jadis de l'Académie, redevint organiquement l'une de ses sections, avec un bureau et des publications propres (1). Au lieu d'organes spécialisés mais faibles, la capitale régionale possédera ainsi un organe unique, doté d'un programme multiple, mais beaucoup plus fort.

Enfin, l'Académie décida d'adjoindre à ses membres des associés et des correspondants, et elle recourut à des cotisations annuelles, qui achevèrent de consolider sa situation financière.

Tout cela ne s'était pas fait sans de laborieux débats. Une opposition se manifesta, celle des tenants, non de l'esprit du XVIII[e] siècle, mais des habitudes du XIX[e], que d'aucuns appelaient les traditions de l'Académie. Ces opposants, dont certains, par plusieurs traits, ressemblaient paradoxalement aux bourgeois cultivés du temps de Louis XV, usèrent d'une habileté faite de modération et d'à-propos, mais ils durent céder devant la mise en demeure des bailleurs de fonds publics. Leur valeur même ajouta à l'importance de leur ralliement, le jour de 1920 où la compagnie put admettre unanimement, avec un nouveau président, que pour respecter la tradition laissée par l'Académie de Maret, il fallait, non s'en tenir, les yeux fermés, aux rites dans lesquels elle s'était emprisonnée lorsqu'était tombée son activité initiale, mais évoluer comme la compagnie des jours prospères, et se mettre incessamment en mesure, suivant les temps, de remplir l'office même que ses fondateurs et ses premiers membres avaient défini par les faits.

## III

Ainsi les conséquences financières de la guerre, qui

(1) Un pas nouveau vient d'être fait dans le sens de la concentration. Par suite de certaines difficultés intérieures, la *Commission des Antiquités* abandonne son bureau propre et se fond entièrement dans l'Académie. Elle n'aura plus d'autonomie financière, mais conservera, avec ses fascicules particuliers, son originalité scientifique. Par contre l'expérience a révélé l'utilité des séances de sections : sciences, antiquités, etc.

eussent pu condamner cette académie provinciale à la stérilité ou à la mort, annonçaient son retour à l'activité. De fait, après avoir judicieusement complété ses forces en appelant à elle des juristes, des économistes, un président de Chambre de Commerce, un savant, créateur d'un institut de recherches, la compagnie songea à se donner un programme nouveau, non réalisable, certes, immédiatement, mais où apparût du moins assez nettement le sens des efforts à tenter jusqu'au jour où, les réformes administratives nationales étant enfin accomplies, une académie transformée pourrait assumer pleinement la fonction qui lui incomberait dans la région de Dijon.

Réunir à l'écart des pouvoirs officiels, et en dehors de toute attache politique, les vraies et libres intelligences du pays, les doter de l'outillage nécessaire aux études utiles à ce pays, et intervenir ensuite dans les débats publics avec la double autorité de la compétence et de l'indépendance, tel apparut dès l'abord aux rénovateurs le but à atteindre.

L'Académie n'aura point à sacrifier son goût pour l'étude des siècles révolus. Mais ses historiens,— et déjà quelques-uns s'en soucient (1),— auront de plus en plus à fonder sur l'expérience du passé les entreprises du présent. A eux aussi de constituer le Musée historique dont nous parlions : Toulouse ou Strasbourg leur fourniront des modèles. Quant aux archéologues, dont la *Commission des Antiquités* saura coordonner les recherches, n'auront-ils pas surtout à se pénétrer, suivant les conseils mêmes de leur doyen (2), des vues de feu R. de Lasteyrie :

Un des rôles les plus utiles qu'une Académie peut jouer n'est-il pas de faire comprendre aux gens de son entourage

(1) Voy. par exemple, dans les *Mémoires* de 1919, les deux articles suivants : *Comment on aménageait une ville au XVII<sup></sup>* — 

(2) *Protégeons nos monuments de tous âges et de tous styles* (Mémoires, 1920).

qu'il y a un intérêt national de premier ordre à conserver les témoins de l'art à toutes les époques de notre histoire ?

Mais l'Académie aura à s'attaquer aussi aux problèmes actuels. A elle d'étudier dans le cadre de la région les principales questions économiques, sociales, démographiques (1), en se traçant un programme collectif, une stricte méthode, et en excluant au profit des études essentielles les sujets secondaires sur lesquels pourraient s'attarder des curiosités individuelles. Elle aura par exemple à notifier hautement ses vues sur le développement du réseau de communications de la Bourgogne. Les routes dont la province est fière sont dues en grande partie à des hommes du pays, encouragés par les Etats provinciaux : la France a-t-elle à s'en plaindre ? Les voies ferrées sont, au contraire, œuvres des centralisateurs de 1850 : la Bourgogne a-t-elle à s'en féliciter ? Et des voies nouvelles, perpendiculaires à celles qui la relient à Paris, n'y réveilleraient-elles pas, pour le bien de toute la région d'entre Seine et Rhône, la vie de maint canton aujourd'hui paralysé ? D'autre part, Dijon, Chalon, Mâcon ne feront-elles rien pour dériver à leur légitime profit une part de cette large circulation économique et humaine que d'audacieux desseins préparent entre Marseille et Anvers ? Autre domaine fertile sans doute : celui des mines. Il faut, comme Autun l'a indiqué déjà, prospecter enfin minutieusement ce Morvan encore mystérieux, où gît peut-être, avec tant de richesses dont on devine la présence, — à commencer par le charbon et le pétrole, — un inconcevable avenir. Et Dijon réclame une industrie d'art. Le dépeuplement des arrondissements calcaires doit être enrayé. Que d'autres problèmes encore à poser publiquement ! Autour d'eux, ou bien l'opinion régionale

(1) L'autre académie bourguignonne, la vivante académie de Mâcon, s'efforce nettement, à cette heure, de s'attribuer un rôle actif dans la vie régionale. Elle lutte notamment contre la dépopulation du département de Saône-et-Loire. L'une de ses commissions va proposer aux pouvoirs publics certaines mesures positives destinées à favoriser l'immigration.

fait silence, ou bien des voix trop isolées s'élèvent de loin en loin. A l'Académie de provoquer l'intervention des compétences hésitantes, de les rapprocher si elles s'ignorent entre elles. Elle accueillera leurs vues, suscitera des répliques, élaborera finalement son opinion propre, l'« opinion de l'Académie », qu'elle jettera, le jour opportun, dans la balance des intérêts opposés.

Il est vrai que l'étude objective et serrée de tant de problèmes exigera des moyens puissants et précis. L'œuvre des commissions et des rapporteurs de l'Académie sera ce que sera son « outillage ». Mais l'Académie saura se constituer précisément en centre outillé de libres recherches. Comme en 1780, elle doit avoir ses laboratoires, sa bibliothèque, spécialisés, cela va de soi, suivant les besoins essentiels et bien reconnus de la région. Des commissions d'étude enquêteront sur des points nettement définis. Les sections, — sciences, arts, lettres — donneront périodiquement, en des *Bulletins*, des dépouillements bibliographiques. Des excursions et des missions serviront la géographie économique et l'archéologie. Les *Mémoires* accueilleront à la fois les « états » successifs des recherches, des *rapports*, des résultats à enregistrer.

Pour assurer un tel effort, l'Académie sentira sans doute le besoin de l'unir à celui des autres sociétés savantes du pays. Elle aura sa place éminente dans une vivante *fédération* régionale. Un budget commun, des congrès itinérants, comme ceux dont l'actuelle *Association bourguignonne* a, dès 1914, inauguré la série (1), l'établissement d'un plan commun d'enquêtes, la reprise en collaboration des grandes publications provinciales ébauchées il y a cinquante ans, — collections de textes, bibliographies, — la mise à l'ordre du jour de quelques questions scientifiques, uniront dans une mesure à fixer et dans un cadre inspiré peut-être de ceux qui existent déjà, — Association

(1) Interrompus par la guerre, ces congrès ont repris. Celui de 1923 vient de se tenir à Mâcon.

bretonne ou Fédération du Sud-Ouest, — tant d'activités aujourd'hui dissociées. Bien loin d'étouffer, dans le sein de cette coopérative d'étude et de publication, les sociétés plus modestes qu'elle, l'Académie épaulerait et coordonnerait leurs essais.

Ce travail d'agrégation régionale sera-t-il un jour corroboré par une œuvre complémentaire de décentralisation tentée à Paris même ? Le vœu a été exprimé déjà que les fédérations régionales soient associées à l'Institut de France. Les Académies nationales décideront. Mais pourquoi, pour commencer, ces académies, dans l'écrasant labeur annuel de l'attribution de leurs prix, ne recourraient-elles pas à la collaboration des Académies provinciales ? Déjà l'Académie de Dijon propose au choix de l'Académie française ses candidats au prix Cognacq pour les familles nombreuses : ni les villages de la Bourgogne, mieux défendus contre l'effet habituel des hauts patronages parisiens, ni l'Académie française mieux éclairée, n'ont à s'en plaindre (1).

Il conviendrait enfin que l'Académie, après avoir groupé, en marge des assemblées publiques où l'élection populaire ne les envoie que rarement et où des préoccupations politiques obturent trop souvent leur sens des vrais intérêts du pays, les hommes les plus compétents du terroir, s'efforce de s'imposer comme le conseil, non officiel, mais régulier, de l'opinion régionale en toute matière où doivent raisonnablement prévaloir la pensée et la science désintéressées. La valeur de ses membres, leur pratique de la documentation objective autorise-

(1) A l'Académie des Inscriptions, une autre formule a été proposée. A la séance du 5 janvier 1923, le nouveau président, M. Homolle déclarait : « Il serait équitable et avantageux d'accorder aux savants les plus considérables de la province une place plus grande et meilleure que celle qui leur a été jusqu'ici mesurée, soit en leur ouvrant le cadre élargi des titulaires, soit en leur réservant plus généreusement les siéges des membres libres. On parle constamment de rendre à la vie locale plus d'autonomie et d'activité ; la décentralisation intellectuelle est le prélude nécessaire et la condition de toute décentralisation... (*Journal officiel* du 7 janvier, p. 256). On admettrait fort bien en effet qu'un Mistral, par exemple, pour avoir défendu la langue et la pensée provençales, eût été élu membre des Académies parisiennes.

raient ce conseil non seulement à fournir à la presse locale des communiqués plus fréquents et plus adaptés à leur objet que ceux d'aujourd'hui, mais encore à signifier avec la vigueur nécessaire ses conclusions, quitte à lui à requérir, par les moyens de publicité les plus modernes, l'intervention souveraine de l'opinion dûment instruite, ou à écraser *coram populo*, sous le poids d'un rapport impartial et robuste, le rapport débile de tel politique prisonnier de son programme.

Dans les villes, écrit un journaliste perspicace, les Académies n'auraient qu'un mot à dire pour guider les pas des municipalités plus familiarisées avec les ruelles tortueuses du domaine politique qu'avec les beaux chemins rectilignes du pays de la Pensée (1).

Dira-t-on que nous venons de définir, à quelques modalités près, le rôle même des Universités provinciales ? On ne peut, certes, songer à nier l'heureuse influence de leur action générale, de leur présence même, sur le développement des vies régionales. Mais, tout en rendant hommage à la haute valeur de leur personnel et de leurs programmes, certains discutent la portée pratique et féconde de leurs fondations locales.

Pourquoi l'Université de Dijon, disent ces juges sévères, n'a-t-elle réussi à faire de son *Institut œnologique de Bourgogne*, de sa *Station aquicole Grimaldi*, de ses instituts de botanique et de chimie industrielle, que des façades, des institutions à usage personnel sans relation avec le public bourguignon, à qui ils n'offrent ni le large accueil, ni les généreux moyens de recherche, ni la direction ou la collaboration quotidienne et directe qu'il aurait pu en attendre ? Si ces organes officiels ne remplissent pas leur office, serait-ce faute de ressources ? Quelle erreur alors de les fonder sur des bases insuffisantes et de ne pas laisser le champ libre en vue de créations véritables !

Et les mêmes critiques ajoutent encore :

Outre que les professeurs les plus remarquables ne sont

(1) *Comœdia*, 13 août 1922.

pas toujours des administrateurs et moins encore des animateurs, leur caractère de fonctionnaires d'État limite leur indépendance, peut-être même leur dévouement à la clientèle locale. Nés souvent très loin de la région où leur carrière les a amenés, ils vont plutôt aux connaissances théoriques qu'à l'étude des conditions pratiques ou particulières des problèmes. Ou bien encore une fondation spécialisée, — telle station inédite et précieuse, — conçue du reste non seulement en vue de l'utilité publique, mais aussi pour des études personnelles, se trouve brusquement abandonnée avec son coûteux outillage, le jour où l'indispensable organisateur-directeur, servi dans sa réputation professionnelle par cette création même, rejoint un poste nouveau.

Ces critiques courantes, certainement exagérées et chargées de quelque hostilité, sont-elles dénuées cependant de tout fondement ? Et l'Académie régionale, assumant modestement un rôle complémentaire de celui de l'Université, n'aurait-elle pas dans la gestion persévérante et fructueuse de certains instituts, telle que la lui permettraient son recrutement indigène et sa documentation méthodique sur les besoins effectifs du pays, un naturel et juste objet d'activité (1) ?

Organe d'information et de documentation régionales, l'Académie se gardera du reste évidemment de doubler inutilement en cela encore l'Université dont elle reconnaît la supériorité d'outillage général. Mais, là comme ailleurs, tout en pratiquant le plus strict « chacun chez soi », les deux alliées pourront, dans leurs laboratoires et leurs bibliothèques, se compléter.

Enfin l'Académie de l'avenir, dont il ne faut pas douter qu'elle ne s'enrichisse, aurait, non à assurer elle-même, comme son aïeule d'avant la Révolution, mais à subventionner certains cours spéciaux, donnés à l'Université

(1) On rapprochera de ces suggestions celles de M. Savarit qui, dans un article récent de la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1922) demandait qu'on rendît « aux Académies régionales un droit qu'elles avaient légitimement acquis par la science et souvent par la générosité de leurs membres : celui de présenter des candidats à la direction des jardins botaniques, des observatoires, des bibliothèques, des stations d'essai, et autres établissements d'études régionaux ou locaux, ainsi que le droit d'élire des représentants aux conseils de ces établissements ».

au profit direct du pays, par exemple un enseignement agricole.

Nul n'ignore que les projets ministériels de réorganisation de l'enseignement supérieur menacent fort l'existence de certaines universités provinciales : celle de Dijon est de celles-là, et, il y a six mois, un journal universitaire, sonnant son glas, a jeté en Bourgogne une alarme justifiée. Depuis, tant de villes bourguignonnes ont protesté contre de tels projets, tant de corporations ont adressé au grand maître de l'Université leurs remontrances étonnées, que M. Bérard a dû, bien clairement, promettre qu'aucun décret de suppression ni même de transformation ne serait signé ; mais, non moins clairement pour qui sait lire, il a annoncé que les Facultés dijonnaises n'avaient plus à attendre de Paris aucun secours. Autrement dit, on ne supprimera pas l'Université de Dijon, mais on la laissera mourir de sa belle mort !... A moins que, suivant les conseils mêmes, mêlés sans doute de quelque ironie, donnés encore par le ministre, le pays même, la Bourgogne, si jalouse de ses institutions, ne se révèle assez riche, assez munificente pour soutenir la concurrence des Universités subventionnées ! A l'Académie de Dijon de donner le premier signal !

L'Académie pourrait, par ailleurs, collaborer, sans les doubler, avec les Chambres de Commerce, avec la future Chambre régionale des Métiers, avec l'Ecole des Beaux-Arts, et passer, d'autorité au besoin, par le crible de sa bienveillante, mais objective critique, les vues légitimement subjectives de ces groupements de catégories.

## IV

Sur la route où s'engage l'Académie de Dijon, que de difficultés ! N'y a-t-il pas d'abord quelque paradoxe à voir si grand, alors qu'elle est toujours sans toit ? A qui prétend juger librement de toutes choses publiques, con-

vient-il de rester l'hôte, et l'obligé, des pouvoirs officiels ? C'est le rêve présent de l'Académie d'avoir enfin une demeure spacieuse, des salles de laboratoires, de collections, de bibliothèques et de conférences : un hôtel d'Assézat dijonnais ! Mais Dijon ne manque pas plus que Toulouse ni de larges hôtels de pierre, ni de millionnaires généreux attentifs aux urgents besoins d'une belle institution renaissante. Ne doutons pas que les libéralités d'un Ozenne ne soient renouvelées en Bourgogne quelque jour.

Il faut aussi de l'argent, et beaucoup. Mais un groupe qui s'impose à l'estime générale par sa valeur et par son œuvre peut obtenir les moyens que nul individu ne saurait réunir. Pas plus que les académies de Paris, celle de Dijon ne répugnera à vivre de fondations ou de donations. Déjà les ressources du « réveil » n'ont pas manqué, et l'on verra cependant ce qu'ont pu coûter les premières entreprises de ce corps dont l'actif ordinaire annuel, passé de 300 francs en 1919 à 10.000 francs en 1922 (1), n'aurait certes pu suffire à solder toutes les dépenses ! Les académiciens ont commencé en effet à mériter la bienveillance active de leurs compatriotes. Dans la seule année 1922, plusieurs legs leur ont été faits, à charge d'attribuer des prix. Sans solliciter les suggestions des notaires, l'Académie, qui, dotée de la pleine capacité civile, a qualité pour recevoir dons et legs, peut légitimement s'attendre à voir s'allonger assez rapidement la liste de ses bienfaiteurs !

Du problème du recrutement, on voit aisément les aspects. Comment trouver en nombre, dans le cadre étroit d'un département, des candidats à la fois dignes de l'élection académique et bien résolus à prendre une part vraiment active dans ses travaux ? Le titre d'académicien ne saurait, moins que jamais, être considéré

(1) En 1923, le projet de budget fait état de 15.000 francs de recettes ordinaires, celui de 1924 de 20.000 francs.

comme purement honorifique ; il comporte des obligations volontairement acceptées de discipline et de collaboration, dont un président soucieux de sa mission aura à tirer parti avec habileté et patience : ce sera là, du reste, de beaucoup la plus difficile de ses multiples tâches, et peut-être y échouera-t-il, s'il ne sait concilier,avec les exigences d'un programme collectif, les légitimes libertés personnelles de ses équipiers volontaires, s'il ne sait, autrement dit, recruter des travailleurs de bonne volonté si sûre qu'il puisse faire crédit à leur dévouement. La future région offrira à ce point de vue les facilités d'un ressort plus ample. Et la réforme régionaliste, en conservant au pays une partie de ses valeurs, les offrira à l'Académie. D'autre part, la compagnie aura à s'agréger surtout des éléments jeunes. Evitez d'être, dit Armand Praviel (1),

> un milieu de vieillards, c'est-à-dire de gens qui pourront, certes, avoir beaucoup de savoir, de culture, de finesse, d'esprit même, mais aussi qui considèrent leur carrière comme terminée, leur tâche remplie, et pour lesquels l'académie est un simple délassement de leurs travaux achevés, comme la tapisserie, le jardinage, ou la pêche à la ligne !

Autre élément dangereux : les personnages officiels, souvent étrangers au pays, inutiles ou gênants. Ce sont eux, bien souvent, qui font des académies provinciales des assemblées solennelles et stériles, riches seulement de compliments ou d'autres banalités oratoires, de ces ridicules harangues de réception ou de ces « nécrologies » louangeuses qui ont valu aux compagnies qui en abusent le surnom de « sociétés d'éloges mutuels ».

Dangereux obstacles. Mais sur sa route difficile, l'Académie s'est lancée avec décision. Elle a commencé par confirmer à ses propres yeux l'importance de sa mission en obtenant un renouvellement de la reconnaissance d'utilité publique datée de 1833 (2). Elle a, nous l'avons dit,

(1) *L'Alsace française*, loc. cit.
(2) Décret du 13 mars 1922.

élargi son recrutement, et l'afflux des membres de l'ancienne *Société bourguignonne* dans sa catégorie des correspondants a établi bien opportunément autour d'elle comme une première zone d'influence. Quant aux *Mémoires*, ils ont traversé les épreuves de l'après-guerre avec un succès qui a pu paraître paradoxal. Depuis 1919, au lieu du volume triennal, plusieurs fascicules ont été publiés chaque année et, depuis 1922, ces fascicules sont devenus mensuels, avec une centaine de pages de format plus grand et de typographie plus dense, non compris un *Bulletin* paginé à part. Hors série, l'Académie a publié aussi un ouvrage historique de 500 pages (1).

Les fêtes célébrées à Dijon en l'honneur de Bossuet, en 1921, l'ont été sur l'initiative de l'Académie, dont le mérite, en la circonstance, se mesure au succès de l'entreprise. L'Académie française, représentée à ces fêtes, a profité de l'occasion qui lui était offerte de renouveler les liens d'estime et de collaboration noués au XVIIIe siècle avec le corps dijonnais : Dijon a senti de quel prix était cette amitié, et de quelle assistance elle contenait le précieuse promesse.

D'autre part, l'Académie a commencé ses interventions dans les affaires publiques. Elle a sauvé d'une destination injurieuse une église romane de Dijon, Saint-Philibert, dont elle a obtenu de faire son *Musée lapidaire*. Elle a obtenu aussi un large crédit (114.000 francs) pour la restauration du dortoir de l'abbaye Saint-Bénigne. Elle va assumer la réorganisation du remarquable Jardin Botanique créé jadis par ses devanciers.

Un centre d'instruction agricole se prépare à fonctionner dès 1924. L'expérience déterminera sa mise au point et le choix de ses modes d'action. Mais, dès le prochain

(1) En somme, pour la seule année 1922, les publications de l'Académie comprennent : un volume de *Mémoires* de plus de 700 pages, un volume de *Bulletin* de 200 pages, un volume de 500 pages (il s'agit de la thèse de l'Ecole des Chartes de M. J. Billioud, remaniée et intitulée : *Les Etats de Bourgogne aux XIVe et XVe siècles*). L'impression de ce seul volume a coûté 11.000 francs : remarquable encouragement provincial donné aux travailleurs.

hiver, une élite de cultivateurs côte-d'oriens, qui s'y sont engagés, viendront, les samedis, s'informer des méthodes les plus modernes du transport du lait, de la culture du blé, de l'irrigation, de la question des manouvriers ruraux. Un groupement de techniciens de la musique s'élabore sous la direction de l'Académie. Des météorologues vont, grâce à elle, restaurer l'ancien observatoire de Dijon. D'autres projets se font jour.

La bibliothèque et les collections de l'Académie, pratiquement fermées depuis des lustres, sont dès maintenant remises à la disposition des travailleurs et des curieux.

§

Groupe de travailleurs sélectionnés et volontairement unis pour le bien public, l'Académie de Dijon contraste heureusement, dès l'heure présente, avec le type légendaire de la Société savante des départements, aimable cercle de vieillards indifférents à la vie de leur pays. Dotée d'un budget plus riche, libérée des vues ou des sentiments étroits par l'élargissement de son ressort naturel, appuyée sur une opinion publique incessamment tenue en haleine, une telle académie saura seule, à l'exclusion des autres groupements trop spécialisés qui voisineront avec elle dans la future capitale régionale, étudier toute question dans son ampleur véritable, et imposer avec désintéressement les solutions fécondes.

N'est-ce pas, déjà, un encourageant symptôme que ce réveil d'une ancienne académie provinciale ? « La décentralisation intellectuelle, proclame le directeur de l'Académie des Inscriptions (1), est le prélude nécessaire et la condition de toute décentralisation. » Si l'observation est juste, le renouveau de l'Académie dijonnaise est une promesse d'avenir. En revanche, ce n'est que dans le jeu des nouvelles institutions elles-mêmes que

(1) Séance du 5 janvier 1923 (loc. cit.).

les académies provinciales trouveront les points d'appui nécessaires à des élans décisifs. Ces académies, en effet, ne se réformeront pas d'un coup. Elles ne pourront résoudre qu'un à un, au cours même des transformations organiques de la province française, les problèmes qu'elles rencontreront devant elles. Mais celles d'entre elles qui d'ores et déjà se sont engagées sur la voie de leurs destinées nouvelles peuvent, au cours des prochaines années, préluder à leur fonction future, faire mieux connaître leur existence, fixer leurs intentions, surtout achever de prendre conscience de leur autorité et de leur utilité : enfin au lieu d'attendre passivement les lois nouvelles ou de déplorer leur carence, elles peuvent participer elles-mêmes activement à l'élaboration des cadres régionaux qui détermineront leurs propres champs d'action de l'avenir.

A la destinée du régionalisme apparaît donc liée aujourd'hui celle des académies provinciales. Or, des réformes depuis si longtemps annoncées et qui finiront bien par s'accomplir, on peut discuter légitimement la valeur absolue, mais difficilement l'actuelle opportunité. Sans doute, un jour viendra où nos arrière-neveux, las de vies régionales peut-être étiolées, « recentraliseront ». L'histoire, les évolutions nationales, l'évolution humaine ne sont-elles pas que fluctuations incessantes ? Perfection, stabilité ne sont pas de ce monde, et chaque génération est menée par la logique du moment où elle apparaît. Mais l'effort de cette génération vers le mieux n'est cependant pas stérile. Qu'importe qu'avant un siècle nos héritiers abattent notre œuvre ! Nous laisserons du moins derrière nous des idées, des expériences et, de nos créations, peut-être quelques vestiges qui braveront le retour du flot. Les Dijonnais de 1740, malgré les formidables assauts livrés à leurs idées, n'ont-ils pas laissé après eux, blessée mais non pas morte, l'institution qui au bout de deux siècles se relève ! Ce balancement per-

pétuel des conceptions et des efforts, c'est la fécondité même.

Reconnaissons donc et suivons la direction de notre temps. Faisons de nos académies renouvelées ce que l'intérêt public actuel demande qu'elles deviennent. Hésiterions-nous à abandonner le simulacre de fidélité que nous professions pour les formes extérieures et les seuls « usages » venus des académiciens d'autrefois ? Cette fausse fidélité cache une trahison. Imiter leur exemple, les continuer, c'est, comme eux, créer des modes nouveaux, et c'est, dans le corps respecté de leurs académies, insuffler un esprit moderne ; c'est trouver des méthodes nouvelles pour servir comme eux.

Imitons-les, mais surtout dans leur trait essentiel, qui était de regarder l'avenir et de guider leur génération. C'est là leur tradition vraie, celle qui, à l'exclusion de toute autre, s'impose à notre intelligente fidélité.

HENRI DROUOT.

# LA LAMENTABLE HISTOIRE
# DE LA MÉTAPSYCHIQUE

—

Les années 1922 et 1923 marqueront des dates mémorables dans l'histoire du spiritisme ou — comme on dit de préférence aujourd'hui — de la métapsychique, car c'est en mars-avril-mai-juin 1922 qu'Eva Carrière — anciennement Marthe Béraud, — chaperonnée par Mme Bisson, et en novembre-décembre 1923 que Jean Guzik, présenté par Stanislas de Jelski, acceptèrent de se soumettre à des contrôles rigoureux qui tournèrent à leur confusion. Les premières expériences furent consignées dans un rapport, approuvé par Mme Bisson et signé par Louis Lapicque, professeur de physiologie à la Sorbonne, Georges Dumas, professeur de psychologie à la Sorbonne, Henri Piéron, aujourd'hui professeur de psychologie des sensations au Collège de France, et Henri Laugier, chef des travaux de physiologie à la Sorbonne ; on le trouvera reproduit dans l'*Opinion* (7 juillet 1922) et dans *Les Morts vivent-ils?* (tome II) (1) de Paul Heuzé. La seconde série d'expériences fut l'objet elle aussi d'un rapport signé par Paul Langevin, professeur de physique au Collège de France, Etienne Rabaud, professeur de biologie à la Sorbonne, Henri Laugier, André Marcelin, assistant de chimie-physique à la Sorbonne, et Ignace Meyerson, directeur-adjoint du Laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne (voir *l'Opinion* du 21 décembre 1923).

Parmi les publications que suscitèrent ces expériences, on retiendra les articles de Maurice de Fleury dans le *Figaro*,

(1) La Renaissance du Livre, Paris.

de Paul Souday dans le *Temps*, la controverse entre un métapsychiste et F. Achille-Delmas dans la *Revue de France*, suivie d'un « essai de conclusions raisonnées » par Marcel Prévost (1er et 15 janvier 1924); enfin l'ouvrage susmentionné de Paul Heuzé (1) et son article dans la *Revue de Paris*. C'est à la lumière de ces divers documents, interprétés par nos idées personnelles (2), qu'on se propose de résumer le problème et de tirer la conclusion *actuelle* qui semble s'imposer ; on dira, en terminant, quelques mots de deux questions connexes : l'hypnotisme et la vision extrarétinienne.

§

Le spiritisme est né, il y aura bientôt un siècle, dans un petit village de l'état de New-York : on entendit des bruits insolites et des voix contrefaites, qui furent attribués à l'intervention des esprits, mais qui étaient en fait l'œuvre d'une jeune fille facétieuse. Depuis cette date, des « médiums » surgirent de toutes parts ; et un redoutable mystère planait sur les « phénomènes » qu'ils produisaient.

C'est, pour nombre de personnes, un domaine fort attrayant. Certaines natures, et surtout féminines, sont puissamment séduites par l'étrange et comme fascinées par ces sortes de miracles laïques. De tout temps, le nombre fut assez restreint de ceux qui surent préférer l'austère nudité du vrai à la magie somptueuse du mystère (3).

Il est probable que le spiritisme serait resté une superstition sans importance s'il n'avait reçu l'adhésion de savants et de philosophes notoires, comme William Crookes,

(1) N'oublions pas que c'est grâce à Paul Heuzé, à sa diplomatie et à sa persévérance, que les médiums Eva et Guzik purent être soumis à un contrôle sérieux ; ce qu'il y a de plus convaincant, dans l'enquête d'Heuzé, c'est que ses premiers articles témoignaient du ferme espoir de montrer qu'il y avait « quelque chose » dans ces phénomènes métapsychiques.

(2) F. Achille-Delmas et Marcel Boll, *La Personnalité humaine, son analyse* (Flammarion, Paris, 1922), résumé par Marcel Boll, *Les « Facultés de l'âme » déduites de l'étude des maladies mentales* (Mercure de France, 1er mai 1923).

(3) Maurice de Fleury : *Essai sur la crédulité*, dans le *Figaro* (1er août 1922).

Russell Wallace, William James, Oliver Lodge et Charles Richet. D'après ce dernier, qui prit le temps de rédiger un volumineux *Traité* (1), la métapsychique serait « une science ayant pour objet des phénomènes mécaniques ou psychologiques, dus à des forces qui semblent intelligentes ou à des puissances inconnues, latentes dans l'intelligence humaine ».

Il ne faut pas craindre de le dire, avec tout le respect dû à un tel maître, l'ouvrage prématuré du professeur Richet a paru devoir être considéré généralement comme non avenu dans le monde scientifique. Il n'a rien apporté. La métapsychique expérimentale, avec lui, n'a pas fait un pas (2). Quand on lit ce grand ouvrage d'un bout à l'autre, ou à peu près, comme je viens de le faire, le critique le moins prévenu et le plus sympathique ne peut pas n'être pas frappé de l'incroyable fragilité des preuves et du peu de sécurité que laissent, en dépit des précautions prises, les observations, même les plus directes et les plus personnelles (3). Richet est convaincu que les précautions contre la fraude ont été prises d'une manière parfaite, définitive, absolue. Cet état d'esprit est inadmisible. Nous avons toujours le devoir de reconnaître une erreur possible. Parler autrement, c'est prendre l'attitude du croyant et renoncer à la conduite du savant (4).

Les métapsychistes divisent d'ordinaire les phénomènes qu'ils « étudient » en deux groupes, les phénomènes « subjectifs » ou « intellectuels » et les phénomènes « objectifs » ou « physiques ». Aux premiers se rattachent la *télépathie* (5) — exemple : le cas de la femme du matelot qui « sent » que son mari est en train de se noyer — et la *lucidité* — cas de la « voyante » qui dévoile à un client des faits de son

(1) Alcan, Paris, 1922, 843 pages in-octavo.

(2) Paul Heuzé : *L'énigme métapsychique*, dans *la Revue de Paris* (1er janv. 1924, p. 159).

(3) Maurice de Fleury : *Essai sur la crédulité*, dans le *Figaro* (1er août 1922).

(4) Pierre Janet : *A propos de la métapsychique*, dans *la Revue philosophique* (juillet-août 1923, p. 31-32). Il y a là de quoi faire réfléchir les braves gens, qui déclarent sans malice : « J'en suis sûr, puisque je l'ai vu. » (Ex. : Marcel Prévost, *Revue de France*, 15 janv. 1924, p. 356), sans songer qu' « on en a vu bien d'autres » chez Robert Houdin.

(5) Ou transmission de pensée.

passé ou de son avenir. Les phénomènes dits physiques comprennent les mouvements des « tables tournantes », les émissions de lueurs et les productions d'« ectoplasme », substance qui sortirait du corps du médium et qui formerait des organismes, des organes ou des objets.

§

En ce qui concerne les phénomènes dits intellectuels, je vais affirmer une proposition, qui étonnera sans doute un grand nombre de lecteurs, étant donné les multiples erreurs qu'on rencontre un peu partout sur cette question. *Aucun phénomène*, ni de télépathie, ni de lucidité, *n'a jamais été officiellement contrôlé.*

Ce qu'on désigne sous le nom de « transmission de pensée » s'interprète facilement soit par une coïncidence dont la probabilité est d'ailleurs assez grande, soit par une tendance fort commune à la hâblerie vaniteuse (pour être celui ou celle « à qui il est arrivé quelque chose de fantastique »). On donne après coup un coup de pouce aux dates, on attache de l'importance à une idée qui a rapidement traversé l'esprit, on raconte un récit qui peu à peu s'embellit et on finit même par ne plus bien savoir ce qui s'est passé ou ce qui a été inventé. Aussi conçoit-on sans peine qu'aucun phénomène de télépathie n'ait été contrôlé scientifiquement. Mais ce qui rend leur existence hautement improbable, c'est qu'ils ne furent jamais observés *sur eux-mêmes* par ceux qui ont contracté l'habitude de préférer « l'austère nudité du vrai... »

On prétend souvent, d'autre part, que des révélations sensationnelles ont été faites, par des « voyantes » ou des « somnambules extralucides », à des personnes qui leur étaient inconnues : c'est ce dernier membre de phrase qu'il est très difficile d'établir, car on n'est jamais certain que la voyante ne se documente pas sur le cas qu'on lui soumet. Les prédictions d'ordre général n'ont jamais été vérifiées sans conteste : on sait d'ailleurs que les pythonisses, qui

« menacent la pauvre humanité des pires fléaux », n'ont jamais été capables de prévoir leur propre mort une semaine à l'avance, ni même de deviner le numéro gagnant d'une loterie. Mon expérience personnelle n'est guère encourageante : je me suis présenté chez des professionnelles célèbres de Paris, en m'arrangeant pour que les amis qui me fournissaient les adresses ne pussent pas les renseigner sur moi (1) ; je me suis astreint à répondre à toutes leurs questions (d'ailleurs fort nombreuses), mais en disant la vérité une fois sur deux et le contraire de la vérité une fois sur deux ; de plus, je n'ai jamais ni approuvé ni désapprouvé les révélations faites (2), malgré d'incessants « n'est-ce pas ? ». Eh bien ! dans de telles conditions, les inexactitudes ont été de beaucoup les plus nombreuses (à peu près dans la proportion de trois contre un). J'attribue cet insuccès à l'indifférence que je manifestais aux réponses fournies, ce qui déroutait visiblement mes interlocutrices ; sans ce dernier facteur, la proportion des erreurs eût été la même que si on avait joué les réponses au jeu de pile ou face.

Citons enfin un passage que Charles Richet considère comme une preuve de l'existence de ces phénomènes :

Je dis à M. D... très sceptique, qui n'assistait pas à ces expériences : « Pensez à un nom quelconque, que ce soit un personnage historique ou un inconnu, nous le trouverons par la table et je vous le dirai demain. » La réponse a été FNTBT. Si l'on prend la lettre précédente [ce qu'on est parfaitement autorisé (3) à faire], on a EMSAS. Or, le nom pensé par M. D... était CESAR ou (3) COESAR. Sur cinq lettres, il y en a donc, avec la probabilité de 1/25, 2 de bonnes, soit comme probabilité totale, d'après la formule citée plus haut, environ 1/42, ce qui est peu. Mais en réalité il y en a beaucoup plus. Car c'est un mot de 5 lettres répondant à un mot de 5 lettres (4), soit une probabilité de 1/7 (3)

(1) Un moyen simple consiste à se faire donner la consultation une demi-heure après avoir reçu l'adresse ( ou, si c'est impossible, six mois plus tard).

(2) Toujours sur les trois sujets : amour, fortune, santé.

(3) ?

(4) Si CESAR ne s'écrit pas COESAR...

environ d'avoir cinq lettres. Alors, cela devient 1/294. C'est même plus encore, car, si la table retardait la réponse, la dernière lettre R a été indiquée comme S, la première C a été indiquée avec un retard un peu plus grand (1), et alors, on a DMSAR, ce qui se rapproche passablement de COESAR (2).

Ce rapport soi-disant scientifique ne dit pas si l'auteur est arrivé tout seul à tirer COESAR de FNTBT ; sans doute, ces belles déductions ont été édifiées pour les besoins de la cause. En lisant ce texte, on croit rêver. Ou plutôt, non : on songe à cet étymologiste qui faisait dériver CHEVAL de EQUUS, en changeant *e* en *che* et *quus* en *val*. Comme COESAR et FNTBT, ce sont des mots de *six* et de *cinq* lettres qui se correspondent. Bien plus, dans le deuxième exemple, il y a deux lettres qui sont exactes, presque sans coup de pouce, en tenant uniquement compte de ce fait que les Romains écrivaient V au lieu de U.

§

Examinons maintenant les phénomènes dits physiques : tables tournantes, photogénèses, ectoplasmie, et rappelons tout d'abord les conditions que les médiums et leurs « managers » imposent pour leur production :

*l'obscurité :* les phénomènes ne se produisent que dans un éclairage très restreint, et les grandes apparitions exigent même l'obscurité complète ;

*le cabinet noir :* le médium demande souvent qu'on lui réserve un réduit, fermé par des rideaux noirs, où il voit beaucoup mieux qu'il n'est vu ;

*la chaîne*, qui consiste à obliger les assistants à se tenir les uns les autres par les mains ;

*la transe*, au cours de l'état hypnotique, qui rend impossible tout contrôle des mouvements des membres du médium ;

*la conversation* sur d'autres sujets, imposée aux expérimentateurs ; les esprits aiment le chant des cantiques et

(1) Exactement double.
(2) *Traité de Métapsychique*, p. 208 (citation textuelle).

le marmottement des prières, ce qui ne peut que distraire ou engourdir l'attention ;

*l'interdiction de photographier* sans autorisation ; « beaucoup des entités matérialisées semblent redouter l'éclair du magnésium et ne se prêtent pas volontiers à l'opération », lit-on dans la naïve *Revue métapsychique* (janv.-févr. 1923) ;

*l'inégalité du pouvoir médiumnique*, qui permet de considérer comme absolument imprévisibles les phénomènes qui vont se produire et qui laisse, au médium, le choix d'être hardi ou prudent selon l'ambiance ;

*la bienveillance des observateurs*, condition essentielle, car les esprits sont très susceptibles et le manager se réserve le droit d'exclure les sceptiques qui risquent d'empêcher les apparitions ;

l'ironie, même discrète, le doute philosophique, l'observation impassible, la curiosité expérimentale d'un contrôleur, une certaine vivacité, même cordiale, effarouchent et paralysent le sensible ectoplasme (1) ;

*la durée*, atteignant parfois plusieurs heures, ce qui n'a pas pour effet de rendre le contrôle plus efficace, loin de là ;

enfin *la sensibilité douloureuse* des matérialisations et des ectoplasmes, et l'interdiction de les saisir, car cette pratique pourrait « occasionner des maladies ou même la mort ».

Si nous considérons ces dix conditions exigées et les dix conditions inverses. — pleine lumière, liberté de mouvement pour les assistants, immobilité du médium, silence, etc., — on remarque avec étonnement que les premières sont précisément celles qui gênent le contrôle, *toutes les dix sans exception*; en particulier, il est extrêmement curieux que les phénomènes soient *à la fois* contrariés par les ondes lumineuses (2) et favorisés par les ondes acoustiques.

(1) Maurice de Fleury : *L'ectoplasme*, dans le *Figaro* (11 juillet 1922).

(2) En d'autres termes, il se trouve, par une coïncidence inouie, que les

D'une manière générale, les conditions requises pour la production de ces phénomènes sont exactement celles que nécessiterait la fraude. En un mot, tout se passe *comme s'il* y avait fraude (1). C'est la faute des savants, qui se sont fait duper à la suite les uns des autres, c'est la faute des médiums qui jusqu'ici ont tous triché, si la première condition de la technique métapsychique est d'abord et avant tout d'éliminer la fraude (2).

Il y a même plus : une des autorités citées par les métapsychistes, Ochorowicz, va jusqu'à affirmer que la fraude est inséparable du médiumnisme, comme la simulation est inséparable de l'hypnotisme.

Mais cela ne paraît guère ébranler la foi des croyants, non seulement à l'égard des médiums en général, mais encore — chose extraordinaire ! — à l'égard de ceux-là même qui ont avoué. Il n'est pas de fait psychologique qui puisse mieux démontrer la nature affective du fondement des croyances et la dualité de la logique affective et de la logique rationnelle. En effet, il semble que l'on devrait, en toute prudence, raisonner ainsi : « Si un médium consent à reconnaître qu'il a eu accidentellement recours à la fraude, c'est vraisemblablement qu'il ya toujours recours et qu'il veut se réserver le bénéfice des séances, au cours desquelles il n'a pas été pris en défaut. » Les métapsychistes raisonnent exactement en sens inverse et considèrent qu'il peut arriver au médium de tricher, mais que ce n'est qu'occasionnellement, quand son pouvoir médiumnique lui fait par hasard défaut (3). Cette tricherie même devient une garantie car, s'il a triché dans les séances où on l'a pris en flagrant délit, c'est donc qu'il ne trichait pas dans les autres, puisqu'on ne l'a pas surpris..... Quand le médium triche, ce n'est pas de

ondes d'énergie rayonnante qui empêchent les phénomènes sont *justement* celles auxquelles l'œil humain est sensible. Il serait intéressant de prendre des photographies au moyen de rayons ultraviolets (invisibles), à l'insu du médium et de son manager.

(1) Paul Heuzé : *L'énigme métapsychique*, dans *la Revue de Paris* (1er janvier 1924, p. 161).

(2) F. Achille-Delmas : *La Question métapsychique*, dans *la Revue de France*, (1er janv. 1924, p. 149).

(3) F. Achille-Delmas, *loc. cit*, pp. 152-153.

sa faute, c'est de la faute de qui le démasque. C'est ainsi que M. Ch. Richet reproche vivement à M. Hodgson, qui a démasqué Eusapia Paladino, de n'avoir pas pris les précautions nécessaires pour la mettre dans l'impossibilité de tricher; c'est Hodgson qui « a déplorablement expérimenté, aidant, facilitant, provoquant même les grossières fraudes inconscientes de la malheureuse Eusapia (1)». (2)

Il arrive parfois que le médium avoue avoir triché (3) ; c'est le cas de Marthe Béraud— devenue plus tard Eva Carrière. — Mais ses multiples aveux ne gênent nullement Ch. Richet. Car c'est très simple : quand un médium avoue avoir trompé, c'est alors qu'il ment (4).

Ce qui est vraiment incompréhensible, écrit Paul Heuzé (5), c'est cet entêtement acharné des médiums à ne pas vouloir, une fois pour toutes, se mettre dans des conditions de contrôle incontestables. Il me semble que, si j'étais médium à matérialisations, je voudrais donner des démonstrations éclatantes, devant lesquelles aucune objection ne pourrait plus tenir ! Cette dérobade perpétuelle est vraiment déconcertante. ..... Un concours, organisé par *le Matin*, avec un prix de 50.000 francs, a échoué : aucun médium n'a été capable de faire seulement bouger un crayon sur un plateau de verre.

§

Il est temps de donner quelques précisions sur les seules expériences, dignes de foi, celles qui furent contrôlées *simultanément* par les plus grands noms de la physique, de la biologie et de la psychologie et auxquelles on a fait allusion au début de cet article. Ne pouvant citer les rapports, je me bornerai à reproduire les résumés donnés respectivement par Maurice de Fleury dans *le Figaro* (juillet 1922) et par Paul Souday dans *le Temps* (décembre 1923).

(1) Ch. Richet, *Traité*, p. 596. Cela n'empêche pas M. Ch. Richet d'écrire 17 pages plus loin : « Quant à Eusapia qu'on a bien souvent soupçonnée de fraude, on n'a jamais pu rien prouver. » Voir aussi p. 530.

(2) F. Achille-Delmas, *loc. cit.*, pp. 158-159.

(3) Cf. Paul Heuzé : *Les morts vivent-ils* ? (II, p. 71.)

(4) Cf. Ch. Richet : *Traité de métapsychique*, p. 644.

(5) *L'énigme métapsychique*, dans *la Revue de Paris* (1er janv. 1924, p. 172 et 165).

I. Aux dires de nombreux témoins, Eva Carrière serait douée de la propriété singulière d'émettre, à certains moments et dans certaines conditions, hors de régions diverses de son corps, une substance non pareille douée de mobilité propre, se répandant en nappes où se dessinent des formes variées, notamment celles d'un visage humain. Le rapport n'ira pas sans causer quelque chagrin aux croyants. Pourtant on y voit relatée l'organisation technique des expériences, que l'on consentit à soumettre à toutes les exigences de Madame Bisson. Il faut lire le minutieux détail de chaque séance, avec l'analyse des constatations, touchant le singulier état de sommeil d'Eva, le dramatique état de « prise », le phénomène ectoplasmique même. La conclusion tient dans cette phrase : « En ce qui concerne l'existence d'un ectoplasme qui serait inexplicable au moyen des données actuelles de la physiologie, nos expériences ont abouti à des résultats qui ne peuvent être considérés que comme entièrement négatifs. » Mais il faudrait citer tout le mémoire, véritable modèle de probité scientifique...

II. Ne dites pas que la Sorbonne ne veut rien savoir. Elle ne demande qu'à s'instruire et n'a pas le moindre parti pris... Les séances se donnaient dans l'obscurité : Guzik occupait un des petits côtés d'une table et les professeurs prenaient place autour de lui ; on faisait la chaîne en accrochant les petits doigts et les deux voisins du médium s'efforçaient de contrôler ses jambes par le contact des pieds et des genoux. De temps en temps, les assistants devaient parler à mi-voix de choses et d'autres et, parfois, faire silence. Moyennant toutes ces précautions, « M. Langevin est touché deux fois à la région coccygienne, puis à l'épaule ; une chaise est déplacée d'un mètre soixante environ. La chaise de M. Rabaud est poussée contre la table. Le panier à papier est lancé en l'air, tombe sur le nez de M. Langevin, puis sur la table ».

Après le départ du médium et de son manager, M. Marcelin, qui ne communique pas avec l'au-delà, a reproduit exactement ces exercices, et a montré que tout le pouvoir surnaturel de Guzik résidait dans une grande habileté à jouer des coudes et à dégager subrepticement une de ses jambes pour actionner les meubles environnants. Puis l'installation d'un contrôle automatique a complètement coupé le fluide et réduit Guzik à l'impuissance. C'était clair. Et la Sorbonne n'avait plus qu'à rédiger son procès-

verbal, constatant la carence du mystère et la nouvelle mystification de la métapsychique... La métapsychique n'est pas une science, c'est une religion...

§

Nous allons maintenant rechercher comment les données les plus récentes de la psychiatrie, appliquées à la psychologie, permettent d'expliquer les résultats positifs obtenus dans de nombreuses « expériences » de spiritisme ou de métapsychique ; il nous suffira pour cela de préciser ce qu'ont de commun les médiums, d'une part, les métapsychistes, d'autre part.

Soit à l'occasion de circonstances favorables, soit spontanément, — du moins en apparence, — certains sujets (décrits sous le nom de mythomanes) aboutissent à des épisodes plus ou moins pathologiques, qui sont tantôt des fabulations et des mises en scène romanesques, propres à susciter des scandales retentissants ou à provoquer des poursuites injustifiées, à propos d'affaires ou de crimes inventés partiellement ou de toutes pièces, tantôt des simulations extraordinaires d'états maladifs, dans le but d'exciter l'étonnement ou l'intérêt. Ces dernières manifestations représentent ce que l'on décrit habituellement sous le nom d' « hystérie » ; nous acceptons en effet, à ce point de vue, la doctrine d'Ernest Dupré, qui définit l'hystérie comme une simple mythomanie des syndromes pathologiques.

Il suffit de relire les lignes précédentes où nous nous efforcions (1) de décrire, à la suite d'Ernest Dupré, les conséquences de la constitution mythomaniaque, pour se rendre compte que *les sujets et les médiums sont tous des mythomanes* (1). Marcel Prévost, métapsychiste en phase de régression, le reconnaît explicitement (les médiums ont une tendance fâcheuse et universelle à la supercherie) (2) ; Maurice de Fleury développe cette thèse en termes excellents (3):

(1) *La personnalité humaine*, p. 42-43.
(2) *Revue de France*, 15 janvier 1924, p. 356.
(3) *Psychologie des médiums*, dans *le Figaro* (7 août 1922).

Ce sont habituellement des personnes peu émotives, maîtresses d'elles-mêmes, habiles à ne se point trahir. Ce sont aussi presque toujours des êtres doués d'une hyperactivité, d'une infatigabilité qui leur donnent, avec une superbe audace, la possibilité de soutenir des efforts peu croyables... Mais tout cela ne suffit pas à faire un grand sujet dans les annales de la métapsychique. Le plaisir d'étonner, une longue habitude de l'artifice, la maîtrise de soi, une belle vigueur, quand ils ne passent pas une honnête moyenne, peuvent fort bien ne conduire un brave homme qu'au métier, un peu singulier, mais, après tout, très honorable de prestidigitateur. Ici l'on se propose bien encore de surprendre l'admiration, de provoquer, par des ruses ingénieuses, de petits émerveillements. Mais, par avance, le prestidigitateur avoue que ce n'est là que tours d'escamotage; souvent, il a la bonne enfance de divulguer ou même d'enseigner ses trucs de magie blanche. Un médium n'avoue jamais. Profondément artificieuse, sans complaisance et, pour tout dire, sans bonté, son âme est à fermeture hermétique (1). Ces fourbes se défendent bien. Tous, plus ou moins, un jour ou l'autre, ont été pris en flagrant délit de manigance. Imperturbables, leur mythomanie et leur anémotivité trouvent invariablement cette réponse : « Eh bien ! oui, pour une fois, ma belle force métapsychique m'ayant abandonné, j'ai dû truquer un peu le phénomène, pour éviter à mes fidèles une déception ! » Et les fidèles de s'incliner devant « la loyauté d'un tel aveu » et de croire, dur comme roc, à l'habituelle honnêteté du personnage.

Et, s'inspirant de notre classification des dispositions psychiques normales, l'auteur formule ainsi la fiche psychopathologique du médium :

*Activité* : intense ; *émotivité* : presque nulle ; *bonté-éthisme* : imperceptible ; *invéracité* : foncière ; *avidité* : très variable selon les cas ; fréquente dans le domaine de l'orgueil, un peu plus rare dans le domaine de la cupidité.

Et voici, toujours d'après Maurice de Fleury, la psychologie du métapsychiste :

(1) Telles sont aussi, comme on va s'en rendre compte, les caractéristiques des « extrarétiniens » actifs. Les « extrarétiniens » passifs ont l'âme des métapsychistes.

*Imagination* : vive ; *jugement* : imparfait ; *émotivité* : ardente ; *bonté* : profonde ; *véracité* : entière.

On peut être doué du plus beau génie créateur, de cette imagination (qui est proprement le pouvoir de combiner et d'inventer facilement) sans posséder au même degré cette autre aptitude intellectuelle qu'on appelle le jugement et qui, seule, permet la discrimination des idées et de leur valeur.

Il est des génies incomplets... Mais, surtout, il faut le savoir : les hommes sont crédules par excès de bonté. Même supérieurement intelligente, une âme débonnaire répugne à croire à la maligne tromperie, à la vilenie mensongère. Supposer le mal lui répugne ; sa belle loyauté répond de la loyauté d'un partenaire quel qu'il soit , elle reste, devant la supercherie, sans défense, car elle rougirait de supposer qu'elle puisse être. Pour peu que l'observateur bienveillant soit venu au monde émotif, si, dans l'ombre propice, il se met à vibrer parmi les hoquets, les sanglots, les gémissements du médium et les supplications des fervents, c'en est fait de son sens critique et c'est lui qui entre en transe bien plutôt que le médium (1) !

Telles sont les phrases charmantes par lesquelles Maurice de Fleury définit la crédulité : et il est incontestable que de deux personnes possédant des dispositions affectives sensiblement pareilles, c'est la moins intelligente qui sera la plus crédule.

Si nous pensons que tout métapsychiste est exagérément crédule, il n'en résulte pas que la crédulité doive nécessairement se manifester par la croyance aux phénomènes dits spirites. F. Achille-Delmas reconnaît en plus (2) « un besoin impérieux du mystère, l'espérance de sa propre survie ». Mais ce qui rend souvent ces gens amers et acerbes (3), parfois de mauvaise foi, c'est « l'orgueil de n'avoir pu se tromper, l'excès de confiance en soi, les exigences d'amour-propre, l'esprit de corps, etc. ». Ouvrez les livres de Paul Heuzé et écoutez parler toutes ces « sommités », qui

(1) Maurice de Fleury : *Essai sur la crédulité*, dans *le Figaro* (1er août 1922).
(2) *Revue de France*, 1er janv. 1924, p. 151.
(3) Cf. en particulier *Revue de France*, 15 janv. 1924, p. 349-353.

dénoncent, avec une unanimité touchante, la bêtise des *autres*, les supercheries dont les *autres* ont été les victimes. Spirites et métapsychistes ne démordront pas de la position qu'ils ont prise : ils préféreraient mourir que « de passer pour des imbéciles » aux yeux mêmes de leurs amis et élèves. Et nous sommes obligés de reconnaître que c'est bien humain...

§

A propos des transes des médiums, il n'est sans doute pas inutile de rappeler incidemment où en est, à l'heure actuelle, la question de *l'hypnotisme*. D'après Charcot, les hystériques étaient des sujets atteints d'une maladie mystérieuse, se manifestant par des crises de nerfs retentissantes, des pertes de sensibilité, des mouvements violents, des états de somnambulisme et de catalepsie. Le grand public, fortement impressionné par les descriptions de ces étranges phénomènes, persiste à adhérer aux idées de Charcot. Cependant, les travaux de Babinski et de Dupré ont montré sans conteste que les « accidents hystériques » sont dus à la supercherie, perfectionnée à la longue par la culture médicale acquise ensuite par le malade. En particulier, l'hypnose n'est autre que la simulation du somnambulisme (de l'épileptique) par des « sujets » parfaitement éveillés, donc conscients ; il ne reste, pour l' « hypnotiseur », que l'alternative d'être ou le complice, ou la dupe de son sujet (1). Ainsi que l'affirmait Ernest Dupré au congrès international de psychologie d'Amsterdam (1912), l'hypnotisé et l'hypnotiseur forment un couple morbide indissoluble, où le sujet le plus intéressant pour l'aliéniste n'est pas l'hypnotisé. Or,

à peu près tous les médiums produisent leurs phénomènes dans un état d'hypnose ou de transe hypnotique. Puisque l'hypnose n'est qu'une simulation (mythomaniaque), tout médium se servant d'un état d'hypnose doit être par cela même tenu pour coupable de mystification (2).

(1) Cf. *La Personnalité humaine*, p. 207.
(2) *Revue de France*, (1er janv. 1924, p. 161).

§

Ceci posé, on peut se demander quelles conditions doivent désormais remplir de *bonnes* expériences de métapsychique. Richet insiste à plusieurs reprises sur l'incompétence des savants en pareille matière; F. Achille-Delmas reprend la question et propose la solution suivante (1) :

Qu'on renonce au contrôle du seul savant, même si c'est un aliéniste entraîné à découvrir la simulation d'un délinquant, la réticence d'un persécuté ou la fabulation d'un mythomane, et qu'on reconnaisse que le technicien le plus qualifié d'abord, c'est le prestidigitateur ou l'illusionniste expérimenté. C'est lui, s'il y a supercherie, qui peut le mieux la prévoir, la deviner et la révéler... Tant que les médiums useront de prétextes divers pour esquiver un pareil contrôle, ils ne feront qu'ajouter aux suspicions multiples qui pèsent sur eux une suspicion de plus.

Sans doute, un prestidigitateur eût rapidement démasqué ce médium qui, pendant qu'on le fouillait, cachait son « ectoplasme » dans la poche d'un des contrôleurs, ou encore expliqué cette transmission de pensée (homologuée par un métapsychiste fameux) qui consistait en un transport d'étiquette collée sur l'épaule de celui-ci au cours de savantes « passes magnétiques ».

Quant au « vieil argument des autorités », dont on a usé et abusé, il a certainement fait faillite; on pourra s'en tenir au seul cas de Marcel Prévost, qui écrivait à soixante et un ans :

Dire que ces bons esprits sont des charlatans ou des dupes, c'est, d'une autre façon, vouloir abuser de notre crédulité (2);

et, deux mois et demi plus âgé :

J'ai été, je l'avoue, extrêment frappé par la réfutation de ce vieil argument, telle que l'a présentée le docteur Delmas. Il me paraît bien que le docteur Delmas a raison (3).

Le même auteur conclut à l'utilité d'expériences bilaté-

(1) *Revue de France*, 1er janvier 1924, p. 148-149.
(2) *Ibid.*, 1er novembre 1923.
(3) *Ibid.*, 15 janvier 1924, p. 355.

rales, réunissant par exemple Richet et Dumas, Langevin et Bergson (1). Je pense que ces expériences seront purement négatives ; et le chœur des métapsychistes s'exclamera que cela ne prouve rien .

C'est un argument, ajoute Marcel Prévost, dont il ne faudrait pas abuser, surtout quand les expériences deviennent négatives après une aggravation du contrôle.

Il en fut bien ainsi, il y a deux mois, à la Sorbonne, où Guzik a purement et simplement essayé, — après tant d'autres, — de duper ses contrôleurs avec les farces les plus grossières, et l'inspirateur de ces expériences eut raison de conclure comme suit :

1° Quand le médium n'est pas contrôlé, il y a des phénomènes ;

2° Quand le médium est contrôlé, les phénomènes diminuent au fur et à mesure que le contrôle augmente ;

3° Quand le contrôle est complet, il n'y a plus de phénomène du tout.

Bref, la métapsychique, arsenal de puérilités, est la plus colossale *entreprise de fumisterie* du siècle.

§

On a cru bon de résumer, dans le tableau ci-après, les divers phénomènes, intellectuels et physiques, dont on vient de parler, avec, en regard, leurs explications vulgaires et scientifiques. On y a joint diverses autres manifestations de la constitution mythomaniaque : les fausses maladies (fausse cécité, fausse paralysie, fausses convulsions), les lettres anonymes et la vision extrarétinienne. Cette dernière affaire exige seule quelques lignes d'éclaircissements.

(1) Dans une conférence faite à la Society forpsychical Research de Londres et reproduite dans *l'Energie spirituelle* (Paris, Alcan, 1919, p. 65-89), Henri Bergson affirme « n'avoir rien vu, rien observé lui-même », ce qui l'autorise néanmoins à louer ses auditeurs « des précautions qu'ils ont prises, pendant plus de trente ans, pour éviter l'erreur ». Et dire que Claude Bernard avait écrit : « Dans les sciences, la foi est une erreur et le scepticisme un progrès » !

| « PHÉNOMÈNES » | EXPLICATIONS VULGAIRES | EXPLICATIONS SCIENTIFIQUES |
| --- | --- | --- |
| *TÉLÉPATHIE* | Transmission de la pensée dans l'espace par des ondes analogues aux ondes hertziennes | Fausses reconnaissances ou interprétations tendancieuses de coïncidences (par des gens qui ne sont pas nécessairement de mauvaise foi). |
| *PRÉMONITIONS* | Explorations dans le temps, à l'aide d'un sens spécial | |
| *PHÉNOMÈNES SPIRITES* | Retour sur la terre, avec ou sans matérialisations, de l'esprit de morts plus ou moins illustres | Mystifications accomplies par vanité (et parfois par cupidité), auxquelles sont enclins les sujets mythomanes (c'est-à-dire dominés par une tendance native et plus ou moins impulsive à créer des fictions en actes et en paroles). |
| *PHÉNOMÈNES MÉTAPSYCHIQUES* | Puissances mystérieuses, latentes dans l'intelligence humaine | |
| *LUCIDITÉ* | Pouvoir spécial de deviner ce qui est normalement inconnu | |
| *HYPNOTISME* | Sommeil provoqué par des passes magnétiques et où la volonté du sujet est sous l'ascendant de l'hypnotiseur. | |
| *VISION EXTRARÉTINIENNE* | Existence, dans les pores de la peau, de petits yeux, que seuls quelques privilégiés réussissent à éduquer.. | |
| *FAUX MALADES* | | |
| *LETTRES ANONYMES* | | |

Si l'on en croyait Farigoule (1), — plus connu sous le pseudonyme de Jules Romains, — certains sujets parviendraient, au prix de laborieux efforts, à voir qui du bout des doigts, qui du dos, qui de la cuisse. Plusieurs physiologistes et psychologues (dont Babinski, Delacroix, Dumas, Janet, Lapicque, Piéron, Rabaud) conclurent qu'il n'y avait là qu'une supercherie, la vision oculaire s'exerçant à travers les interstices d'un bandeau mal ajusté. Sur ce, Farigoule-Romains publia des paroles venimeuses pour punir ces savants d'avoir vu trop clair, et il refuse désormais d'entrer en pourparlers avec quiconque oserait admettre la possibilité d'une mystification. C'est dire que la vision extrarétinienne ne sortira pas de cet intéressant petit cénacle, qui n'est arrivé jusqu'ici qu'à faire naître de faux espoirs chez d'infortunés aveugles...

Et maintenant, j'abandonne cet article à la colère des métapsychistes, qui stigmatiseront notre incompétence, notre mauvaise foi, notre iconoclasie, et qui nous reprocheront le plaisir que nous prenons à vouloir détruire quelques bien innocentes consolations dans des âmes candides. Il faut en prendre d'avance son parti : ces réactions, si elles se produisent, ne feront que justifier la théorie du déterminisme psychologique... Les lecteurs impartiaux resteront convaincus que seule la vérité objective est utile, qu'elle seule restera utile à l'homme et à l'espèce, même si des expédients peuvent pendant quelque temps apparaître comme plus avantageux, ce qui ne les empêchera pas de penser, d'accord avec les contrôleurs de la Sorbonne, que, si un seul phénomène métapsychique était reconnu exact, il vaudrait la peine que l'on consacrât sa vie à son étude.

MARCEL BOLL.

(1) Agrégé de philosophie, dont les camarades d'Ecole Normale confirment le précoce besoin de mystification. (Cf. *Les Copains, Donogoo Tonka, M. le Trouhadec saisi par la débauche, Knock ou le Triomphe de la Médecine*) et ne devra abandonner le projet de faire adopter le « farigoule » (comme on parle de l'ampère) pour désigner le minimum d'énergie lumineuse perceptible par la peau ; par contre, la simple justice voudrait qu'on forgeât le substantif *farigoulade* (plaisanterie d'un goût douteux et indéfiniment prolongée).

# LE RÈGNE DU BONHEUR[1]

—

## *DEUXIÈME PARTIE*

## LE SÉJOUR CHEZ LES MEU

### I

### ENTRETIEN AVEC LE CHEF DU CLAN

Airnar, chef du clan de Meu et père de Marilse, était un quinquagénaire de haute stature, assez harmonieusement épaissi par l'âge, sans débord de ventre ni de bajoues. Son visage à profil osseux et un peu chevalin ne manquait cependant ni d'aquilinité ni de perçant ; il rappelait les portraits du XVIIe siècle, nobles et fins sous la perruque, et la race des boutiquiers de Versailles, héritiers, de mon temps, d'une physionomie à l'ordonnance classique. Placides à l'accoutumée, ses yeux brillaient parfois, pleins de vivacité et de flamme. Un air de famille le rattachait à Marilse, la petitesse de ses mains et leur expression, son sourire qui avait un quart de siècle de moins que l'ensemble de sa personne. Le reste de la maisonnée se composait de la mère, insignifiante, qui faisait corps avec le ménage et ne s'en détachait pas, d'un frère de quinze ans environ, garçon magnifique et grave, aux membres éclatants de puissance et de vitesse, et dont aucun mouvement n'était inutile ou mal adapté ; puis quelques aïeux, oncles et grands oncles sans âges, muets, indifférents, qui n'ouvraient jamais la bouche et à qui nul n'adressait la parole, quoiqu'on leur marquât du respect ; ils se chauf-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 615.

faient au soleil, protégés du vent qui les eût peut-être éparpillés, et la vie se retirait lentement d'eux, sans souffrance ni malédiction; ils consommaient en paix leur mort. Tout un peuple de serviteurs, valets de ferme, bouviers, filles de cuisine et d'étable, animait le domaine ; j'emploie le mot de serviteur à défaut d'autre, car il exprime mal leur condition qui ne comportait nulle infériorité, et le lien du chef à ses gens était plutôt un rapport de spécialisation et de bon ordre que de hiérarchie. Enfin les adolescents des deux sexes du voisinage nous rendaient fréquemment visite, tous d'une pureté de type exquise et d'une beauté parfaite, si la tranquillité bovine de leurs regards, leurs gestes sans marge d'erreur et le défaut d'accent de leur voix n'eussent vite fatigué un homme de ma naissance. Seul parmi eux, un garçon de vingt ans, assez délicat et dont les épaules se fermaient un peu sur la poitrine, moins précis et réservé dans ses mouvements que ses compagnons, attirait ma sympathie vivante et n'excitait pas une monotone admiration d'ennui. Il se nommait Ule et répondait, en mélancolique, à la juvénilité si fraîche de Marilse. Complices ignorés d'eux-mêmes, groupe complémentaire, ma pensée les accouplait volontiers, bien que Marilse eût frappé mes sens d'une forte impression, et ma jalousie ne s'exerçait pas à leur égard ; car la plénitude comporte, en dépit de nos sentiments particuliers, une douceur qui s'oppose à la violence. Du reste ce milieu de vies légères, de morts sans horreur, cette atmosphère agreste, où tout vibrait heureusement, où rien ne trépidait, avait calmé ma fureur, comme on le verra par la suite. Mais je m'aperçois que j'anticipe et embrouille à plaisir mon fil...

★

Marilse et le lévrier m'avaient donc précédé dans l'allée de chênes et de tilleuls que séparaient des cytises aux chevelures jaunes et des arbres de Judée dont les fleurs

formaient une toison violacée, à même l'écorce. Avenue d'une magnificence et d'une variété vraiment royales, qui semblait conduire au Père de la forêt, au Modérateur des germinations, à l'Ordonnateur des pousses et des nuances. Elle aboutissait à un terre-plein circulaire où confluaient des layons ; au centre un cèdre offrait le ciel comme sur un plateau d'argent verdi. Le soleil approchait du zénith ; on entendait une symphonie campagnarde de vaches, de scies, de hennissements, d'oies, de poussins, de chariots, trame solide sur quoi vole la broderie aérienne des oiseaux, dentelle soulevée par le vent, voilage du riche drap de la terre. Des communs bas, de brique et d'ardoise, flanquaient une maison d'un seul étage, de bonne pierre, avec des ailes en retour d'équerre. Marilse avait atteint déjà le perron ; un bassin ovale me séparait d'elle et je la voyais, au delà de la fusée du jet d'eau, tantôt encadrée, tantôt en transparence ; chaque gouttelette du pulvérin fouetté de brise arrachait un diamant de sa jeunesse. Le lévrier frétillait en grognant.

« Père, père, criait-elle, un étranger est venu... »

Airnar apparut sur le seuil, vêtu d'une tunique blanche bordée de rouge, comme sa fille, et me considéra longuement. Il fit un signe d'accueil, je grimpai les trois marches du perron et franchis la porte.

Marilse et le lévrier avaient disparu par une issue latérale ; j'étais dans une vaste antichambre crépie à la chaux, carrelée en damier, meublée de bancs de chêne massif. Le chef m'indiqua un siège avec une courtoisie défiante. J'attendais, pour lui adresser la parole, qu'il m'interrogeât ; mais il ne se pressait pas et, debout, adossé au mur, ne semblait connaître ni la hâte, ni la fatigue, ni la curiosité. Je brûlais, quant à moi, de lui poser des questions. Enfin il frappa de son bâton les dalles, et une servante apporta des laitages et des crêpes de sarrasin. Je mangeais en songeant qu'un homme du passé, tombé en ce lieu, au temps où je vivais ma première existence, n'eût

trouvé qu'indifférence hostile et nul accueil : il eût dû, pour gagner son pain, se livrer aux travaux les plus serviles, être soumis non pas même à des hommes comme lui, mais à des machines bien graissées, luisantes d'huile et de graphite, gorgées du plus substantifique charbon, de l'eau des chutes les plus hautaines, et peiner durement, sous le regard d'acier et de cuivre de ces reines difficiles qui broient de leurs engrenages ou foudroient de leurs étincelles qui les touche sans observer le rite et le cérémonïal. Ici je déjeunais paisiblement. Le passé me présentait un contraste assez encourageant avec ce présent hospitalier qui contentait ma faim; je maîtrisais sans trop de peine, occupé des délices de l'heure, cette envie de précipiter l'avenir qui tenaille d'ordinaire mes pareils. Entretenu dans la vie, mais non pas nourri depuis deux ans par des conserves irritantes, aliments à putréfaction différée, je communiais avec la succulence de la terre ; je têtais, pour ainsi dire, à nouveau, ainsi qu'un enfant. Et de même que l'eau du fleuve avait lavé mon épiderme, à l'aurore, le lait répandait en moi sa fraîcheur agreste, son moelleux, sa crème, et jusqu'à cette sonnaille de clarines, ce bleuté d'herbe dont il se sature, aux matins des pacages, à travers les pis balancés, pour la délectation des fils de la planète. Le chef siffla et Marilse parut. Il l'interrogea sans cesser de me regarder.

« Où et quand, ma fille, as-tu rencontré l'étranger ?

— A la pointe de l'île, mon père, peu de temps après le lever du soleil.

Airnar se renfrogna et Marilse dit rapidement comme pour se disculper d'un soupçon :

« Oh ! je n'avais pas franchi la zone interdite ; j'observais la limite des terres permises.

— Que faisait-il ?

— Il se baignait et ressemblait aux autres hommes nus, sauf qu'il a un ventre lourd, qui le gêne pour marcher vite, et des jambes un peu courtes. Il parle à notre façon,

quoique son accent vienne de loin et qu'il use de mots de sa tribu que je ne comprends pas, mais dont vous saisirez le sens peut-être, étant très éclairé par le savoir. »

Cette différence d'intonation me frappait, moi aussi. Marilse et son père s'exprimaient dans un langage plus lent, plus égal, plus uni que le mien, et qui tendait à la mélopée ; une pédale continue lui enlevait du mouvement et du caractère ; purgées de toute violence, leur syntaxe et leur diction s'acheminaient vers une horizontalité sans chutes ni rebonds, et ma mesure paraissait heurtée, anarchique, fiévreuse auprès de la leur. Airnar reprit :

« Nous verrons bien. Il t'a saluée ?

— Non pas. Il nageait ; je l'ai hélé. Alors il est sorti de l'eau et a coupé une branche de lilas qu'il tenait devant lui, je ne sais pourquoi, comme si... comme si...

Elle cherchait une expression et ne trouvait rien qui pût rendre sa pensée. Certains termes avaient, sans doute, sauté du vocabulaire et la langue s'était appauvrie faute de nourriture ; j'étais un sauvage plus riche de mots que ces civilisés simplifiés à l'extrême et épurés. Devant ce terme de *honte*, dont Marilse ne décrochait pas l'équivalent, aucun de mes contemporains n'eût hésité, et misérables pour désigner les nuances des sons, des couleurs et surtout des saveurs et des parfums, nous ne manquions d'aucun vocable en ce qui concernait le trouble, la diminution, l'humiliation, les plus subtils détours de la souffrance. Le dictionnaire d'un peuple dénombre son âme. Enfin Marilse poursuivit :

« ...Comme si le regard du soleil était contraire à la génération.

— Hé ! dit le père en jetant de mon côté un coup d'œil soupçonneux, il venait sans doute de la zone mauvaise.

La jeune fille ne répondit pas directement à cette question et je lui en sus gré ; c'était de sa part un trait délicat, une protection discrète, une prévenance qui ménageait mon crédit auprès du chef.

« Il nageait gauchement. Ensuite il a revêtu ces habits que vous lui voyez et qui ne laissent de libre que son visage. Mais sa peau est pareille à la nôtre, plus blanche, plus rouge et un peu bouffie. Il a attaché ce sac à ses épaules et cet objet à sa ceinture.

— Oh ! s'écria brusquement le chef en montrant mon browning du doigt, jette ceci à terre, mon hôte. Loin de toi, loin de moi, et ne t'en approche pas.

J'obéis et lançai l'arme dans un coin ; elle rebondit avec un éclair qui me parut diabolique, tant y a que ce milieu nouveau où je vivais, cette paix, ce calme, cette anesthésie avaient déjà touché mon esprit et me rendaient étrangers les ustensiles de l'usage le plus commun à mon époque. Puis le browning demeura coi, le mufle à terre et sans fonction, passé de l'état d'outil vivant à celui de curiosité de musée, aussi inoffensif que la hache de silex ou l'arquebuse à mèche. Marilse fit trois petits sautillements vers l'arme, accompagnés de trois coups opiniâtres de la tête qui ébouriffèrent ses cheveux ; son père l'arrêta d'un geste.

« Eh quoi ! dit-elle, debout sur la pointe des pieds, le col tendu dans un ferme et difficile équilibre qui la parait d'une grâce à la fois instable et certaine, eh quoi ! mon père, ceci est luisant et violet comme une aubergine mûre, avec un manche gaufré comme un rayon de rûche. Si l'étranger apporte des jeux, pourquoi refuser de nous divertir ? »

Elle hasarda un pas encore. Airnar l'arrêta assez durement :

« Ceci suffit, Marilse, tu peux te retirer, tu n'as plus rien à m'apprendre. »

Elle passa devant moi pour gagner la porte et sa moue assez penaude se transforma en rire doux et bas ; elle fredonnait le refrain ingénu qui parle de pervenche et d'étoile. Age d'or ! Que les souffrances, les révoltes, les expiations, les blasphèmes de mes compagnons de siècle

soient bénis s'ils ont abouti à cette fille de lumière, à cette chanson d'une simplicité de ciel d'avril, à ce pas léger de libératrice du monde, qui se perd derrière la portière sur un dallage reflétant. Airnar murmura :

« Elle est vierge et ne recevra l'homme qu'au printemps prochain. Elle sait rire encore, dernière de la race ; après elle ce mot tombera, avec l'action qu'il désigne, au néant. Toute chose ne subsiste que par son contraire, et il faut savoir payer les rançons. »

Puis il se tourna vers moi et planta son regard dans le mien:

« Monsieur, dit-il, parlez-moi en toute confidence, je ne vous trahirai pas ; je détiens le pouvoir ici et vous êtes mon hôte, amené par ma fille. Mais la singularité de votre personnage me trouble. L'aïeul de mon père, que j'ai connu, car l'huile bien ménagée a duré longtemps dans cette vieille lampe et il s'est éteint si lentement, si minutieusement, que l'heure précise de sa mort n'a jamais pu être fixée, cet aïeul avait reçu la tradition de récits où des hommes semblables à vous, bardés de vêtements épais, accomplissaient des actions peu compréhensibles. De brefs instruments de métal, pareils sans doute à celui qui gît sur le sol, y remplissaient un rôle démesuré; il imitait le bruit de leur détonation avec des grimaces comiques. J'avalais ces bourdes assez complaisamment ; mais je m'avise, en votre présence, qu'elles contenaient peut-être un grain de vérité et que tout n'y était pas radotage sénile. Confiez-vous à moi; il faut que je sache. Gardien de la tribu des Meu, placé aux marches de la zone interdite, je dois veiller à tout péril. Et remarquez comme je vous traite en puissance et d'égal à égal ; ce mot péril, qui fait partie du vocabulaire secret, réservé aux chefs, je l'emploie devant vous ; je ne doute pas que vous ne l'ignoriez point. Si vous l'ignorez, j'ai commis une inconséquence en le prononçant. Rendez-moi le procédé et découvrez-vous sans feinte. Qui

êtes-vous ? D'où venez-vous ? De quelle contrée ? Quel dessein vous conduit à notre terre ? Montrez-vous à figure ouverte. Je vous en prie... Et je l'exige. »

Il fallait jouer cartes sur table ; tout m'y engageait, mon intérêt, le souci de ma conservation, la curiosité d'apprendre, en plaisant à Airnar, mille nouveautés dont j'entrevoyais l'extraordinaire, ma franchise naturelle aussi et l'honnêteté de reconnaître une si fière et si scrupuleuse hospitalité, enfin je ne sais quel désir, au fond de moi-même, de gagner la sympathie du père d'une fille si fraîche, qui ne recevrait l'homme qu'au printemps, quand cet homme n'était pas désigné encore et que je me trouvais là, sous la main. Mais comment concilier ce besoin de convaincre avec l'incroyable de ma position et de mon voyage ? La vérité ne serait-elle pas la plus évidente imposture et le chemin le plus hasardé à la confiance d'Airnar ?

Je bredouillais, je bégayais, sans pouvoir vaincre l'irrésolution qui paralysait mon discours. Le chef attendait, longanime, et ne laissait percer aucune hâte. Les gens de ce siècle-ci étaient guéris de cette fébrilité qui empoisonnait notre vie, à nous, et la rendait plus proche d'une suite de crises que d'une paisible navigation sur la durée. Parfois Airnar frottait l'une contre l'autre ses mains, et prononçait quelque encouragement. Je me levai du banc et j'étendis le bras avec solennité.

« Chef, je vous ouvrirai mon cœur et rien de mes origines, de mes aventures, dussiez-vous me traiter d'imposteur, ne vous demeurera caché.

— Restez assis, monsieur, répliqua mon hôte, ne gardez pas cette position pénible. Une crampe n'ajoutera rien à la pureté de vos intentions. »

Je me rassis donc et commençai le récit, exact et circonstancié de mon voyage, tel qu'on a pu le trouver dans les pages précédentes. J'y renvoie le bénévole lecteur.

## II

### SUITE DE L'ENTRETIEN

Airnar ne m'avait pas interrompu une seule fois, n'avait donné aucune marque d'approbation ni d'improbation. J'avoue que ce rapport de bouche, face à face avec un auditeur dont mon destin dépendait et pour qui mes discours devaient être incroyables, me donna, à plus d'une reprise, la chair de poule. J'eusse préféré l'écrire, l'abandonner au chef et me cacher pendant qu'il lirait. Quand j'eus fini, au bout d'une petite heure, il garda le silence. Un bruit de pas glissait, parfois, dans le couloir ; le soleil avait tourné ; un rayon tombait sur la crosse quadrillée du browning et en creusait les alvéoles. J'ajoutai, au bout d'un moment :

« J'ai dit la vérité, en toute bonne foi. »

Le chef hocha la tête et répondit de ce ton de fermeté continue et chantante qui prêtait tant de certitude à sa parole et proposait ses pensées comme sur un appui visible:

« Pourquoi douterais-je ? Le sens que chacun de nous donne au mot possible ne contient pas toute l'étendue du possible ; il n'y a pas deux possibles superposables et le vôtre déborde le mien. Vous ne savez pas, vous n'avez pas appris que, pendant ce voyage qui doublait les années terrestres, le mensonge et bien d'autres choses ont cessé de vivre. Pensiez-vous retrouver une planète identique, qui n'aurait pas grignoté quelques étapes pendant votre furieuse dévoration de moments ? »

J'eus un mouvement de surprise.

« Eh ! quoi ! la vérité règnerait-elle ?

— Je n'ai pas dit cela. Le mensonge est mort, voilà tout. Et, son contraire n'existant plus, la vérité, comme une poussée sans arc-boutant,est tombée aux limbes où elle gît et nul ne la réveille. Pour moi, je comprends à

peine ce mot mensonge, bien que je sois savant, selon les devoirs de ma charge, et initié aux mystères. Comment une phrase se soutiendrait-elle sans supports? Les citoyens de votre siècle croyaient peut-être mentir, quand ils exprimaient une portion d'eux-mêmes moins évidente, habituellement cachée, plus essentielle... Qu'importe! Je ne fais pas métier de combattre pour la vérité, mais de sauvegarder cet édifice du bonheur qui est fragile et demande des soins diligents.

— Les hommes, m'écriai-je, ont donc établi ce royaume du bonheur qui...

— Chut ! Monsieur, et surtout ne prononcez pas ce terme de bonheur ; nul ne vous comprendrait et vous passeriez pour dangereux. De vous à moi, il peut s'employer ; il reste hors d'usage pour les autres de la tribu. Bonheur, malheur, gardez ces syllabes pour nos entretiens confidentiels. Ma fille Marilse les a écoutés comme les sons d'une langue étrangère. Ne le sont-ils pas en effet, puisque ma race, quoique issue de la vôtre, en est séparée par un désert de durée et d'oubli. »

Airnar croisa ses mains sur ses genoux ; il rêvait. J'étais dans un état d'agitation extrême ; mille questions brûlaient mes lèvres. J'allais donc réussir l'expérience qui avait hanté l'humanité depuis son origine ; j'allais observer le bonheur à l'état de fait sur un peuple et sur moi-même, le bonheur réglé, réalisé, préservé, régnant; je connaîtrais ses lois et ses sources, ses applications, ses conséquences, les réactions de l'espèce qu'il entraîne. Pourvu, pensais-je, que je puisse revenir en arrière dans le temps, porter le résultat de mon enquête à monsieur Juste Cazejus, armateur de mon obus, mort aujourd'hui et enterré au cimetière de Passy, remonter son agonie, sa vieillesse, sa maturité, le joindre où je l'ai quitté, recueillir la gloire de mon audace et de mes mérites. Exaltation d'explorateur qui touche l'île absente des cartes, le continent problématique. J'oubliais Marilse et mon amour ;

je négligeais de comprendre que, si le bonheur régnait vraiment ici, il serait fou de quitter ce millésime pour retourner chez mes vivants contemporains et me ratteler à leur chienne d'existence, aux gages d'une société de fer, d'un Maître dépourvu d'entrailles. Le chef poursuivit sans décroiser les mains ni les genoux, comme s'il eût voulu se concentrer au plus étroit espace.

« Excusez mon indiscrétion ; mon office de conservateur de la félicité m'oblige à exiger quelques garanties d'un étranger et à vous imposer une sorte d'interrogatoire. »

Je répliquai que, loin de m'offenser du procédé, j'y voyais au contraire une marque honorable et que j'étais prêt à fournir les explications les plus étendues.

« Quel mobile, d'abord, vous poussa à prendre place dans cette machine que vous m'avez décrite sous le nom d'obus pour entreprendre le plus périlleux des voyages et devancer, au risque de votre vie, la marche du siècle ?

— J'étais pauvre et curieux. Pauvre, je dépendais, pour ma subsistance, de ce monsieur Cazejus, et je devais lui complaire. Je ramais au banc de sa scientifique galère, courbé sous le fouet de son caprice, comme le forçat sous celui du comite. Curieux, l'expédition me tentait. Des gens de mon époque ont atteint le pôle à travers la banquise ; il me semblait digne de louange de toucher l'avenir par un raccourci d'espace.

— Pauvre et curieux, quelles richesses vous manquaient donc ?

— Toutes.

— Quoi ? Le pain, le sel, le lait, une solide constitution, l'oreille juste, le sommeil sans cauchemars, la satisfaction de l'instinct sexuel...

— D'autres encore.

— Je comprends mal. Tout être qu'on avait procréé et laissé naître ne possédait-il pas une créance sur la vie, l'air et l'aliment ?

— Au contraire, des usuriers lui réclamaient, à d'impitoyables échéances,les intérêts d'une dette prétendue dont ils l'accablaient. La société décrétait tout homme débiteur, dès sa naissance ; il y avait un péché originel d'église et un autre d'état, qu'aucun baptême ne rachetait. »

Airnar ruminait mes paroles en remuant un peu les lèvres.

« Pauvre, reprit-il après ce repos, je peux à la rigueur l'entendre. Mais curieux ?... Ne pratiquiez-vous pas les sciences immédiatement utiles ? Que vous importait d'une prévision de l'avenir, si dangereuse à l'expérience, si incertaine quant aux bénéfices ?

— Notre esprit, chef de clan, se tourmentait de fantasmes, s'agitait d'une fièvre chronique, inguérissable, et nous cherchions la vérité, derrière les hypothèses, comme la femme amoureuse cherche le tourment et l'insatisfaction derrière le plaisir, l'abîme et le vertige au delà de la jouissance. La science, c'était pour nous une forme de perversion, un sadisme, un besoin de douleur, de doute, une confirmation excitante de l'impuissance de connaître.

— Parlez plus lentement, dit le chef, car je ne saisis le sens de vos phrases que par un effet de reconstitution historique, et une grande part m'échappe totalement. Je conçois même, en vous écoutant, la grandeur de ma tâche et combien je dois veiller pour défendre ma tribu des idoles qui sont mortes, mais non pas écrasées sans retour peut-être, dont les ombres errent obscurément en quête d'une réincarnation. »

Il s'était levé et marchait d'un pas égal, à cadence métronomique. J'attendais ses questions. Influence d'une mesure exacte, d'une tranquillité si pleine, mon cœur battait maintenant avec régularité, l'embrouillamini de ma curiosité s'était démêlé et mon impatience consentait à tous les délais, à toutes les haltes, à tous les vagabon-

dages. Le rythme d'un chef, manifesté par sa démarche, et l'univers se libère de l'anarchie. Toute anesthésie participe à la musique ; les périples des planètes ont la forme de berceaux ; les saisons, d'équinoxe à solstice, penchent leurs visages sur la terre et chantent leurs quatre thèmes dont l'union compose la mélodie de l'année. Airnar allait et venait. Un calme cosmique emplissait la chambre et mon cœur. Cet homme serait mon ami, j'engendrerais de sa fille des enfants qui retrouveraient l'âge d'or, l'antique paradis terrestre et dormiraient sous l'arbre du Bien et du Mal. Le passé forclos, l'avenir refoulé, il n'y aurait plus qu'un présent éternel, incorruptible. Le monde, un fruit, l'humanité une bouche aux dents plantées dans sa pulpe. Nourriture qui ne se dessèche ni ne se flétrit ; appétit qui ne se rassasie ni ne se débilite par l'habitude. Ainsi je forgeais ma descendance.

Un grabuge de basse-cour s'éleva, avec des caquets, des grognements de porc et des braiements d'âne. Airnar s'arrêta devant moi et sourit ; on entendait rebondir sur le sol les grains de maïs, voleter des ailes, picorer des becs ; la fragile limpidité du silence se craquelait à chaque choc, un frôlis de plumes l'altérait d'un nuage.

« Pourquoi, demanda le Chef, avez-vous atterri dans la forêt de ruines, la zone interdite, qui a plus d'une journée de marche. qu'on appelait jadis Paris et qui ne trouve pas de nom aux bouches d'aujourd'hui ?

— Je n'étais pas maître de mon point d'impact. La trajectoire de mon obus, ou sa destinée si vous préférez, me déterminait et ne dépendait pas de mon arbitre ; les calculs de Bardoche me tenaient lieu de fatalité. Calculs extrêmement précis du reste puisque devant, d'après eux, revenir à mon lieu de départ, rue de l'Université, je ne suis tombé qu'à quelques centaines de mètres de là; ils font honneur à ce venimeux mathématicien. Il ne croyait ni à Dieu ni à Diable ; mais il pensait que les équations algébriques possèdent un élément divin et transcendental

qui domine l'incohérence de la réalité et la fragilité des hypothèses. L'événement lui donne raison... »

Airnar me considérait d'un air à la fois bénin et railleur; il me regardait sans doute comme un aérolithe assez divertissant quoique insensé. Puis son visage recouvra sa gravité et sa douceur coutumières.

« La fragilité des hypothèses, voilà une étrange association de mots, monsieur. Les nôtres n'ont pas changé depuis deux cents années ; la règle du bonheur s'oppose à leur renversement.

— Parbleu, m'écriai-je, chef du clan de Meu, vous me plaisez et je vous aime. Jamais je ne vis homme si pénétrant, si informé des besoins de mon âme. Si je n'étais né deux siècles avant vous, je voudrais vous choisir pour père et vous demander votre protection. »

Il réfléchissait, sans marquer de surprise de mon élan imprévu, et semblait combiner un plan plein de malice et de prévoyance. On représente à sa façon, sur les images populaires, les rois et les ministres, la plume en main et l'œil mi-clos, quand ils vont signer un traité de vaste conséquence, pesant l'avantage et l'inconvénient, les clauses qui astreignent sans retour et les éludables, les voies d'échappatoire et d'obligation. Il dit enfin avec un coup d'œil de biais :

« Ma fille, monsieur, recevra l'homme au printemps prochain. Elle est intacte et sait rire. Il ne tiendra qu'à vous de vous mettre sur les rangs. »

Je me levai et poussai le guéridon, où le pot de lait se renversa ; je bredouillais :

« Chef des Meu... je ne sais comment... je... je... »

Il me coupa la parole :

« Mais il faudra, monsieur, perdre cette coutume de garder votre corps en prison. Cachez-vous quelque malfaçon ou quelque lèpre, comme il en existait jadis ? Je vous somme aussi de brûler cette graisse blafarde qui vous engourdit, de modeler ce visage taillé dans l'axonge

et de le patiner au soleil, de fortifier votre souffle. Travaillez à votre perfectionnement, et je ne m'opposerai pas à un rapprochement honorable pour la tribu, à un congrès dont ma fille peut obtenir un bon produit. »

## III

### MŒURS ET COUTUMES DES MEU. LE TROUBLE D'ULE

Airnar me traitait avec beaucoup de civilité ; il éprouvait de la sympathie à mon égard comme moi au sien. En outre je ménageais sa faveur dont dépendait ma subsistance et lui-même nourrissait quelque dessein secret, quelque vue profonde par devers moi ; notre cœur et notre intérêt concertaient donc notre accord.

Je m'efforçais de mon mieux à mériter Marilse. Vêtu d'étoffes légères et drapées, sans carcan de col ni meurtrissure de jarretelle, le corps aéré et libre, rasé de près, soumis à un entraînement sévère, instruit d'exercices respiratoires, le cœur tonifié, les poumons déployés jusqu'à leurs plus intimes cavernes, le ventre réduit, sautant, courant, nageant, habile à tirer de l'air tout son suc, la peau dorée et amatie, l'œil brillant, le poil sec, le nombril fermé et non pas distendu par l'exubérance intestine, je devenais de jour en jour un animal plus présentable et plus physiquement civilisé, qu'on pouvait coucher nu dans l'herbe sans déshonorer un paysage. Je perdais à vue d'œil cet aspect de porc frais, comestible, qui donnait à mes contemporains de jadis, quand ils se baignaient en groupe, une si fade apparence.

Marilse assistait souvent à mes séances de travail, applaudissait à mes progrès et m'aidait de conseils, car elle était fort savante du corps humain. Elle avait deviné peut-être que son père me destinait à son usage, au printemps prochain ; elle surveillait donc ma forme avec beaucoup de soin et d'ingénuité. Les questions sexuelles avaient dépouillé leur mystère en même temps que disparaissait le péché ; cette jeune fille s'inquiétait de

concevoir sous un mâle en bonne condition; la morale de l'élevage avait dissipé les miasmes de la pudeur. Quant à moi, l'enfant d'un autre siècle, je ne pouvais m'empêcher de mêler tantôt du romantisme, tantôt de la sécheresse intellectuelle, toujours de la dépravation à mon entraînement, à parer mon désir de motifs abjects ou trop nobles, à me fabriquer un désintéressement ou un égoïsme également littéraires et dépourvus de naturelle bonhomie ; je n'avais pas tué la vieille déraison, et les questions génésiques se coloraient toujours, à ma pensée, d'une lumière artificielle et criminelle. Le sage Airnar, par bonheur, m'envoyait une ou deux nuits par semaine une servante très fraîche et innocente, du nom de Lotte, qui m'obligeait fort diligemment. Elle accompagnait parfois Marilse à mes séances de culture physique, mais ne s'intéressait guère à ma perfection et dormait, parmi les pieds d'alouette et les armoises, son épaule ronde tigrée de soleil, aux pieds de sa maîtresse qui m'encourageait en badinant.

★

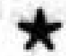
Les mœurs des Meu sont justes, claires et douces. Le pacifique hébètement du paradis terrestre habite leurs regards. Aucun geste superflu ou passionné, une résignation au bonheur qui n'a pas de limites. Leur extrême beauté, la sagesse de leur nourriture éloignée de tous les excès, même de rigueur, la vacuité de leurs cerveaux où il n'y a pas, comme dans les nôtres, des passages d'idées fulgurantes et brèves, mais qui s'imprègnent par lente saturation, leur vie de société poussée à une si haute délicatesse que les concepts de châtiment et même de droit se sont résorbés peu à peu, tout cela me rendait l'enchantement de leur compagnie rafraîchissant comme un bain de lait au sortir des sables. La soif de toute une vie acharnée et haletante s'épanchait à loisir. Le vert des bois et des prés divertissait ma vue; les nuages pompeux et lé-

gers du ciel d'Ile-de-France promenaient ma rêverie comme un voilier traîne un sillage quand je me reposais, frotté au gant de crin et massé après un labeur judicieux. Je ne pensais que par nappes et par coulées, semblable à la brume du matin et à la rivière de plaine. Je m'unissais au monde, sans fatigue de volonté, par évaporation.

Ni l'amour ni les convenances de biens ne président à l'appareillage des époux ; c'est une affaire de sélection régie par des lois. Les rejetons sont beaux et simples ; leur vie entière conserve la marque des circonstances sans fantaisie ni violence où ils furent engendrés et ils n'offrent nulle prise à l'orgueil, à l'humilité, au bouillonnement. Leurs sens ne les jettent pas aux colloques aventureux, aux folles conjonctions, mais les dirigent toujours selon le vœu de la race, vers la pureté et la permanence. Merveilleusement sains et développés, leurs corps déçoivent un homme de ma sorte, profondément perverti, par leur perfection collective et de haras. Leurs voix sont justes et observent si exactement le ton qu'elles perdent leur pathétique humain et, n'oscillant jamais autour de la note, expriment à peine autant d'âme qu'un diapason. Ils n'ont pas tous les mêmes traits mais possèdent tous le même visage ; quelques générations encore d'accouplement si réguliers, on ne les distinguera plus. La disparition des larmes et du rire, où les hommes montrent de si diverses façons, ajoute encore à l'uniformité de la tribu. Ils ne possèdent pas de richesses personnelles et travaillent peu ; leurs occupations agricoles ou de petits métiers, charpente, briquetterie, poterie, tissage ne dévorent pas leur existence. Les formes qu'ils créent sont belles, d'une si excellente adaptation qu'elle en arrive à la négation de l'homme, et les objets semblent nés d'eux-mêmes et de la nécessité. Leur poésie, très pauvre et très raffinée, est aussi juste que leur musique et aussi froide à mon oreille. Quant à la religion et la métaphysique, il ne reste rien ou à peu près de ces jeux funestes ;

ils se sont éteints avec l'ardeur mystique, les anomalies sexuelles, le renoncement et les accès d'impérialisme intérieur qu'il provoque, les guerres, les meurtres et la pitié.

Les Meu ignorent la maladie; leur hygiène et leur hérédité soignée les préservent ; le rhume de cerveau serait un délit et mériterait une peine s'ils avaient la notion de peine et de délit. Ils se cachent quand une bénigne indisposition trouble leurs organes et, en fait, ils ne meurent pas. A un âge fort avancé, ils déclinent lentement; leurs gestes deviennent de plus en plus rares et moins distincts de l'espace qui les presse ; ils gagnent en transparence ce qu'ils perdent en volume et en visibilité de contour, pareils à des nageurs de sucre que l'eau du temps pénètre et dissout. Il faut, un jour, un effort pour observer qu'ils ont disparu. Ce passage n'a rien de tragique, puisqu'ils ne résistent pas, et on ne songe guère à l'irrémédiable de la mort puisque jamais on n'a cherché de remède.



Nous arrivions aux premières semaines de juin et, déjà, j'étais l'hôte d'Airnar depuis six semaines. Mon corps se fortifiait et s'allégeait; je m'accordais chaque jour davantage aux coutumes des Meu, à leurs modes de parler et de se taire, à leur langage étriqué, à leur calme riche et rempli. Mon visage même, je crois, se modifiait et la physionomie que j'avais apportée se cachait sous le masque de mon siècle d'adoption. Je ne désirais plus Marilse avec autant de violence qu'au premier contact, je la perdais dans ma pensée à mesure que je la méritais mieux par mes actions et ma forme.

Nous marchions un soir, au crépuscule, Airnar et moi, après mon travail quotidien de perfectionnement. Les muscles souples, la peau étrillée, chaque pore ouvert, je respirais avec mille bouches. Une averse de pluie, qui nous avait manqués, contournait l'horizon. Nous par-

courions le haut cordon de sentes qui couronne la crête des collines et domine le moutonnement des verdures serrées, à cette heure, en carapace défensive contre la nuit. Marilse et Lotte nous suivaient à quelques pas, accompagnées d'Ule, ce jeune homme mélancolique dont j'ai dessiné l'esquisse au cours de ces notes à bâtons rompus. Un air de désenchantement, d'absence, de regret le rendaient étranger à sa tribu. Il faisait parfois des gestes sans utilisation immédiate ; je l'avais vu, une nuit, ployer le genou, au clair de lune, dans la clairière, et soutenir son front de sa main, ce qui était une espèce de folie. Son regard, je l'évitais, pour ne pas y lire un vague reproche ; il m'arrivait de me sentir renégat devant lui et transfuge de mon siècle. Si j'avais murmuré *Dieu* ou *douleur* à son oreille, peut-être aurait-il entendu et essayé de comprendre. Lui seul, parmi ses frères, restait capable de mourir, car chaque clan a ses bâtards. Il allait d'une détente incertaine, pendant que Lotte cueillait des fleurs et que Marilse, derrière moi, imposait à mes pensées la frappe de son pas, qui était le bruit le plus puissant du monde parce que, dans cette confusion de feuillages, de vent, de crépuscule, d'oiseaux et d'herbes, le plus humainement cadencé.

Le ressac de la forêt, déferlant contre la falaise, y laissait une écume de bruyère ; un pan de vignoble bien échalassé escaladait la pente, atteignait, à la ligne de faîte, les avoines bavardes campées sur tout le plateau. Je goûtais, à mi-hauteur entre les vallonnements de la plaine et le ciel couleur de perle et de turquoise, la solitude de ce paysage qui n'était plus traversé de trains et de sifflets, où nul avion ne répondait aux moteurs des routes, où un rapace muet tournait au-dessus du chant des grenouilles. Airnar s'assit sur une souche ; je demeurai debout près de lui. Marilse, Lotte et Ule s'étaient étendus à quelque distance et le garçon sifflotait cependant que les filles, fondues dans la prairie, ne formaient plus qu'un accident

gracieux de la colline,une courbe renflée parmi ses ressauts, un mol repos à son mouvement.

« Étranger, dit Airnar,de ce ton un peu bas qu'on prend volontiers à la chute de la nuit, à cause sans doute des vieux mythes terribles, vous êtes tombé de la nacelle du temps et je vous ai recueilli. Les plans de votre face et la conformation de votre corps adoptent les canons de notre race ; votre esprit s'allie, peu à peu, à notre communauté. Si les jours reviennent où le mot défense doit reprendre un sens et être prononcé par les hommes, nous vous compterons parmi nous... »

Une inquiétude perçait dans sa voix ; il regardait l'avenir avec défiance, comme s'il était fiché en terre, entre ses genoux, à l'enbout de son bâton et caché par la croûte de la falaise. Je protestai de mon dévouement et qu'il pouvait tabler sur moi comme sur lui-même ; je lui appartenais tout entier, d'autant plus que je devais un jour, au printemps prochain, d'après sa promesse et si je le méritais, contribuer à l'accroissement... Je tournai les yeux vers Marilse et ne pus achever ma phrase. Ule tenait sa main, les yeux clos, le visage immobile et illuminé ; on eût dit que cet homme faible et hésitant célébrait des fiançailles dont dépendait l'empire de la terre. Lotte, cédant à je ne sais quel appel, rampa jusqu'à mes pieds et resta couchée, les bras noués autour de mes chevilles. Airnar ne leva pas la tête et répondit à ma pensée interrompue :

« Sans doute... sans doute... mais il y a la fin de l'été, l'automne et l'hiver entre cette heure où nous sommes et le printemps qui viendra. Toutes ces feuilles seront foulées. »

L'ombre avait étouffé les derniers ramages ; la chevêche, au tronc creux du châtaignier, allumait son œil. Ule ne sifflait plus et ne lâchait pas les doigts de Marilse ; les veines de Lotte battaient à contre-temps de mon cœur. Le chef poursuivit :

« Le bonheur ne souffre pas de fêlure ; son règne, après des millénaires d'efforts, quand on ne l'attendait plus, s'est établi. C'est plutôt une grâce répandue qu'un état social imposé. Le Chef a pour rôle de préserver les âmes, d'empêcher l'éclosion des mauvais germes, de nier le mal et d'en prévenir l'affirmation. Naturelle et molle, notre civilisation ne résisterait pas à une attaque et tout s'effondrerait sous la morsure d'une pensée. Le bonheur porte en soi sa perte, car il diminue la résistance de l'homme. Chaque chef connaît seul les mots qui ne doivent pas renaître. Les Meu, rustiques et stables, n'iront pas chercher le néfaste ; mais le néfaste chemine peut-être par le désert et l'océan. Le sable et l'eau salée, de mauvais éléments pour l'homme ; l'horizon sans coupure trouble les cerveaux et les soumet à la méditation du destin. La volonté s'aiguise comme à une pierre dure, l'esprit se complaît dans la désolation sans limite, et les divinités imaginaires de la solitude inspirent le besoin de joie. La joie est explosive ; elle détruit et laisse des cendres. Le bonheur, inerte, règne par la défaite de la joie. »

Il se tut. Sa rêverie à voix haute, elliptique et mélancolique, scellait notre pacte d'alliance ; mais je concevais mal quel danger mettait en péril le clan. Airnar pointa son bâton dans la direction de Paris.

« La zone maudite, et d'où part la menace... »

J'interrogeai :

« Que craignez-vous ?

— Personne. »

Sa réponse manquait de fermeté. Je ne pus me contenir de poser une question :

« Comment, Chef, ce règne du bonheur s'est-il accompli ? Par quelle révolution et quel prodige ?

— Vous le saurez dès demain. Mais ceci est un grand mystère. »

Il faisait nuit ; un quart de lune luisait. Airnar cria Hola ! à plusieurs reprises ; Marilse, Lotte et Ule se mi-

rent en route avec nous. Le Chef nous devançait, Lotte traînaillait à l'arrière-garde ; je me plaçai entre Marilse et Ule qui avaient enfin dénoué leurs doigts. La forêt nous couvrait épaissement et nous nous devinions plus à la chaleur de notre rayonnement qu'à la certitude de nos formes. Une idée diabolique s'imposa soudain à mon esprit, une de ces tentations d'expérience scabreuse qu'on a déjà amorcée quand la décision hésite encore ; l'acte emporte la volonté dans son engrenage. Je murmurai à voix basse, entendu des jeunes gens sans l'être du Chef, les paroles maléfiques, les mots condamnés à ne pas renaître, qui voulaient éluder la sentence et me prenaient pour complice de leur évasion. Vraiment ce n'était pas ma faute. Il y a dans les choses une ardeur de vie qui les fait se roidir contre la disparition ; la semence s'efforce de germer ; elle utilise ce qu'elle trouve d'humus, de chaleur, d'humidité, âprement, avarement. Ces mots refusaient la mort, ils se servaient de ma bouche ; je ne me croyais pas plus responsable que la bourrasque qui roule les chatons pour des fécondations lointaines. Je scandais les syllabes, tanguant et roulant à travers la nuit sans repère de la forêt, comme un navire qui porte l'or et la peste au fond de ses cales :

« Douleur... exaltation... joie... ignominie... souffrance ... désir... plainte... amour... agonie... éternité... passage... »

Ule répéta à mon côté :

« Douleur... joie... désir... agonie... »

Le rire de Marilse tinta faiblement ; son bras frôla le mien au moment même où Ule me saisissait à l'épaule pour ne pas trébucher et disait encore :

« Douleur... »

Alors le rire de Marilse cassa comme une corde de guitare, avec un petit cri métallique, et elle interrogea ainsi qu'au matin de notre rencontre :

« Qu'est-ce que douleur ? »

Puis tout redevint silencieux, mes compagnons et moi-même, liés par une communication d'angoisse. Un feu de torche, au bout de l'allée, nous attendait à la porte de la maison. Nous pressions le pas pour rattraper Airnar. Le cèdre du terre-plein interceptait une vaste assiette de clair de lune. Je me sentais impudent, criminel, joueur sans vergogne, traître au Chef des Meu et son allié fidèle, mélange battu par le hasard, égayé d'un contentement bizarre, d'un remords tracassant, en régression vers MA barbarie, HOMME.

## IV

### HISTORIQUE ET RÉTROSPECTIF

Le lendemain Airnar tint parole ; il me remit une liasse de mauvais papier soigneusement reliée en veau.

« Le seul document que nous possédions, dit-il, sur l'origine de notre ère est fort obscur. Je transmettrai ces feuillets à mon successeur dans la conduite du clan des Meu ; je vous les communique, sous le sceau de la discrétion. »

Je m'installai commodément et bouclai la porte de ma chambre. Elle est riante, meublée d'un lit de camp, d'une table, d'un escabeau, de coussins à teintes végétales, et située, naturellement, au rez-de-chaussée puisque les maisons n'ont pas d'étage mais se composent de bâtiments bas qui couvrent de vastes caves-entrepôts, les hommes revenant peu à peu à l'architecture raisonnée du terrier primitif. Ma fenêtre ouvre sur une roseraie couleur de soufre, d'œuf en neige et de feu, avec, au delà d'une clôture de cannes, l'entrecolonnement de la forêt et sa chape cousue de rayons. Les vieillards achèvent là leur dessication, au soleil de juin.

Voici la copie intégrale du journal de Moreau, texte malhabile et véridique, qui eséquait brusquement, pour moi, deux siècles de l'écoulement du monde, dont l'ac-

cent me redonnait une patrie et mouillait mes yeux.

★

*Moi, Moreau Baptiste, commis aux écritures de la maison Filipard frères, âgé de quarante-neuf ans, demeurant dans le quartier de la place d'Italie, marié à Elvire Kermaria, père d'un fils appelé sous les drapeaux et d'une fille épouse d'un sous-brigadier de l'octroi, moi, Moreau Baptiste, je suis témoin et j'écris.*

*Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais pris la plume que pour totaliser l'avoir et le débit, porter au brouillard les opérations courantes ou, le Dimanche, dans un but épistolaire, à l'occasion d'un mariage, d'un anniversaire, d'un décès. Mais il faut que mon témoignage soit conservé ; car il se passe des événements extraordinaires ; et je suis le seul homme de mon bureau, de ma rue, de mon arrondissement, du monde peut-être, à avoir conscience de leur gravité. Tous vaquent à leurs occupations et ne voient rien. J'écris donc pour garder trace des événements qui se préparent à l'insu de la police et du Conseil Municipal. Heureusement que j'ai un bon style, formé par la lecture des auteurs des* Annales, *chaque semaine ; je tâcherai d'être clair et coulant à leur instar.*

*Nous vivons une époque damnée. Je ne m'en étais pas aperçu jusqu'à aujourd'hui, 30 avril 1937, à cause de l'accoutumance et du manque de points de comparaison. Les romans parlent de vidames pleins de courage, d'honneur et d'à-propos, toujours fidèles et galants, par rapport auxquels nous avons dégénéré, mais ce sont des contes. Les socialistes et les curés, de la tribune et de la chaire, nous avertissent également que tout va de mal en pis, que le capitalisme et l'irréligion conduisent les peuples à leur perte et qu'il faut entrer dans le syndicat ou le tiers-ordre de Saint-François pour être sauvé. On les connaît ; les socialistes et les curés maquillent toujours un peu les choses afin de toucher le public et de recruter des adhérents. Bref, je me trouvais tranquille et ne m'inquiétais guère des déclamations. Aujourd'hui j'ai eu la révélation de l'enfer où nous mijotons et je suis devenu brusquement intelligent de tout, triste à pleurer, maladroit comme un clairvoyant au milieu d'un troupeau d'aveugles.*

*Pourtant rien d'anormal ne s'est passé. Hier au soir j'ai réparé mon cadre de réception et mon détecteur, écouté le radio-concert,*

*artistes de l'Opéra, solo de violoncelle, nouvelles politiques, morceau de poésie, bulletin météorologique, cours de la Bourse. Rien de ce qui est humain ne me demeure étranger, comme dit la réclame du panneau amplificateur ultrasensible. Le broadcasting me passionne ; il n'y a pas de plus noble divertissement. Pendant que je m'occupais ainsi à la cuisine, ma femme Elvire, en compagnie de quelques personnes du voisinage, faisait tourner la table de la salle à manger et interrogeait les morts. C'est sa fantaisie à elle ; elle a obtenu de beaux résultats de matérialisation et ne m'entretient guère, en dehors des soucis du ménage, que d'astral, de raps, de lévitation, d'ectoplasme, de médiumnité. Chacun son goût, je ne lui défends pas de parler avec les fantômes et le passé puisqu'elle me laisse écouter l'espace. Cette soirée ressemblait à cent autres. Vers onze heures nous sommes allé nous coucher. Je fredonnai la mélodie du solo de violoncelle et Elvire m'a cité un joli poème que Lamartine avait dicté au cours de la séance d'évocation :*

> *Vous êtes belle, ô mon amour,*
> *Comme la naissance du jour,*
> *Et je vous aime avec délire,*
> *Elvire, Elvire, Elvire, Elvire.*

*Là-dessus, je m'endors, Elvire aussi. Ce matin, j'achète le journal comme d'habitude, en descendant pour le lait. Quand je rentre, le concierge m'arrête au passage :*

*« Vous savez, la petite fille de la couturière qui va en journée, au sixième, elle est morte cette nuit. Elle avait eu trop de privations. Ma foi, pour la vie de misère qui l'attendait... C'est plutôt une délivrance. »*

*Je bredouille quelques paroles de condoléances vagues, et je n'y pense plus. Je déplie mon journal. Il porte en manchette :* Aurons-nous la Grève générale ? *Je hausse les épaules. La grève générale, on en parle depuis si longtemps! Des bobards. Les merveilles de la science pour moi, les données expérimentales de la métapsychique pour Elvire, voilà un terrain solide. Tout le reste, fariboles. Je fais le chocolat et je le sers au lit, à ma femme. Le temps est doux, le soleil brille, c'est une matinée enchanteresse. Je murmure, malgré moi, sans y penser, parce qu'il y a des idées qui sont dans l'air :*

*« On parle encore de la grève générale. »*

*Elvire beurre sa tartine et ne répond pas ; elle se moque de la politique ; seuls l'attirent les mystères de l'au-delà et les grands magasins où on respire une atmosphère de luxe et de mondanité. L'élégance et le spiritisme forment l'ambiance de ma femme ; on pourrait plus mal choisir. J'ajoute :*

*« Et la petite de la couturière, là-haut, est morte cette nuit. »*

*Elvire sursaute et réplique aussitôt :*

*« Je me mettrai en communication avec elle, ce soir. »*

*Ma femme lui adressait à peine un bonjour, de son vivant, sur le palier ; la petite ne l'intéressait pas ; maintenant qu'elle a trépassé, elle entre dans le cercle de ses relations.*

*C'est à ce moment que je commençais d'être témoin. Jusqu'alors j'avais vécu au milieu des êtres, des objets, des bruits, j'étais placé là comme le fer à repasser parmi les linges, comme le poêle au centre de la chambre, comme le mât à l'axe du cirque. Je faisais partie passivement de ma sphère d'univers ; je ne la regardais pas en vérité ; je ne la saisissais pas avec l'intelligence, elle fuyait entre mes sens. Devant un juge, je n'aurais pu déposer des actions et des paroles, des crimes et des vertus. Le monde était, quant à moi, un spectacle sans spectateur. Ce matin tout a changé ; les images se mirent à pénétrer en moi aussi passionnément que les flammes dans la cheminée, quand il y a du tirage, et à me brûler avec tant de violence que j'aurais voulu crier à la fois de plaisir et de douleur. Je comprenais, je devinais, j'interrogeais, je me dilatais à faire craquer ma peau. Je découvrais des amitiés et des indifférences, de la haine et de l'amour, des séparations et de l'unité. Je ne sais comment m'exprimer. Imaginez un homme qui n'aurait jamais connu que des photographies séparées, immobiles, et qui, brusquement, les verrait opposées et entrebrassées, en mouvement sur un écran de cinéma. Voilà ma situation de surprise et de découverte.*

*« Baptiste, dit ma femme en bâillant, ouvre la fenêtre, le soleil frappe à la vitre ; et émiette ma croûte aux moineaux. »*

*J'obéis machinalement ; je chassai même le gros pigeon obèse, à jabot bleu, qui se pavanait et accaparait la nourriture ; puis je revins vers le lit et je m'exclamai, le feu au visage, avec des gestes d'orateur.*

*« Nous vivons dans une époque damnée. Je le proclame sans peur ; je ne crains pas la contradiction. La vie a été détournée,*

*rien ne se tient en équilibre, tout navigue à l'aventure, sans boussole, sans pilote. Que fais-je ici ? Que fait Elvire ? Elle parle avec les défunts d'il y a mille ans, soulève les tables et se croit, ainsi que Mme Peignot, la mercière, et Mlle Jubiline, le professeur de guitare, la réincarnation de Cléopâtre. Moi, j'écoute les voix d'Italie, d'Angleterre, d'Amérique, les discours du Pape et du Roi du bœuf salé. Mais quand une petite fille meurt de privations, séparée de nous par une mince planche et quelques solives, nous, les Entendeurs du passé, de l'avenir et des cinq continents de la terre, nous ne prêtons pas l'oreille. A quoi bon élargir son ouïe, étendre son réseau de communication jusqu'à l'outre-monde, si on se rétrécit d'autant le cœur ! Cela n'est plus supportable ; il faut que tout change et il n'y a qu'un moyen, un seul... »*

*Elvire m'interrompit :*

*« Es-tu fou, Baptiste ? Tu remues les lèvres et rames avec tes bras sans prononcer un seul mot. »*

*Alors je m'aperçus que je n'avais rien dit. C'est toujours ainsi ; le meilleur de nous-même n'arrive pas à sortir. Toutes les bêtises, les paroles de formule et d'occasion, nous les récitons avec soin ; l'essentiel reste caché et enterré ; les autres ne connaissent de nous que ce qui n'a pas d'importance ; ils recueillent le vide, le plein demeure au fond du pot. Ma femme reprit :*

*« Et cette grève générale...*

*— Oui, répondis-je vivement et dans une sorte d'élan prophétique, c'est le seul moyen, le seul moyen de...*

*— De quoi, mon chéri ?*

*— De changer ce désordre en ordre, de faire écouter ce qui doit être entendu...*

*— Tu déraisonnes ce matin, Baptiste. »*

*Elle éclata de rire. Comme je ne trouvais pas de réplique et qu'il était l'heure, je pris le parti d'aller au bureau.*

*La distraction a gâté mon ouvrage et embelli ma journée. L'éclatante unité du monde, révélée au saut du lit, me cachait le détail ; j'ai commis des erreurs d'addition et oublié la retenue ; j'ai trempé mon grattoir, au lieu de ma plume, dans l'encrier. Tout le monde, aujourd'hui, paraît un peu hors de soi, agit avec douceur et égarement. Le patron Filipard, pour qui un sou est un sou, a donné un pourboire exorbitant au télégraphiste. Je l'ai*

*entendu, au reçu d'une lettre,murmurer d'un air vague. «33 % sur le prix de vente, c'est trop. La probité n'est plus qu'un mot de trois syllabes, pro-bi-té, sans rien dessous. Il n'y aurait qu'un remède, la... la... » Huchoux, le caissier, trouve, en faisant sa caisse, un déficit de deux cents francs ; il se met à siffler : «Faut pas s'en faire, c'est bientôt la...» Voilà une phrase qui ne lui ressemble guère. Un charretier, place du Châtelet, regarde, indifférent, son cheval qui a bronché et s'est abattu ; l'agent de police ne se dérange pas de son coin de rue et grogne : « Le canasson commence déjà la... » Place de la Sorbonne, je croise deux vieillards à cheveux blancs, des professeurs, des intellectuels, et décorés de la rosette ; j'attrape un bout de leur conversation : « Le siècle a besoin de jeûne, comme un malade ; son activité hurlante enveloppe un noyau de lassitude et de résignation ; il tend vers un non-être, passager peut-être, en tous cas vers la... » Le crieur de journaux, à demi-aphone, offre sa feuille mollement ; personne ne lui achète le canard, sauf moi. Il me rend ma monnaie que je refuse d'un geste d'à quoi bon ; il sourit en dessous. « Heu, plus la peine, elle arrive la... » Un soldat chantonne, les bras ballants : « Ah ! je l'attends, je l'attends, je l'attends, celle que... » La fin est broyée par un fracas de camionnette. Le journal présente de grands rectangles blancs, sans caractères d'imprimerie, ni dessin. Deux prêtres, un missionnaire barbu et un vicaire rasé, discutent devant les grilles du Luxembourg. « Les progrès de l'athéisme sont effrayants, dit le barbu, et, bien pis, la tiédeur nous gagne ; on ne nie plus Dieu. Il semble parfois qu'Il a abandonné sa création et s'est retiré d'elle ; on oserait presque accuser Dieu de carence si les signes précurseurs de la... » A sept heures, Elvire m'accueille sans m'embrasser. « Eh ! bien, Baptiste, personne n'en parle plus de la... » En effet, personne ne prononce plus ces deux mots ; on les sent si puissamment, si totalement, que ça aurait l'air bête, ingénu et funeste. On n'exprime jamais que ce qui a besoin de l'être pour vivre. Les mots appellent les choses; quand les choses sont là, comme ELLE, on se tait ; le son des syllabes deviendrait une provocation.*

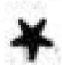
*Après le dîner, assez morne et sans échange même de banalités quotidiennes, de réflexions sur la température et des tendresses conjugales de routine, Elvire a reçu ses amies ; elles pratiquent leurs expériences de métapsychique en buvant de la camomille,*

*pendant que, retiré à la cuisine, j'écoute les voix captées par mon cadre et surveille l'infusion sur le fourneau à gaz. Ce soir, je n'ai rien entendu. Il règne un apaisement universel. Le monde entre-t-il en convalescence ou en douce agonie ? Est-ce ma faute ? Mon oreille s'est-elle endormie ? L'univers meurt-il de consomption ? A-t-il perdu toute volonté de chant, de vie, d'ondes ? Nuit calme ; sourdine. A onze heures, les amies de ma femme chuchotent dans le couloir ; elles ouvrent la porte, pressent le bouton de la minuterie ; la cage de l'escalier avec ses longues fenêtres éclairées domine la cour comme un mirliton de lumière. Je roule une cigarette. Un peu de friture à l'écouteur, et repos du ciel et de la terre. Elvire s'accoude à l'allège de la salle à manger et regarde les arbres du jardin et les constellations des étoiles. Je veux la surprendre d'un baiser à la nuque. J'approche à pas de marmotte; mais j'accroche une chaise qui titube. Elvire se retourne :*

*« Baptiste, la fillette a répondu par la table. Le corps n'a pas encore été levé. Elle rôde autour de son cadavre. Elle a énoncé une lettre, une seule, toujours la même : G G G G. Les esprits de l'au-delà éprouvent de la fatigue et un besoin d'assoupissement... »*

*Elle s'interrompt ; puis, au bout de quelques secondes, continue sans suite apparente, mais selon une ligne que je devine parallèle à celle même que suit ma préoccupation :*

*« Alors, c'est le premier Mai, cette fois, demain, et pour de bon... »*



Le manuscrit de Moreau Baptiste, mon coéval enterré depuis deux siècles, mon contemporain, mon frère, s'arrêtait là, ou plutôt la partie déchiffrable de son journal. Plus loin, en long, en large, en travers, il y avait des gribouillis, des phrases incohérentes, des treillis de surcharges, le tout d'une écriture lâchée, paresseuse, sommeillante, qui se diluait en caprices, en arabesques molles. J'essayai vainement de résoudre ces rébus qui avaient pourtant une signification, sinon littérale, du moins psychologique, en ce sens qu'ils peignaient l'effort d'une volonté de témoin contre la défaillance de l'attention, de

l'énergie, de l'intelligence. Les mots *repos, jeûne, non-être*, revenaient souvent, ceux que Moreau avait entendus dans la rue et qui hantaient son calme délire. Une série de G entourait la dernière page, au milieu de laquelle une phrase obscure, mais lisible et d'une enfantine application, formait un rond bouclé, sans tête ni queue, de calligraphie léthargique : « *La sympathie et la non-résistance obtiennent des siècles le bonheur. Que le bonheur soit avec nous !* »

J'éparpillai mille songeries autour de ce document si expressivement tronqué. Il me ramenait aux jours de ma première existence. Je voyais Moreau, mon frère Moreau, penché sur ce papier blanc aujourd'hui jauni. C'est la dernière nuit d'une ère qui fut sauvage et belle, et que je ne peux renier. Tous les courages las, tous les cœurs claqués, toutes les haines, tous les amours surmenés, Elvire s'abandonne au présent et renonce à interroger un passé qui ne sera, dans quelques heures, plus rien, pas même un passé; Moreau écoute et l'espace ne lui répond plus; les trains d'ondes se sont ralentis et anémiés, la vie de l'ombre s'épuise et somnole. Onze heures, bientôt minuit et l'aurore de ce premier Mai sans acteurs, sans participants, sans histoire. Je comprends peu à peu et je construis. Cette idée de grève générale qui avait acquis, à mon départ de la terre, une force mystique, partout cachée, partout active, s'est infiltrée dans les groupes humains et les baigne. Elle apparaît comme le moyen unique de renverser le désordre et l'injustice ; ses adversaires mêmes finissent par y croire, corrompus d'un long combat ; ils l'assaillent en public et l'adorent dans les catacombes de l'âme. Elle chemine à travers les cœurs hostiles ou amis. Le monde, serait, selon les uns, sauvé, selon les autres détruit. Détruit ? Sauvé ? Salvation et ruine, ne sont-ce pas des termes équivoques et entremêlés ? Moi-même n'avais-je pas porté la semence de grève générale, le mal de mon siècle, préservée de la germination par l'exil

dans les astres ? Je respirais, présente et actuelle, cette nuit du 30 avril 1937, où le prêtre avait cessé de croire, le mémorialiste de consigner, l'écouteur d'entendre, l'ingénieur d'entretenir la volonté de l'outil, le négateur de nier. Ces moments, nul ne les a mesurés. Quelques minutes ou des années ? Notre civilisation d'un calcul si subtil, d'un engrenage infini, mécanique, compliquée, dépendante, suppose la non-interruption absolue, la continuité parfaite ; le moindre relâche la désagrège. La vaste machine dont aucune partie n'est libre, arrêtée une fois, entraînant l'arrêt de ce monde qu'elle nourrit, qui donc la réamorcerait dans cette catalepsie universelle ? J'échafaude le grand drame muet, invisible, que nulle péripétie ne distrait de son action. Beaucoup d'hommes sont morts, en particulier les faibles, les débiles, les pervertis, qui vivaient artificiellement et qui, tout artifice cessant, se trouvent sans ossature. Une race persiste, primitive, purgée des fièvres de recherche, en qui survit, seule, la volonté de bonheur... Mais, là, se creuse un trou que mon imagination ne peut combler; la naissance de l'ère où j'ai chu au terme de mon voyage, se noie dans la brume. Quoi d'étonnant ? Savions-nous, nous autres, expliquer l'apparition de la vie au milieu du minéral ? Pourquoi l'avènement du bonheur serait-il plus intelligible ? Des millénaires d'effort, de lutte, et l'humanité succombe au besoin d'hibernation ; elle dort, en silence, au seul bruit de son cœur, attend la sève du printemps intérieur et son choc timide comme le premier battement au ventre de la mère, pour ressusciter. Tout le contradictoire a péri d'inanition et le bonheur se réalise par le sommeil, la vacuité et le renoncement...

★

J'engendrais ainsi les hypothèses puissantes et mystérieuses ; j'établissais un mythe à mon usage ; et l'obscu-

rité des explications me séduisait autant que leur ampleur et leur chaos; j'accomplissais un périple de souvenirs et d'anticipations singulières qui s'appliquaient à du passé. Je ne pus m'empêcher d'ouvrir l'armoire de chêne et d'en tirer mes anciens habits, l'équipage de mon arrivée chez les Meu, le sac tyrolien, le chandail, les leggins, les boîtes de cornbeef, le browning qu'Airnar m'avait rendu, avec ses chargeurs noirs et ses paquets de cartouches, ma provision de tabac enfin et le briquet à mèche. Ces objets composaient un ensemble attendrissant de reliques, un musée sentimental. Je roulai une cigarette ; l'arome interdit, âcre, voluptueux, luttait contre le parfum de menthe et de romarin qui imprégnait la chambre; les spirales de la tabagie m'enfermaient, flexible cage, déformée par le moindre souffle ; il aurait suffi d'agiter la main pour s'en évader, mais je ne bougeais pas ; et les courbes de ma pensée n'étaient pas moins fragiles ni moins tenaces. Déjà le crépuscule approchait. Dehors, les vieillards, transparents comme la corne, regagnaient les maisons ; ils n'allongeaient pas d'ombre sur le chemin de fin gravier rose ; ils y promenaient une tache mauve, de contour diffus, allusion à leur ancien corps. Les troncs de la forêt, frappés perpendiculairement par le soleil, dissociaient le regard et le perdaient dans un dédale. Un ramier lourd et rond, qui volait bas, semblait la colombe de l'arche. Moreau m'avait apporté le salut des terres englouties et il ne restait rien de mon existence et d'un monde,que ces défroques éparses. Seuls, Airnar et moi pouvions échanger certaines paroles; quand le Chef serait arrivé au temps où l'on est transverbéré par la lumière, nul ne pourrait me répondre, et je n'aurais pour compagnon de ma vieillesse que le papier de Moreau. Cependant les syllabes exilées de la bouche des hommes vagabondaient peut-être encore aux régions nébuleuses de l'air et n'avaient pas péri définitivement. Je rougis en songeant à Ule et à mon expérience de la veille. Quel

règne durerait éternellement ? Je frissonnai d'une angoisse bizarre et sans objet. Un crépuscule étend toujours des menaces ; les promesses de l'aube, que la journée n'a pas tenues, se changent en périls dont le vent et les arbres ont peur. Je jetai ma cigarette ; mon geste tordit les filets de fumée stagnante et me délivra de mes liens.

Puis un lévrier bondissant aboya au loin, et le rire de Marilse dissipa le soir.

ALEXANDRE ARNOUX.

*(A suivre.)*

# REVUE DE LA QUINZAINE

## LITTÉRATURE

*Le Roman d'Amadis de Gaule.* Reconstitution du roman portugais du XIIIe siècle par Affonso Lopez-Vieira, traduite en français par Philéas Lebesgue, avec des bois de René Blot d'après d'anciennes gravures, Claude Aveline. — Edmond Pilon : *La vie de famille au dix-huitième siècle,* avec 41 illustrations d'après les estampes du temps, Editions Crès et Cie. — Anne-Marie et Charles Lalo : *La faillite de la Beauté,* Ollendorff. — *Revue de littérature comparée,* Edouard Champion. — *Bulletin du Bibliophile,* L. Giraud-Badin.

Si la place ne nous était si parcimonieusement mesurée, nous rendrions tout d'abord hommage à M. Philéas Lebesgue avant de parler de sa traduction du **Roman d'Amadis de Gaule**. Philosophe, poète, romancier, historien, critique, linguiste-polyglotte, artiste en toutes ces matières, M. Philéas Lebesgue présente, après Remy de Gourmont, le type le plus parfait du polygraphe, si rare à notre époque. Sa curiosité a été universelle et, dans les divers domaines où elle s'est manifestée, elle a fourni les preuves qu'une riche intelligence au service d'un talent véritable l'a dirigée.

M. Philéas Lebesgue n'occupe pas, dans la littérature contemporaine, la haute situation qu'il mérite, car l'injustice, la lâcheté et la publicité président aux destins de cette littérature. Modestement, dans son ermitage de l'Oise, il se livre aux œuvres actives de l'agriculture. Le culte de la science et la pratique des spéculations de l'esprit le reposent du dur labeur de féconder les entrailles de la terre. Un jour viendra où tant de bateleurs de la plume et d'artistes forains avides de montrer le secret de leur physique et de leur pauvre génie aux devantures des librairies disparaîtront de l'horizon littéraire. Alors d'altiers écrivains, comme M. Philéas Lebesgue, seront salués comme dignes d'être publiquement honorés par une critique peut-être plus soucieuse de mérite que de bluff. En attendant, il nous donne l'exemple, hélas ! peu suivi, de sa belle dignité.

M. Philéas Lebesgue, après tant d'écrits curieux et pittoresques, nous offre une traduction du *Roman d'Amadis de Gaule* rendu, par Affonso Lopez-Vieira, à sa simplicité première et tel que le conçurent,aux XIIIe et XIVe siècles, son créateur, Joao Lobeira et son continuateur Vasco Lobeira. Dans sa préface, le traducteur actuel montre les ramifications de cette littérature romanesque à travers le monde et toutes les physionomies qu'elle prit, adaptée au tempérament de chaque peuple.

Longtemps *Amadis* a passé, et, à cette heure encore, passe pour une œuvre d'origine espagnole. Mme Carolina Michaelis de Vasconcellos, qui préface l'édition du texte restauré par Vieira, nous donne de très intéressants éclaircissements au sujet de cette origine. Joao Lobeira, chevalier portugais, écrivit la première leçon en deux livres du roman, leçon perdue et à laquelle Vasco Lobeira, chevalier, natif de Porto, probablement descendant du précédent, ajouta, vers la fin du XIVe siècle, un troisième livre.De la seconde leçon, le texte fut également perdu. Garci-Ordoñez de Montalvo, Castillan, élabora la troisième version,de beaucoup plus élargie et qui, imprimée vers la fin du XVe siècle,connut des lecteurs sans nombre et des continuateurs zélés.Par le ministère de ce dernier, l'ouvrage prit, dès lors, nationalité espagnole bien qu'en fait on y sente encore, à travers ses métamorphoses, la présence du lyrisme portugais.

Affonso Lopez-Vieira, illustre poète portugais, a voulu rendre à sa patrie le chef-d'œuvre dérobé par l'Espagne. Il s'est donc efforcé de retrouver, dans le fatras de Montalvo, la matière primitive de Lobeira. Il a réduit à vingt, par éliminations successives, les cent trente-cinq chapitres du castillan. C'est ce texte considéré en Portugal comme restituant « l'amoureuse et héroïque chanson des XIIIe et XIVe siècles » que nous soumet M. Philéas Lebesgue. La doctrine du parfait amour y apparaît plus nette peut-être, dégagée de mille épisodes fabuleux et de mille « divagations moralisatrices ».

La psychologie des personnages, leurs prouesses, leurs mélancolies d'amants toujours desservis par des destins contraires s'accusent avec précision ; mais il faut bien le dire le roman, sous cette forme ramassée, resté d'une lecture attachante, plein de poésie encore, perd cependant en chaleur et gagne en sécheresse. Maints types curieux qui y figuraient, maints faits entrés dans

notre mémoire ont disparu. L'Hôtel de Rambouillet ne reconnaîtrait plus le royaume imaginaire où il s'en allait souvent chercher les illusions que la vie contemporaine lui enlevait dans son prosaïsme. Le Portugal récupère son bien intellectuel dans sa savoureuse naïveté ; l'Espagne garde le sien tout embelli de cette féerie dont Cervantès, grand ennemi des romans de chevalerie, subit lui-même la séduction.

La morale, en ces temps lointains, prenait un visage singulièrement gracieux sous la plume des écrivains. Le roman proposait des exemples que la jeunesse, avec enthousiasme, suivait. Sous Louis XIII, et malgré l'empire de l'*Astrée*, seigneurs et dames, au moins dans leurs jeux de société, trouvaient encore fort agréable de se travestir en Périon et en Briolaine. Les jansénistes, les sermonneurs, les moralistes, sous Louis XIV proposèrent d'autres exemples et rendirent si maussade la pratique de la vertu que, sous Louis XV, la société, secouant tant de férules, se livra à la joie de vivre sans autre préoccupation.

Du moins nous voyons encore le XVIII^e siècle, avec ses charmants logis, ses meubles légers, ses clairs costumes, ses bibelots, sa littérature piquante, ses fêtes, ses cheveux poudrés, sous ce visage de frivolité. M. Edmond Pilon nous apporte la preuve, dans un livre nouveau : **La Vie de famille au dix-huitième siècle**, que nous attribuons à cette période de notre histoire sociale des tendances au plaisir qu'elle n'avait point en réalité.

M. Edmond Pilon a entrepris, dans cet ouvrage, une tâche difficile. Les documents d'ordre domestique manquent souvent, car les gens du passé ne trouvaient point intéressant d'écrire sur des faits empruntés à la réalité. Les mémoires heureusement, de ci, de là, notent des détails d'intimité. Les femmes surtout parlent de leur foyer. Des livres de raison subsistent. Enfin les traités d'éducation, et ceux de Jean-Jacques Rousseau surtout, permettent de jeter un regard sur les pièces de l'appartement où se déroulent les actes familiaux. Les peintres et les graveurs, Chardin particulièrement, se sont aussi complus à fixer sur leurs toiles ou leurs cuivres quelques images de vie secrète.

A l'aide de ces écrits et de ces toiles, M. Edmond Pilon, subtil écrivain aux notations si agréablement nuancées, artiste et visionnaire, historien et poète excellant à recréer le coloris

et le mouvement de la vie, a retracé, avec une belle perspicacité, le tableau du logis familial au XVIII^e siècle. Il nous accorde que, sous le Régent et peut-être sous Louis XV, l'entraînement au plaisir fut excessif. Encore sommes-nous souvent dupes des apparences. A la vérité les gens les plus étourdis menaient deux existences dont l'une, la domestique, était bien plus austère que l'autre. Assurément le mariage d'inclination ne jouissait-il pas d'une faveur certaine auprès des parents de ce temps. On alliait peut-être trop souvent des intérêts sans s'occuper des sentiments ; mais si ces unions créaient parfois entre les époux un état d'indifférence et même d'antagonisme, généralement elles aboutissaient à des résultats heureux. Les ménages Necker et Rolland peuvent en donner la certitude.

Le respect des enfants pour les parents se manifestait sous toutes les formes. Chaque acte de la carrière familiale prenait une importance que nous ne leur accordons plus. La cérémonie du contrat de mariage était célébrée avec faste et l'on bénissait le lit nuptial, d'où la vie allait sourdre avec prodigalité. M. Edmond Pilon fait remarquer avec justesse combien furent prolifiques les couples d'autrefois. Il croit que l'éducation était fondée plus sûrement sur la douceur que sur le rigorisme et que le châtiment corporel, en honneur dans les collèges, eut, dans les familles, moins de partisans qu'on ne l'a cru. Les parents excitaient surtout l'amour-propre des enfants et cherchaient à introduire dans leurs âmes le sentiment de l'honneur. Toutes élevées au couvent, les filles y trouvaient une atmosphère douce et elles gardaient de de leurs études très approfondies mêlées d'instructions pratiques et mondaines, un souvenir toujours riant.

M. Edmond Pilon consacre aux jeux d'enfants, et à ceux plus virils recommandés par Rousseau, et à la danse si en honneur à cette époque, toujours comprise dans les méthodes éducatives, des pages fort intéressantes. Il emprunte, sur ce chapitre de l'éducation, le plus important de son ouvrage, des faits précis à M^mes d'Epinay et de Lambert, à M^me de Genlis, à M^me de Créquy, à Joubert. Il montre que les esprits les plus libérés, Diderot et Voltaire, professèrent sur ces matières d'ordre intime des opinions fort modérées, toutes en faveur de l'équilibre familial.

M. Edmond Pilon termine son œuvre, admirablement illustrée de 41 reproductions de tableaux ou d'estampes relatives à son sujet

et empruntées à Moreau le jeune, Chardin, Watteau, Greuze, Fragonard, Boucher, Nattier, etc..., par une rapide incursion dans les milieux bourgeois et paysans où il retrouve, grâce aux livres de raison et à quelques autres documents, la même sérénité que dans les milieux aristocratiques. Les conditions de fortune seules diffèrent, mais le même amour et la même concorde y soutiennent l'institution familiale, lui permettant de prospérer et de s'épanouir.

M. Edmond Pilon nous apparaît, non sans raison valable de sa part et sans argumentation sérieuse, optimiste dans son livre. Mme Anne-Marie et M. Charles Lalo, dans le leur : **La Faillite de la Beauté**, sont-ils vraiment pessimistes? D'aucuns pourraient le croire et se tromperaient assurément. M. et Mme Lalo regardent la vie et s'en divertissent. Ils possèdent l'un et l'autre des esprits curieux de tout, que l'étude de la philosophie prépara à l'observation et à la critique. Ils sont malicieux dans le sens élevé du terme. Ils ne dédaignent pas d'offrir aux hommes le spectacle de leurs contradictions et de leurs folies.

Ils écrivent avec finesse, avec pénétration et beaucoup, parmi les meilleurs stylistes et critiques contemporains, peuvent leur envier certaines pages de ce livre vivant où la matière philosophique se marie agréablement à la matière littéraire et à l'étude sociale.

M. et Mme Charles Lalo ont entrepris de ridiculiser le préjugé de beauté sur lequel l'humanité a vécu durant des siècles et vit encore, imaginant que seule la plastique parfaite de la femme peut susciter l'amour de l'homme. Ils prouvent, par une enquête variée, dirigée avec une extrême perspicacité, que notre littérature romanesque sous toutes les formes a vécu de cet idéalisme érotique et qu'elle en a fait avec un zèle rare le principe fondamental de toutes ses créations. Ils résument même en ce qu'ils nomment l'*équation érotique* la majeure partie de ces créations : « Amour = Beauté ; or l'héroïne est belle : donc elle est aimée. A = B ; B = H ; H = A ; c. q. f. d. » Seuls, de ci, de là, dans le passé, quelques réalistes, comme Charles Sorel dont le *Berger extravagant* contient, contre le préjugé de Beauté, une estampe curieuse, ont osé contredire les adorateurs aveuglés de la sacro-sainte Venusté. Rousseau, au XVIIIe siècle, timidement présenta dans ses œuvres quelques types féminins différents de ceux admis

comme capables de stimuler la passion. Les réalistes et les naturalistes devaient enfin secouer la superstition des héroïnes callipyges et blondes. Néanmoins le préjugé subsiste et, de nos jours, des écrivains considérés comme de la plus haute qualité, M. Paul Bourget entre autres, continuent à lui faire des sacrifices. M. et Mme Charles Lalo ont établi, avec une merveilleuse lucidité et avec beaucoup d'esprit, que toutes les femmes de l'œuvre bourgetesque se confondaient, à la vérité, en un modèle unique du type le plus conventionnel. Ils ont aussi, de ci, de là, disposé des tableaux statistiques étudiés avec soin et synthétisant en chiffres leurs commentaires, comme cette *Recette pour la Beauté selon la formule des Romanciers* où sont mesurés, selon leurs pourcentages d'emploi romanesque, — les appas des héroïnes classiques.

L'observation de la vie atteste, à la vérité, que la beauté tient une maigre place dans la naissance de l'amour. M. et Mme Charles Lalo le démontrent aisément dans la seconde partie de leur ouvrage. Ils prouvent aussi que la faillite de la beauté s'accuse dans la littérature comme dans la réalité et nous découvrent mille exemples illustres de passions excitées par des laides, des vieilles, voire des infirmes.

Mémento. — Le numéro de la *Revue de littérature comparée* de janvier-mars 1924, aussi substantiel que les précédents, contient une très intéressante étude de M. A. Debidour sur l'*Indianisme de Voltaire* et des pages, pleines de faits caractéristiques, de M. F. Bertaux sur l'*Influence de Zola en Allemagne*. Parmi les documents, Mme Marie-Jeanne Durry publie une lettre inédite de Stendhal dont son commentaire précise l'intérêt. — Au sommaire du *Bulletin du Bibliophile* (1er janvier 1924), les *Privilèges des éditions originales de Molière* de M. Louis Thuasne, excellente étude dont les documents sont empruntés au Registre original de la communauté des libraires. M. Louis Thuasne ajoute aux Privilèges susdits tous ceux qui, dans le même registre, se rapportent à la bibliographie moliéresque. Dans le même bulletin : *Bibliographie raisonnée des Œuvres de Jacques Casanova de Seingalt*, par M. J. Pollis.

ÉMILE MAGNE.

## *LES ROMANS*

J.-H. Louwyck : *La dame au beffroi*, Albin Michel. — Edouard de Keyser : *Les Passionnés*, Albin Michel. — Francis Carco : *Verotchka l'étrangère*, Albin Michel. — Maximilienne Heller : *La mer rouge*, Bernard Grasset. — Edouard

Estaunié : *L'infirme aux mains de lumière*, Bernard Grasset. — François Mauriac : *Genitrix*, Bernard Grasset.— J. Perdriel-Vaissière: *Le bois de buis*, Bloud et Gay. — Henri Deberly : *L'impudente*, Nouvelle Revue française. — Paul Yram : *La loi du soleil*, Baudinière. — Comte de Comminges : *La Comtesse Panier*, Le Divan. — Théo Varlet : *Le démon dans l'âme*, E. Malfère. — H.-J. Magog : *L'île tombée du ciel*, Ollendorff. — Gabriel Réval : *La Ninon d'aujourd'hui*, E. Flammarion. — Rachilde : *La haine amoureuse*, Flammarion.

**La Dame au beffroi**, par J.-H. Louwyck. Les écrivains belges écrivent en français et ont le respect de la langue qu'ils emploient. Il est très rare de trouver chez eux, malgré certaines locutions de terroir, toujours très savoureuses, les locutions parfaitement vicieuses qui sont la marque même du français nouveau, du français d'après-guerre. Ils sont donc un peu plus Français que nous, ce pourquoi je les préfère à nous. Voici donc un roman bien fait, bien composé et très moral malgré sa hardiesse naturelle. (Parmi les hardiesses littéraires, il en est tellement de *voulues* !) La dame au beffroi est une femme simple, très femme, qui aimerait son mari le plus volontiers du monde si ce mari daignait s'apercevoir qu'elle a le désir normal d'un enfant. Mais le mari n'entend pas de cette oreille-là. Survient un beau cavalier.., et l'instinct de la race pousse vers lui cette femme chaste tâtonnant dans les ténèbres de l'inconscience. On peut dire qu'aussitôt l'enfant conçu, elle commence à oublier l'amour qui le lui a donné. Quant au mari, s'il soupçonne quelque chose, il finit par oublier aussi son trouble jaloux et tout rentre dans l'ordre parce que les cataclysmes de la nature ne changent, au fond, rien aux lois de la nature. Ce n'est pas l'orage qui est l'habitude et un grand bouleversement n'a jamais rien prouvé contre la création. Il y a de jolis tableaux flamands, des intérieurs très bien reconstitués et qui renouent la chaîne familiale brisée par la guerre. Le roman tout entier plaît, intéresse, tant par son écriture agréable que par sa belle ordonnance. Quand je pense aux tapageuses réclames que l'on fait à des auteurs embêtants et d'une suffisance vraiment insupportable de la nouvelle école du « *Ote-toi de là que je m'y mette* », je me permets de vous indiquer *le Beffroi de la dame* comme un estimable refuge.

**Les Passionnés**, par Edouard de Keyser. Autre roman écrit par un bon écrivain belge. Celui-là violent, sombre, profondément étudié. Cela se passe en Calabre, de nos jours, autour d'un type de femme naturellement dangereux : Peppina, un de

ces éléments de perturbation que la terre produit comme ces belles fleurs vénéneuses qui semblent inutiles mais servent, sans doute, les desseins secrets de la nature. Elle attire les hommes comme certaines plantes les insectes qui, une fois englués dans leur sève capiteuse, ne peuvent plus la fuir. Successivement, un vieil amoureux paysan, un beau-père citadin plus raffiné, retour d'Amérique et un jeune patron d'usine lui sacrifient leur raison, leur argent, leur dignité. Elle est au milieu d'eux patiente comme l'araignée fileuse. Au centre de ses combinaisons qui tournent aux sortilèges, elle attend son heure, les précipite dans le crime et s'en va en emportant leurs dépouilles impitoyables pour la pauvre gardienne de trésor, aussi intéressée qu'elle mais beaucoup plus naïve. Je ne reprocherai à l'auteur que la scène du viol permis par le soi-disant rêve de la jeune fille. Si la demoiselle a les meilleures raisons de ne pas se réveiller, l'homme n'est tout de même pas assez sot pour croire à son entier sommeil ou alors... il s'est fait illusion sur ses propres moyens. A part cette petite exagération, on ne peut que louer les beaux paysages et les beaux décors peints d'après eux.

**Verotchka l'étrangère**, par Francis Carco. Le goût du malheur viendrait à moins ! Ces types russes dispersés aux quatre vents du désespoir par le plus formidable des tremblements de... conscience qui puisse avoir existé depuis que le monde se vente d'un ordre moral, seraient plus à plaindre qu'à blâmer, si justement ils n'étaient pas Russes, c'est-à-dire sujets à toutes les démences. Depuis le Russe impérialiste abêti par l'idée d'un empereur-pape jusqu'au nihiliste s'improvisant diable rouge pour satisfaire son appétit de la torture infligée ou soufferte, tous ces malheureux sont cruellement intoxiqués. Maroussia, la petite princesse illuminée, le beau Serge et le plus malheureux Français noyé dans cette sale existence fumeuse et vicieuse où personne, vraiment, ne peut reconnaître son propre caractère, tous ces gens donnent la nausée. Je pense que le but d'ailleurs très moral de l'auteur est atteint : on se sent heureux de vivre dès qu'on sort de ce cauchemar, tout simplement parce qu'on y prend l'horreur du prétendu paradis artificiel qu'est la drogue en question.

**La mer rouge**, par Maximilienne Heller. Une étude très curieuse et très intelligente des mœurs juives. Mais les juifs d'Algérie ont-ils les mêmes coutumes que ceux de la France ? Le type

que choisit l'auteur, pour grouper autour de sa sympathique figure une famille férocement intelligente, est un israélite comme il serait simplement un libre penseur. Achille Mélindès, instruit, philosophe conscient et organisé, me paraît surtout un grand sensuel qui, devenu amoureux pour de bon, déchoit vis-à-vis de sa race (et aussi de sa réelle valeur spirituelle) en aimant en aveugle une créature issue de la religion adverse. Le plus étonnant, pour ceux qui ne connaissent pas bien la race catholique, est que l'amour de l'argent est du côté de cette femme-fille essentiellement puérile qui ne songe qu'à la vanité de la situation donnée par la fortune. Elle est capable de toutes les comédies et de toutes les turpitudes pour conserver ce qu'elle est incapable de gagner elle-même. Elle est la nullité même en face des valeurs qui l'entourent et elle ment, trahit comme on respire, ce qui a toujours été la plus sûre des propriétés jésuitiques. La comédie de la juive portugaise jouée au pauvre patriarche, qui a promis le million à son fils s'il épousait une fille de sa race, est une chose tellement odieuse qu'elle devait suffire à ouvrir les yeux à son amant... mais il est pris, bien pris par sa passion pour la pervertie et il ne se révoltera que lorsqu'il aura la preuve de la trahison d'amour. Le roman finit dans l'horreur de la persécution religieuse et le sacrifice féroce, renouvelé d'Abraham. Je ne crois pas qu'on admette ici de telles violences, mais on lira, j'imagine, avec un grand intérêt le récit de ce drame des consciences écrit dans un style savoureux, parfois un peu trop *stylisé*, toujours avec une grande puissance d'observation. Nous n'avons pas, en ce moment, de femme de lettre aussi sincèrement lettrée que Maximilienne Heller...

**L'infirme aux mains de lumière**, par Ed. Estaunié. Un récit très court, très plein, d'une grande sincérité psychologique où on ne dévoile pas les âmes avec brutalité mais où on les fait pressentir dans une pudeur de mots qui est, à elle seule, un éloge de leur beauté. Ce frère qui accepte, modestement, tous les sacrifices et qui n'en tire même pas la satisfaction d'une bonne conscience, car il demeure à moitié inconscient de sa grandeur morale, est le meilleur échantillon d'humanité qu'on puisse nous offrir. Et ne nous l'offrirait-on qu'en héros de roman, cela vaudrait déjà la peine de songer qu'il fut vivant dans le cerveau de l'auteur.

**Genitrix**, par François Mauriac. Il ne faut plus s'y tromper, la nouvelle école retourne purement et simplement à l'ancienne formule du naturalisme de Zola. Cette vieille mère criminelle d'intention serait, de fait, amoureuse d'un vieux fils de cinquante ans qu'elle mène à la négation de la vie par l'enlisement progressif des petites habitudes stupides. Nous la retrouverions facilement dans les grandes bourgeoises du Maître de Médan. C'est très égal de ton et cela tue toute espèce d'enthousiasme inutile. Mais je ne sais pas si c'est plus vrai que du Zola, ce romantisme à l'envers. A force de faire plat pour une humanité plate, on en arrivera fatalement à faire faux. Non, ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Il nous reste la tendresse de la bonne, la Vierge noire, Marie de Lados. Celle-là représente l'habitude servile du dévouement, une variété de religieuse qui se perd de plus en plus dans les couvents laïques.

**Le bois de buis**, par J. Perdriel-Vaissière. Une hermine fée, dans une légende. ne peut pas arriver à sortir du bois de buis où elle est enfermée par punition... ou récompense de sa blancheur.

Béatrice de la Saulnaye est une jeune veuve toute résignée et ne cherchant pas d'issue à son deuil calme. Elle élève sa fille et dirige une maison de campagne dans la solitude, l'oubli de tous les plaisirs mondains. Deux frères y passent pour la troubler, mais elle sait discerner entre deux amours le plus durable parce qu'il est le plus naïf et elle sacrifie celui-là comme l'autre, car il la mènerait à tourner dans le même cercle de compromission : deux frères ennemis se haïssant pour elle. Et, peut-être aussi existe-t-il, pour certaines femmes honnêtes et de cœur et de tempérament, une réelle impossibilité d'éprouver le désir d'une passion.

**L'Impudente**, par Henri Deberly. L'éternelle histoire de l'intruse dans la famille, l'institutrice, la jolie surfemme de chambre. Cette impudente en arrive à torturer un pauvre gamin bien innocent, le seul intéressant du cercle vicieux de cette honorable famille et le côté par trop invraisemblable de l'histoire, c'est que la mère, qui adore son fils, est tout de même assez stupide pour ne pas courir d'abord au secours de l'enfant au lieu de gémir sur sa propre infortune très méritée : qui n'est pas capable de réagir doit subir. Elle tue son mari... ce qui fait un mauvais homme de lettres de moins, moralité de l'histoire.

**La loi du soleil**, par Paul Yram. Tendre roman de deux

petites désenchantées ayant voulu fuir leur paradis de Mahomet pour venir à Paris en suivant un beau jeune homme. Dahoulett et Zénab s'évadent enfin de la contrainte musulmane. Mais *la loi du soleil* régit ces fleurs transplantées dans une terre ingrate, et les rappelle vers leur patrie et elles recommencent leur vie, comme on reprendrait un songe, le demi-sommeil étant encore un bienfait pour ceux qui sont faibles.

Je pense que l'auteur, qui n'est pas un homme, a voulu nous montrer la fatalité s'attachant à ceux qui veulent forcer leur tempérament aux aventures passionnées alors qu'ils sont seulement les serviteurs des tempéraments plus forts qu'eux.

La musulmane, la vraie, est faite pour attendre et non pour commander : *c'était écrit*. Mais Paul Yram l'a très gracieusement récrit.

**La comtesse Panier**, par le comte de Comminges. C'est un récit 1830 qui se passe en 1920. Et, en 1920, il y a un empereur des Français, des dragons ou des lanciers de l'impératrice et un mélange des plus ahurissants d'exercices équestres et de mitrailleurs-automobiles. Une petite mercière séduit le vicomte de Samathan avec un mètre de ruban mauve et la comtesse Izabel Panier, malgré certains exercices d'équitation, n'arrive pas à épouser le jeune Méridional qui est obligé de rentrer dans son midi. Aimable fantaisie à laquelle on verrait volontiers s'ajouter les grelots d'une revue de fin d'année.

**Le démon dans l'âme**, par Théo Varlet. La naissance de la folie dans un milieu d'amour tellement égoïste qu'on ne s'y aperçoit pas de la guerre de 1914. Heureux couple !.. et comme il mérite bien son horrible punition.

Il y a un nègre qui joue la fatalité avec un grand couteau et je m'imagine que le pauvre amant est désolé de ce meurtre raté qui aurait si bien tranché le fil de ses perplexités délicatement littéraires.

**L'Ile tombée du ciel**, par H.-J. Magog. Une amusante fantaisie à la Wells où des génies invisibles font le bien avant de rentrer dans les éléments. Une comète rencontre la terre et n'y laisse qu'un morceau d'elle-même, mais c'est le bon.

**La Ninon d'aujourd'hui**, par Gabriel Réval. Il est inutile de prévenir le lecteur, car ce récit des amours de la

*Rosalba* n'est pas de l'auteur de *l'Infante à la rose.* C'est tout de même joli et très leste, à la bonne manière du temps.

**La haine amoureuse**, par Rachilde. Je m'excuse, naturellement, d'en ajouter un, mais, Dieu merci, je ne suis pas obligé de le lire !

RACHILDE.

## *THÉATRE*

La lettre et le triolet de M. Silvain. — AU VIEUX-COLOMBIER: *La Maison Natale*, pièce en trois actes, de Jacques Copeau. — AU THÉATRE CORA-LAPARCERIE: *Le Tigre et Coquelicot*, de Charles-Henry Hirsch. — AU STUDIO DES CHAMPS-ELYSÉES: *Le Club des Canards Mandarins*, d'Henri Duvernois et Pascal Forthuny — AU THÉATRE DES ARTS: *L'épreuve du bonheur*, de Henri Clerc.

M. Silvain, doyen de la Comédie, a écrit au *Mercure de France.* En tant qu'épistolier, M. Silvain est infatigable; c'est plutôt comme tragédien qu'il manque de jarret et de poumon. Le temps est proche où il faudra prendre cet acteur vénérable aux aisselles pour le relever après les scènes de passion.

Mais M. Silvain, immortel Brichanteau, jouera tout de même; il jouera jusqu'à sa dernière dent et crèvera devant le public son ultime sous-ventrière; il jouerait entre deux infirmières; il jouerait sur un brancard, dans une petite voiture. Que dis-je! une petite : une grande et la suprême voiture. Et il sera sans doute tenté de dire, en arrivant comme chacun au Père-Lachaise : « M'avez-vous vu dans mon corbillard? »

Mais revenons, s'il vous plaît, au Silvain des lettres et épigrammes. On sait qu'il a, ces temps derniers, criblé de vers scatologiques MM. Paul Souchon, Adolphe Brisson, Emile Fabre, René Doumic, Jacques Fenoux, Pierre Scize, Gabriel Boissy, Louis Breauquier et votre serviteur. Tout cela sans colère, dit-il. Je le crois. Il faut même penser qu'il y apporte cette espèce d'allégresse qui, chez certaines natures, accompagne les moindres assouvissements. M. Silvain manie, si j'ose dire, certains mots avec un plaisir trop évident pour que nous puissions douter de son humeur. Il ressemble en cela, comme en toutes choses, à feu Frédéric Masson, son contemporain. L'homme aux tabatières et le postillonneur dramatique se ressemblent en ceci qu'ils badinent avec la même grâce et « rectifient » dans un même style. Les amateurs d'autographes et même les historiens des mœurs y trou-

veront leur compte plus tard. On recherchera ces épitres cambronnesques et ces petits courriers libidineux. Ainsi nos enfants se feront, grâce à ces papiers, une idée de ce qu'étaient au lendemain de la guerre les habitudes de langage d'un Doyen du sociétariat et d'un secrétaire perpétuel.

Je dois, en bonne vérité, dire que la dernière de M. Silvain est d'un autre ton et plus drôle. On me permettra d'en offrir le *bis* aux lecteurs du *Mercure*. On n'a que trop rarement de ces aubaines.

Asnières, mercredi 9 janvier 1924.

Monsieur le Directeur,

Me voilà en passe de devenir un des rédacteurs les plus fréquents du *Mercure de France*.

Que me veut M. Béraud ? Je n'achète pas ses livres. Pourquoi vient-il au théâtre quand je joue ?

Ce gros homme, jeune encore, me dit-on, a le corps tout gonflé de bile. Conseillez-lui Vichy ; cela le rapprochera de Lyon. L'air de Paris ne lui vaut rien (1).

Et, à l'occasion de la nouvelle année, je lui souhaite ma bonne humeur, s'il veut durer.

Béraud brait. Quel bruit ! Quel entrain !
Mais je me ris de sa colère
Et le renvoie à son pétrin.
Béraud brait. Quel bruit ! Quel entrain !
Plus ses insultes vont leur train,
Moins elles sont pour me déplaire.
Béraud brait. Quel bruit ! Quel entrain !
Mais je me ris de sa colère.

SILVAIN.

M. Silvain, on le voit, me reproche d'être gros, d'être fils de boulanger et de n'être point natif de l'Ile-de-France. Au surplus, de braire. Pour qui a vu et entendu le Parisien de pur sang svelte et mélodieux nommé Silvain, ces griefs témoignent de cette sorte de délire qui laisse pensifs les psychiatres les plus culottés et conseille aux manufacturiers de Saint-Gobain de pulvériser leur production. M. Silvain, comme on dit, ne s'est jamais regardé dans une glace. C'est, d'ailleurs, ce qui explique la durée d'une carrière qui confine à l'exhibitionnisme. Je me suis laissé raconter

(1) C'est le grief que font à chacun MM. Silvain et Pierre Weber. Notons qu'il n'est plus, de nos jours, que les israélites et les gens de Figeac pour croire au « parisianisme » et jouer encore aux boulevardiers.

que notre Burrhus répète, chez lui, dans une pièce dépourvue de tout mobilier. On n'y distingue qu'un ustensile de son invention : le *phonoclaque*. Lorsque M. le Doyen a expectoré sa tirade et bien arrosé Racine, il déclanche l'appareil, dont les disques « enregistrés » par Louise, le jardinier et le capitaine des Pompiers d'Asnières, imitent la grisante clameur d'une salle en délire. M. Silvain s'offre six ou huit rappels. Après quoi, il referme le phonoclaque et tourne un triolet vengeur à l'adresse de ce gros bilieux d'Henri Béraud.

Je n'aurai la faiblesse de répondre à mon illustre correspondant que sur un point de sa lettre : « Que me veut le critique du *Mercure*. Pourquoi vient-il au théâtre quand je joue ? »

Je conçois que M. Silvain pose la question. Il devrait la poser non seulement à moi, mais à tout le monde. Pourquoi diable va-t-on aux Français lorsque ce vieillard au crâne de brique, aux bras poilus, au ventre turgescent, aux jambes molles et à la voix refoulante, massacre les textes les plus bellement sonores de notre langue ? Oui pourquoi ?

On ne canote pas sur les rivières débordées, on ne se dérange pas pour ouïr le ramage de la chouette, on ne recherche pas les invitations d'un huguenot végétarien, on ne va pas aux tribunes de la Chambre lorsque l'honorable M. Pinard doit parler de la dépopulation... Alors pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ?

Un très vieux chef de claque devenu manchot par l'usure professionnelle m'en a fourni la raison, qui est, je l'avoue, moins d'expérience que de simple bon sens : la *Comédie-Française* n'est pas un théâtre de vedettes ; c'est un théâtre de compagnie et de répertoire. Sa clientèle préfère assurément les bons acteurs. (Elle fait aux jeunes de la Maison des succès qui le prouvent.) Mais elle supporte les pires. Il existe, au parterre des Français, une tradition charitable. On y souffle peu dans les clés forées et jamais pour blâmer les vieillards. C'est très bien ainsi ; et ce serait encore mieux si les vieillards ne s'opiniâtraient à confondre ménagements et encouragements. Cela, en tout cas, explique comment le plus increvable des tragédiens pneumatiques peut sans encombre lâcher ses *humph* et ses *pfft* devant un public à jamais résigné. Voilà l'explication.

En ce qui concerne ma propre présence au théâtre, j'ai mes raisons que je veux bien confier à M. Silvain, comme s'il était

en âge de les comprendre. Si je vais au théâtre quand il joue, ce n'est pas, je lui en donne mon billet, par plaisir. C'est par devoir. M. Duflos avait, l'an passé, posé à mon confrère Boissy la même question. On lui fit la même reponse. Ces messieurs sont chez eux dans un édifice national, c'est entendu. Je n'y veux rien reprendre, trouvant, au contraire, que le système corporatif des Comédiens-français soutenu par les deniers de l'Etat réalise, une des meilleures institutions de notre pays. Mais s'il est vrai que tous les acteurs et tous les auteurs sont exposés aux griefs de la critique, il est évident que les comédiens officiels doivent, plus que tous les autres, se soumettre à cette incommodité. M. Silvain qui, de même que ses camarades, se proclame sinon royaliste, du moins louis quatorzien, doit savoir qu'au temps à jamais regretté des carrosses, des lieutenants de police et du Fort d'Evêque, l'insolence était pour les comédiens un luxe assez onéreux. Il est vrai qu'en ce temps-là on n'eût guère toléré, sur la scène, la présence de certains poussahs édentés, qui avec des trombines à faire venir le diable et des bedaines à désespérer les chanoines eussent osé paraître sous la chlamyde et le cothurne. Un tragédien se fait respecter par sa beauté et par sa noblesse. Nous en avons connu un qui se montra digne des grands aînés. C'était Mounet-Sully. Quand il mourut, la tragédie suivit son cortège en pleurant ; et, après les funérailles, elle n'est pas revenue. Il est tout à fait triste, il est quasi lugubre, de proposer des exemples à un homme de l'âge de M. Silvain. Voilà pourtant où il nous réduit. Il est temps pour lui de songer aux exigences de son état. Il n'est pas possible que M. Silvain n'ait, du magnifique et poignant déclin de son prédécesseur au doyennat, tiré aucune leçon. Tout lui conseille, avant la retraite, de demander au souvenir de Mounet le secret de vieillir dignement. Ce que j'en dis, c'est pour son profit, non pour ma tranquillité. Je crois bien que jamais plus ici je n'écrirai le nom de M. Silvain. Il me consacrerait un volume de iambes que je ne lui répondrais pas. Le gros Béraud est plus philosophe que le gros Silvain, c'est assez connu. Et il tarde à chacun que nous parlions d'autre chose.

HENRI BÉRAUD.

§

Cette pièce de Jacques Copeau que mon ami Henri Béraud ne put voir, je l'ai entendue, moi, le jour de la répétition générale.

C'était en matinée. Tous les critiques de tous les quotidiens étaient là, et ce sont, vous le savez, de grands auteurs dramatiques, de ceux qui fournissent sa pâture au Boulevard. Ces habiles confectionneurs de pièces avaient leur air des grands jours, qui est assez alarmant. Il faut, pour bien comprendre les sentiments qui agitaient ces Messieurs, vous rendre compte que chacun avait sur le cœur un ours dédaigné par le maître du lieu, ou, à tout le moins, une « intention d'ours » — cette langue parisienne est bien jolie ! — que seule leur pudeur ou le juste sentiment de leur indignité les avait contraints à laisser dans les limbes.

Il est clair que, lorsqu'on s'est acquis, par d'excessives sévérités, la réputation, comme M. Copeau, d'un juge difficile, il devient très malaisé de fournir à la foule de ses justiciables un exemple tiré de son propre fond. Nous avions tous l'impression que M. Copeau allait s'avancer sur son proscenium en ciment et, nous foudroyant du regard, ainsi qu'il s'y entend, nous crier :

— Regardez, Bélîtres que vous êtes, je vais vous apprendre votre métier.

Malheureusement, comme dans l'exemple fameux du capitaine et du conscrit, M. Copeau ayant épaulé et visé, a raté la cible. Il n'a plus qu'à se retourner et à nous dire : « Voilà comme vous faites ! » Mais j'arrête ici le parallèle. Si le maître du Vieux-Colombier en arrivait là, je dirais que sa modestie passe les bornes. Ils sont rares, bien rares ceux qui, aujourd'hui, pourraient écrire **la Maison Natale**. Simplement je poserai cette question à M. Copeau, coutumier de la plus rude sincérité envers lui-même : « Cette pièce, signée d'un inconnu, l'auriez-vous reçue et jouée ? »

Et je sais bien la réponse qu'on me ferait.

Est-ce à dire que M. Copeau n'a point d'excuses ? Ah ! si ! Et les plus grandes, les plus propres à faire réfléchir les honnêtes gens. D'abord, le temps qui a séparé la conception de l'exécution. Sans aucun doute, la première idée de cette pièce a effleuré M. Copeau au seuil de l'adolescence, environ vers le temps que M. André Gide, son ami, mettait la dernière main à sa parabole du *Retour de l'Enfant Prodigue*. Cela se voit du reste au dernier acte de *la Maison Natale*, où la situation, trait pour trait, se superpose à celle des dernières pages gidesques. Je commence à éprouver, sans avoir autant avancé dans la vie que M. Copeau, combien on varie, et quelles subtiles métamorphoses subissent les

idées, les sentiments, les opinions d'un jeune homme, au cours de ce lent mûrissement. Les conceptions de l'adolescent se cristallisent en son for, mais, peu à peu, par enrichissement, par appauvrissement dans certains cas, elles évoluent. A-t-on gardé les idées de sa jeunesse ? C'est alors le mode d'expression qui les travestira.

M. Copeau, lui, détourné soudainement de sa voie juvénile par cette passion des choses de la scène qui l'empoigna après le succès de ses *Frères Karamazow*, ouvrier de ce miracle que reste, en dépit de tout, l'œuvre réalisée par le Vieux-Colombier, dévoué corps et âme, nuit et jour à cette tâche sans répit, il laissa durcir en lui, s'indurer et coaguler un projet où, jadis, l'air, le sang, l'allégresse de la vie devaient circuler. Sans doute y pensait-il, de temps en temps, mais comme à une tâche durable, qui peut attendre, qu'on retrouvera au même endroit. C'est comme un établi où le travail commencé séjourne ; et on l'aime, ce travail, et on y songe, quelquefois on vient le voir, le soupeser, on en parle, on l'achèvera au premier jour. Et puis voilà qu'un matin on se sent la volonté d'en finir. On empoigne la pièce dégrossie, on souffle sur la poussière... et on s'aperçoit que le bois a joué, que les outils ne coupent plus, ou que le bras a perdu son habileté.

Ou bien, qu'on n'aime plus cette façon ancienne de travailler, qu'on la condamne chez les autres, qu'on est navré de la retrouver chez soi...

*La Maison Natale* traite de l'impossibilité qu'il y a, pour les membres d'une même famille — et qui s'aiment, — de se comprendre.

Remarquez que l'idée est de celles qui animent les tous jeunes gens pressés de s'affranchir de la tutelle paternelle. Qu'on a vite fait à cet âge de trancher la question : « Mon père et moi, nous ne parlons pas la même langue. » Parbleu ! L'un parle celle de l'expérience, l'autre celle du désir.

Remarquez aussi que c'est une idée qui, littérairement, a vieilli. Jules Renard a écrit *Poil de Carotte* ; et l'aventure a paru bouleversante à tous nos aînés, de ce fils et de ce père qui se dirigent à tâtons l'un vers l'autre, à travers la forêt des malentendus. Je ne risque pas grand chose à affirmer que ce conflit n'est plus fait pour toucher beaucoup les jeunes hommes d'aujourd'hui. La guerre nous a montré des pères anxieux pour leurs

fils soldats, des fils collégiens, étouffés trois fois l'an par les rudes et déchirantes embrassades des papas en bleu horizon. Les relations de père à fils ont retrouvé un goût primitif, une saveur mortelle et sanglante, qui renvoie les petits malentendus d'autrefois au magasin des accessoires.

Mais au Vieux-Colombier, — les costumes des acteurs le prouvent, — nous sommes aux environs de 1905. Dans la maison qu'on nous ouvre, vivent un vieux grand-père, confiné sous les combles, un chef de famille, son gendre, autoritaire, malade et — sous cette écorce rude — très jaloux d'affection ; une mère, muette et résignée, leur fils et leur fille. Le grand-père, douce figure usée, dépossédé de toute autorité, s'amuse avec un petit théâtre de marionnettes et évoque le passé en défripant les petites robes portées jadis par sa fille. Le père est partagé sans cesse entre son autoritarisme farouche et — le trait est juste, touchant, vrai — son besoin d'affection, et la colère où il est devant les réticences de son fils. Nous apprenons aussi que deux de ses enfants ont jadis quitté la maison, rebutés sans doute par cette atmosphère roide et sèche. La petite fille a fort peu de consistance, ainsi qu'il convient dans un âge aussi tendre.

Les personnages, posés de la sorte, sur l'échiquier dramatique, n'évolueront point. Leur position respective reste la même. Mais cela nous vaut de beaux instants : quand le petit-fils questionne son grand-père, et qu'on entend la terrible voix paternelle appeler l'enfant désobéissant ; quand le vieux Félix Darouge et son gendre Bernard Hersent s'affrontent — et l'auteur a su marquer d'une inexprimable grandeur à ce moment la figure de l'aïeul ; quand, aux premières menaces de la mort qui doit emporter Bernard Hersent, sa femme, jusque-là muette et résignée, laisse rompre ses digues à un torrent de sensibilité, d'amour, de récriminations tendres, de sincérité affectueuse ; quand la mort est dans la maison, que les proches s'entremettent, que les inférieurs, une seconde sans chef, viennent chercher ordre et direction ; quand le fils aîné revient, à son tour, et pleure et demande pardon à la mère et que tremblante la mère le berce comme un tout petit ; quand le plus jeune fils, ivre de désirs, ramasse la besace du frère revenu, prend son bâton, et s'en va sur les routes à sa place.

Oui, de beaux instants — et pas de liens entre eux ; des morceaux, comme disent les peintres, mais rien que cela. Nous ne

devons pas le cacher : de celui qui tant de fois nous surprit par ses vigueurs — ah ! je les approuve presque toutes ! — nous attendions davantage. Qui ne voit, en effet, et lui le premier, qu'il tourne le dos à cette libération du poète dramatique qu'à sa suite nous avions érigée en dogme. Nous nous étions fait une esthétique du théâtre (et ce sur ses propres conseils) infiniment plus claire, plus ordonnée, accordant plus de part à la grandeur, répugnant à l'accidentel. Or l'accidentel, l'anecdote est partout dans la *Maison Natale*, comme dans un drame du Théâtre Libre. Il est dans le petit théâtre et les petits souvenirs du vieux, dans ce qui paraît des soucis financiers et industriels d'Hersent qui n'ajoutent rien à l'action ni aux caractères, dans le personnage de l'oncle, dans le retour du fils perdu... A un tel drame il fallait de grandes lignes, un souffle biblique, une architecture humaine sans fioritures, sans enjolivements. Je songe à ce que, d'un tel sujet, Claudel, par exemple, eût pu faire.

On peut, comme d'habitude, louer sans aucune réserve les interprètes du Vieux-Colombier. M. Copeau est émouvant, M. Bacqué, encore qu'il crie un peu trop, a de la grandeur, M. Bouquet est, de pied en cap, et symboliquement la Famille avec un F majuscule, M. Le Goff a une allure épuisée très « Enfant prodigue », M. Vitray fait beaucoup avec peu de chose, M^lle^ Garcia est acide à souhait, et M^me^ Barbiéri est bien touchante.

Un jeune acteur, M. François Vibert, qu'on avait déjà applaudi souvent : dans le *Menteur*, dans *la Nuit des Rois*, dans les *Karamazow*, a surpris bien des gens par son jeu d'une sincérité, d'une simplicité, d'un naturel et d'une force absolument hors de pair. Une création comme celle qu'il fit d'André Hersent confère une très grande classe à un comédien.

Le décor était, comme toujours, parfait, et tout habité de ces lumières qui vivent et peignent sur les murs, comme le soleil dans sa course, les instants les plus fugitifs des jours.

On sait qu'après la *Maison Natale* on a pu observer deux revirements significatifs chez deux critiques dont la position, dans le débat, était intéressante. Il s'agit de M. Lucien Dubech, critique de l'*Action Française*, et de M. Fernand Gregh, lequel opère dans une feuille littéraire dont j'aurais dit la pertinence quand on saura que ses directeurs demandèrent récemment de la copie à... Marcel Schwob. M. Dubech était un coïspélique fervent.

M. Gregh accablait de brocards humanistes M. Copeau. Sitôt le rideau tombé sur le troisième acte de la *Maison Natale*, ces Messieurs changèrent bruyamment de camp. Le critique du journal monarchiste criait haro sur le Copeau, et celui de la feuille spirite qui attend la suite du *Livre de Monelle* le portait aux nues.

Voilà, je gage, une apothéose qui parut cruelle à M. Copeau. Qu'il se console en songeant qu'il en est désormais ainsi pour tout ce qui touche au Vieux-Colombier. Ses amis de la première heure le quittent. La critique se prend pour lui d'une singulière désaffection. La troupe gloussante des snobs, ayant découvert le cirque et la danse classique, porte ailleurs ses dindonnements. En revanche le public commence à connaître le chemin du quartier Saint-Sulpice. C'est un fait. On joue, chez Copeau, devant des salles pleines. Et ce n'est plus le gratin des jeunes revues, l'écume des bars de lettres, le salpicon des salons littéraires qui passe au guichet, mais bien le public ordinaire — un peu mieux choisi peut-être — mais pas sensiblement différent, après tout, de celui de Mme Cora-Laparcerie.

Car Mme Cora-Laparcerie fait recette. *L'Oiseau Bleu* comble les foules de cette mystique belge, de toutes la plus indigeste. Et le bon peuple de Paris avale ça comme de la mousse de bière. Je dis mieux: il le préfère aux meilleures recettes connues pour l'apâter. M. Charles-Henry Hirsch, dans ce même théâtre, a connu toutes les rigueurs d'un demi-succès avec l'adaptation qu'il avait faite de son beau roman : **Le Tigre et le Coquelicot.** Dans l'ordre de ce qu'une excessive consommation nous a contraint à nommer péjorativement l'apacherie, M. Charles-Henry Hirsch fait figure de précurseur. Quand il écrivit *Le Tigre*, les messieurs des fortifs n'encombraient pas encore les théâtres et les music-hall — en attendant les romans couronnés par l'Académie, l'écran des cinémas et la *Revue des Deux Mondes*. Puis, *Le Tigre* était issu des mains d'un maître écrivain. C'était de la belle ouvrage, à tenons et à mortaises, tout autre chose que les vernis-martin d'aujourd'hui. Je dois à l'auteur de constater que ces qualités se retrouvaient dans le drame du Théâtre Cora... On lui a préféré les lions végétariens de *Théodora* et la candeur truquée de l'Oiseau d'azur que vous savez...

§

Il faut maintenant que je vous parle en dix lignes, parce que

j'ai peu de place et parce que la pièce, après une très honorable série de représentations, a quitté l'affiche, d'une comédie d'Henri Duvernois et de Pascal Forthuny : **Le Club des Canards Mandarins.** Forthuny est un vieux Chinois — je parle métaphoriquement, mais il est certain qu'il est versé dans les choses du Céleste Empire autant que l'était M. Ségalen, qui pourtant... Quant à Duvernois, c'est un des premiers écrivains de ce temps, vous le savez comme moi. Leur pièce était exquise comme un bonbon, acide et parfumé aux essences inconnues d'Extrême-Orient. On la jouait dans un charmant décor de M. Komissarjewski. Et c'était un théâtre neuf, le Studio des Champs-Elysées, qui nous l'offrit. Pour le théâtre, il est ouvert : allez le voir. Rien de plus gracieux, ni d'un éclat plus sourd, d'une richesse plus mesurée, ne peut exister. Eugène Marsan l'a défini en quelques mots : *Un théâtre de cour pour l'âge de l'automobile.* Si j'étais M. Hébertot, propriétaire et constructeur de cette merveille, ces huit mots seraient inscrits sur toutes mes affiches et, l'été venu, des avions les écriraient au ciel.

Je remets à un prochain article de vous parler d'une pièce que M. Henri Clerc a fait représenter sur le Théâtre des Arts, après qu'il en eut offert la primeur — selon un usage qui va se généralisant — au public de la bonne ville de Lyon : **L'épreuve du Bonheur.**

Mais je tiens déjà à constater qu'elle est, cette pièce, parmi celles qu'on retient, qu'on discute et qu'on aime. Le public, après la critique, a ratifié cette opinion. A quinzaine, dit-on au Palais.

Par intérim :

PIERRE SCIZE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Bernard Bavink : *L'Atomistique*, adaptation française par André Juliard, préface de Marcel Boll, Gauthier-Villars. — F. W. Aston : *Les Isotopes*, traduit par M^lle S. Veil, préface de Georges Urbain, Hermann. — A. Damiens : *Les Isotopes*, préface de Jean Perrin, Gauthier-Villars. — Niels Bohr : *Les Spectres et la structure de l'Atome*, traduit par A. Corvisy, Hermann. — *Atomes et Electrons*, rapports et discussions du Conseil de Physique tenu en 1921 à l'Institut Solvay (Bruxelles), Gauthier-Villars. — Mémento.

L'intérêt suscité à juste titre par la relativité et par ses remarquables conséquences avait quelque peu laissé dans l'ombre cet autre ensemble de théories, qu'on groupe habituellement sous

le nom générique d' « atomistique » et qui a envahi l'ensemble des sciences physiques, sans même parler des applications qui en résultent dans les domaines de l'industrie et de la biologie. C'était là une indifférence regrettable, car, si la relativité a rénové notre connaissance *générale* de l'univers, l'atomistique est un instrument merveilleux pour l'étude des phénomènes *particuliers*, puisque les théories corpusculaires s'efforcent d'expliquer la réalité tout entière, à partir des données de l'expérience et en les suivant pas à pas. Il n'est sans doute pas superflu de rappeler, en quelques mots, les propositions fondamentales, parfaitement établies dès aujourd'hui, qui constituent la base même de ces théories.

1° Pour des raisons qui nous sont encore obscures, il se trouve que l'univers est parsemé de volumes où l'énergie est extrêmement condensée : ce sont précisément ceux que, depuis l'antiquité, on désigne sous le nom de *matière*. Cette idée a été émise à peu près simultanément en Allemagne par Einstein et en France par Langevin (1913) et constitue la théorie de l'inertie de l'énergie ;

2° Il est hors de doute que cette forme de l'énergie qu'est la matière se résoud en deux espèces de particules électrisées : le corpuscule d'électricité négative, baptisé *électron* par Stoney (1881), et les *noyaux* (chargés positivement). La masse du premier trouve, en majeure partie, son origine dans sa charge électrique ; et il paraît bien en être de même pour les seconds (théorie électrique de la matière) ;

3° La radioactivité, à laquelle sont attachés les noms d'Henri Becquerel, de Pierre Curie et de Marie Curie (1902), nous fait assister à de véritables explosions spontanées de noyaux ; et Rutherford (1919) a montré qu'on pouvait utiliser ce phénomène pour provoquer d'autres transmutations, comme, par exemple, la transformation de l'azote en hydrogène. Il s'ensuit que les noyaux sont des agglomérations d'électrons (électrons nucléaires) et de corpuscules d'électricité positive, tous identiques, ou *protons*. Le proton n'est autre que le plus simple des noyaux, le noyau d'hydrogène, considéré jusqu'à nouvel ordre comme indécomposable, au même titre que l'électron. La théorie de l'unité de la matière, forme rajeunie de la vieille hypothèse de Prout (1815), affirme donc l'existence de deux constituants primor-

diiux, les mêmes dans tous les corps : le proton et l'électron.

4° On continue à dénommer *atome* un système — électriquement neutre — constitué par un noyau autour duquel, d'après une hypothèse émise tout d'abord par Perrin, gravitent un certain nombre d'électrons ; c'est à ces électrons satellites, dont le nombre varie entre un (hydrogène) et quatre-vingt-douze (uranium) qu'on attribue les propriétés optiques et chimiques de l'atome. Deux éléments isotopes sont formés d'atomes qui possèdent le même nombre d'électrons satellites, mais dont les noyaux sont différents (Soddy, Fajans, J.-J. Thomson, Aston) ; on connaît donc aujourd'hui des éléments distincts, dont les propriétés sont néanmoins identiques.

5° Dans certaines conditions, les atomes peuvent perdre un ou plusieurs électrons périphériques ou, inversement, fixer, à leur surface, un ou plusieurs électrons supplémentaires ; ainsi modifiés, ils deviennent des *ions* (positifs ou négatifs). La présence des ions a été mise en évidence dans les gaz (dits ionisés), dans les solutions salines (Arrhénius) et dans les cristaux (Madelung);

6° Il arrive souvent, par exemple dans les gaz, que quelques atomes se réunissent entre eux sous l'influence de forces électriques ; ces assemblages ou *molécules* sont animés de mouvements rapides et désordonnés et, en appliquant le calcul des probabilités aux principes de la mécanique, on retrouve, par une « théorie cinétique », les lois des gaz (Boltzmann, Gibbs), les lois des solutions (van' t Hoff) et les lois des émulsions (Perrin, Einstein).

7° Les principes de la mécanique, qui fournissaient des résultats absurdes quand on les appliqua à l'émission et à l'absorption des ondes électromagnétiques, furent aussi contredits par les propriétés de la matière aux très basses températures. Le seul moyen de sortir de cette impasse, c'est, comme le montra Henri Poincaré, de supposer, avec Planck, que les échanges d'énergie entre deux corpuscules ne peuvent s'effectuer que d'une manière discontinue, par sauts, par *quanta*. Cette paradoxale théorie paraît régenter l'ensemble des phénomènes physiques, et elle a permis au savant danois Bohr et à ses continuateurs de nous ouvrir des horizons nouveaux sur la structure des édifices atomiques : en particulier, les électrons n'émettent ou n'absorbent de la lumière qu'au cours de brusques passages d'une orbite sur une autre (atome de Bohr).

Tels sont les différents résultats dont la genèse et surtout les confirmations expérimentales sont exposées dans l'ouvrage de Bernard Bavink, qu'André Juliard (de l'Université de Bruxelles) vient de publier en français, précisément sous ce titre **l'Atomistique** : c'est un court récit, élémentaire, c'est-à-dire accessible à tout lecteur du *Mercure* sans compétence spéciale. Il y a lieu d'en louer la précision des termes, l'élégance de la forme et aussi la présentation qui est parfaite. Des Notes annexes, qui occupent une vingtaine de pages sur 150, donnent la démonstration des principales formules qui précisent les théories que je viens de passer rapidement en revue.

Ce petit ouvrage (1) constitue en quelque sorte une initiation du profane aux théories nouvelles : les trois exposés, tout récents eux aussi, dont il va être question, développent d'une façon fort accessible certains domaines particuliers de ces théories.

Il a paru successivement deux ouvrages sur **les Isotopes**. Le premier est dû à F.-W. Aston, le physicien qui a le plus contribué à l'étude des éléments isotopes non radioactifs et qui, pour ces recherches, s'est vu décerner le prix Nobel de physique en 1921 ; Mlle S. Veil nous en offre une remarquable traduction. Le second est rédigé par A. Damiens, professeur agrégé à l'Ecole de Pharmacie, qui s'est livré à un minutieux travail de bibliographie et nous présente l'ensemble du sujet en une exposition homogène et agréable à lire. L'un et l'autre de ces livres débutent par les radioéléments isotopes, car c'est de la radioactivité qu'est née la notion d'isotopie. Puis ils insistent sur les deux questions qui se posent actuellement : la *spectrographie de masse*, qui permet d'identifier les éléments par la déviation électrique des rayons positifs (constitués par des ions se déplaçant naturellement en ligne droite), et les essais de *séparation* des isotopes, principalement par diffusion et par distillation à basse température.

Nous n'avions jusqu'à présent aucune traduction française des travaux de N. Bohr, lauréat du prix Nobel 1922, qui a rénové la théorie des quanta en l'appliquant aux mouvements intratomiques. Sous le titre **les Spectres et la structure de l'Atome** viennent de paraître trois conférences, dont la première re-

(1) Je ne reviendrai pas sur les livres précédemment parus sur cette question et qui ont été analysés dans le *Mercure de France* (1er avril 1923).

présente l'état de la question en 1913, alors que la « théorie de Bohr » était limitée au spectre du plus simple des atomes, l'atome d'hydrogène. L'auteur étudie ensuite les principes de la théorie des quanta et ses applications aux perturbations subies par l'atome (actions des champs électrique et magnétique), ainsi qu'aux effets de relativité (Sommerfeld). La troisième conférence (octobre 1921) montre comment on peut expliquer les propriétés physiques et chimiques des éléments, en se fondant principalement sur la genèse des divers atomes à partir de leurs constituants universels ; dès avril 1922, Léon Bloch en avait publié dans le *Journal de Physique* un excellent résumé.

Enfin l'Institut international de Physique, fondé en 1912 par Ernest Solvay, a rédigé les rapports et discussions de son troisième Conseil (**Atomes et Electrons**) ; cet ouvrage s'adresse à des physiciens très avertis, qui seuls pourront suivre, non sans difficultés d'ailleurs, le développement d'idées encore en pleine gestation. La *Revue générale des Sciences*, dans son numéro du 15 juin 1923, en a donné un long compte rendu, qu'il serait utile d'avoir lu avant d'entreprendre l'étude du livre lui-même.

Mémento. — Il est déplorable que le traité fondamental de Sommerfeld, *La constitution de l'Atome et les Raies spectrales* (Blanchard), ait été si mal traduit : une moyenne de trois erreurs grossières par page et des phrases entières omises... Ce n'est pas là du travail scientifique. — Quant à l'ouvrage du docteur Achalme, *Les Edifices physico-chimiques* (Payot), dont les deux premiers tomes (I. L'atome ; II. La molécule) sont seuls parus, j'aurais préféré n'en pas parler, s'il n'était nécessaire de mettre les lecteurs en garde : les idées personnelles qu'on y trouve sont de la pure fantaisie, sans aucun rapport avec la réalité. Berthoud, dans le *Journal de Chimie physique* (Genèse, 30 novembre 1921), s'était déjà fait l'interprète de cette opinion, unanime dans le monde des physiciens. Il en est de même pour *la Dualité de la Matière* du docteur Jarre (Alcan) et pour les.... productions du capitaine Stefan Christesco (Alcan).

MARCEL BOLL.

## *SCIENCES MÉDICALES*

Dr J.H. Lacambre : *L'instabilité mentale à travers la vie et l'œuvre littéraire de J.-A Rimbaud*, Thèse, Lyon. — Dr A. Gaudncheau : *Contre un fléau : Comment on se préserve des maladies sexuelles*, Stock. — Dr Albert Chapotin : *Les défaitistes de l'amour*, Les livres pour tous. — Dr Louis Bory : *La Syphilis*, Félix Alcan. — L. Brodier : *J.-L. Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis, 1768-1837*, Maloine. — Louis Billon : *La grossesse et l'accouchement hors l'hôpital*, Maloine. — H.-J. Frossard : *Ma Gymnastique respiratoire*,

« Phonothérapie ». — *Faut-il manger cru ?* « Les Ecrits pour et contre ». — Dr. Pierre Mauriac : *Le Bordelais Pierre Desault 1675 1737*, « Revue Hebdomadaire ».

Quel malheur ! Des jeunes gens qui ne connaissent pas grand' chose de la science psychiatrique et qui ne savent pas comprendre la littérature commettent des thèses inaugurales aussi naïves que prétentieuses où, d'après deux ou trois livres de biographies, ils vous décortiquent la mentalité d'un grand écrivain comme ils pèlent un rognon ou un poumon. Celui qui prétend résoudre ce problème de Rimbaud, auquel s'est attaché notre ami Marcel Coulon, est vraiment affligeant. Il écrit : « à partir d'alors » et juge, avec une sinistre certitude, ainsi l'œuvre du poète : « irrégularité, excessivité des contrastes, incompréhension, recherche exagérée du rythme, étrangeté du style, individualisme ». Et voilà ! Dans son introduction le jeune médecin écrit : « D'aucuns nous trouverons (*sic*) le mauvais goût d'agiter d'une inutile curiosité le bas-fonds d'une conscience, et ceux qui n'élèvent point sur le pavois d'une gloire amène ou d'une douce célébrité le Poète de *Bateau ivre*, ne rencontrant dans cet essai qu'une tentative encore inhabile et maladroite, nous reprocherons (*sic*) de n'avoir pas voulu limiter la médecine à son cadre thérapeutique, et nous blâmerons (*sic*) encore de nous être exposé, pour répondre à des aspirations personnelles, à faire un mauvais devoir de psychologie. » Et ça continue ainsi. Mâtin ! Que diable, monsieur Lacambre, n'avez-vous pas choisi une thèse sur les fonctions intestinales ! Je vous fais grâce sur les développements psychiatrico-littéraires. Voilà qui va nous faire éreinter par M. Thibaudet.

§

Du Dr Gauducheau un petit livre très clair nous apprend comment on se préserve des maladies vénériennes : il détaille tous les moyens de prophylaxie et nous donne la formule d'une pommade préservatrice excellente : cyanure de mercure 0 gr. 10, thymol 1 gr. 75, calomel 25 gr., lanoline 50 gr., vaseline 100 gr.

Dans **les Défaitistes de l'amour**, le docteur A. Chapotin a mis le résumé de tout ce qu'il a pu lire sur l'amour physique et ses perversions, la prostitution, ses formes, ses dangers. C'est une sorte de catalogue.

L'attrait du volume, — encore un autre, — que le docteur Louis Bory consacre à **la Syphilis** est dans les fort belles pages dans

lesquelles l'auteur décrit la psychologie du malade. La forme aiguë du drame vénérien chez le fiancé, chez le mari, chez la femme, la forme chronique avec ses obsessions, forment deux admirables chapitres qui manquaient jusqu'ici à la littérature pourtant si encombrée du mal vénérien.

§

**J.-L. Alibert, médecin de l'Hôpital Saint-Louis,** professeur à la Faculté, fut au début du XIX[e] siècle un homme heureux. Il eut tous les honneurs et mourut dans la peau d'un baron. Le D[r] Brodier lui consacre un livre tout à fait remarquable qui aide grandement à l'histoire de la médecine à cette époque. Ami de Cabanis et de Thouret qui était à la tête du Comité des Hôpitaux, élève de Pinel, grâce à ces belles relations, Alibert, méridional intelligent et ardent, fut nommé médecin-adjoint à l'Hôpital Saint-Louis en 1801. Il lui fallut à peine un an pour être titularisé. Saint-Louis était à cette époque une sorte de tout-à-l'égout médical où disparaissait tout ce qui était chronique et qui affectait la peau. Observateur sagace, Alibert se passionna pour les maladies cutanées, en fit des descriptions imagées, essaya d'une classification qui fut célèbre grâce au fameux tableau de « l'arbre des Dermatoses » et, sa vitalité, son éloquence, sa gesticulation aidant, attira à son cours des élèves de toute l'Europe. C'est lui qui créa vraiment l'enseignement dermatologique en France et lui donna pour siège définitif l'Hôpital Saint-Louis. Il dépensa plus de trois cent mille francs à l'édition d'un fameux livre intitulé : *Description des maladies de la Peau observées à l'Hôpital Saint-Louis, et Exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement*. Son apparition fit grand bruit dans le monde médical. L'œuvre fut publiée en douze livraisons au prix, élevé pour l'époque, de 50 francs chacune. Alibert, parmi de nombreuses publications, avait déjà donné des *Eléments de thérapeutique* qui eurent plusieurs éditions. Plus tard il écrira sa fameuse *Physiologie des passions*. Aimant parler et écrire, avec un savoureux accent méridional et dans un style pompeux et pittoresque, emphatique, boursouflé, garni de citations et de tirades, il a régné sur la dermatologie. Il eut comme clients Marie-Joseph Chénier, atteint de « cardiectasie », M[lle] Contat, Bernardin de Saint-Pierre, qui souffrait d'une bronchite chronique, l'abbé Morellet, qui éprouva à 80 ans un prurit tel, qu'il se

levait au milieu de la nuit pour se faire éponger avec de l'eau froide, et qui écrivait à Alibert : « Je suis sur le gril et j'endure le martyre de saint Laurent », Marceline Desbordes-Valmore *à qui il conseilla d'écrire comme seul moyen de guérison*, Mlle Janin, actrice du grand Opéra, qui portait à la partie supérieure de la région sternale une chéloïde qu'elle cachait soigneusement avec un médaillon, afin que cette disgrâce de la peau ne fût point aperçue des spectateurs, Talma, atteint d'un rétrécissement du rectum, etc... Alibert, très répandu, fit partie de la petite société qui s'était formée autour de Ducis, s'adressa pour illustrer ses ouvrages aux dessinateurs et aux peintres les plus renommés de son temps : Berthon, Devéria, Bergeret, Lefèvre, Conché. Il fréquenta le salon de la marquise de Condorcet. Il fut l'ami de Mme de Genlis. Il patronna Elisa Mercœur et s'efforça de mettre en valeur la blonde et jolie Louise Renoil, plus connue sous le nom de Louise Colet, alors dans tout l'éclat de ses 20 ans. Bref, un type d'officiel intelligent et aimable à qui tout fut facile et dont le nom mérite d'être conservé.

§

C'est avec le sens pratique né d'une grande expérience de clientèle que le docteur Louis Billon analyse le grand drame de **la grossesse et de l'accouchement**, heureux aussi bien que tragique, *hors l'hôpital*, c'est-à-dire là où chacun a sa responsabilité, la jeune femme, la garde, la sage-femme et l'accoucheur. Tout y est minutieusement décrit. Chacun y étudiera son rôle. C'est pratique, clair et très vivant.

§

M. H.-J. Frossard, dans son excellent fascicule sur la Phonothérapie, montre les bons effets de la **Gymnastique respiratoire** par le chant : sur la digestion (par le diaphragme), sur les combustions, sur la circulation, sur les fonctions nerveuses. Il insiste sur l'influence du fonctionnement du larynx et du diaphragme sur la glande thyroïde et les surrénales, et par elles sur le système sympathique, et conclut, selon l'Evangile de saint Jean : « Au commencement était le Son... en lui était la vie... et le Son était Dieu.... » Cet homme a la foi.

§

C'est une heureuse idée des éditeurs d'avoir consacré le deuxième numéro de cette intéressante et si originale publication :

*Les Ecrits pour et contre*, à ce problème de l'alimentation qui préoccupe tant de gens et d'une façon si justifiée : **Faut-il manger cru ?**

A cette question le Professeur Richet, les docteurs Toulouse, Suzanne Dejust et Edouard de Pomianne, le chimiste-biologiste Mono répondent avec toute l'autorité que leur confère leur passé et défendent chacun leurs idées personnelles sur ce point d'hygiène capital. Au public de conclure après avoir lu ces études si vivantes où le pour et le contre sont exposés pour notre plus grand profit.

Et surtout qu'il continue, ce bon public, à manger comme ses ancêtres. Rien n'est plus dangereux qu'une théorie scientifique sur ces questions. Un livre sur les variations des spécialistes à propos de notre alimentation et des divers régimes ne manquerait pas de saveur (c'est naturel) et les ironistes y trouveraient leur compte.

§

Le Dr Pierre Mauriac, le frère de l'auteur de *Genitrix*, tient de famille un talent littéraire indiscutable. Brillant agrégé à la Faculté de Médecine de Bordeaux, il se livre à l'étude de l'Histoire de la Médecine et s'intéresse aux relations de la pathologie et de l'inspiration. J'ai fort apprécié, dans la *Revue Hebdomadaire* du 3 novembre 1923, son article sur *Marcel Proust et la Médecine*. Au hasard d'une flânerie sur les quais de Paris, il découvrit un livre d'un médecin de Bordeaux du premier tiers du XVIIIe siècle, **Pierre Desault**. La lecture l'enthousiasma. Il se procura les trois volumes de son nouvel ami et chercha à nous faire connaître un homme que tous ses collègues de Bordeaux eux-mêmes (sauf les Drs Arnozan, Sabrazès et Durodié) ignoraient complètement. Pierre Desault, homme d'observation, a disserté sur la goutte, sur la pierre des reins et de la vessie, sur la rage, sur les maladies vénériennes et sur la phtisie. Thérapeute prudent, Desault fut un hygiéniste remarquable, et surtout un admirable clinicien qui eût été plus connu s'il avait été professeur. Par ces temps de renouveau de l'hépatisme, note Mauriac, il est curieux de constater la place prépondérante que Desault accordait au foie en physio-pathologie. « Mais il est deux titres qui suffisent à la gloire de Desault et le classent au niveau des plus grands. Ce sont ses idées sur la phtisie et sur

les maladies contagieuses. » Cent ans avant Bayle et Laennec (j'ai appris hier qu'il ne faut pas de tréma sur le nom de Laennec, mon cher confrère), Desault montre très nettement que la lésion fondamentale de la phtisie est le tubercule, et que l'ulcère n'est qu'une lésion secondaire, un stade évolutif du tubercule ; et, « observateur génial qui a ouvert bien des corps, il a vu que plus la tuberculose se montre d'emblée virulente, moins on trouve d'ulcère, parce que le malade est mort avant d'avoir eu le temps d'en faire... Quelle avance sur ses contemporains et même sur la plupart des médecins du XIXe siècle ! » Il affirme la contagiosité de la tuberculose. Enfin il a la claire vision de l'origine microbienne de certaines maladies. Il ne croit pas à la génération spontanée.

Comme Alibert, Desault est lettré. Ce petit médecin de province écrit un latin savant, cite Montaigne, Molière et La Bruyère, invoque Descartes et Malebranche ; célibataire sans besoins et sans ambition, il a des principes déontologiques sévères.

Trop indépendant et trop intelligent, ce révolutionnaire, qui trouvait cent ans avant des choses qui devaient illustrer des officiels de l'avenir, fut combattu par la Faculté. Andry lui reproche ses citations latines, Petit, censeur royal, montre son effarement, Astruc, médecin du roi, professeur à la Faculté de Paris, chirurgien consultant des armées, l'insulte parce que Desault soutient l'origine microbienne de la vérole. Quelle audace avait ce petit médecin sans titre, de dire que la vérole était contagieuse ! Desault se défendit courageusement : « Je paraîtrai vraiment bien audacieux, moi, dont le seul titre est d'avoir revêtu la toge doctorale de l'Université de Bordeaux, de m'élever contre un adversaire valeureux, célèbre non seulement en France, mais aussi dans les Académies étrangères, et l'on ne me taxera pas tant de témérité que de folie à me voir, pour mon premier combat, défier un ennemi rompu à toutes les ruses de la discussion. Cependant je ne puis permettre et ne supporterai pas de voir mon enfant couvert d'injures : si, en effet, comme le dit Aristote, les oiseaux eux-mêmes se battent avec acharnement pour défendre leurs petits, il est naturel que moi-même, pour défendre mes livres, je me lève, surtout lorsque ni l'amour de la louange, ni la crainte ne m'animent. Quoi qu'il en soit, l'audace supplée à mes forces. » Astruc eut la lâcheté d'attendre la mort du méde-

cin provincial pour l'assassiner du bout de son pontificat parisien. Il le fit passer pour un agité, un charlatan vendant des remèdes secrets. On est toujours un agité quand on considère les titres comme des béquilles indispensables aux médiocres.

Pierre Desault méritait d'être tiré de l'oubli. « L'esprit tyrannique et ridicule de la Faculté parisienne, conclut Mauriac, n'étouffa pas en lui la grande honnêteté, la plume indépendante du médecin qui n'est d'aucune école et asservi à aucun pontife, le large bon sens du provincial qui juge de haut et de loin les agitations des chapelles scientifiques. »

Cette remarquable monographie historique est riche d'enseignements applicables à toutes les époques et à toutes les professions.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Eugène Mathon et autres : *Vers les Etats généraux*, Nouvelle Librairie Nationale. — Corentin Guyho : *Parlementarisme et République*, A. Colin. — Rosenthal : *Faisons fortune !* Payot. — Henry Bordeaux : *La glorieuse misère des prêtres*, Bloud. — Abbé Ferdinand Renaud : *Les Associations diocésaines*, Dunod. — Mémento.

Sous le titre **Vers les Etats Généraux**, un groupe de publicistes, qui s'est constitué de sa propre autorité en *Comité national des Etats Généraux*, a publié une série d'exposés prononcés par une dizaine de ses membres à des réunions organisées en octobre dernier, et il convient tout d'abord de préciser ce dont il s'agit, car cette appellation d'Etats généraux prête à confusion.

Il n'est pas question, heureusement, de ressusciter l'Ancien Régime avec ses trois ordres clergé, noblesse et tiers état, ni même, du moins ouvertement, de renverser la République, mais il pourrait bien s'agir de remplacer notre régime démocratique et parlementaire par un système d'organismes professionnels qui supprimerait ce que nous entendons aujourd'hui par souveraineté et représentation nationales, et ceci demande quelque attention. Le mot d'ordre : *En dehors et au-dessus des partis*, n'est pas suffisant à nous rassurer, car il est revendiqué, si je ne me trompe, par des gens qui voudraient supprimer tous les partis et toutes les opinions, sauf celle d'un roi qui serait bien entendu la leur. Cette mise en marche vers les Etats généraux et sans doute

aussi vers la monarchie plus ou moins absolue aurait dû donner à réfléchir à certains membres du Comité.

Certes il n'y a rien de plus estimable que l'intérêt des *familles*, et celui des *régions* et celui des *professions*, mais il n'y aurait rien de plus déplorable qu'un régime où professions, régions et même familles feraient tout ce qu'elles voudraient chacune dans son domaine, ou finiraient vite, seul moyen de sortir de cette pétaudière, par laisser faire tout ce qu'il voudrait au pouvoir chargé, en dehors et au-dessus des partis, d'harmoniser leurs intérêts divers. Donc la triplice articulée qu'on nous propose n'est pas à accepter. Quant à choisir l'un de ces trois ordres pour transformer ces nouveaux Etats généraux en Assemblée nationale, je me demande lequel devrait être préféré. Le régionalisme poussé à l'extrême n'aurait d'autre résultat que de détruire l'unité nationale. Le familisme serait préférable, mais comment choisir les représentants ? les tirer au sort parmi les pères de familles nombreuses ? prendre les pères des familles les plus nombreuses ? personnellement, je ne dis pas non, mais le pays serait-il de cet avis ? Et quant au professionalisme, l'idée même de se faire gouverner par des délégués de corporations et de soupeser, pour une réforme de Code civil ou un vote de crédits, les opinions comparées par exemple des médecins, des dactylographes, des viticulteurs, des douaniers et de cent autres catégories aussi disparates, me semble une des inepties les plus colossales qu'une cervelle humaine ait jamais pu secréter. Parlement économique, Sénat professionnel, Assemblée corporative, tout cela n'est que sottise, et on fera même bien de ne pas attendre grand secours d'une simple Chambre consultative des intérêts de ce genre. Il n'y a qu'une seule représentation nationale qui soit raisonnable, c'est la nôtre, et on peut sans doute l'améliorer en admettant le vote féminin, et le vote familial, et la R. P. et tous autres procédés utiles pour combattre les abus du parlementarisme, du politicianisme, mais quant à la remplacer par un capharnaüm hétéroclite comme celui auquel pensent certains champions des nouveaux Etats généraux, non et trois fois non.

Justement, sur cette question de la réforme de la Constitution, voici l'opinion posthume d'un de nos vétérans politiques, M. Corentin Guyho, dont on nous donne une étude substantielle : **Parlementarisme et République**. L'auteur, qui fut un des

363, est dur pour notre récent régime des mares stagnantes, le mot est de M. Briand, et le mot de M. Millerand, régime abject, est plus dur encore, mais les remèdes qu'il indique seraient-ils suffisants à guérir ce mauvais parlementarisme ? Hélas, ce n'est pas sûr : 1° que le président de la République soit à l'avenir nommé par 89 délégués des Conseils généraux. Les onze choix faits depuis 1870 sont-ils si mauvais que cela ? 2° qu'il ait les mêmes pouvoirs que son collègue aux Etats-Unis. Comme c'est dangereux, et comme le conflit du Président Wilson et du Congrès aurait pu mal tourner ! (Une Enquête sur les Pouvoirs présidentiels que je menai en 1912 dans la *Revue des Français* pourrait être consultée ici ; il y eut beaucoup de réponses intéressantes) ; 3° que les sénateurs soient nommés par les Conseils généraux et puissent s'adjoindre des notabilités nationales. Il serait préférable que le Sénat fût composé en partie de membres de la Chambre expirante, ceux-ci n'étant pas rééligibles, ce qui tarirait le scandale des surenchères électorales de fin de session ; 4° que les députés soient nommés au scrutin uninominal par larges circonscriptions. Soit ! Une note ici nous apprend que l'auteur s'était rallié au scrutin de liste avec R. P. Soit ! également. 5° que la vérification des pouvoirs soit enlevée à la Chambre intéressée et donnée à la Cour de cassation. Bien, encore que le Conseil d'Etat déjà juge du contentieux électoral soit mieux indiqué ; 6° que le Conseil d'Etat collabore davantage à la confection des lois. Soit, mais la part qu'il y prend actuellement n'est pas insignifiante. Il semble qu'ici il serait plus expédient de permettre à chaque Chambre, en vue de hâter le travail législatif, de déléguer son pouvoir à ses commissions pour les lois techniques et de donner au Conseil d'Etat un rôle de revision des textes votés qui quelquefois sont incompréhensibles. Et M. Corentin Guyho n'en demandait pas davantage, ce qui prouve qu'il était un sage, car s'il avait voulu réformer tout ce qui chez nous devait l'être, ce n'est pas au n° 6 qu'il se serait arrêté ! Du moins ses propositions sont autrement judicieuses, même quand elles sont discutables, que celles de nos ressusciteurs d'Etats généraux.

§

En fait de programme, celui de M. Rosenthal, **Faisons fortune**, n'est pas à dédaigner ; il est bref, clair et attrayant.

Mais peut-être n'est-il pas à la portée de tout le monde. Sous ce titre, M. Rosenthal raconte simplement son histoire et celle-ci n'est pas banale. Voici un petit juif russe du Caucase qui, chassé par son père, vient à Paris à travers l'Allemagne, sans connaître l'allemand ni le français, s'y débrouille en mangeant au début force viande enragée, mais sans s'enrager lui-même, gardant sang-froid, courage et confiance, attirant à Paris ses deux jeunes frères et puis même son père, et s'élevant du bricolage de la salle des Ventes au commerce des pierres fines, allant s'installer lui-même dans les îles du golfe Persique pour y acheter les plus belles perles, devenant le roi du marché des perles (c'est le seul marché, dit-il, que Paris ait conquis depuis 1870) et, pendant ce temps, s'instruisant, écrivant des livres, devenant économiste, philosophe et philanthrope, là où tant de nos compatriotes se seraient contentés de devenir ronds-de-cuir, fruits secs ou anarchos, vraiment l'aventure n'est pas ordinaire et serait à méditer. Assurément, la place des huîtres perlières aux îles Bahrein est prise, mais il paraît que celle des émeraudes en Colombie est à prendre. Que tous nos bons bolchevistes ou fascistes se le disent!

A ce propos, peut-être rapprochera-t-on le *Faisons fortune!* de M. Rosenthal du célèbre *Enrichissez-vous!* de Guizot. Ce dernier mot du grave doctrinaire a été si souvent mal compris que je tiens à l'expliquer pour rendre sa vraie figure à mon austère compatriote. Guizot, partisan têtu du suffrage censitaire, était en 1847 en butte à des demandes passionnées «d'adjonction des capacités», c'est-à-dire que les gens à diplôme scolaire le sommaient de les faire voter eux aussi tout comme les gens à feuille d'impôt; et c'est à eux que Guizot répondait : Enrichissez-vous! c'est-à-dire : Devenez de gros contribuables au lieu de rester de minables intellectuels! Et nous ne pouvons pas lui donner raison, surtout par ce temps de suffrage universel, mais enfin son mot n'était pas si sot ni si vil que ce qu'on croit parfois, et le fait de s'enrichir par son travail (M. Rosenthal ne me contredira pas ici) donne à quelqu'un le droit de gérer le budget de l'Etat au moins autant que le fait de passer un vague bachot. C'est tout ce que Guizot voulait dire.

§

Loin de moi, d'ailleurs, l'idée que gagner de l'argent est le

seul but de la vie! Il faut qu'il y ait, même socialement parlant, des travailleurs désintéressés, le savant, l'artiste, le penseur, le prêtre, surtout le prêtre, car les autres peuvent rester ce qu'ils sont tout en faisant fortune, tandis que lui ne le peut pas. Mais il faut cependant que tous, et lui aussi, ne meurent pas positivement de faim, et c'est le problème difficile que traite, avec son tact habituel et sa constante noblesse de pensée, M. Henry Bordeaux dans son livre : **La Glorieuse misère des prêtres.** Les articles qui le composent ont paru dans l'*Echo de Paris* et y ont été très remarqués ; c'est à cette campagne d'Henry Bordeaux qu'est due cette *Œuvre de secours aux églises dévastées et d'aide aux prêtres des régions envahies*, grâce à laquelle les Coopératives de reconstruction ont ouvert un emprunt de 200 millions qui a été souscrit en cinq jours.

Mais le problème est plus général encore : Comment le prêtre doit-il vivre? Avant la séparation, il touchait un modeste traitement, maintenant il dépend de la générosité des fidèles, et les fidèles sont, les uns égoïstes, les autres si écrasés de charges! Le denier du culte? Il n'est nulle part organisé, je crois, ce qui fait que le curé est obligé, par contre-partie, de faire payer très cher les cérémonies nuptiales ou funèbres, chose alors honteuse. Que le prêtre exerce un métier? Oui, sans doute, saint Paul tissait des tapis, mais aujourd'hui quels inconvénients si le curé du village tenait une épicerie ou même faisait de la vraie culture! Tout au plus peut-il récolter un peu de jardinage ou élever des abeilles.

Si le prêtre était, comme son nom l'indique, un vieillard, et si tout retraité recevait les ordres sauf refus de sa part, la question serait résolue, le prêtre vivrait de sa retraite, et nous aurions un clergé à *vocation de raison* qui peut-être, M. Henry Bordeaux cite en ce sens de sérieuses autorités, vaudrait bien l'actuel clergé à *vocation d'attrait.* A défaut de ce retour au type primitif qui surprendrait, on pourrait essayer d'une centralisation budgétaire par diocèse ou par province qui atténuerait l'opposition excessive de certains curés urbains à gros casuels et des desservants villageois à vie famélique.

Mais bien d'autres choses seraient à essayer, coopératives, librairies circulantes, associations de tous genres. Seulement le milieu ecclésiastique est si susceptible, si *hortus clausus* qu'on ne se hasarde pas à formuler des conseils, ni même à esquisser des

suggestions. C'est pour cela que je me contente de citer le livre de M. l'abbé Ferdinand Renaud : **Les Associations diocésaines**, sans entrer dans des appréciations délicates sur le statut de l'Eglise en France.

MÉMENTO.— Mac Guilkin de Grange : *La Courbe du mouvement sociétal, étude de dynamique sociologique, d'après la Politique positive d'Auguste Comte*. Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin. L'auteur, de nationalité américaine, contribuera sans doute à faire connaître aux Etats-Unis la doctrine comtiste qui n'y est pas assez répandue, encore que Lester F. Ward l'ait fort prônée ; Comte vaut mieux que Spencer. Le mot *sociétal* que l'auteur s'excuse de créer est très acceptable, car il signifie autre chose que social ; c'est dans ces cas-là que les néologismes sont bons. — C. Bouglé : *De la Sociologie à l'Action sociale, Pacifisme, Féminisme, Coopération*. Presses universitaires de France. Cinq résumés de conférences que l'auteur édite pour les élèves de nos écoles normales primaires de préférence ; il faudrait en effet que non seulement eux, mais encore tous nos lycéens, tous nos écoliers se fissent quelques idées claires sur les principales questions sociologiques ; c'est l'ignorance où l'on tient la jeunesse de tout cela qui la fait, au premier caillou, dégringoler dans les niaiseries anarchistes ou communistes. — L. Armand : *L'Imitation individualiste anarchiste*. L'En dehors. D'ailleurs la niaiserie anarchiste est très préférable à la communiste ; quand l'anarchiste est conséquent avec lui-même, c'est-à-dire quand il défend sa liberté sans attenter à celle d'autrui par le revolver ou la bombe, il est très supportable, et quand il est assz intelligent pour voir que l'orgueil et l'égoïsme ne sont que sottises, il devient un simple libéral, donc tout à fait louable. — Le dernier numéro du *Bulletin de la Ligue du Libre échange* consacré aux élections anglaises montre l'importance persistante de ces questions doctrinales, les conservateurs gouvernementaux ont eu le tort de s'inféoder au protectionisme et ils ont été balayés ; les travaillistes, qui viennent de prendre le pouvoir, ne pourront sans doute pas le garder, et l'Angleterre reviendra alors à son vieux libre échange traditionnel qui est la politique des peuples loyaux et laborieux, tout ce qui est protectionisme ou socialisme, ces frères jumeaux, est suspect.

HENRI MAZEL.

## *ETHNOGRAPHIE*

J.-P. Mills : *The Lhota Nagas*, Londres, Macmillan — J. H. Hutton : *The Sema Nagas*, Londres, Macmillan. — Du même : *The Angami Nagas*, Londres, Macmillan. — Mᵉ Scoresby-Routledge : *The Mystery of Easter Island*,

Londres, Sifton, Praed et Cᵒ. — Bronislaw Malinowski : *Argonauts of the Western Pacific* (*Melanesian New Guinea*), Londres, George Routledge. — A.-R. Brown ; *The Andaman Islanders, a Study in social Anthropology*, Cambridge University Press. — *Hespéris, Archives Berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes marocaines*, Paris, Larose, et Rabat, Institut.

La publication par le gouvernement de l'Assam de monographies sur les tribus à peu près sauvages de cette région montagneuse, et dont j'ai annoncé jadis trois volumes, vient de s'enrichir de trois autres, qui sont supérieurs aux premiers par le souci des détails et leur richesse en textes de contes et de légendes. A lui seul, M. Hutton décrit deux confédérations importantes, celle des **Nagas Angami** et celle des **Naga Sema**, une autre confédération, celle des **Naga Lhota** ayant été l'objet des recherches de M. Mills. Il faut dire que ces auteurs, comme les précédents, ont été dressés à l'observation ethnographique par leurs professeurs Marett (Oxford), Rivers (Cambridge) etc., et sont au courant de la littérature et des problèmes de l'ethnographie. On trouvera dans leurs livres des renseignements détaillés sur la fonction sociale des *genna* (interdictions de diverses sortes), sur le totémisme, sur les divers rites de passage (naissance, mariage, initiation, funérailles, etc.), sur la constitution essentielle du clan et de la tribu, etc. Inutile de dire que les planches en couleurs et les photos sont nombreuses et excellentes, comme toujours chez Macmillan. Si le gouvernement de l'Assam persévère, il aura le mérite et la gloire d'avoir édité la plus belle et la meilleure des séries de monographies ethnographiques concernant un pays particulier ; il reste encore une quinzaine au moins de confédérations à étudier ; mais comme les Anglais ont maintenant organisé des cours d'ethnographie dans presque toutes leurs universités et que le diplôme de fin d'études de ces cours est exigé pour entrer dans les services civils de l'Inde on peut être certain que les bons enquêteurs ne manqueront pas en Assam. Que ne pouvons-nous en dire autant de nos colonies : il n'existe même pas de cours d'ethnographie générale à l'Ecole coloniale ! D'où l'infériorité scientifique des travaux de nos « coloniaux », sauf exceptions individuelles indépendantes des programmes et de l'administration.

§

Tout aussi instruits sont les auteurs dont je parlerai ensuite, tous ayant suivi des cours spéciaux et sachant quoi chercher et

quoi voir chez les populations qu'ils sont allés étudier. Ainsi M. et Mme Routledge ont passé jadis quelques années dans l'Afrique orientale pour résoudre les problèmes posés par les travaux de sir James Frazer et d'autres savants ; puis ils ont équipé un navire pour étudier **le mystère de l'île de Pâques** où subsistent, comme on sait, des statues de forme humaine grossière et où était en usage une écriture figurative. Il fallut un an au *Mana* (nom du navire, qui signifie force magique) pour atteindre l'île mystérieuse. Les explorateurs ont relevé avec soin tous les monuments encore visibles à terre (beaucoup sont tombés dans la mer avec les falaises au sommet desquelles ils étaient érigés) et ont fait les premiers des fouilles scientifiques. Les documents en entier paraîtront dans un second volume ; dès maintenant, pourtant, on peut conclure que ces constructions mégalithiques à terrasses étaient des monuments funéraires, les grandes statues étaient la représentation d'ancêtres sacrés, et que le tout a bien été fait par des gens de même race et origine que les habitants actuels de l'île. Par malheur, rien n'a pu mettre sur la voie de la lecture des célèbres idéogrammes. L'abondance des figurations en forme d'oiseau, plus ou moins naturalistes ou simplifiées, ferait probablement croire à une origine mélanésienne, et non pas polynésienne, des habitants et de la civilisation de l'île de Pâques. Il convient d'ailleurs d'attendre la publication du second volume pour examiner toutes ces hypothèses de plus près. Des vues panoramiques nombreuses, sans compter les dessins et photos ordinaires, assurent à cet ouvrage une place à part.

Mme Routledge appartient à l'école d'Oxford ; M. Malinowski est un élève de la faculté de sociologie de l'université de Londres : aussi son livre sur **Les Argonautes du Pacifique** présente-t-il un caractère nouveau, bien que se rattachant à l'école de Frazer par certains points. Ce que M. Malinowski a voulu étudier, c'est le système de navigation des habitants des îles et des côtes de la Nouvelle-Guinée méridionale et aussi leur commerce interinsulaire. Les recherches antérieures, de Seligman et d'autres, avaient fait supposer que ce commerce est organisé ; en effet le système porte même un nom spécial, celui de *Kula*. Comme ces Papouo-Mélanésiens se trouvent à un stade relativement primitif, ce livre présente un intérêt considérable et sera sans doute le

point de départ d'enquêtes semblables en d'autres régions extrême-orientales. Le *kula* n'est d'ailleurs pas seulement un système économique ; il est strictement lié à l'organisation territoriale (tribu) et parentale (clan), ainsi qu'au système magico religieux tout entier. Ce serait, selon l'auteur (p. 513-514), un « type nouveau de fait ethnographique et sociologique », non encore classé dans nos systématisations. Je n'irais pas jusque-là ; ce qu'il y a de nouveau, c'est qu'on l'ait étudié avec tant de soin, alors qu'ailleurs on n'en a relevé que des fragments. M. Malinowski va jusqu'à penser que le *kula* peut être regardé comme un pivot social au même titre qu'ailleurs le tabou, ou le totémisme, ou le mana ; ce serait attribuer une importance que je crois exagérée à un système économique primitif ; car les conditions matérielles qui l'ont conditionné (la mer, les îles) ne sont pas universelles comme pour les trois termes cités. L'idée cependant est à signaler comme base de recherches nouvelles, et il faut féliciter l'auteur d'apporter à notre science une contribution à la fois si riche et si neuve. Soixante-quinze planches excellentes ; index très bien fait.

Enfin M. Brown vient de Cambridge, comme élève de Rivers et de Haddon ; il a choisi aussi un sujet délimité par la nature, à savoir : **Les populations des îles Andaman**, sur lesquelles on possédait quelques monographies devenues insuffisantes. Comme les Andamanais sont situés parmi les populations les plus primitives connues, plus même que les Néo-Guinéens dont on vient de parler, la monographie de M. Brown est d'une importance spéciale pour la solution de quelques opinions générales. Neuve est surtout la description des peintures corporelles et celle des cérémonies de plusieurs sortes au cours desquelles on trace ces peintures, avec de l'argile blanche ; le système décoratif rappelle beaucoup celui des Australiens centraux. Très importante aussi est la discussion sur Biliku (tel est le vrai nom du prétendu Dieu Pulugu) qui selon Lang, Schmidt et d'autres était soi-disant un Dieu Suprême. En fait, les tribus ne sont même pas d'accord sur son sexe, et encore moins sur son rang parmi les diverses sortes d'esprits ; au fond, ce ne semble être qu'un esprit des orages, sans aucune portée morale ni sociale. Le chapitre suivant rectifie tout ce qu'on nous avait dit des mythes et des légendes des Andamanais, et ce n'est pas dommage. Les deux chapitres suivants sont un essai d'interpréta-

tion des faits recueillis; l'Appendice décrit en détail la civilisation matérielle. Si M. Brown, qui a passé trois ans aux Andaman, apporte tant de faits nouveaux et bien contrôlés, c'est qu'il savait que chercher, et comment. Sur cette question de méthode, on lira aussi avec intérêt Malinowski, p. 6-22.

§

Chez nous, le seul centre d'enseignement et de recherches systématiques n'est encore que l'Institut des Hautes Etudes marocaines organisé à Rabat sur l'ordre et avec l'appui personnel du maréchal Lyautey. Le programme est un peu vaste; mais comme tout est à faire, il faut bien commencer de tous les côtés à la fois, archéologie classique, berbère et arabe, linguistique, ethnographie. D'où le caractère composite de la revue **Hespéris** qui témoigne à la fois de l'énergie, de l'originalité et du soin de nos jeunes savants marocains. Par le luxe de son impression et de ses illustrations, cette revue s'est placée au premier rang; elle peut lutter avec celle de l'Institut anthropologique de Londres. Il est évident que peu à peu son domaine s'élargira et que *Hespéris* s'occupera aussi de l'Afrique occidentale d'une part, de l'Espagne puis de toute la Méditerranée occidentale d'autre part. Jusqu'ici, les auteurs en sont à la période monographique restreinte; et ce n'est pas un mal, au contraire; car longtemps encore le Maroc sera une *terra incognita* ethnographique.

Dans les volumes I (1921), II (1922) et dans le numéro du 1er novembre du tome III, comme monographies qui intéressent l'ethnographie, on citera : E. Laoust : *Noms et cérémonies des feux de joie chez les Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas* (articles dans plusieurs fascicules); H. de Castries : *Les signes de validation des chérifs saadiens* ; R. Maunier : *Leçon d'ouverture d'un cours de sociologie algérienne*; Henri Basset : *Les rites du travail de la laine à Rabat*; J. Herber : *Technique des poteries rifaines du Zerhoun*; Henri Basset et Lévi Provençal ; *Chella, une nécropole mérinide* (long mémoire, très important pour l'étude des cultes maraboutiques); L. Brunot, *Vocabulaire de la technique de la tannerie à Rabat*; et deux notes de P. Ricard sur la poterie et sur les tapis à Rabat, sans compter de petites communications.

Dans la série de volumes (neuf sont parus) publiés par l'Institut de Rabat, un seul, celui de Brunot, qui traite des traditions

sur la mer, nous intéresse ici, en plus de la traduction d'un livre de Westermarck sur les coutumes du mariage au Maroc ; j'en parlerai dans ma chronique *Folklore*.

A. VAN GENNEP.

## *VOYAGES*

Léon Rouillon : *Mon beau Voyage*, « Les Gémeaux ». — Maurice Heim : *Sur les pentes du Pamir*, R. Chiberre. — Philippe Thual : *Les quatre saisons à Nice*, id. — Jean Bouchot : *Scènes de la vie des Hutungs*, Journal de Pékin.

Le volume de M. Léon Rouillon, **Mon beau Voyage**, *La Turquie et ses ennemis*, relève de cette rubrique, car on y parle surtout des pays traversés et fort peu des circonstances politiques ou des nécessités militaires qui y conduisirent l'auteur. — M. Léon Rouillon, embarqué vers la fin de la guerre avec un contingent pour la Grèce et la Turquie, débarqua au Pirée et visita Athènes après une altercation avec un capitaine au sujet d'une question de billets.

M. Léon Rouillon gagne, avec le *métro*, l'ancienne capitale de Périclès. Dès qu'ils y sont arrivés, le voyageur et un ami se rendent à l'Acropole, masse rocheuse qui domine la ville, dans un paysage plutôt galeux, d'arbres rabougris et d'herbes rares. Le soleil dore les marbres des Propylées, les colonnes encore debout, les restes des temples. — Le Parthénon, l'Erekteion, le temple de Thésée, etc. cette vision est, d'ailleurs, une des plus belles choses du livre et l'auteur dut en garder une impression inoubliable.

Mais il trouve ensuite que les rues sont sales et les habitants malpropres. Les quartiers de la ville et les ports sont remplis d'ordures ; on y fait payer jusqu'à un verre d'eau. Les boutiques sont comme à Pontivy et les tramways pareils à ceux d'une de nos sous-préfectures. Quant à la population, débraillée, suante, graisseuse, elle n'enchante guère le visiteur. M. Léon Rouillon reprend la mer dont il donne en passant de délicieux tableaux. De Phalère on gagne Smyrne où l'on fait un court séjour.

C'est ensuite l'entrée dans les Dardanelles et bientôt l'arrivée à Constantinople, mais où l'auteur ne passe qu'une nuit. Il ne remarque durant cette courte escale qu'à la pointe du Sérail « des chambres malpropres, peintes à la chaux, des couloirs aux parquets défoncés, une cohue de soldats qui arrivent et repartent », etc. La troupe dont fait partie le narrateur rejoint le D. I. A, — ce

qui veut dire, nous sommes très heureux de l'apprendre, le dépôt intérimaire d'artillerie, à San Stefano. Un train les emporte ensuite dans la banlieue, le long de la mer de Marmara, « mélange de maisons turques en bois, de murs crénelés, de tours, de champs incultes et de jardins potagers ».

Les troupes sont embarquées bientôt et par une mer démontée, pêle-mêle sur un bateau où la place manque, où les hommes séjournent sur le pont, avec les boîtes de conserves, les boules de pain détrempé et des détritus indésignables. Ce renfort arrive à l'embouchure du Danube, à Sulina, puis gagne l'intérieur du pays. Il n'y a d'ailleurs pas de détails descriptifs, — un séjour à Varna et autres lieux ou ne sont signalés que des incidents divers, mais de peu d'intérêt. M. Léon Rouillon se trouve bientôt « de la classe » et ne pense plus qu'à revenir. Avant de quitter l'Orient, il repasse par Constantinople où il fait un assez long séjour, visite des mosquées et des coins curieux et fait même l'acquisition dans un bazar d'un superbe tapis, — qu'il doit marchander avec âpreté.

M. Léon Rouillon a son franc-parler ; il donne net ses impressions. Les faits de l'occupation militaire en Orient ne servent que de prétexte à ses promenades, — de cadre à ses observations. Il se lit d'une haleine et laisse le souvenir d'un récit alerte, curieux, souvent narquois, — mais dont la tendresse pour le Turc a peut-être un peu d'indulgence, si son acrimonie pour le Grec paraît aujourd'hui pleinement justifiée.

§

Le très remarquable voyage en Asie Centrale dont M. Maurice Heim publie la relation : **Sur les pentes du Pamir**, remonte à 1907. M. Maurice Heim attendit peut-être un peu avant de rédiger son livre ; puis la guerre arriva et il fallut remettre. Mais le manuscrit, les notes prises il y a quatorze ans, ont gardé leur fraîcheur, leur allure primesautière et c'est avec le plus vif intérêt qu'on suit l'expédition, — la traversée des terres quasi-inconnues qui se trouvent en plein centre du continent asiatique et aux confins de l'immense empire chinois.

L'expédition partit d'Och, ville du Turkestan russe ; elle se composait tout juste de quatre personne : deux Français et deux Américains, — plus un certain nombre d'indigènes, porteurs, serviteurs divers, etc., — en tout sept hommes et dix chevaux. La

première étape conduit les voyageurs à Mady, village à rue unique dans un petit *tchaï-hané* aux poteaux supportant le toit vermoulus et crasseux ; et qui de plus sont noirs de mouches. Au repas, on sert du riz fumant semé de morceaux de mouton, mais qui a un fort goût et une odeur de *suint*. Plus loin, lorsqu'ils ont repris leur route, ils rencontrent une caravane de Kirgiz qui se déplace. La montée continue et la petite troupe finit par arriver sur un plateau d'où se découvre l'immense panorama des montagnes. C'est le but de cette randonnée, et qui constitue un décor magnifique. On franchit un cours d'eau jaune et rapide où les bagages et un des cavaliers prennent un bain forcé. On atteint la chaîne centrale de l'Alaï-Dagh et le pied du Chart-Davan. On arrive dans un village où les voyageurs peuvent examiner et même admirer un groupe de femmes aux vêtements curieux, mais qui exhalent malheureusement une odeur de graisse plutôt désagréable. Bientôt la petite troupe parvient à un tournant de la route et sur un plateau carré entre les montagnes, à un poste frontière. C'était autrefois la grande route d'échange qui reliait Rome à la Chine. Après un séjour assez rapide au poste, les explorateurs passent la frontière et entrent dans le Turkestan chinois. — Les voyageurs continuent leur route et atteignent Oulongtchat, où se trouve le premier poste des Célestes, de pauvres diables aux accoutrements hétéroclites et logés dans des cabanes qui servent de poste. La foule y accourt les contempler comme des bêtes rares ; et une des plus jolies filles du pays vient les remercier, toute souriante, du fait qu'ils lui ont offert une vieille boîte de conserves. Bientôt il faut traverser le Kyzyl-Sou, large fleuve impétueux et grossi par les pluies, qu'ils doivent passer à gué ; mais l'auteur y fait un plongeon involontaire et manque d'y rester.

A force d'avancer, les explorateurs se trouvent enfin au fort chinois de Karanglik qui commande les abords de Min-Youl :

Le soleil se couche, poursuit l'auteur, après avoir raconté la visite du fort ; c'est comme un décor *safrané*, inondé d'or liquide et baignant une chaîne en dents de scie.

A Min-Youl, ils ont une entrevue avec un fonctionnaire chinois qui essaye de les retenir, les empêcher de gagner la capitale de la province ; mais ils s'évadent au petit matin par un brèche

de la muraille d'enceinte. La petite troupe arrive enfin à Kachgar qui devait être le terme de cette promenade.

Kachgar est d'ailleurs une ville importante, où ils sont reçus par le Consul russe et retrouvent la vie européenne. Chez le gouverneur chinois, la réception de même est à l'européenne, ainsi qu'une abondante collation qui leur est servie. — Il y a dans la ville nombre de coins curieux qu'ils visitent, et entre autres un quartier de lupanars où ils se rendent de nuit et qui a gardé tout son pittoresque. D'ailleurs Kachgar recèle peu de Chinois, mais surtout des Mongols, des Kalmanks, des Afghars, des Boukars, des Karakirghiz, etc. Sous ce rapport, Kachgar est un coin privilégié, car c'est le rendez-vous de toutes les races de l'Asie. L'expédition prit ensuite le chemin du retour. Au cours de son récit abondant, pittoresque et mouvementé, M. Maurice Heim a placé nombre d'anecdotes sur les types rencontrés, les accidents de la route ou les gens de l'escorte, dont un des plus remarquables est le nommé Suleïman qui s'éponge le front avec le grand mouchoir noué habituellement autour de ses reins, qui lui sert aussi d'essuie-main, de nappe, de serviette de table, de foulard de cou et de linge à nettoyer les verres et le couvert de son maître, — seul le nez du cuisinier n'en a que faire, car il se mouche avec ses doigts. Le récit de M. Maurice Heim aurait gagné à être accompagné d'une carte et de quelques illustrations photographiques.

§

**Les quatre saisons à Nice,** de M. Philippe Thual, évoquent la physionomie de la ville aux différentes saisons. Avec le printemps, les villas endormies, veuves de leurs hôtes étrangers ; en été, où l'on attend quand même des voyageurs de marque ; ensuite l'automne ; et enfin l'hiver qui est l'invasion cosmopolite habituelle.

M. Philippe Thual n'a pas donné des tableaux évoquant la physionomie du lieu, mais des séries de notations, des remarques et des réflexions sur sa vie.

En passant, il y a quelques cocasseries. On annonce au Mediterranean-Hôtel la visite d'une princesse et le portier fait broder ses écussons sur une *redingote d'alpaga*. Sur la place Masséna, un gros bonhomme se tient, en uniforme d'employé de tramways et assis sur un petit banc, armé d'une trompette, d'un drapeau rouge et d'une ombrelle, fait évoluer les véhicules qui

tentent inutilement de l'écraser. Enfin c'est la *season*, le Carnaval, la bataille des confetti. M. Philippe Thual parle de la prospérité et de l'avenir de Nice. — Mais nous n'avons pas d'inquiétudes à ce sujet.

A propos encore de « l'empire du Milieu », une très intéressante publication a été donnée par M. Jean Bouchot : **Scènes de la Vie des Hutungs**. La Hutung, en Chine et surtout à Pékin, c'est la rue, la ruelle, l'impasse, le cul-de-sac, la place publique, les carrefours, le boulevard chinois, méandre et labyrinthe, ruisseaux fangeux, trous à purin, pavé d'immondices et bitume de crotte ; M. Jean Bouchot, qui connaît intimement la Chine, qui y a vécu longtemps, qui l'a observée d'un esprit pointu et perspicace, l'a croquée dans la suite de récits qu'apporte son volume, et qu'on peut dire d'une vérité, d'une exactitude criantes.

Dans les *Hutungs* passe le marchand de balais et l'on assiste au marchandage des commères ; on voit le restaurateur ambulant qui bat de la sébille et annonce son menu : soupe aux morceaux de cochon gras, macaroni sauté à l'huile de cacahuètes, racines de lotus au citron, jambon haché sauté à la graisse, crèpes au hachis de mouton, etc. ; ailleurs, c'est la boutique d'un boucher où s'accumulent des détritus que les mouches couvrent en maîtresses, tandis que les chiens lépreux, les mendiants étiques et autres y viennent chercher leur pâture. Les garçons au torse nu ont haché, en menues bandelettes, la viande qui se trouve répartie en petits tas sur des feuilles de lotus ou de choux. Quand un client entre, toutes les mouches s'envolent, girent et bourdonnent. Un gamin armé d'un balai asperge de temps à autre la viande sur laquelle se déposent les chiures des insectes et la poussière de la rue. Ailleurs, M. Jean Bouchot raconte la mort du « coolie pousse-pousse », un de ces hommes-chevaux qui possèdent en général des mollets de femme colosse et véhiculent la clientèle, à travers l'encombrement des rues. L'homme s'est affalé face contre terre et le client explique interminablement les circonstances du décès, tandis que la foule s'amasse, qu'on commente le fait ; on jette sur le cadavre une vieille natte et il reste étendu et les conversations continuent. Mais le propriétaire de la maison devant laquelle le coolie est tombé craint les maléfices des esprits et finit par faire les frais de son enterrement. — On

assiste ensuite à un mariage, avec de bizarres détails sur les cortèges et cérémonies.

On voit passer, plus loin, un cortège de soldats dépenaillés, vêtus et coiffés d'oripeaux, aux savates éculées, et sifflotant, crachant, se mouchant entre leurs doigts.

Dans une charrette viennent ensuite les condamnés, qui fument et causent avec l'escorte ou la foule. — Un épisode curieux encore est donné avec l'épilogue de funérailles où l'on expédie au mort, en les brûlant avec tout un cérémonial, des simulacres de meubles, de vêtements, d'objets familiers, etc...

Une plaisante aventure est contée entre temps par l'auteur, un consul qui doit se rendre en visite chez un collègue se trouve mené par ses coolies chez des bolchevicks. Mais l'esprit d'observation vaut mieux que les histoires pittoresques ou les scènes qui sont rapportées. Et c'est bien ce qui fait du petit volume de M. Jean Bouchot un précieux document sur les mœurs et types de la Chine.

CHARLES MERKI.

## *QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES*

Après la catastrophe du *Dixmude*. — Capitaine R. Fonck : *L'Aviation et la Sécurité française*, Bossard. — Commandant Marcel Jauneaud : *L'aviation militaire et la guerre aérienne*, Flammarion.

**La Catastrophe du Dixmude** est venue, hélas ! confirmer, avec quelle force, je n'ai pas besoin de le souligner, tout ce que j'écrivais dans ma chronique du 15 décembre. Je regrette seulement d'y avoir mis tant d'ironie. Je ne pouvais pas prévoir, qu'après la sortie du 22-24 novembre, qui avait failli se terminer par une catastrophe, des hommes se trouveraient assez légers pour ordonner une nouvelle randonnée, avant d'être tout à fait instruits sur ce qui s'était passé au cours de la sortie précédente, et dont ils connaissaient au moins l'essentiel. Au moment où j'écris ces lignes, la Commission d'Enquête n'a pas fait connaître ses conclusions. Il n'y a que bien peu d'espoir, croyons-nous, qu'elle fasse jaillir la lumière sur les circonstances de la catastrophe. Mais, M. Raiberti a donné le mot d'ordre, le jour même des obsèques du regretté commandant du *Dixmude*, en déclarant que la foudre avait frappé l'aérostat. Quelques jours après, un Havas annonçait que le résultat de l'au-

topsie du corps du commandant du Plessis confirmait l'hypothèse de la foudre, ce qui est inexact. Le corps, couvert de meurtrissures et de blessures effroyables, ne portait aucune trace de brûlure. Peut-être verrons-nous la Commission d'enquête se rallier, de guerre lasse, à l'hypothèse de la foudre ? Cette hypothèse est si commode. Mais alors, nous aurions ce spectacle assez singulier de marins de profession invoquant l'intervention de la foudre, au cours d'un accident survenu par coup de vent du Nord-Ouest, en Méditerranée, alors que l'atmosphère, en semblables circonstances, est toujours pure de tout nuage. Que M. Raiberti ait parlé de la foudre, cela n'a pas plus d'importance que si le Président de la Chambre des notaires de Paris avait lui-même fait une telle déclaration. Mais que des professionnels viennent affirmer la même chose après lui, cela dépasserait les bornes de la déférence qu'ils doivent au chef de leur Département. On s'est étonné, d'autre part, que le *Dixmude* ait appareillé le 18 décembre, malgré un avis météorologique annonçant un coup de vent de Nord-Ouest. Mais c'est précisément cet avis météorologique qui a précipité le départ du *Dixmude*. Celui-ci traverserait ainsi la Méditerranée, le vent en poupe, si l'on peut dire, sans consommer une notable quantité d'essence, et arrivé dans le Sud-algérien, avec ses réserves intactes, il se trouvait en bonne voie pour traverser le Sahara, atteindre Tombouctou, et qui sait? peut-être Dakar. C'était la grande pensée du règne. En fait, le *Dixmude* survolait Tunis le 18, au soir, et In-Salah dans la soirée du 19. Mais à ce point de sa randonnée, le *Dixmude* rebroussa sa route vers le Nord pour retourner à Cuers, seul point où il pouvait atterrir. Malgré ses craintes, que révèle son message de Touggourt, du 20 à 19 heures, le commandant du *Dixmude* n'avait pas d'autre alternative à tenter. Je crois que tous ses camarades, à sa place, eussent agi comme il l'a fait. Il n'est pas encore de tradition dans la Marine de sauver le personnel, en sacrifiant le matériel. Si la tradition contraire devait prévaloir un jour, nous aurions alors une marine à la douce, sur laquelle il n'y aurait plus à compter.

Je m'incline avec respect devant le commandant du *Dixmude* qui a agi, jusqu'au bout, en militaire et en parfait technicien. Mon regret est de ne pouvoir faire le même geste devant ceux qui ont apporté tant de légèreté dans leurs instructions et tant

d'incompétence. Et ces instructions, ces ordres, que nous sommes réduits à conjecturer, pourquoi n'ont-ils pas été livrés à la publicité, dès que la catastrophe fut avérée? Il n'y avait plus d'inconvénient à faire ce geste de loyauté. Nous ne sommes plus en temps de guerre. Mais, non ; il a fallu que la vérité se découvrit bribe par bribe, pour laisser ensuite à nu la légèreté pathologique et l'ignorance des monteurs de l'entreprise.

§

On est ainsi conduit à l'idée de la création d'un ministère de l'Aéronautique. Au moins aurait-on quelques chances de voir les services de l'aéronautique dirigés avec plus de compétence. Nos Hannetons officiels volent ; mais ils n'excellent pas à faire voler les autres dans des conditions techniques suffisantes. Actuellement, quatre grands organes s'occupent de l'aéronautique: la douzième direction du ministère de la Guerre, qui a tout l'air de la dernière roue du carrosse ministériel, la Direction de l'Aéronautique du ministère de la Marine, qui s'en est occupée surtout comme d'un moyen de réclame et d'achat de terrains ; l'aviation coloniale du ministère des Colonies, qui a peut-être fait jusqu'ici le travail le plus utile ; enfin, le sous-secrétariat d'Etat de l'Aéronautique et des transports aériens au ministère des Travaux publics. Les relations entre ces divers services sont confuses et mal définies, nous dit M. le député Fonck, à qui nous empruntons ces détails d'organisation, dans un livre récemment paru : **L'Aviation et la Sécurité française**. Chacun de ces services agit comme si les autres n'existaient pas. La direction de l'aéronautique de la Guerre poursuit ses essais à Dugny ; le sous-secrétariat d'Etat à Villacoublay ; la Marine, qui « ignore totalement » la technique de l'aviation militaire, affirme le capitaine Fonck, opère ailleurs et se refuse à utiliser les moteurs, existant en stocks, de l'aviation terrestre, pour en acheter d'autres en invoquant des raisons de spécialisation qui n'apparaissent pas fondées. Il n'en est pas autrement pour l'aviation coloniale. Anarchie dont les conséquences, ajoute notre auteur, ont des répercussions très graves sur le coût de nos forces aériennes, sur la formation de la doctrine, enfin sur une foule de problèmes dont la solution sera retardée tant que nous ne posséderons pas l'unité de direction désirable. Acceptons donc l'idée de la création d'un ministère de l'Aéronautique, ou tout au moins d'un

service autonome, indépendant, seul chargé des expériences à poursuivre et des réalisations pouvant intéresser notre Défense nationale, ainsi que notre expansion commerciale.

Mais M. le député Fonck, dont la compétence en matière d'aviation n'est pas contestable, a des vues plus ambitieuses. Nous ne pouvons le suivre, avec une égale confiance, dans toutes les propositions qu'il développe pour assurer ce qu'il appelle la sécurité française. Nous sommes avec lui pour admettre que l'aviation nous permettrait, à l'heure actuelle, d'intensifier nos relations avec l'Afrique du Nord, et en particulier, que la protection du passage de notre XIXe corps serait mieux assurée en un convoi de grands paquebots, éclairés et soutenus par des navires porte-avions que par un imposant cortège de cuirassés. Il n'est pas possible, non plus, de contester que le développement de l'aviation dans toutes nos colonies serait un excellent moyen d'aider à leur mise en valeur et à continuer d'exercer, pendant de longues années encore, notre maîtrise sur les populations indigènes, que tant de mesures imprudentes ont, d'autre part, éveillées de leur première enfance. Mais il nous est plus malaisé de le suivre, lorsqu'il nous dit que « l'aviation de guerre domine toutes les autres armes dans l'espace et le temps », à moins qu'il ne s'agisse d'une figure de rhétorique. Il est tout aussi spécieux de prétendre qu'elle excelle à « porter la puissance du feu en un point quelconque avec le maximum de rapidité ». La puissance du feu ne peut pas s'entendre du feu de mitrailleuses ou de canons de 20 mm. et encore moins de l'effet de bombes à gaz sur des populations inoffensives.

Nous sommes ici dans le domaine théorique. Il n'est pas sage de prendre des possibilités pour des réalités. L'aviation ne sera jamais qu'une arme secondaire, si attirantes, si séduisantes que soient les perspectives qu'elle ouvre devant l'imagination. Certaines conditions techniques, difficilement réalisables, apportent avec elles des limites que le bon sens, à défaut de l'esprit scientifique, permet d'entrevoir. Le rôle de l'aviation, pendant la dernière guerre, a été exalté, peut-être non sans raison, par une Presse, à qui il est facile de faire dire tout ce que l'on veut. Mais, si, aujourd'hui, nous nous en rapportons aux chiffres les plus optimistes, fournis par des spécialistes, il faut bien avouer une légère déception. Les résultats, à les chiffrer, ne sont guère élo-

quents. Les Allemands auraient détruit 2108 appareils alliés ; nous en aurions descendu de notre côté 2683. Enfin, le chiffre de nos pertes, en personnel, s'est élevé à un total de 6158, y compris les blessés au nombre de 2843 et les prisonniers au nombre de 1500. Pertes, certes, insignifiantes, en comparaison des pertes effroyables des autres armes. Il resterait à chiffrer l'effet utile de l'aviation. C'est plus difficile ; mais, croyons-nous, il n'est personne qui pourrait raisonnablement soutenir qu'elle a eu, quelque part, une action décisive.

Retenons-la donc comme une arme intéressante, certes, à développer ; mais ne fondons pas tout notre espoir sur ses possibilités.

Précisément l'étude du commandant Marcel Jauneaud, **L'Aviation militaire et la guerre aérienne**, nous apporte d'utiles indications sur « les servitudes techniques qui conditionnent et limitent l'emploi de l'aviation ». Il faut être reconnaissant à la loyauté du commandant Jauneaud, qui reste cependant un partisan convaincu du développement de l'aviation, de nous avoir fait toucher du doigt ses propres infirmités. Il nous découvre, en particulier, que l'aviation, qui avait paru jouer un rôle de premier plan tant que le front était stabilisé, se trouva prise au dépourvu dès la reprise de la guerre de mouvement. Malgré un matériel nouveau et excellent, les Bréguet-Renault 300 HP, le rendement de l'aviation faiblit considérablement.

Les missions de reconnaissance à vue, nous dit le commandant Jauneaud, rapportaient à peine une fois sur deux des renseignements utilisables. Les missions d'infanterie obtenaient à peine une fois sur quatre un jalonnement exact, et quand elles l'avaient obtenu, elles étaient presque toujours incapables d'en faire profiter les intéressés (infanterie et artillerie). Les réglages d'artillerie ne réussissaient pas une fois sur cinq, et notamment presque toutes les missions de destruction rataient.

C'est que les difficultés s'étaient singulièrement accrues pour nos aviateurs. Ce n'était plus

la situation claire, le ciel bleu, le cas où l'on se bat où l'on veut, quand on veut, comme l'on veut, la guerre de siège où tout va bien, où un réseau de liaisons avait été soigneusement préparé entre les terrains d'atterrissage et le champ de bataille.

M. le commandant Jauneaud ne serait pas orfèvre, — je veux dire, aviateur, — si, malgré son esprit positif et clair, il ne nous faisait pas entrevoir les possibilités d'une prochaine guerre, basée

sur le développement intensif de l'aviation, en particulier, de l'aviation dite d'action lointaine. Tout en reconnaissant que les chefs militaires furent avisés, pendant la dernière guerre, en recherchant la décision à terre plutôt que dans l'air, — nous y serions encore en effet, attendant que ces messieurs de l'air en aient fini avec leurs combats singuliers, — il nous suggère que la guerre de demain apportera, par la voie des airs, des modalités nouvelles, propres à nous inspirer d'amères réflexions. Par exemple, l'attaque brusquée par l'air de notre bonne ville de Paris, avec jet de bombes explosives de 1000 kg. et de bombes à gaz toxique, d'un poids égal, avec accompagnement d'innombrables bombes incendiaires de 1 kg. d'électron (*sic*). Paris flambe. Des bureaux bétonnés et enterrés ont été prévus depuis longtemps pour le gouvernement et les Etats-majors ; mais le reste de la population est transformé en torches vivantes. Tel est le riant tableau d'avenir que nous promettent ces messieurs de l'Air. Il serait fou d'espérer pouvoir vivre assez longtemps pour le voir. Et j'avoue, sans phrases, qu'à travers tous ces écrits sur l'aviation, ce mélange, qu'on y découvre, de préoccupation patriotique, de cruauté naïve et inutile, de barbarie grossière, quelque chose comme la mentalité d'un homme de l'âge des cavernes à qui on aurait inculqué tout d'un coup le dernier mot de nos progrès mécaniques, me rend tout cela infiniment suspect. Quel chemin parcouru depuis 1914 ! C'était alors l'âge d'Or. Espérons que bientôt un Washington aérien mettra un frein à ces cruelles imaginations !

Mémento. — *Revue Militaire Française* (déc.) Exercices de combat aériens. — Colonel Brossé. Notre théorie de 1914 sur la conduite des opérations. — *Revue d'Etudes Militaires* (déc.) : L'Empire Britannique. — Les Etats-Unis de 1865 à 1914 etc. — *Revue Maritime* (nov.) E. Delage. W. S. Churchill et les préliminaires de la guerre. — Cap. de Corv. Ven. : *Combats de Noli*, etc.

JEAN NOREL.

## *QUESTIONS COLONIALES*

Albert Londres : *Au bagne*, Albin Michel. — Mémento.

Je suis un peu en retard avec l'intéressant ouvrage que M. Albert Londres, reporter émérite et écrivain de talent, vient de consacrer **Au bagne**. L'auteur me pardonnera sans doute

car le bagne est une chose éternelle comme la vie, l'amour, la mort... C'est un de ces thèmes dont l'intérêt est perpétuel, car tant qu'il y aura des hommes, ils s'égorgeront les uns les autres, officiellement et en formations hiérarchisées, — c'est la guerre, — officieusement et de façon privée et dispersée, — c'est le crime! Il n'est donc jamais trop tôt ni trop tard pour parler du bagne. En l'occurrence, il est vrai, je vais m'occuper surtout du côté colonial du problème. mais il est confondu de façon si étroite avec le point de vue pénal et social, et, pour mieux dire, humain, qu'il est bien difficile sinon impossible d'aborder l'un sans toucher à l'autre.

L'ouvrage de M. Albert Londres, encore que publié dans une collection qui s'intitule modestement, — ou orgueilleusement, comme on voudra! — *Les grands reportages*, vaut mieux en soi que ce qu'il pourrait apparaître à première vue, c'est-à-dire, une suite d'articles de journaux, de lettres au grand public, rédigées au hasard de l'inspiration, écrites hâtivement sous l'impression du moment, sans plan préconçu, de manière primesautière et fantaisiste et sans idée générale directrice. Il vaut mieux que cela, car il constitue le fruit d'observations judicieuses, de remarques à coup sûr désintéressées et la présentation saisissante des faits, leur rendu objectif à la fois et pittoresque constituent des qualités de premier ordre qu'il convient de reconnaître et de saluer au passage.

Ceci dit, je dois avouer que, par raison, sinon par goût personnel et par tempérament, je répugne à la conception générale humanitaire du livre qui est celle que, depuis beaucoup plus de vingt ans, j'ai toujours combattue dans cette rubrique et qui a fait tant de mal à nos colonies et faillit même, à diverses reprises, les conduire à leur perte totale. L'humanitarisme, en effet, déformation morale morbide, d'origine judéo-chrétienne, représente une manifestation d'autant plus dangereuse dans ses conséquences pratiques qu'elle semble plus désintéressée et plus honorable dans ses intentions. La personnalité, dépourvue de tout mandat et de toute responsabilité, qui, en se plaçant exclusivement sur le plan de la sensibilité, attaque avec esprit et ingéniosité une institution sociale, se rend elle toujours un compte exact des désastres qu'elle peut engendrer? Il est, en effet, une chose que tous les réformateurs, qu'ils soient sceptiques ou convaincus, peu

importe, devraient toujours avoir présente à l'esprit, c'est que, ruiner une institution quelconque sans fournir préalablement le plan précis de l'organisme nouveau qui la remplacera, c'est commettre une mauvaise action. Il est si aisé, en effet, de critiquer, surtout, en demeurant sur le terrain purement sentimental ! Comme conclusion à ses tableaux si impressionnants et si impressionnistes à la fois du bagne et de Cayenne, M. Londres écrit ces lignes:

Je rêve encore chaque nuit de ce voyage au bagne. C'est un temps que j'ai passé hors la vie... Assassins, voleurs, traîtres, vous avez fait votre sort, mais votre sort est épouvantable. Justice, tu n'étais guère jusqu'à ce jour, pour moi, que la résonnance d'un mot ; tu deviens une Déesse dont je ne soutiens plus le regard. Heureuses les âmes droites, certaines, dans le domaine du châtiment, de donner à chacun ce qui lui appartient. Ma conscience est moins sûre de ses lumières. Dorénavant, si l'on me demande d'être juré, je répondrai : Non !

Voilà plusieurs mois que M. Londres a signé cette émouvante déclaration. J'espère que, maintenant, il a retrouvé le sommeil et qu'il ne refuserait tout de même pas, si son nom était désigné, de figurer aux assises. M. André Gide y a bien consenti et Dieu seul, pourtant, sait combien la conscience du père de « l'Immoraliste » est ombrageuse et rigide. M. Londres n'exagère-t il pas un peu ? Ne sacrifie-t-il pas volontairement à cette « pitié russe » toujours de mode qui depuis les « Souvenirs de la maison des morts » et « Crime et châtiment » est devenue chez nous une sorte d'épidémie morale et intellectuelle infligée aux Occidentaux que nous sommes par les barbares asiatiques ? M. Londres croit-il vraiment que lorsqu'un honnête homme ou, plutôt, lorsqu'un citoyen qui n'a encore ni tué ni volé est appelé à se prononcer sur le cas d'un autre citoyen qui a tué et volé, ce soit vraiment une question de justice abstraite qui se pose et qu'il y ait là matière à drame de conscience ? Il n'y a qu'un littérateur fantaisiste, un peintre romantique ou un aliéné russe pour feindre de le croire. Le problème est bien plus simple, sans quoi qui donc consentirait à s'imposer cette effroyable torture d'être juge ? Il s'agit simplement d'une réaction de défense sociale. L'individu dangereux est frappé, éliminé. Il n'est point besoin d'autre justification de la peine et M. Londres lui-même, j'en suis convaincu, fût-il bon comme la romaine et mystique, comme sainte Thérèse d'Avila, n'hésiterait point à assommer un chien enragé qui l'atta-

querait ou à faire condamner son éditeur si celui-ci venait à prétendre que son livre n'a eu aucun succès et ne s'est point vendu. Si M. Londres s'était borné à cette conclusion russo-chrétienne, j'eusse considéré son ouvrage comme un délicieux recueil de notes humoristiques sans plus, mais il y a sa *Lettre ouverte au Ministre des Colonies* qui clôt son ouvrage et qui, elle, appelle un sérieux examen. « Ce n'est pas des réformes qu'il faut en Guyane, proclame-t-il énergiquement, c'est un chambardement général! » En ce qui touche le bagne, quatre mesures s'imposeraient immédiatement: d'abord la sélection afin d'éviter que les plus pourris pourrissent les autres, ensuite, les soins médicaux aux condamnés, quinine obligatoire, chaussures, bonne nourriture; en troisième lieu, rétribuer le travail des condamnés: beaucoup mieux que la crainte du châtiment, qui n'existe pas chez ces gens-là, on pourrait tenter de les amener au travail par l'appât d'une récompense ou l'espoir d'améliorer leur situation. Depuis feu Tocqueville, adversaire déterminé, comme on sait, de la transportation, les Américains en useraient ainsi avec succès; en quatrième lieu, enfin, suppression du doublage et de la résidence perpétuelle comme peines accessoires. Tels sont les remèdes proposés par M. Londres en vue de remettre le bagne en état. Ces remèdes appliqués, l'essentiel, note-t-il, manquerait encore, savoir: un plan de colonisation! La Guyane est un Eldorado, il y a de l'or, des essences de bois précieux en abondance, mais le pays n'est pas équipé. Il ne l'est pas parce que directeurs et gouverneurs sont instables, parce que le directeur de l'administration pénitentiaire est autonome et soustrait à l'autorité du gouverneur. Et M. Londres, avec une désinvolture charmante et toute littéraire, s'en remet pour le reste, c'est-à-dire, pour le choix des moyens, au Ministre qui pourra, à son gré, soit donner le bagne à l'administration militaire, soit l'affermer à un gros industriel, à un homme d'affaires d'envergure, soucieux de « rendement ». Ah! M. Londres, voilà que vous détruisez par cette boutade l'impression quasi religieuse que m'avait laissée votre première conclusion à la Tolstoï. Vous me rassurez ainsi! Je vois par là que le sommeil est revenu. Tant mieux! Mais si, jamais, vous devenez ministre, méfiez-vous des contrats d'affermage avec des « hommes d'affaires ». Cela seul suffirait, sachez-le bien, en nos temps de démocratie soupçonneuse, à vous conduire vous-

même... au bagne, et je comprends évidemment votre répugnance !

Il y a, cependant, des choses très intéressantes dans vos suggestions. Je vais essayer, à mon tour, en toute humilité, leur mise au point. En réalité, d'abord, la Guyane n'existe point en dehors de l'administration pénitentiaire qui est installée aux rives du Maroni dans la seule région de la colonie qui soit vraiment riche, exploitable et un peu connue. La colonie libre, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas le domaine pénitentiaire, est de moindre valeur et son développement agricole, commercial et industriel, est médiocre. Colons et commerçants vivent de « la Pénitentiaire », laquelle coûte, chaque année, quatorze à quinze millions à l'Etat pour un maigre rapport de quatre à cinq cent mille francs. Voilà le terroir. Qu'ont voulu y faire les hommes ? Y poursuivre l'application de la loi du 30 mai 1854 sur l'exécution de la peine des travaux forcés qui n'a pas créé la transportation mais l'a simplement généralisée en édictant dans son article premier qu'elle serait subie aux colonies. Théoriquement, la loi de 1854 était comme l'enfer, riche de bonnes intentions. Dans l'esprit de ses auteurs, elle devait assurer la punition des criminels, leur rédemption morale et, en même temps, assurer la mise en valeur des colonies. C'était trop beau. En fait, n'expient que quelques naïfs, *rari nantes* ; les plus criminels, les plus pourris « s'embusquent, se défilent... » Exemple... mais, pas de personnalités ! Sait-on jamais ?... Quant à la rédemption, elle est nulle. La meurtrissure devient plaie, et la plaie gangrène. Pour tout dire d'un mot : c'est le bagne ! Quant à la mise en valeur, c'est quasi le néant. Une simple comparaison nous éclairera à cet égard. Notre colonie de Djibouti avec quelques milliers de nomades et en peu d'années a réalisé une ville, un port et un chemin de fer de 800 kilomètres. La Guyane, depuis 1854, avec ses milliers d'électeurs, avec 8 à 10.000 transportés et plus de quinze millions de dépenses d'Etat annuelles a péniblement construit une route de vingt kilomètres et un chemin de fer de seize ! On voit par ces simples constatations combien le cri d'alarme poussé par M. Albert Londres est justifié. Les remèdes vraiment pratiques ? M. Londres s'est avisé évidemment du principal, du préjudiciel, de celui qui consisterait dans la suppression définitive de l'autonomie de l'administration pénitentiaire. Le vrai chef, le chef responsable de l'ad-

ministration pénitentiaire devrait être le gouverneur de la Guyane. Alors, plus de personnel spécial, mais du personnel du cadre général, renouvelable, aéré, ne demeurant que deux ou trois ans dans la colonie. Quant aux finances, étant donné que c'est en administration comme dans la vie, « celui qui paie qui peut ordonner » elles appartiendraient au seul gouverneur à qui seraient délégués *en bloc* par le pouvoir central les millions inscrits au budget de l'Etat. Un programme de travaux publics, considéré comme œuvre d'Etat et soustrait à l'ingérence locale serait élaboré pour le domaine pénitentiaire dont les limites seraient étendues dans la mesure que commandent l'opportunité et la mise en valeur du sol. La main d'œuvre pénale pourrait être rétribuée en nature et en argent. Les condamnés mieux nourris travailleraient peut-être avec l'espoir de pouvoir se constituer pour l'avenir un pécule intéressant. Actuellement, enfin, jusqu'à huit ans de travaux forcés, le condamné est astreint au doublage de la peine ; au-dessus de huit ans, c'est la résidence à perpétuité. Comme le suggère M. Londres, il faudrait envisager la réduction de ces peines accessoires, et, cela, dans la mesure du travail effectué par le condamné. Encore un moyen d'augmenter le rendement pour parler comme « le gros industriel ».

En somme, la réforme à poursuivre devrait être assise sur une bonne psychologie des hommes, sur une exacte connaissance des éléments locaux. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il est puéril de s'étonner de la répugnance du bagnard blanc à travailler pour des colons qui, pour la plupart, sont noirs ou fortement teintés. Voilà, parmi bien d'autres, une des contingences un des impondérables qu'il convient de considérer quand on s'attaque à un problème aussi complexe et dont la solution touche à tant de points divers de l'économie sociale et de l'éthique. Une commission de dix-huit membres a été constituée sous la présidence de M. Paul Dislère en vue d'étudier la réforme du bagne. Nul doute, — et la compétence de ses membres et la haute autorité de son président donnent toutes garanties à cet égard, — nul doute que cette commission aboutisse à d'intéressantes conclusions.

Mais sa tâche sera assurément moins aisée que celle de M. Albert Londres qui, après une pittoresque peinture de l'enfer guyanais, s'est contenté de s'en remettre au gouvernement pour l'application

pratique de ses suggestions de réforme. Reconnaissons que ces suggestions sont intéressantes, méritent examen, mais que leur réalisation rencontrera plus d'une résistance. La principale difficulté sera toujours d'ordre financier. Il y a bien longtemps déjà, Tocqueville écrivait : « Lorsqu'en France on saura à quel prix on fonde et on entretient une colonie pénale, peut-être verra-t-on s'éteindre pour ne revivre jamais les dernières et rares convictions qui, parmi nous, luttent encore en faveur de la transportation. » Le Parlement, sous prétexte de « mieux *les* nourrir » pour qu'enfin *ils* travaillent (on leur fait grâce de la rédemption !), le Parlement ira-t-il allouer à chaque bagnard une rente de plusieurs milliers de francs alors qu'il accorde une pension annuelle de 1333 francs à une veuve de guerre qui n'a tué ni volé personne et qui est mère de cinq enfants ? Je sais bien : ce serait un placement et Pierre Mille n'a pas craint d'affirmer que l'administration pénitentiaire « disposant avec ses 15.000 forçats de 30.000 paires de bras » (1) devait être une bonne affaire. C'est un cercle vicieux, oh combien ! et le travail forcé ne sera jamais le travail libre. Grâces, en tout cas, soient rendues à M. Albert Londres qui, d'un simple reportage a fait naître l'amorce d'une vaste réforme aussi désirable qu'elle est depuis plus longtemps attendue !

CARL SIGER.

## *ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES*

Charles Lancelin : *La Sorcellerie des campagnes*, Ed. Durville. — Papus : *A. B. C. illustré d'Occultisme*, Dorbon aîné. — Félix Pagan : *Le mystère des âges*, Editions du Monde Nouveau. — Dr G. Bonnet : *Traité pratique d'Hypnotisme Médical, et Précis d'Auto-Suggestion volontaire*, 2 vol., Vve Rousset éditeur. — Henri Durville : *La Science Secrète*, Ed. Durville. — Marc Sémenoff : *Introduction à la Vie Secrète*, éd. Delpeuch. — Mémento.

Un ouvrage de M. Lancelin est toujours une bonne fortune pour les occultistes. L'érudit et fervent exégète de l' « Histoire mystique de Shâtan », l'aventureux Balzac de la « Vie Posthume », avec toute la passion d'un Michelet moderne qui aurait emprunté par endroits la plume de Taine, nous dévoile aujourd'hui **la Sorcellerie des campagnes**, et nous en explique les mystères déformés, à la lumière des traditions initiatiques du passé et des acquisitions scientifiques du présent, qui permettent de rendre un compte raisonnable de bien des faits, inscrits jus-

(1) *Œuvre coloniale* du 21 septembre 1923.

qu'ici dans le merveilleux populaire. La sorcellerie a pour principaux agents dans nos campagnes l'ignorance, la naïveté et la superstition ; ce qui ne veut pas dire que son rayon d'action ne s'étende point jusqu'aux villes, comme l'auteur se flatte de nous démontrer bientôt le contraire, dans un ouvrage actuellement en chantier... Ici comme là, l'auto-suggestion joue un rôle important, sans parler des agissements probables et probablement inconscients du magnétisme et de l'hypnotisme. Avec un luxe précieux d'anecdotes et de formules, récits oubliés ou documents nouveaux, l'auteur nous révèle les multiples excès de dégradation auxquels se laisse entraîner l'homme qui s'aventure dans le mystère, sans autre guide que son imagination chancelante ou sa volonté tendue dans un but de mal. Il nous donne des aperçus fort intéressants sur la sorcellerie des Bohémiens, à la fois recherchée et redoutée de nos paysans, leur science réelle de divination par le Tarot ou la chiromancie. Il fixe en traits impressionnants la physiologie du sorcier de campagne, guérisseur ou entremetteur, les signes auxquels on peut parfois le reconnaître, la mise en œuvre, souvent réelle, de ses aptitudes hyperphysiques, et le rôle important dans sa vocation ou ses pratiques des petits livres de colportage de naguère : la « Poule noire », « le Grimoire du pape Honorius », « le Trésor du vieillard des Pyramides », etc. Il nous dit comment on devient sorcier, par don naturel ou transmission des pouvoirs d'un défunt, et nous rapporte quelques exemples terrifiants des actes monstrueux auxquels peut entraîner, dans certaines circonstances, la sorcellerie rustique. Qu'il ait recours aux « œuvres majeures » (sorts, mauvais œil et charmes, lycanthropie, vampirisme ou talismans amoureux) ou aux « œuvres mineures » (sabbat, cauchemars ou hallucinations, « gardes » des bergers, miroirs magiques ou baguette divinatoire), le sorcier, neuf fois sur dix, est tantôt un vulgaire escroc, tantôt un « malin » qui se plaît, pour renforcer son prestige, à vêtir sa simple jugeote de redoutables formules. Ne croyez pas que le pouvoir des sorciers se soit amoindri dans nos campagnes. Rappelez-vous, il y a quelques mois à peine, ce fermier des environs d'Angers, dont les cochons dépérissaient d'un mal mystérieux, et auquel le sorcier local ordonna de construire un bûcher devant sa maison, puis d'y jeter tranquillement la première femme qui se présenterait à sa rencontre. Le rustre se mit en devoir d'exécuter à la

lettre cette ordonnance, et il y serait parvenu, si les cris de sa victime n'eussent ameuté tout le village. Traduit en justice, il refusa énergiquement de divulguer le nom de son inspirateur. Sachez enfin qu'il existe à Nasbinals, chef-lieu de canton de la Lozère, sur les plateaux de l'Aubraq, un monument élevé en 1909, par souscription publique, au cantonnier Brioude, dit Pierrounet, sorcier rebouteux que les habitants du pays considèrent et honorent comme leur plus grand bienfaiteur. Le livre si précieusement documenté de M. Charles Lancelin passionnera les occultistes en même temps que les amateurs de folklore.

**L'A. B. C. illustré d'Occultisme**, que publie la librairie Dorbon, paré de tout le luxe typographique qui recommande ses éditions, et précédé d'une émouvante préface de M. Charles de Bhray, n'était, dans la pensée de Papus, qu'un résumé substantiel, une sorte de table analytique d'un ouvrage plus important : une « Encyclopédie méthodique de l'Occultisme », que la disparition prématurée de l'auteur, mort pendant la guerre à son poste de combat, — l'ambulance du front où il s'exténua à sauver de l'extermination tant de belles vies humaines, — laisse probablement inachevée... Clairement conçu et abondamment illustré de figures schématiques ou reproductions de tableaux, cet alphabet des études de l'occulte forme en lui-même une synthèse lumineuse et puissante, dépourvue de tout sectarisme, des diverses traditions de l'hermétisme, — précieux recours pour quiconque se soucie d'avoir une vue d'ensemble de ces questions, remplacer par des « cellules de lumière », suivant le mot de l'auteur, tout ce qui est en lui obscur ou mal défini, et progresser dans la « voie spirituelle », qui est la même au fond pour toutes les religions.

« La noblesse de l'esprit est de méditer sur les insondables problèmes, sans espoir de les résoudre », proclame humblement M. Félix Pagan, poète au sens antique du mot, pour qui, comme pour Lamartine, la poésie est avant tout « de la raison chantée », et qui réclame le droit d'y enclore le frisson de l'infini, du **Mystère des âges** et des choses. Zélateur du vieil Hugo, inscrivant au fronton de son œuvre ce noble dessein d'André Chénier : « Sur des pensers nouveaux, faire des vers antiques », il use de l'instrument classique, forgé par les maîtres, et pleinement d'accord avec les lois de l'harmonie et du nombre pythagoricien. Modulées sur la lyre, les spéculations métaphysiques prennent, en quelque

sorte, une vertu d'incantation. Evadé des Bastilles universitaires, iconoclaste résolu des vérités pétrifiées et cimentées par la routine, M. Félix Pagan ne témoigne qu'une médiocre confiance aux assertions de la science moderne, « qui prétend tout expliquer parce qu'elle a tout borné ». Partisan déterminé des vieilles conceptions bouddhiques, dont les savants ressuscitent de temps à autre quelque vieille formule pour en faire une vérité nouvelle, il professe les théories de Michel Savigny sur l'unité de source de la matière et de l'esprit dans l'*od* primitif et neutre, et leur lente évolution dans le sens de l'esprit. Il admet l'hypothèse de la transmigration à travers les âges et les mondes, qui lui paraît dans la logique des lois de l'évolution, et cette magnifique loi du Karma, qui place l'être en suspension dans l'infini et le laisse maître entièrement de son destin. Une haute pensée relie toutes les parties de l'ouvrage : le grand mythe d'Adam Kadmon, peinant à travers les âges pour forger la conscience humaine et la dégager peu à peu du chaos, s'épurant dans la douleur et la lutte, accomplissant sa rude et laborieuse ascension vers la lumière astrale... Immense épopée dont M. Pagan ne nous donne et ne pouvait nous donner que des fragments... Il ne m'appartient point de porter un jugement sur la poétique de M. Pagan. Il se soucie moins, au demeurant, de la forme de ses vers que du fond. Si la poésie vraie est, comme il le dit, « le jaillissement des grandes âmes », et si « la vraie destinée du poète est d'enseigner les hommes », M. Pagan doit être incontestablement salué comme un noble et vigoureux poète. Il n'a cure, en attendant, de louanges hyperboliques, et il ne poursuit d'autre dessein que « de susciter chez quelques esprits sérieux la méditation bienfaisante et féconde ». Dessein heureusement rempli. Les penseurs devront louer comme il le désire, en méditant à sa suite, ce probe ouvrier de beaux rythmes, qui hante les cimes solitaires, et s'est efforcé de traduire le frisson intellectuel qu'il en rapporte.

Le docteur G. Bonnet, non moins charitablement, mais dans un but exclusivement pratique, s'est fait l'apôtre de la suggestion et des bienfaits de toute sorte qu'elle est appelée à nous procurer pour la guérison de nos maladies ou plus simplement le développement de notre activité physiologique ou mentale. Dans ses deux ouvrages, **Traité pratique d'hypnotisme et de suggestion thérapeutiques**, et **Précis d'Auto-**

**suggestion volontaire**, les fervents de la méthode Coué et, de façon générale, les psychistes avertis trouveront le moyen, grâce à des méthodes simples et prudemment ordonnées, de perfectionner leur être, physique ou moral, d'entretenir le bien-être de leur esprit ou de leur corps, d'acquérir ou de diriger sainement cette maîtrise de soi-même qui, au dire des sages de tous les temps, serait le grand secret de la réussite et du bonheur.

Dans un livre imposant, mais agréablement substantiel, M. Henri Durville nous donne « la Somme » de **la Science secrète**, la doctrine résumée mais essentielle des antiques initiations, telle qu'elle s'est transmise jusqu'à nous. Ce copieux bréviaire, où se trouvent condensée la matière de plusieurs bibliothèques, nous offre, théoriquement non moins que pratiquement, la possibilité, à la lumière des traditions anciennes et des recherches modernes, de développer les pouvoirs, latents en chacun de nous, d'inspiration et d'intuition. Grâce à ce guide bien informé et d'une prudence expérimentée, il est loisible à tout être pensant, et dont la pensée reste désintéressée, bienveillante et humaine, de pénétrer dans les temples initiatiques, d'où seuls sont exclus les marchands et les profiteurs. Contrairement à la doctrine des vieux initiateurs, M. Henri Durville est d'avis qu'il est bon de propager les enseignements de la « Science secrète », et de multiplier le nombre de ses adeptes, cette divulgation, selon lui, devant avoir d'heureux résultats pour le plus grand bien de l'humanité et, notamment, la solidarité des hommes entre eux. La tâche de l'initié moderne est, non de dissimuler ou d'enseigner à un petit nombre les hautes vérités cachées, mais de les universaliser en quelque sorte, et de prêcher à tout venant la doctrine de l'Amour, qui, pris dans son sens le plus haut, est le grand arcane, et le grand animateur de la force vitale, assure la suprématie de l'initié et l'aide puissamment à vaincre chez les autres la souffrance physique ou morale.

C'est aussi, en d'autres termes, la doctrine professée par M. Marc Séménoff, dans son **Introduction à la vie secrète**. Le consciencieux traducteur de Pouchkine et de Gogol, parlant cette fois en son nom personnel, nous entraîne à sa suite à travers les catacombes, riches de passé, et les sanctuaires, fortunés de promesses, mais encore à bâtir, de la Vie secrète. Et il nous exhorte, avec une persuasive éloquence, une suavité toute

platonicienne de verbe et de pensée, à réaliser « l'incarnation de nous-mêmes », l'extase apaisante et profonde de notre moi, étouffée ou retardée par la Vie bruyante ou superficielle, où les clameurs de l'Instinct dominent les cris du cœur et de l'intelligence, et où la chair fait taire les aspirations éperdues de l'Esprit. Etre ou ne pas être est pour lui, comme pour le grand Perplexe d'Elseneur, la question qui prime toutes les autres. Etre, c'est se développer, se réaliser sans cesse, afin de pouvoir être pénétré de plus en plus par les Forces cosmiques, principe de lumière et de sagesse divine : ce « pathotisme », pour employer une expression chère à l'auteur, état supérieur de la substance qui vibre et répond à l'Amour, origine des origines, principe à la fois d'Ordre, d'Equilibre et d'Expansion dans tous les mondes... Tel est le but final que nous propose M. Marc Sémenoff... Sentir la Beauté de tout ce qui Vit, c'est Aimer. Il n'y a pas de séparation, selon lui, entre le Mysticisme et l'Intellectualité. Ce sont des aspects différents mais égaux de la même Faculté psychique-mentale de l'être humain. Seul, l'homme mystique en même temps qu'intellectuel est capable de réaliser l'unification du Moi, de concevoir la possibilité d'une immortalité intégrale, et de travailler à cette immortalité. La Vie nous est donnée mortelle afin que nous la sculptions immortelle. « L'homme est un repoussé du dedans », suivant le mot profond du peintre Carrière. Il est son propre sculpteur, et la connaissance approfondie de soi-même est à la fois le marteau et le modèle à l'aide duquel ou d'après lequel l'homme recrée, resculpte sa propre image, et arrive à connaître définitivement et incarner en lui l'univers et les dieux. Tout au plus oserai-je faire à M. Marc Sémenoff le léger reproche d'avoir un peu trop libéralement usé des majuscules ; c'est un des inconvénients pratiques de ce qu'il nomme « le pathotisme », de mettre sur le même plan les vérités premières et celles de seconde zone, — puisque, aussi bien, toutes sont égales dans l'infini... Mais nos intelligences limitées, et encore ensevelies dans l'humble servage de la chair et de l'orgueil, exigent une subordination, qui se traduit dans la matière imprimée par cette hiérarchie alphabétique... En réalité, et pour les initiés, tous les mots devraient être imprimés en lettres majuscules. Car il n'y a rien de petit ni d'inférieur, devant l'Intelligence « spiritualisée et pathétisée », orientée vers son destin nouveau : « La suprême Harmonie du Monde Restitué... »

Mémento. — Paul Flambart : *Tables des positions planétaires*, avec notions sommaires de cosmographie, destinées aux recherches de l'Astrologie scientifique. Chacornac, éditeur. — Elie Alta : *Signum* (Le mystère de la Vie). Chiromancie expérimentale et médicale. Vichy, Librairie générale. — G. Chevrier : *Le phénomène vibratoire* (Application aux données théosophiques du phénomène physique de la vibration, en particulier sous sa forme de résonance). — Alph. Momas : *Formation spirite du globe terrestre*, 3, rue du Château, Neuilly-sur-Seine. — Carlo Loontiens : *L'hypnotisme à la portée de tous*, Impr. Vervaeke, Ostende. — Sédir. *L'énergie ascétique*. Bibliothèque des Amitiés spirituelles. — E. Caizeflis : *Christianisme et Panthéisme* (id.). — Irving S. Cooper : *La réincarnation* (trad. Andrée Bruel), Publications théosophiques, 4, Square Rapp. — C. Jinarajadasa : *L'évolution occulte de l'humanité* (id.). — E. Heris : *La reconstitution sociale par la communauté* (id.). — Victor Morgan : *La voie du Chevalier*, Editions Bossard. — Henri Frichet : *Magnétisme et Volonté* France-édition.

PAUL OLIVIER.

## *ART*

Exposition du Nouveau Groupe : Galerie Georges Petit. — Exposition Lucien Pissarro : Galerie Marcel Bernheim. — Le Salon d'Hiver : Exposition d'art alsacien et d'art lorrain au Grand Palais. — Exposition Barat-Levraux : Galerie Druet. — Exposition Claude Monet : Galerie Georges Petit. — Léonce Bénédite : *Albert Lebourg*, Georges Petit.

L'intérêt premier du **Nouveau Groupe** (galerie Georges Petit), c'est la large contribution qu'y apportent deux excellents artistes : Guillonnet et Charreton.

Victor Charreton envoie cette année des symphonies florales d'un admirable ensoleillement, d'éblouissants jardins centrés de la dominante rouge d'une corbeille de sauges. Un coin d'Auvergne s'emplit, dans la rudesse de ses lignes, du nuage pourpre et or des frondaisons à l'automne. Une étude de neige au village de Groire chante, sur ses fonds de blancheur, de tous les émaux de la nuance avec une infinie subtilité de notation. C'est une transposition hardie de la nature dans toute la variété de son orchestration harmonique qui donne cette impression complète des instants rares dans une étonnante justesse de l'atmosphère.

Guillonnet réalise de beaux panneaux où la souple sveltesse des formes féminines, les accords subtils d'un décor floré, l'arabesque d'oiseaux d'une blancheur éclatante, la fluidité des fonds

s'accordent à réaliser des harmonies ornementales, un décor de fête en nuances tendres, éclatantes et dorées. Il se plaît à évoquer les beaux jours, sous l'ardente lumière, à une heure de somptuosité ordonnée, un peu féerique, qui paraîtrait imaginée n'était la précision du paysage dans ces ordonnances nobles aux rythmes savamment balancés.

Alfred Dabat alterne d'évoquer un Moghreb capiteux et barbare, où se dressent des formes de courtisanes de cuivre ou de bronze animé sur le fond bariolé d'or de tapis aux vives couleurs, avec des notations familières de la rue, où les Mauresques voilées et oisives échangent des propos, non sans laisser-aller, et c'est avec une pointe d'humour que le peintre nous en évoque les flâneries.

Si Lebasque n'était si varié, on pourrait le dénommer le maître du hamac. Il fait de cet accessoire de l'été un usage remarquablement varié. Il s'en sert pour donner des aspects très vivants et presque affranchis de la pesanteur, à des jeunes femmes, dont il note la grâce d'un dessin hardi, dans une gamme heureuse de clartés graduées ; des paysages des environs de Toulon sont d'un joli faire souple, gracieux dans les éclats tempérés de leurs lumières,

Charlot invente des silhouettes paysannes d'une belle vigueur naïve, avec un tempérament de solide imagier qui convoque toujours la couleur du temps à accompagner d'accords certains la solidité de ses personnages. Les nus de Carrera, un peu rudes, ne sont point dépourvus de puissance. Les paysages de Le Bail, un peu concrets, s'architecturent fortement. Karbowsky est un peintre de fleurs très délicat et très nuancé, habile à susciter la vie florale sur des fonds clairs, dans une atmosphère de joie. Mlle Emma Ciardi évoque le décor vénitien avec une précision un peu dispersée. M. Jules Joets donne un bon portrait de notre éminent confrère Thibault-Sisson. Voici encore des tableaux de fleurs de M. Henri Dumont, de M. Girault, de prestes études du décor provençal de Mlle Cormier. A la sculpture, des orientalismes très adroits de Bigonet, des bustes d'une belle vie expressive et de solide carrure par le Docteur Paulin, une Phryné de Lagos...

§

**Lucien Pissarro** n'avait point encore donné à Paris d'exposition particulière. Il nous montre, chez Marcel Bernheim, une

abondante série de paysages, les uns notés dans le Midi français, les autres exécutés dans la banlieue londonienne. L'exécution en est très artiste, d'une méticulosité qui sait se mettre d'accord avec l'accent général du thème et d'un joli charme.

§

Le **Salon d'hiver** se modernise. Ce n'est point que dans cette longue série de salles (les mieux éclairées du Grand Palais), on ne défile devant nombre de toiles d'un faire anonyme et pompier, mais de place en place on trouve une fraîche impression de nature, quelque marine claire et limpide, quelque nature morte où les reflets sont notés avec soin, sans maniérisme. Citons M. Hélys avec des bords de Seine d'une jolie limpidité bleue, une fête nationale dont les luminosités s'irradient sur un sol diapré. M. Mottenhefen, dont le petit port breton au quai bigarré de foule, aux fenêtres abondamment florées est d'une impression délicate et heureusement rendue. M. Lenoir nous montre une crayeuse figure de clown, d'un éclairage exact et pittoresque. Nous retrouvons quelques-uns des peintres les plus intéressants des Artistes français, tel M. Denis-Valvérane qui pare de jolis tons des ensoleillements peuplés de vivantes silhouettes. C'est une jolie page, de ton d'imagerie populaire nettement et incisivement formulée, que ce passage de deux fiancés, en costume provençal brillant et coloré, radieux de joie, au pas de leur cheval, parmi la gaieté et la clarté des choses. Un panneau décoratif de M. Tapissier encadre d'attributs bien choisis un décaméron de bergerettes dans un joli terroir. Notons de bonnes natures-mortes un peu fignolées de M. Schœngrun, des tableaux de fleurs de M. Moritz, qui campe joliment sous un pommier, parmi un sol herbeux, jonché de pommes rouges, un enfant dont la gaucherie heureuse et le plaisir de vivre sont traduits avec franchise et simplicité. Notons les fleurs de M. Bouy, des études féminines de M. Serendah de Belzim campées sous des éclairages adroits, une grande marine de M. Martin, la Roseraie de M. Brin-Quentin, les études bretonnes de M. Louis Massin, un portrait de M. Lapierre-Renouard, d'allure sobre, les aspects de Hollande de M. Benoit-Levy, des paysages de faire compliqué, un peu divers, mais curieux et d'agréable harmonie de M. Cadel. M. Coralœuf montre des portraits (dessins) inexpressifs et très littéraux. Son étude de femme (peinture), attirant l'attention sur tous les acces-

soires, l'éventail, les bagues, travaillées comme des miniatures, fatigue par cette précision du détail, sans souci du caractère.

§

L'attrait de ce 19e Salon d'hiver est la présence d'un **groupe lorrain** et d'un **groupe alsacien.** L'idée était bonne de cette tentative de régionalisme, conçue sur un principe ethnique et non sur des affinités d'art. On pouvait espérer une importante manifestation et très complète. Mais il n'est pas facile de réunir tout le monde. Il y a eu quelques abstentions, assez pour que l'art décoratif lorrain ou alsacien ne soit pas représenté. Mais les meilleurs artistes sont venus.

Au groupe alsacien la tendance classique est présente aux portraits un peu secs, mais vigoureux de M. Umbricht, de M. Léon Hornecker. M. Many Benner montre une agréable esquisse rurale et des joueurs de cornemuse d'un joli sentiment. M. Kauffmann raconte des fêtes d'Alsace ; une profusion de costumes locaux, une liesse populaire sertie par un dessin net d'imagier. M. Rieder note les effets des lumières adoucies, dans l'intimité de décors familiers. Il a de jolies notes de pénombre. C'est là l'équivalent d'une bonne salle moyenne aux Artistes français.

Nous retrouvons les tendances modernes avec Urbain, dont l'exposition se réduit à un seul tableau, mais de premier ordre : un portrait de jeune fille d'un art très sûr, avec une admirable gradation de lumière, dans les ombres claires qui viennent, de la fenêtre ouverte, parer les yeux et les joues du personnage. La justesse de la pose, le charme du fond arborescent classent ce tableau au nombre des meilleures toiles de cet artiste, ému, savant, intuitif, un des bons peintres de notre temps. Raymond Kœnig, dont les derniers Salons de la Nationale et des Tuileries nous ont surtout montré des portraits d'enfants, expose des marines où vit joyeusement le port de Concarneau. M. Schœn, un peu conventionnel dans son *Baiser de la France au mourant*, encore que les figures se campent fortement, montre une excellente nature morte. M. Achener est le très sensible interprète des soirs et des matins sur Sienne et du paysage de Taormine. M. Edelmann a une nature morte de la plus jolie intimité frémissante. M. Eugel revêt de charme des eaux calmes et des rives de lac égayé d'un piétement de mouettes. M. Heitz dans sa lingère vivante et d'une naïveté individuelle se démontre un excellent peintre.

M. Edouard Raul expose d'excellentes études de Bretagne, décor et personnages de plantation juste et de couleurs savoureuses. M. Welsch a un portrait intéressant et un petit port très ramassé dans son cycle de collines et de môles, bien construit. Simon-Levy expose une nature morte de premier ordre.

Les figures de danseuses d'Anna Bass s'inscrivent dans le mouvement le plus souple et le plus vrai. Sa *Léda* est la plus harmonieuse évocation païenne. Son art est doué d'un joli frémissement, touché d'un don de grâce particulière qui est de la vie à la fois souriante et grave et de la claire beauté. Elle expose à côté de ses sculptures des dessins synthétiques d'allures féminines, de mouvements prestes à la fois onduleux, vibrants et robustes qui sont du grand art et du plus neuf.

A la section lorraine un panneau affirme la diversité de l'art de Paul-Emile Colin, notre meilleur graveur sur bois. P.-E. Colin est de plus un peintre très original, très volontaire et qui depuis plus de dix ans cherche à imposer un art à la fois noble et strict, très sobre, très résumé où toutes les lignes soient expressives, et qui réussit à donner des travailleurs du sol, des paysans et des paysannes lorraines, des images solides à la fois familières et hiératiques, condensées à l'essentiel. Colin a souvent demandé à la Sicile l'occasion de décrire des personnages de belle plasticité dans des décors nobles et de lignes antiques. Il expose au Salon d'hiver quelques toiles de cette série. Gruber ajoute à l'art du vitrail des moyens nouveaux ; mais, en dehors de la technique, ses œuvres valent par la nouveauté de leurs accords, par le beau dessin de gerbes de fleurs, de guirlandes, de corbeilles, d'arabesques bien conçues pour donner aux *homes* le magnifique ornement de belles lumières fixées dans leur transparence.

A la sculpture, un plâtre d'Hannaux, maquette de belle ligne pour un monument aux morts, une série assez nombreuse d'un jeune sculpteur, M. Bachelet, qui a du goût et de la puissance, dont un buste de femme est fort séduisant et un projet de tombeau atteint à quelque grandeur, un très beau buste de Niclausse, quelques maquettes de Broquet.

Victor Prouvé, le bon peintre et décorateur qui a tant trouvé dans tous les chemins de l'art décoratif, qui réalise si pleinement le type de l'artiste complet, envoie de beaux portraits et un beau paysage à la détrempe, horizon marin vu au-dessus des toits

rouges d'un village, dans l'encadrement de grands arbres touffus.

Henry-Baudot alterne et compose des paysages d'une intéressante mélancolie et de riants paganismes chauds et clairs, d'une belle valeur décorative.

Les paysages de Gaston Varenne émanent d'un artiste très sincère et d'une rare finesse.

Notons les bons paysages de M. Anselme, M. Marcel Bloch, d'une jolie viguenr, les paysages irisés de M. Cayon, la marine de M. Grandgerand, les paysages de jolis accents de M. Licourt, des visions délicates de Moselle de M. Albert Marks, de M. Ferdinand Marks, de M. Nassoy, un bon tableau de M. Renaudin : la *Porte des Allemands à Metz*.

Peccatte, d'un métier très avisé, qui appelle le pointillisme à l'aide pour accentuer les vibrations de l'atmosphère, donne des aspects féeriques et intimes du paysage vosgien. M. Fomeur, un très jeune peintre, fait preuve de tempérament et de justesse de notation.

§

Le *Concert sur la Terrasse*, de **Barat-Levraux**, donne le point culminant de son œuvre. C'est d'une grâce très libre et d'une belle construction dans d'harmonieuses tonalités. L'artiste s'est longtemps cherché en se défiant de ses qualités naturelles d'exécution qui l'amenaient, dès les débuts, à des réalisations très séduisantes qu'il jugeait faciles. C'est un chercheur et un laborieux qui a voulu atteindre la pleine originalité et l'a conquise, ainsi que l'affirment ses nus féminins musculeux et de belle arabesque, ses marines, ses natures mortes et tant de belles évocations de paysages d'arbres et d'horizons bleus de la Méditerranée imprégnées d'intensité et de large style.

§

Reverrons-nous un jour, logiquement groupé, l'œuvre entier de **Claude Monet**? La dispersion des tableaux sur toute la surface du monde dans tant de collections conquises à l'art français, ne permet guère de l'espérer. En attendant cette réunion d'ensemble, un choix de soixante-cinq tableaux exposé galerie Georges Petit emprunte à toutes les minutes essentielles de cette longue et glorieuse carrière, fait allusion aux origines, signale les tournants, jalonne l'évolution. Si l'on n'y cherche pas un document complet pour l'étude de l'art de Monet, c'est une féerie mul-

tiple, une admirable évocation de minutes heureuses et rares de la nature qui s'éploient à la galerie Georges Petit.

Quelques tableaux rappellent l'émotion profonde que tous les impressionnistes ressentirent devant l'art subtil, fin, orné, émouvant de Corot, devant sa capture opiniâtre des instants nuancés de l'ombre et du soleil dans les arbres. A quelques ciels un souvenir de Boudin, peintre de larges espaces de grèves et de ciels changeants sur des semis de foules vivantes. Verra-t-on aux lignes de quelques figures le goût que Monet éprouva pour l'œuvre de Courbet ? Mais Claude Monet fut très rapidement lui-même et ses méditations portaient sur un problème précis. Les grands paysagistes de l'Ecole de 1830 avaient déjà réagi contre un esprit de synthèse excessive qui dominait l'art du paysage et le paralysait. D'admirables notations de formes d'arbres, de décors de fermes, de ports inondés de soleil couchant, n'empêchaient point qu'à chercher un ton général, uni et balancé pour résumer l'essentiel de la nature, la multiformité de ses épisodes dans la lumière mobile, ne fût oubliée.

Des vérités plus nettes furent acquises par Constable ; Turner surprit la nature en elle-même. Une sorte de symphonie ornementale naissait de son pinceau à l'étude des effets rapides de la lumière, franchement étudiés, sans préoccupation du passé du musée. Un souci d'arrangements pourtant s'impose à cette œuvre ; Turner est préoccupé de Claude Lorrain. La nature lui est un décor. Aux Impressionnistes elle apparaît le sujet même, le personnage de leurs tableaux, moins dans sa forme que dans les visions qu'elle prodigue, les polyphonies où elle se meut.

L'enseignement est de donner ce qu'on voit. A décomposer la vision, à modeler des épisodes, des formes d'arbres, des densités d'eau, à ne point vouloir omettre ce que l'œil apprend du toucher comme les Hollandais, même comme Théodore Rousseau, on n'arrive à créer qu'une dominante, et une dominante, c'est encore une abréviation.

Or, il s'agit pour des regards extasiés, plus sensibles au détail de par ce qu'ils ont appris de leurs devanciers, de même que les musiciens entendent une polyphonie sans cesse plus variée et plus pénétrante, il s'agit de tout voir et de tout noter. La nature répugne aux lignes droites la lumière n'y suppose pas toujours l'opposition d'ombre. La vie des tons n'est pas isolée ; la cerner,

c'est la fausser. Une couleur évoque d'innombrables échos; la vie des reflets se propage très loin en une succession d'accords ordonnés. Ce sont des symphonies vraies que Claude Monet va évoquer partout où il posera son chevalet.

De l'ensemble de l'œuvre résulte un maître du paysage ; mais Monet a été aussi un grand peintre de figures.

Deux de ses plus belles évocations de la forme féminine manquent à ce rappel de son œuvre et les *Femmes dans un jardin*, malgré la beauté du tableau, ne comblent qu'insuffisamment cette lacune. Il manque une grande étude de femme passant sur une place, et cette grande étude de femme en robe japonaise, qui prouve en Claude Monet jeune tant de puissance décorative. Chaque fois que Monet revient ensuite à la figure, c'est toujours avec une étonnante certitude. Les *Jeunes filles en barque* de 1887, vêtues de blanc, avec une exactitude à noter le costume de l'année, voguent sur une eau d'une admirable sérénité, sous la fraîcheur d'un ciel transparent et clair. Plus tard, dans les *Jeunes femmes dans la campagne*, Monet a simplifié le détail du costume, qui n'est plus qu'une gaine claire aux corps souples.

Une grâce fluide rythme les démarches légères. Jamais le tableau ne datera ; mais faut-il regretter que dans les *Femmes au jardin* l'anecdote du costume tienne tant de place, encore que le morceau le plus délicat de l'arabesque que tracent ces jolies allures féminines soit ce visage de femme enfoui dans la touffe de fleurs qu'elle respire. On souhaiterait que la présence humaine fût plus nombreuse dans l'œuvre de Claude Monet. On a pu croire que si presque toute l'œuvre de Monet est dédiée au paysage, la faute en est à la dureté du temps, au faible goût des directions des Beaux-arts, à la timidité des amateurs qui écartèrent les impressionnistes des grandes compositions décoratives, prodiguées à des peintres moins inventifs, hantés à l'excès de ressouvenirs du musée. A voir le carton de tapisserie de Raffaëlli, *la Bretagne*, on pense aux œuvres du même genre que l'artiste eût pu créer, si le munificence de l'Etat ne se fût égarée sur tant de médiocres. Il en va de même pour Monet, pour les autres grands Impressionnistes. Mais le culte du déjà vu a toujours régi les grandes commandes de décoration publique.

L'art de Claude Monet, en sa pleine maturité, s'est concentré sur l'étude de la lumière. Il lui a plu de donner les splendeurs suc-

cessives du même motif, du même aspect du monde, sous des éclairages différents, sous la robe diverse de reflets que viennent l'une après l'autre tisser les heures. Il a appliqué cette méthode à des thèmes d'une densité différente.

Il a choisi pour sa démonstration ou plutôt pour son évocation des façades de cathédrale, des pièces d'eau au mouvement insensible, à la fluidité stable ; de là, ses *Cathédrales* et, plus tard dans sa vie, ses *Nymphéas*. Il a aussi triomphé d'une difficulté plus rare en transportant son étude sur un décor mobile, sur la vie du pont de Londres, sur les manteaux de brouillard de la Tamise et il y a cherché la forme, l'éclat, la somptuosité, la nuance des mille irisations dont les pare la volonté d'existence de la lumière. C'est sans doute la plus éblouissante de ses séries. Peut-être a-t-il songé à accepter la lutte avec Turner sur le terrain propre de son grand devancier. Peut-être n'a-t-il jamais été plus subtil que dans cette lutte avec l'ombre claire, avec cette sorte de crépuscule diurne, traînant sans cesse sur l'eau lourde et le ciel indistinct ses écharpes infiniment nuancées de crêpe grisâtre. Il y fait surgir à une minute plus claire, sur la ligne des ponts, comme un défilé de corbeilles multicolores, qui sont, au fait, la course des omnibus, et il dégage ainsi une des beautés du décor moderne, où la couleur, indépendamment de la forme, joue son rôle et s'impose en seul élément de vision, et il affirme là une des vérités du spectacle moderne.

Mais auparavant que de faire vivre toute l'existence d'une apparence, d'un spectacle, à toutes ses facettes d'éclats diversifiés, que de minutes éparses ont été synthétisées par lui ! Les impressionnistes, à leurs débuts, ont été captivés par la nouveauté d'aspect d'un Paris modifié architecturalement dans ses masses, nuancé par de nouvelles méthodes d'éclairage des rues, offrant des chantiers organisés autrement, avec des relais pour de nouvelles forces mécaniques, récemment utilisées. C'est la hantise de la vie moderne, qui était également le thème de travail des naturalistes, leurs contemporains et leurs amis. La palette de Monet, franche comme le regard frais des impressionnistes, était prête à rendre ces spectacles neufs. Toute une série de l'œuvre de Claude Monet triomphe de ces problèmes nouveaux : son chantier près de la gare Saint-Lazare, et son hall de la gare Saint-Lazare où les fumées encadrent sous le toit de verre la

masse d'une locomotive, académiquement considérée avant lui comme un objet étranger à toute plastique et qu'il eût été répréhensible de faire entrer dans une symphonie colorée, malgré l'essai de Turner. La transcription de Monet donne tout le thème et toute l'ambiance. Il y a une petite toile de lui, qui marque une date, et qu'on eût aimé revoir à cette exposition. Elle date du trente juin, qui fut le jour de la première fête nationale, avant qu'elle fût fixée au 14 juillet. C'est une petite rue sombre, ce soir-là ruisselante de feux, avec la féerie des lanternes vénitiennes, allumant des rideaux d'Hespérides aux fenêtres sordides, étincelant au-dessus d'un sol gris, maintenant diapré de toute la mosaïque des reflets. C'est une simple étude, presque un instantané et c'est un chef-d'œuvre.

Claude Monet d'ailleurs excelle à ces prestesses qui ne sont permises qu'à un artiste merveilleusement intuitif et maître de toutes les ressources de son métier, ou se les étant assimilées d'une telle puissance qu'elles répondent sans hésiter aux appels d'une improvisation véhémente. L'exposition de la galerie Georges Petit leur donne une place, restreinte il est vrai, en une notation très rapide d'un gros temps sur la côte normande. Un ciel mouvementé aux clartés assombries, puis un ressac de vagues fouettées contre le sable de la grève et la mer toute proche de la falaise. La vie multiple de la vague avec ses entrecroisements de fusées d'eau y est toute captée, tout le tumulte des écumes résumé, parce que tous les mouvements divers ont été saisis et notés. Comparez aux vagues raisonnées, condensées, repensées de Courbet. Malgré leur beauté, elles ne sont point comparables à cette vision si profondément évocatrice, parce que, contrairement à l'art académique, erroné aussi bien dans ses nouvelles applications que dans celles qui sont périmées, abréger n'est pas traduire. Monet triomphe parce qu'il sait tout voir en même temps, ce qui lui permet de rendre cet élément essentiel et même principal de la beauté de la nature, sa complexité. Saisir cette complexité, cela a été la grande leçon de l'impressionnisme. La synthèse vraie n'existe que par l'ampleur multiple de la sensation, de l'impression. Abréger, résumer, ce n'est pas construire, c'est équarrir.

L'art de Monet, aussi subtil que celui de Corot, est plus vaste, plus divers, plus varié. Il est le paysagiste le plus puissant que nous montre l'histoire de la peinture. Après que son influence se fut

fortement exercée sur l'art contemporain, des artistes plus récents ont été amenés à chercher dans une autre voie, et rien de plus naturel, car il a poussé sa façon d'exprimer presque à la perfection et les peintres des générations suivantes doivent trouver une autre voie que l'impressionnisme, pour dire à leur tour leur émotion devant le spectacle du monde. Pourtant il semble bien que des lois essentielles ont été découvertes et que ce n'est point par régression vers des méthodes antérieures que l'art du paysage pourrait être renouvelé.

§

A la suite d'une belle exposition rappelant les œuvres principales d'**Albert Lebourg**, un livre de Léonce Benedite analyse l'œuvre et précise la biographie de ce beau peintre. Albert Lebourg appartient aussi à l'Impressionnisme. Il participa à ces expositions maintenant légendaires, que les impressionnistes, exclus des Salons officiels, organisaient dans des appartements vides entre un déménagement et un aménagement de locataires, rue Le Peletier ou rue des Pyramides. Le livre de Benedite présente avec justesse la vie de ces artistes alors méconnus, ne touchant l'amateur que par quelques intermédiaires comme Portier, soutenus aussi avec plus d'ampleur par Durand-Ruel. Déjà les maîtres impressionnistes commençaient de triompher que Lebourg, malgré quelque présences au Salon, n'était point encore classé à son rang A la Centennale de 1900, il n'était point compté. Il n'avait sa place qu'au pavillon de l'Algérie où quelques admirables petits panneaux étaient égarés parmi les échantillons de cocons, d'huile ou de bois rares. Un hasard de vie avait amené Lebourg tout jeune à Alger. Il y professait le dessin et ses obligations de métier lui interdirent de pénétrer avant dans l'intérieur. Mais ne vivait-il point dans un admirable décor, aux modifications incessantes et depuis longtemps, depuis Delacroix et Dehodencq, abandonné des artistes, si les vignettistes conventionnels y foisonnaient. Son bref passage, plus long toutefois que celui de Renoir, lui permit la création, en petits panneaux, de toute une évocation architecturale et ensoleillée d'Alger, avec le calme de ses fontaines sur les petites places silencieuses auprès des mosquées blanches, des variations de la lumière sur le palais de l'amirauté, et la notation des fonds de mosquée, dans la lumière sourde, enrichie de reflets de drapeaux. Cet ensemble de Le-

bourg débutant, reste une des parties les plus vivantes de son œuvre.

Ensuite à Meudon, en Normandie, aux rives de la Seine, aux plages, il évoqua, par la vérité des détails, des paysages en féerie aussi délicate et diaprée que sont solides ses évocations des neiges d'Auvergne sur les montagnes âpres. C'est un très beau peintre de la lumière et qui a su trouver dans la vie moderne, dans la présence des foules, dans l'empressement des voyageurs auprès d'un bateau de plaisance, d'une vedette de station balnéaire, des éléments de vie joyeuse, intensément colorée, comme il a su noter le silence des paysages esseulés, très doux, presque contemplatifs, d'émotion tranquille. Et ces impressions de vie lumineuse et complexe sont faites de vérité. C'est, comme Claude Monet, en abordant franchement la complexité de la beauté de la nature qu'il arrive à en traduire toute la splendeur et toutes les apparences de solitude nuancée à l'infini. Le labeur est considérable et l'œuvre qui en résulta de tout premier ordre.

GUSTAVE KAHN.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**A propos de « Poison perdu ».** — Le supplément du *Figaro* du 24 novembre publiait une lettre de J.-L. Forain où le grand dessinateur donnait son avis sur le sonnet d'Arthur Rimbaud: *Poison perdu*, dont l'authenticité fut, ces derniers temps, l'objet d'une assez vive polémique:

Le sonnet *Poison perdu* est d'Arthur Rimbaud, écrivait-il ; lui-même m'en avait remis une réplique de sa main, sinon le manuscrit original, ainsi que d'autres vers de lui, entre les années 1872-1873. Ces manuscrits, je les ai conservés jusqu'en 1874. Partant faire mon service militaire, je les avais confiés à un de mes amis. Après ma libération, j'ai oublié de les lui réclamer et lui de me les rendre. Mon ami s'appelle encore ou s'appelait M. Bertrand Millanvoye... Je crois qu'il a fini tenant un cabaret d'art appelé le Carillon, rue de la Tour-d'Auvergne...

Tout ceci est très exact, — à l'exception, je crois, d'un détail, en l'occurrence assez important. Il se peut que, parmi les manuscrits donnés à Forain par Rimbaud, ait figuré *Poison perdu*; mais ce qui est certain, c'est que ce sonnet, précisément, ne figurait pas dans les manuscrits de Rimbaud confiés par Forain à Bertrand Millanvoye.

Et je puis noter ce fait avec quelque assurance, puisque Bertrand Millanvoye me communiqua en 1898 la liasse des manuscrits d'Arthur Rimbaud confiés à lui par Forain, et que, parmi eux, ne figurait pas *Poison perdu*.

A ce propos, je puis donner ici quelques détails déjà fournis par moi en partie, il y a une douzaine d'années, lors de la publication d'une édition de luxe d'*Une Saison en enfer*.

En 1898, je fis à Montmartre, rue Lepic, au Restaurant des Artistes, alors tenu par l'excellente « mère Coconnier », la connaissance de Bertrand Millanvoye, bon vieux poète-chansonnier, auteur d'un certain *Déjeuner de Pierrot* joué à la Comédie-Française. Un jour, le nom d'Arthur Rimbaud tombant dans la conversation, Millanvoye me dit, comme ça, sans y attacher d'autre importance (ses dilections poétiques n'allant pas plus loin que Banville), qu'il possédait un certain nombre de pièces manuscrites de ce poète, qui lui avaient été « données » par J.-L. Forain.

Fervent de Rimbaud dès mes dix-huit ans, j'ouïs avec un peu d'étonnement cette révélation — à laquelle le nom de Forain néanmoins conférait quelque intérêt — et je priai Millanvoye de me communiquer ces pièces, m'attendant à parcourir des pastiches ou constater une quelconque fumisterie.

Un soir, il me les apporta...

Et, à mon intense surprise, à mon inexprimable émerveillement, je reconnus là, parmi des originaux ou des variantes — toutes de la main de Rimbaud ! — de maintes pièces imprimées (et imprimées en quel état !) deux des poèmes tant réclamés par Paul Verlaine : Les *Douaniers*, les *Sœurs de Charité*, plus un quatrain : *L'Etoile a pleuré*, et deux poèmes en prose : *Les Déserts de l'Amour*, précédés d'un Avertissement, ces six dernières pièces complètement inédites !...

Je pris une copie soigneuse des inédits et corrigeai d'après les variantes mon exemplaire des Œuvres d'Arthur Rimbaud, publiées en 1898 au *Mercure de France* par Paterne Berrichon et Ernest Delahaye. Et elles s'imposaient, ces corrections, à n'en juger, par exemple, que par celle-ci, intéressant le dernier vers du premier sixain des *Premières Communions* :

> Mais le soleil éveille, à travers les feuillages,
> Les vieilles couleurs des vitraux *ensoleillés*.

Le *soleil* éveillant les vieilles couleurs des vitraux *enso-*

*teillés!!*... Cette bêtise avait toujours attiré mon attention — et je soupçonnais une faute de copie. Ce fut donc avec joie, après lecture des manuscrits confiés par M. Millanvoye, que je substituai *irréguliers* à *ensoleillés*. Mes corrections et ma copie faites, je rendis le tout à Bertrand Millanvoye qui me l'aurait volontiers abandonné pour peu que j'en eusse marqué le désir, le nom de Rimbaud n'évoquant en lui que la figure d'un « poète décadent » s'exprimant en un incompréhensible charabia auquel il s'étonnait qu'un garçon de bon sens comme moi pût attacher quelque importance!...

Il remit la précieuse liasse dans le tiroir d'où, à mon intention, il l'avait tirée — et Dieu sait ce qu'elle serait devenue à sa mort, advenue malheureusement vers la fin de 1911, si... Mais continuons notre récit.

Pendant huit ans environ, je gardai jalousement ma découverte par devers moi, n'en parlant à personne, sinon, une fois, à Laurent Tailhade, en 1902, au Faou (Finistère), où il villégiaturait l'année de son mariage. Puis je partis pour Nice.

Un jour d'été de 1906, étant dans mon petit « cabanon » de Saint Jean Cap-Ferrat, mon attention fut attirée par une très pénétrante, très remarquable étude sur Rimbaud paraissant dans la *Revue Littéraire de Paris et de Champagne*, sous la signature d'Ernest Delahaye, son condisciple au lycée de Charleville.

Immédiatement, l'idée me vint d'écrire à M. Delahaye, que je ne connaissais personnellement d'aucune manière, lui offrant de lui envoyer — comme au mieux désigné, au plus digne de les révéler au monde littéraire — ma copie des fragments inédits de Rimbaud en lui indiquant, je crois bien, les sources de ma découverte.

Je recevais bientôt une lettre enthousiaste de M. Delahaye, acceptant mon « offre magnifique » et me pressant de lui faire parvenir mon « royal cadeau ». Son expédition me valait de recevoir, datée du 3 septembre 1906, la suivante action de grâces :

Je ne saurais trop vous remercier des admirables proses et vers de Rimbaud que vous m'avez envoyés. Les proses datent évidemment, à mon sens, de la fin de 1870, ou des deux premiers tiers de 1871, et ont dû être écrites dans les Ardennes, comme le superbe sonnet *Les Douaniers*.

Je me souviens que mon regretté ami, vers novembre 1870, me communiqua une histoire dans le genre de celles qui sont intitulées *Les*

*Déserts de l'Amour*. J'eus l'immense tort de ne pas en prendre copie le jour même, car, le lendemain, il me la redemanda et je ne l'ai pas revue. Mais qui pouvait alors prévoir le suicide littéraire du grand poète?...

Certes, les lettres françaises vous doivent une infinie reconnaissance pour avoir été, non seulement le fidèle et pieux dépositaire de pages si précieuses, mais encore leur généreux dispensateur aux épris de beauté.

Comme, dans ma lettre, je lui avais signalé un portrait d'Arthur Rimbaud par Jean-Loups Forain, portrait que l'excellent docteur Raoul Gineste, le « poète des chats », m'avait dit posséder, il ajoutait :

Le portrait par Forain !... Sûrement il nous le faudra connaître. Forain fut le camarade de Rimbaud; le croquis qu'il en fit ne peut être qu'excellent et d'un extrême intérêt tant pour l'histoire du modèle que pour celle de l'artiste...

Sans aucune explication, sans aucune mention d'origine, les pièces inédites de Rimbaud, à commencer par les proses, furent publiées dans les numéros d'octobre et novembre 1906 de la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*. Et, au sujet de cette publication, M. Delahaye m'écrivait encore, à la date du 13 octobre 1906, ces lignes intéressantes :

Les inédits de Rimbaud, qui voient le jour grâce à vous, ont été publiés par les soins de René Aubert (il a sauté là-dessus, vous pensez !)...

Ces notes, en effet, sont loin, si vous voulez, de la manière des *Illuminations* et de la *Saison en enfer*. C'est plus jeune, voilà. Cela date d'un an et de deux ans et demi plus tôt — ce qui est beaucoup dans une vie cérébrale d'un développement foudroyant, comme il arriva chez Rimbaud; — mais c'est quand même d'un puissant intérêt parce que cette manière, cette mentalité, on en voit ainsi les manifestations premières, et bien significatives. La trouvaille est précieuse; elle apporte à l'étude de Rimbaud un élément nouveau, excellent; pour mon compte je ne manquerai pas, dans ma prochaine édition, d'en tirer parti...

Il n'y eut pas de seconde édition du *Rimbaud* qu'Ernest Delahaye publia fin 1906 aux éditions de la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*. Ce ne fut que l'an dernier qu'il publia chez Messein un autre *Rimbaud*, complètement différent du premier, où, fort généreusement, il veut bien rappeler dans une note la part que j'eus dans la découverte et la divulgation des manuscrits inédits du prodigieux adolescent.

Deux ans après, en 1908, les poèmes de Rimbaud furent reproduits dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*; puis ils furent, en juin 1911, publiés à nouveau par la petite revue *Propos.*

Et cette dernière publication me valut de recevoir, par un beau jour d'été, à Saint-Hélier, capitale de l'île de Jersey, cette épistole inattendue du beau-frère... posthume d'Arthur Rimbaud, Paterne Berrichon, que j'avais connu à mes débuts dans les lettres, quelque vingt ans auparavant, et que j'avais totalement perdu de vue depuis son mariage, dont j'avais été le confident, avec Isabelle Rimbaud :

Roche, par Attigny (Ardennes),
le 9 juin 1911.

Cher ami,

En 1906, de ce que des inédits de Rimbaud venant de vous paraissaient dans une revue de province et non au *Mercure de France*, où vous avez des amis, j'en avais conclu qu'ils étaient apocryphes, sans m'y attacher autrement que pour admirer l'auteur en tant que rimbaldiste conscient et passionné (1). Aujourd'hui, par une revue intitulée *Propos*, ils me retombent sous les yeux ; je les regarde de près ; ils m'apparaissent authentiques ; et je viens vous demander, non pas le nom de la personne de qui vous les avez tenus, si c'est un secret pour vous, mais de vous entremettre auprès d'elle pour obtenir copie d'autres poèmes du même lot : *Les mains de Jeanne-Marie*, *Les Veilleurs*, *La Chasse spirituelle* (en prose), etc.

Si cette personne n'était autre que M^me^ Delporte (ex-Madame Verlaine), je vous demanderai de lui taire le nom de ma femme et le mien. Si c'était quelqu'un de son entourage, vous feriez de même. La raison est que M^me^ Delporte nous a écrit jadis qu'elle ne possédait aucun manuscrit de Rimbaud. Elle ne voudrait sans doute pas se démentir à présent (2).

S'il le fallait, je ferais acheter les manuscrits par un bibliophile épris de Rimbaud, avec lequel je suis en bonnes relations et qui me laisserait volontiers prendre copie.

Réussir dans ces négociations serait, mon cher ami, rendre un éminent service à la littérature française. Je sais votre passion pour les

(1) Peut-être Berrichon avait-il gardé le souvenir de quelques pastiches de Rimbaud que je m'étais amusé à faire en 1890 ou 1891, et que je lui avais montrés au Café de la Presse, rue Montmartre, où nous fréquentions alors.

(2) A l'époque où Paterne Berrichon m'écrivait cette lettre, je ne connaissais pas encore M^me^ Delporte. Je ne fus mis en rapport avec elle qu'au mois de décembre 1913. Interrogée par moi au sujet de Rimbaud, de lettres ou de poèmes de lui qu'elle pouvait possiblement détenir, elle m'assura qu'elle ne possédait pas une ligne de son écriture, pas une copie de la moindre de ses œuvres.

lettres. Nous nous sommes autrefois si souvent entretenus d'elles ensemble ! Et je saurais, vous le pensez bien, faire aller la reconnaissance où il faut.

En attendant impatiemment votre réponse, je vous adresse avec mon meilleur souvenir une chaleureuse poignée de main.

PATERNE BERRICHON

(*Dufour-Rimbaud*).

P. S. — Vous savez sans doute, cher ami, que toute publication d'œuvres de Rimbaud sans notre assentiment serait illicite.

*Illico* je répondis à mon vieux camarade, lui donnant tous les renseignements que je possédais, l'engageant, au sujet des manuscrits publiés par la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, à s'adresser à Bertrand Millanvoye lui-même, dont on lui donnerait sûrement l'adresse à la Société des Auteurs dramatiques, rue Henner, à Paris.

Le 21 juin suivant, cette nouvelle lettre me parvenait :

Cher ami,

Je vous remercie de tout cœur pour les précieux renseignements que vous voulez bien me donner. Il en sera fait état. Mais, dès à présent, pour compléter la communication de votre heureuse découverte et l'utiliser, ne pourriez-vous me confier, une journée ou deux, votre exemplaire des œuvres de Rimbaud corrigé d'après les manuscrits en question ? (Je travaille précisément à une refonte de l'édition de ce volume ) Aussitôt note prise des changements, je vous retournerai votre exemplaire.

Peut-être avez-vous vu, au *Mercure*, que j'ai rétabli la *Comédie de la Soif* autrement (mais si peu !) que la présente l'autographe Forain? Je l'ai fait d'après d'autres autographes. Il est probable que Rimbaud modifiait chaque fois qu'il recopiait. (A moins que le titre de *Chanson* n'ait été ajouté par une main étrangère sur chaque partie de cette œuvre ?) La partie finale : « Les pigeons qui tremblent dans la prairie » (Chanson V), si elle n'existe pas au manuscrit que vous avez eu entre les mains, prouverait que ce manuscrit est la première version : ce qui ne m'étonnerait pas, étant donné sa date de mai 1872. A ce moment, Rimbaud venait de quitter Cabaner, et il était, de Charleville, en correspondance avec Forain... J'examinerai la chose encore de plus près. En tout cas, j'en ai donné une glose qui donnerait raison à Rimbaud d'avoir supprimé les titres et sous-titres, superflus, puisque l'on comprend sans eux. Plus il écrivait, plus systématiquement il supprimait, ne gardant que l'essentiel strict.

Non, mon cher ami, je ne connais pas les portraits de Rimbaud par

Forain que possède Gineste. Je n'ai jamais pu le décider à me les montrer, ou plutôt je n'ai pu parvenir à les lui faire rechercher dans l'entassement désordonné — m'a-t-il dit — de ses papiers. « Du reste, m'a-t-il opiné, ce sont des croquis sans importance. »

Je vous adresse, par ce courrier, un exemplaire des *Poèmes Décadents*. Vous y trouverez, en effet, le poème qui vous intéressa jadis (1).

Ma plus cordiale poignée de main,

PATERNE BERRICHON.

Je dus répondre à Berrichon qu'étant à Jersey, loin de Nice, il m'était totalement impossible de lui envoyer mon exemplaire corrigé des œuvres de Rimbaud, mais qu'il lui était loisible de se procurer les manuscrits que possédait Millanvoye, en s'adressant à la Société des Auteurs, comme je le lui avais déjà conseillé.

Il le fit sans doute, ou plutôt il chargea quelqu'un de la démarche, qui fut couronnée de succès, comme me l'annonça triomphalement cette lettre du 7 juillet :

Cher ami,

J'ai à ma disposition les manuscrits en question, qui sont, en effet, supérieurement intéressants. Il y a : *Les Effarés*, *Le Cœur Volé*, *Tête de Faune*, *Les Assis*, *Les Premières Communions*, *Les Voyelles*, *Comédie de la Soif*, *Bonne Pensée du Matin*, *La Rivière de Cassis*, *Larme* (publiée), *Les Déserts de l'Amour* (3 parties), *Les Sœurs de Charité*, *Les Douaniers*, *L'Homme juste* (fragment de 50 vers) et un quatrain. Est-ce bien tout ce qu'il y avait dans le lot ?

Je vous suis, mon très cher, infiniment reconnaissant de cette piste, qui va me permettre d'améliorer singulièrement le volume des Œuvres de Rimbaud. Mais, tout de même, il est à regretter que ces choses ne me soient pas parvenues plus tôt (2) ?

Ce que je vous disais de la *Comédie de la Soif* est exact. Est-ce bien de Forain même que M. Millanoye tenait ces manuscrits ?...

... Je travaille toujours à mon Rimbaud. Plus j'avance dans cette étude, plus je m'affermis dans la conviction que l'auteur des *Illuminations* fut plus qu'un homme.

Recevez la meilleure accolade de votre vieux et fidèle

PATERNE BERRICHON.

(1) Ce poème est *Les Arrêtés*, que je lui avais souvent entendu réciter, et qui m'avait laissé le souvenir d'un vrai chef-d'œuvre — qu'il est.

(2) Vraiment Berrichon n'avait qu'à mettre en cause sa perspicacité !... Ne connaissait-il pas, depuis cinq ans, les textes publiés par la *Revue Littéraire de Paris et de Champagne* ?...

On remarquera que l'excellent Paterne ne me faisait pas connaître le nom du « bibliophile épris de Rimbaud » par lequel il entendait faire acheter les manuscrits de son beau-frère.

Ce nom, je l'appris peu de semaines après avoir reçu cette dernière lettre, en ouvrant le *Mercure de France* du 16 août 1911, où je trouvai *Les Déserts de l'Amour* donnés comme « proses *inédites* de Rimbaud »... Ces lignes précédaient cette publication :

Nous devons à l'obligeance de M. Louis Barthou la communication — avec d'autres, soigneusement copiés — du manuscrit de ces choses. Elles faisaient apparemment partie d'un recueil et semblent avoir été écrites en 1871, peu avant les *Premières Communions*. L'Avertissement, d'une tristesse si sacrée, paraît postérieur de quelques mois et contemporain du *Bateau Ivre*. Rimbaud avait seize ans. Ce sont les seules proses de cette époque qui nous soient jusqu'ici parvenues. Par les éclairs qui les traversent, elles présagent les *Illuminations*. — *Paterne Berrichon*.

Un mois plus tard, le 16 septembre, Berrichon publiait dans le *Mercure* les « Vers inédits de Rimbaud et variantes d'*Illuminations* », toutefois en mutilant assez singulièrement *L'Homme Juste* — peut-être à cause d'un doute, émis dans une de mes lettres, que ce poème fût entièrement de Rimbaud. (De toutes façons, la graphie de *L'Homme Juste* est grandement différente de celle des autres pièces.)

Pas plus que lors de la précédente publication, Paterne Berrichon ne faisait, au cours de la préface de deux pages qu'il donnait aux « inédits » de Rimbaud, la moindre allusion à la part que j'avais prise en leur découverte.

Il en fut de même dans son livre : *Jean-Arthur Rimbaud* qu'il publia en 1912 au *Mercure*, et qu'il m'envoya avec cette sobre dédicace : « *A Georges Maurevert, Amitiés, Paterne Berrichon* », qui fait un assez plaisant contraste avec les cordialités de sa correspondance.

Et le seul témoignage de son intention de « faire aller la reconnaissance où il faut » — comme il me l'écrivait dans sa première lettre, — on le trouve dans cette note de la page 158 de son livre au sujet de la *Comédie de la soif*, — note qui a l'aspect du légendaire cheveu sur la soupe : « *Selon M. Georges Maurevert, ce manuscrit aurait jadis appartenu à Forain. Rimbaud l'aurait donc envoyé à celui-ci, de Charleville.* »

Et ce fut là tout le témoignage de la « reconnaissance » du bon Paterne, car il est inutile de dire que, dans la belle édition des *Œuvres de Arthur Rimbaud* qui parut en 1912 au *Mercure de France* — et dont toute l'importance réside uniquement dans les inédits et les variantes des nouveaux manuscrits — il n'est pas fait, dans les nombreuses « Notes et Références » qui y figurent, la plus lointaine allusion à mon intervention, sans laquelle il lui eût été assez difficile, en somme, de la constituer, cette édition (1).

Berrichon oublia même de m'envoyer — ce qui était tout de même la moindre des choses — un exemplaire de la nouvelle édition des Œuvres d'Arthur Rimbaud, contenant les « poèmes retrouvés »...par moi. Je m'en plaignis doucement au directeur du *Mercure de France*, à la suite de quoi le livre me parvint en même temps que cette carte de Berrichon :

Cher ami, Vallette m'a fait communiquer votre demande d'un ex. de la dernière édition des Œuvres de Arthur Rimbaud. J'ai répondu qu'il fallait vous envoyer cet exemplaire. L'avez-vous reçu ? Vous savez qu'il n'a pas été fait de service de ce volume. Bonne année. P.B.

Je ne fis jamais aucun reproche à Paterne Berrichon d'avoir oublié la promesse qu'il m'avait faite, sans que je la lui eusse demandée. Et s'il m'arriva de rappeler une seule fois la part assez sérieuse que j'avais eue dans la découverte des poèmes de Rimbaud, ce fut brièvement et sans amertume. Toutefois, l'immanente justice fit des siennes sous la figure de M. Marcel Coulon, notable rimbaldiste, qui eut avec Paterne Berrichon une polémique assez vive au sujet de sa nouvelle disposition, effectivement un peu fantaisiste, des poèmes de Rimbaud.

Dans la seconde partie de son magistral *Problème de Rimbaud*, publiée dans le *Mercure* du 1er mars 1914, M. Coulon écrivait, p. 57, à la fin d'une note :

Dans l'édition de 1912 on trouvera des poèmes que l'édition de 1898 ne contenait pas. (M. Berrichon se trompe (?) en les donnant comme

(1) Au cours d'une visite que je fis, en octobre 1913, à M. Louis Barthou, alors président du Conseil, celui-ci me confirma son acquisition des inédits de Rimbaud. Il me mit en mains les fameux manuscrits, en lesquels je n'eus aucune peine à reconnaître ceux que Millanvoye m'avait confiés une quinzaine d'années auparavant. M. Barthou les tenait directement de Millanvoye qui n'avait voulu accepter contre leur cession qu'un exemplaire de luxe de *La Chanson des Gueux*, de Jean Richepin, illustré par Steinlen.

inédits, puisqu'ils ont été publiés en 1906 : *Douaniers, Sœurs de Charité, Déserts de l'Amour* par la *Revue littéraire de Paris et de Champagne* à qui M. Georges Maurevert les avait communiqués.) On y trouvera de nombreuses rectifications importantes, d'après un manuscrit aujourd'hui en possession de M. Barthou, et que ni Verlaine, ni Delahaye n'ont connu, mais qui, découvert d'abord par M. Maurevert, a permis la publication susdite.

La justice immanente s'attesta une fois de plus, toujours dans le *Mercure*, le 1er juin 1914, par une lettre à M. Alfred Vallette, où le même Marcel Coulon rappelait encore, presque dans les mêmes termes, le rôle que j'avais joué dans la divulgation des fameux manuscrits.

Au cours de cette lettre, on peut lire ces lignes concernant justement ce *Poison perdu* autour duquel il a été fait tant de bruit ces temps-ci :

L'édition de 1895, de Vanier, ne diffère en effet de votre édition de 1898, quant à la matière, que parce qu'y figure un sonnet *Poison perdu* dont la question de savoir s'il est de Rimbaud se pose :

> Des nuits du blond et de la brune
> Pas un souvenir n'est resté,
> Pas une dentelle d'été,
> Pas une cravate commune.....

« Il est très étonnant que, figurant dans l'édition Vanier de 1895, ce sonnet n'ait pas été recueilli dans les deux éditions du *Mercure de France* (m'écrit ces jours-ci Georges Maurevert). Qu'en pensez-vous ?... »

— Je n'en pense rien, mon cher, et j'ai quelques raisons de croire que si quelqu'un peut nous renseigner, ce doit être vous. Quant à moi, j'avoue... que je tendais à considérer ce sonnet comme apocryphe, *tout en ne comprenant pas pourquoi Verlaine, dans ce cas, l'eût laissé passer.*

J'y voyais, plutôt que le faire de Rimbaud, la manière de Moréas du début, du Moréas des *Hydropathes*, un Moréas dont je possède quelques fragments inédits qui ne sont pas sans rapport avec ce *Poison Perdu.*

En ce qui me concerne, j'ai toujour sur *Poison perdu* l'opinion que j'avais en 1914. Je pense, très sincèrement, que ce sonnet est d'Arthur Rimbaud il est d'un accent et d'une originalité inimitables. Mais il a subi, au cours des copies qui en ont été faites, de nombreuses variantes. Le meilleur texte est certaine-

ment, à mon humble avis, celui qui fut accepté par Verlaine pour l'édition Vanier de 1895.

D'autre part, je ne crois pas à l'authenticité de l'autographe appartenant à M. Lang, publié par MM. Marcel Raval et Jacques Porel dans le Supplément littéraire du *Figaro* du 24 novembre 1923. Je ne vois dans ce document qu'une imitation assez lointaine de l'écriture de Rimbaud. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à confronter le cliché du *Figaro* avec le cliché de l'autographe *Bonne Pensée du Matin* (de la collection Barthou) qui figure à l'appendice du *Jean-Arthur Rimbaud* de Paterne Berrichon. Les deux écritures sont tellement différentes qu'il n'est pas possible qu'elles soient, l'une et l'autre, de la main de Rimbaud — et je crains fort que M. Charavay, expert en écritures, ne se soit prononcé un peu vite sur l'authenticité du manuscrit de *Poison perdu*, appartenant à M. Lang.

GEORGES MAUREVERT.

## *CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE*

Cent quarante-cinq ans après sa mort, J.-J. Rousseau fomente encore des luttes fratricides : l'affaire des papiers Dufour. — Léon Savary : *Le Secret de Joachim Ascalles* Genève, Editions A. Ciana. — Mémento.

De graves nouvelles nous parviennent de Genève. La République des Lettres y est en prise aux discordes civiles. Deux armées se concentrent et fourbissent leurs armes. Déjà, quelques escarmouches se sont produites ; on s'attend, d'heure en heure, à des rencontres décisives.

La cause de cette guerre ? Vous allez la connaître. Inspectons d'abord les forces ennemies. L'une se range aux ordres de M. Alexis François, professeur à l'Université, qui a pour lieutenant son collègue et ami, M. Bernard Bouvier, le nouvel éditeur d'Amiel. L'autre est conduite au feu par notre érudit confrère M. Pierre-Paul Plan et par Mme Pittard, en littérature Noëlle Roger.

Bien que leur chef ne soit pas, au sens propre du mot, disciple du *Poverello* d'Assise, nous appellerons *Franciscains* les fidèles de M. François. Quant à ceux de M. Plan, ils seront les *Planeurs* : ce nom répond à la désinvolte sérénité avec laquelle, de Paris, leur général dirige par T. S. F. les opérations de ses troupes. Ils marquent sur leurs adversaires l'appréciable avantage de

posséder une Jeanne d'Arc qui, pour voler au combat, préfère les ailes d'un avion aux sabots d'une haquenée. N'est-ce point, au surplus, cette romancière qui, dans *Le Nouveau Déluge*, nous montra l'humanité une seconde fois sauvée des eaux par la montagne ? On ne lui contestera pas l'habitude des hauteurs.

Cela dit; quelle funeste querelle met aux prises Planeurs et Franciscains ?

Voici. On se souvient peut-être que le *Temps* du 3 juillet dernier, dans un *Courrier littéraire* de M. Emile Henriot, annonçait la publication, chez Hachette et par les soins de M. Alexis François, d'un ouvrage monumental, qui devait s'incorporer à la *Collection des grands écrivains de la France* ; c'était une édition critique, en vingt volumes, de la **Correspondance de J.-J. Rousseau** et, en cinq volumes, de ses *Confessions*. Un peu plus tard, le 15 septembre, Mme Noëlle Roger donnait à la *Revue de Paris* quelques lettres de Jean-Jacques, « extraites des riches dossiers accumulés sa vie durant par son père, feu **Théophile Dufour**, et qui serviraient pareillement à une publication intégrale de la *Correspondance* et des *Confessions*. Le soin de diriger cette édition serait confié à M. Pierre-Paul-Plan. M. Plan avait de son côté laissé pressentir, puis annoncé l'intention de la famille Dufour dans deux notes du *Journal des Débats*, parues le 21 juin et le 3 août 1923 » (1).

En confrontant les exposés offerts de part et d'autre au public bénévole, la naissance de ces deux entreprises rivales, devenues bientôt ennemies, semble pouvoir s'expliquer de la façon suivante :

Un érudit genevois, M. Théophile Dufour, consacre toute sa vie à recueillir, avec tous les documents qui les peuvent éclairer, les textes épars de la *Correspondance*. Il garde pour lui le fruit

(1) Je souhaite que ce récit soit accepté par mes lecteurs comme celui d'un historien détaché des contingences et soucieux d'exactitude. D'aucuns pourtant me soupçonneront de partialité. A leur intention, j'indique mes sources. Les lignes guillemetées que l'on vient de lire sont extraites d'une lettre de M. François à M. Bernard Bouvier, datée, à Genève, d'octobre 1923, avec un post-scriptum de novembre. Elle est intitulée : *L'Affaire des papiers Dufour et la Correspondance de J.-J. Rousseau*. Elle a paru en brochure avec la mention : *De la part de l'auteur*. J'y renvoie les curieux, ainsi qu'à la réplique de Mme Hélène Pittard-Dufour (Noëlle Roger), publiée s. l. n. d. Cette réplique porte, en sous-titre : *Lettre ouverte à M. Alexis François* et en épigraphe : *Quos vult Jupiter perdere dementat prius.*

de ses travaux. M. Alexis François forme, en 1922, le projet que devait révéler le *Temps* du 3 juillet 1923. En 1922 toujours, le 12 juin, il s'en ouvre à M. Dufour et lui demande sa collaboration. L'accord ne se fait pas ; M. François décide d'aller de l'avant par ses seuls moyens. M. Dufour meurt le 13 novembre. En février 1923, M. François, dont les négociations avec la maison Hachette ont avancé, se rend, avec le président et le trésorier de la Société Jean-Jacques Rousseau, chez les héritiers du défunt pour tâcher d'obtenir les précieux papiers. Mme Pittard met à la remise de ce dépôt la condition que le nom de son père figurera sur le titre de l'édition. M. François refuse. Les héritiers Dufour cherchent ailleurs. Ils trouvent M. Plan, qui, tout en partageant avec enthousiasme leur désir d'élever un monument à la mémoire du savant rousseauiste, demande à réfléchir avant de s'en faire l'architecte. Cependant, M. François, ses amis, son éditeur découvrent peu à peu toute l'importance des dossiers Dufour : elle dépasse de beaucoup celle qu'ils leur avaient attribuée tout d'abord. La nouvelle que M. Plan fait des préparatifs de mobilisation les plonge dans une vive inquiétude. Ils reprennent contact avec les héritiers Dufour et se déclarent prêts à « toutes les concessions compatibles avec la bonne marche de l'entreprise ». Mais hélas ! M. Plan a déjà prononcé le « oui » définitif et Mme Pittard oppose au repentir de M. Alexis François la fatale clepsydre, dont le sable a fui, grain après grain, dans l'abîme du Temps : « Il est trop tard. »

Voilà où nous en sommes. Tandis que deux tribus en armes s'accusent mutuellement d'avoir trahi et Rousseau et Genève, l'ombre de Jean-Jacques répète peut-être à celle de M. Théophile Dufour la parole du Kaiser : « Je n'ai pas voulu cela ! »

Nous aurons donc deux éditions de la *Correspondance* et des *Confessions*. A moins que l'un des deux partis ne renonce à la lutte ou que la philosophie de leur maître commun ne parvienne à réconcilier Planeurs et Franciscains. Ce serait un beau dénouement, bien propre à faire couler de douces larmes sur les joues de Saint-Preux et sur celles de Julie. Veuille le Dieu des bonnes gens accorder cette consolation à l'âme sensible du Vicaire savoyard !

En attendant il y a là pour le pamphlétaire Georges Oltramare un beau sujet de poème, dans le style du *Lutrin* ou de la *Ba-*

*trachomyomachie*. Ou bien encore, pour Jaques-Dalcroze, un thème d'opérette : ***François et le Bas-Bleu.***

§

Pour ma part, je préfère vous parler de M. Léon Savary.

Des considérations proprement littéraires d'abord, ensuite certaines raisons personnelles que j'ai d'en connaître et d'en aimer le cadre fribourgeois m'avaient porté à goûter fort le premier livre de cet écrivain (1). A ces causes et à quelques autres, que je vais essayer de dire, je préfère de beaucoup le second.

Quel est **Le Secret de Joachim Ascalles** ? Bien des lecteurs, je gage, fermeront le volume sans avoir deviné. Rien n'est plus simple pourtant, rien n'est plus clair que cette brève histoire. Ayant soulevé, par son irrévérence à l'égard de l'Eglise, la réprobation de ses concitoyens, Joachim Ascalles avait pris, à la veille de la guerre, le parti de quitter Fribourg et d'aller vivre en Italie. En 1917, il rentre dans sa ville natale. Non seulement il y est mal reçu, mais on fait grise mine à ceux qui osent s'avouer ses amis. Cependant, il trouve un maigre gagne-pain à l'*Office catholique pour les prisonniers de guerre*, dirigé par un prêtre français indifférent aux passions de la cité. Durant une absence de cet ecclésiastique, les membres du comité local décident de congédier le mécréant, dont la présence dans une telle œuvre est un intolérable scandale. Ascalles accueille sans émoi cette disgrâce, qu'il a toujours attendue comme une échéance irrévocable. Peu après, il tombe malade et meurt, muni des sacrements. En lui faisant sa toilette funèbre, ses deux seuls amis découvrent, sur la chair morte, un cilice.

Pourquoi cet homme, vivant, faisait-il figure d'anticlérical ? M. Savary l'explique de façon fort judicieuse :

Anticlérical, il ne l'était peut-être que pour le commun de ses lecteurs... Ses écrits, pourtant, révélaient une singulière amertume et parfois presque de la haine. En voulait-il à la religion de l'avoir déçu ? Ou seulement aux prêtres de ne l'avoir pas compris ? Poursuivait-il de ses sarcasmes la piété mesquine du bourgeois, cette religion faite d'habitudes et de petits compromis avec le ciel ? Dans une société où la médiocrité règne, où la foi et la beauté elles-mêmes n'en triomphent plus, ces âmes honnêtes et sordides sont la force parce qu'elles sont le nombre. On les voudrait ignorer, elles s'imposent. Et l'on se lasse à

(1) Voir le *Mercure* du 15 juin 1923, page 796.

s'efforcer de ne pas voir leur laideur. Il est aussi des hommes qui aiment l'Eglise d'un amour profond et qui ne connaîtront pas d'autre amour sur la terre, qui savent découvrir sous les apparences de la chair le Prêtre éternel et, sous les pierres périssables des temples, le marbre sans âge et sans décrépitude de la cité de Dieu. Ceux-là ont trouvé insipides les joies du monde au regard des orgies eucharistiques et des voluptés salutaires de la pénitence. Pourtant, ils ne peuvent retenir ni le blasphème, qui brûle leurs lèvres, ni le sacrilège, qui tente leurs mains. Avides de soumission, ils se révoltent. Le goût du péché les obsède comme le désir de devenir des saints. Ils se moquent de ce qu'ils aiment ; ils vont de contradiction en contradiction. D'eux, l'on dit : « C'est un mystique », puis : « C'est un voltairien », et comme les retours se succèdent : « C'est un fou ». Car il n'est pas permis d'être un peu compliqué.

Ainsi l'auteur, défendant Joachim Ascalles, se pourvoit contre les jugements hâtifs et malveillants qui accueillirent le premier ouvrage de M. Léon Savary.

Faisons donc notre examen de conscience. Retournons *Au seuil de la Sacristie*. Franchement, je ne crois pas avoir été injuste pour ce livre. Je l'ai qualifié, il est vrai, de « voltairien ». Dans ma pensée, l'épithète n'avait rien d'injurieux. Je l'employais d'ailleurs pour indiquer les parentés littéraires de l'écrivain et pour marquer, non point le terme, mais une étape du chemin qu'il avait parcouru. Faut il la retirer ? Je n'en suis pas sûr. Car, si Joachim Ascalles, visité en un temps singulièrement propice par la maladie et la mort, a quitté ce monde en professant, avec la sagesse désabusée de l'Ecclésiaste, la pieuse humilité d'un fils soumis de la Sainte Eglise, M. Savary, lui demeure assez ingambe pour parcourir encore, sur la vaste terre, bien des régions inexplorées.

Où qu'il lui plaise désormais de nous entraîner à sa suite, nous avons l'assurance de trouver dans ses écrits des agréments délicats et robustes. Que l'on voie dans *Le Secret de Joachim Ascalles* une étude objective de psychologie catholique ou bien une sorte de plaidoyer *pro domo*, il n'importe. Le mérite certain de M. Savary, c'est qu'il aura toujours quelque chose à dire et son enviable secret, c'est qu'il ne sera jamais emprunté pour le dire. Son style, qui naguère fleurait encore *Candide* et *La rôtisserie de la reine Pédauque*, s'est admirablement décanté. On a en-

tendu rarement — et jamais sans doute en Helvétie — une langue aussi pure, aussi dépouillée que la sienne.

Quant à la connaissance que possède l'auteur, non seulement des milieux si particuliers qu'il observe, mais des ressorts cachés de l'âme humaine, elle s'affirme de plus en plus profonde et déliée.

MÉMENTO. — I. Les écrivains romands à Paris. — Les *Cahiers verts* ont publié récemment *Dépaysements*, de M. Robert de Traz, directeur de la *Revue de Genève*, impressions de voyage dans l'Europe centrale d'après-guerre. *L'Illustration* commence dans son numéro du 24 janvier un roman de Mme Noëlle Roger : *Le nouvel Adam*.

II. Les revues romandes. — Dans la *Semaine littéraire* des 5 et 12 janvier, une intelligente étude de M. L. Lavanchy sur *La révolution littéraire contemporaine*. Je regrette cependant que l'auteur paraisse négliger un des éléments essentiels de cette révolution, du moins dans le roman : je veux dire l'apparition, depuis la guerre, de phénomènes sociaux jadis insoupçonnés, aujourd'hui encore mal compris de la foule et qui obligent nos écrivains, abordant des sujets nouveaux et peu connus, à tenter pour le lecteur des « explications » dont leurs devanciers n'avaient aucun souci. — La *Bibliothèque universelle* publie dans son numéro de janvier la première partie d'un roman « cosmopolite » de M. Constant Schaufelberger : *La Lionne Amoureuse*.

RENÉ DE WECK.

## *LETTRES PORTUGAISES*

Le Génie péninsulaire. — Henrique de Vilhena : *Ensaios de Critica e Estetica* ; Livraria Ferin, Lisbonne. — Paulo Osorio : *Camilo, a sua vida, o seu genio, a suo obra* ; Cia portuguesa Editorad, Porto — Visconde de Villa-Moura ; *Obstinados* ; Renascença portuguêsa, Porto. — João de Castro : *O Clamor*, tragédie ; Lisbonne. — Raul Brandão : *Teatro* ; Renascença portuguêsa, Porto. — Norberto Lopes : *Cruzeiro do Sul* ; Renascença portuguêsa, Porto. — Mémento.

Un formidable bouillonnement d'idées agite le monde actuel. Chaque nation fait le bilan de son passé, de ses aspirations séculaires, de ses énergies, et le travail chez les petites est d'autant plus fiévreux que les incertitudes du présent les condamnent à une plus sourde inquiétude. Comme au temps des guerres de religion, l'œuvre de coordination des forces antagonistes se poursuit d'un continent à l'autre, et deux camps adverses se partagent le monde. De chaque côté, l'on prétend instaurer ou restaurer une autorité supra-nationale qui viendrait assurer le respect des

traités et consacrer la paix définitive : Société des Nations ou Pontificat catholique.

C'est à la lumière de ces préoccupations qu'il faut analyser maintes publications doctrinales d'ordre économique, politique ou social. Sans vouloir ici prendre parti d'aucune façon, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître le caractère impressionnant de l'argumentation *intégraliste*, surtout quand elle s'appuie sur une interprétation de l'histoire aussi fouillée, aussi vivante que celle dont M. Antonio Sardinha nous offre l'exemple dans ses études de la *Naçâo portuguêsa* : **le Génie Péninsulaire**, *1640*, *Théorie du Municipe*, etc.

> Le génie péninsulaire, dit-il, est la source légitime de l'unique impérialisme qui soit pacifiquement civilisateur, parce qu'il est une souveraineté spirituelle : la Papauté.

Aussi bien, voit-il dans l'hérésie de Luther le point de départ de la décadence de l'Espagne. La collaboration spontanée des deux royaumes amis Castille et Portugal disparut, et la mission de l'Ibérie dans le monde cessa de pouvoir s'accomplir. Tel serait le sens pathétique du *Don Quichotte*. La lutte fratricide entre les deux nations péninsulaires fut le fruit du rêve insensé de monarchie œcuménique, qui vint ruiner la féconde harmonie des deux nations sœurs. Le Portugal de 1640 retrouva le premier le sens de ses destinées véritables, aidé en cela par le sentiment mystique de résurrection, qu'il a hérité de ses plus lointaines origines : le Sébastianisme. Le symbolique Dom Sébastien ne s'apparierait pas seulement au Roi Artus de Bretagne, mais encore au Saturne des légendes protohistoriques de l'Occident.

Et M. Sardinha d'invoquer à l'appui de sa thèse celto-lusitanienne l'attestation de Menendez y Pelayo :

> Point n'est vaine la tradition qui place en Portugal ou en Galice le berceau de l'*Amadis* et de la plupart des légendes chevaleresques. De là les explorations portugaises à travers la Mer Ténébreuse, vers les Iles enchantées mentionnées par Saint Brandan.

Comme on voit, M. Antonio Sardinha manifeste une conception essentiellement dynamique de l'histoire, qu'il interprète par l'intelligence et non plus, à la façon romantique, par le sentiment pur L'histoire devient ainsi un moyen incomparable de connaître le présent, et M. Castelo Branco Chaves pense qu'Eça de Queiroz lui-même ne la considérait pas autrement.

Tel est aussi notre avis,et nous sommes enclin à penser que, parmi les fondateurs de la République, nombreux furent ceux qui cherchèrent à deviner ce que tels ou tels événements du passé pouvaient avoir gardé d'actuel.

Toujours est-il que,parmi les plus brillantes études consacrées à l'illustration du maître (*Eça de Queiroz : In Memoriam*), il faut citer les pages de M. Antonio Sardinha : *La dépouille de Fradique*, dont la conclusion fait carrément d'Eça un précurseur de *l'intégralisme*, un maître de la contre-révolution, ce qui paraît tout de même un peu forcé.

**Les Essais de Critique et d'Esthétique** de M. Henrique de Vilhena nous dénoncent un tempérament moins enclin à la lutte qu'à la méditation. L'analyse de l'émotion dans l'art est le domaine propre de cet écrivain de haute culture. A ce titre il recherche aussi bien quel peut être *le sens spirituel de la vie humaine* que l'*expression des émotions* dans les chefs-d'œuvre sculpturaux de l'antiquité classique, ou dans les statues de Soares dos Reis et de Teixeira Lopes.

Son attitude s'avère ainsi essentiellement rauque. Il voyage à travers les paysages (*Un voyage à Paris... cinématographique*), comme à travers la littérature universelle, et s'efforce de définir le caractère de tout ce qui vient frapper sa sensibilité ou son entendement. Bourget, Dickens, Maupassant, Sienkiewicz le sollicitent tour à tour, et les vues qu'il expose sur le *sens psychologique et moral des Nibelungen* ne manquent ni de justesse ni de profondeur. Les *Nibelungen* valent principalement comme épopée de la collectivité burgonde. Des caractères s'y dessinent, qui font pressentir Shakespeare comme tragédie psychologique, intense et profonde. De même Homère prépare Cervantès et Molière.Ainsi Cremilde est à placer près de l'Antigone de Sophocle,de la Sonia de Dostoievsky,de la Mariana d'*Amour de perdition*.

C'est aussi le point de vue psychologique qui sollicite M. Paulo Osorio, et sa critique en acquiert une grande force. La copieuse étude qu'il consacre à **Camilo, sa vie, son génie, son œuvre,**et dont il publie la deuxième édition augmentée, constitue le monument le plus compréhensif et le plus complet que l'on ait élevé à la gloire du grand romancier, encore qu'il ne nous soit fait grâce d'aucune de ses tares constitutives; car, avant

toutes choses M. Paulo Osorio fait ici œuvre de psychiatre ; mais sa vibrante sensibilité d'artiste lui confère le don de divination et lui fait découvrir les véritables sources du génie de Camilo, qui ne sont pas essentiellement l'hystéro-neurasthénie et le tabès, mais bien la grande réceptivité nerveuse qui en résulta.

Laissons à d'autres le soin d'établir si le génie fut plus grand chez Camilo que chez Eça ou inversement. Il ne nous soucie de faire autre chose que de discerner les filiations intellectuelles, qui dérivent de l'un ou de l'autre et des deux à la fois. Ils ont, en tout cas, une descendance commune en la personne des meilleurs conteurs d'aujourd'hui, parmi lesquels en première ligne se tient le vicomte de Villa-Moura. Encore une fois, dans **Obstinés**, l'éminent écrivain se montre habile à dégager l'essentiel de ces figures de songe ardent et passionné, qui sont le produit naturel de la terre portugaise.

Tels Antonio Marcos du *Polichinelle*, aristocrate chimérique et platonicien, le Toeira des *Anonymes*, que n'eût pas dédaigné Dostoievsky, la Reine D. Leonor, cette obstinée de la foi constructive (*Ames*) et ses émules en religion.

Dans *Pain Rouge*, il fait passer devant nous les ombres de la grande Guerre ; le volontaire Avantesima nous dévoile tout ce qu'il y eut d'obscur et d'impulsif, à cette date, dans les âmes des simples de Portugal. De la guerre et de ses raisons, des forces en présence, qui savait quelque chose ? Mais l'esprit d'aventure est un apanage de la Race et, quoique la guerre n'eût jamais été populaire, on partit pour la guerre. Villa-Moura sait voir juste et parler vrai. Avant Lucien Fabre il a su merveilleusement définir *le Mal des Ardents*, affection séculaire de sa race. Le *Mendiant* tragique de sa comédie *La Douleur* ne symbolise-t-il pas tout le Portugal, quand il s'écrie :

Le première prière que l'on m'a enseignée m'a fait soldat en Afrique, ensuite contre les géants et les gnomes d'Essen dans les plaines de France. Partout mon corps s'est fleuri de plaies. Je me suis embarqué soldat ; je suis revenu mendiant.

Et le *Fou* de conclure :

Travaillez, travaillez ! Pas d'autre remède, sinon de perces à la lueur de l'acier vos ténèbres originelles !

Apre conseil qui se répercute d'écho en écho à travers le rude

paysage montagneux du Portugal septentrional, patrie des *serranos*, et que reprend, en face de l'océan fertile en naufrages, la foule des pauvres gens asservis à la mer. Dans sa grande fresque tragique et symbolique, c'est eux que João de Castro évoque et glorifie, et j'ai bien envie de considérer ce triptyque dramatique haletant et convulsé, **La Clameur**, composé en prison, comme la plus personnelle de ses œuvres publiées à ce jour.

Contemple, Seigneur, ce qui rachète nos péchés, cette lutte pour la vie! Seigneur, jugez par la douleur plus que par la justice.

Et la tragédie s'achève sur cette prière, qui est une invocation à l'avenir et qui a quelque chose, en vérité, d'eschyléen.

Plus foncièrement dramatique s'affirme le tempérament d'un Raoul Brandão, qui occupe une si large place dans la rénovation des Lettres portugaises contemporaines et qui excelle particulièrement en l'analyse des états troubles de l'âme. Son **Théâtre**, pour visionnaire qu'il soit, est bien et d'abord du théâtre. Rêver, souffrir, se griser tour à tour de passion et de désespoir : tout le Portugal est là. Sofia est bien de la même famille que Soror Marianna; mais il semble que l'influence des romans russes ait aussi passé de ce côté. Une sorte de comique angoissé, très spécial plane sur certaines scènes et surtout sur *Le Fou et la Mort*, farce sinistre, qu'eût aimée Villiers de l'Isle-Adam.

Ainsi Raoul Brandão, après Eça de Queiroz et quelques autres, semble avoir préparé l'avènement du nouvel esprit, tout entier tourné vers l'effort.

Indubitable retour à la santé, que consacre le beau livre de Norberto Lopes : **La Croix du Sud**, où sont pittoresquement relatées les impressions d'un témoin du raid aérien de Gago Coutinho et Sacadura Cabral vers le Brésil. Ce raid mémorable illustre à merveille l'intégrité des vertus de la Race.

Mémento. — L'*Annuario do Brasil* continue à nous donner de belles éditions, à travers lesquelles les écrivains de Portugal voisinent avec leurs confrères anciens et modernes de l'Amérique lusitanienne. M. Alberto Pimentel nous offre ainsi ses *Idilios dos Reis*, lyriques évocations d'histoire, et le grand Teixeira de Pascoaes réédite *Terra Prohibida* et *Verbo Escuro*. Ce nous sera matière à prochains commentaires ainsi que les puissantes nouvelles historiques que M. João de Castro intitule *Portugal amoroso* et les instructives conférences de M. Souza Costa, *As grandes amorosas*, parues à la même collection. Nous

voyagerons au Japon, sans oublier Lafcadio Hearn, en compagnie de M. Wenceslao de Moraes, qui sait se souvenir et s'attendrir (*O-Yoné et Ko-Hara*). Nous ferons le tour du monde avec le très pur poète qu'est M. Alberto Osorio de Castro (*O Sinal da Sombra*) et nous évoquerons Musset en compagnie de l'auteur de *La Muse Intrépide*, M. Alberto Monsaraz.

Reçu le beau drame rural d'Americo Durão : *A Ave de rapina; Por via da guerra* d'Alexandra Malheiro; *Sangue Negro* de Ferreira de Castro; *Pauline de Flaugergues* par H. de Campos Ferreira Lima, etc.

PH. LEBESGUE.

## LETTRES NÉERLANDAISES

**Marcellus Emants.** — Les lettres néerlandaises payent à la mort un dur tribut. Ma dernière chronique s'occupait de Louis Couperus, prodigieux évocateur et artiste raffiné, brusquement arraché à son labeur, et voici que cette chronique, de nouveau, est consacrée à une nécrologie : Marcellus Emants a succombé dans les derniers jours d'octobre, à l'âge de 75 ans, en Suisse où il était allé chercher le repos et où il passa ses dernières années dans de si cruelles souffrances que la mort fut pour lui une délivrance.

Emants a toujours été un pessimiste ; tel il apparaît dans ses livres ; et, en ceci, il s'oppose à Couperus, quoique celui-ci fût un mélancolique aussi. L'état d'esprit d'Emants s'explique par l'époque où il grandit. Né en 1848, il était presque le contemporain de Multatuli et de Busken Huet, deux écrivains sans cesse en révolte contre leur milieu, contre l'étroite morale de leur temps, contre le terre à terre de la production littéraire. Il n'avait non plus aucune confiance dans la prétendue rénovation que le culte et l'imitation du XVII^e^ siècle devaient produire et qui avait donné lieu à l'idéalisme rétrospectif du *Gids*, un idéalisme dans lequel les fondateurs mêmes de cette revue avaient désappris de croire.

Ainsi les esprits qui, aux environs de 1870, abordaient la vie, se virent en proie au pessimisme, et leurs élans réfrénés, leurs attentes déçues engendrèrent cette humeur sombre et pleine de sarcasme qui caractérise les hommes de cette génération. Chez Multatuli, ce caractère atrabilaire était le revers d'un amour-propre excessif et morbide ; chez Busken Huet, un disciple de Sainte-Beuve, ces mêmes sentiments se manifestèrent sous la

forme d'une critique à tendance intellectualiste et dans la recherche d'une forme aiguisée d'esprit dans laquelle se traduisait le tranquille dédain qu'il ressentait pour ses contemporains.

Ce mépris de la vie banale, que nous trouvons chez les auteurs des années 60 et 70, allait dans la génération suivante gagner en profondeur et, en sincérité, et parmi les nouveaux venus de ce temps, Marcellus Emants est la figure la plus représentative ; car il a traduit de la façon la plus nette leur âpre pessimisme.

Il naquit à Voorburg, un village voisin de la Haye et devenu actuellement presque un faubourg. Après ses études moyennes, il fut un an étudiant à l'Ecole polytechnique de Delft, puis étudiant en droit à Leyde ; mais c'étaient principalement les lettres qui l'occupaient et le droit fut bientôt abandonné. Il s'établit à La Haye et voyagea beaucoup.

Une comédie, *Jonge Harten* (Jeunes Cœurs), fut sa première œuvre ; elle avait de charmantes qualités et fut suivie en 1874 de *Juliaan de Afvallige* (Julien l'Apostat), pièce assez déjetée et fortement entachée de rhétorique, mais qui avait un mérite ; les vers en étaient remarquables.

Il aborde ensuite la prose : relations de voyages *Op reis naar Zweden* (1877) (Voyage en Suède) suivi, en 1884, de *Langs den Nyl* (Les bords du Nil) et, en 1886, de *Uit Spange* (Impressions d'Espagne). En même temps, il passait peu à peu à la fiction et, dans ses esquisses de *Monaco* (1878), nous rencontrons trois types de joueurs qui sont déjà presque des figures de roman. En 1879, un recueil, *Een drietal Novellen* (Trois Nouvelles), renferme un récit : *Fanny*, qui attira particulièrement l'attention et qui est la première de ses œuvres donnant une interprétation pessimiste et naturaliste de la vie où la personnalité de Marcellus Emants s'est traduite de la façon la plus nette et la plus fidèle et qui ont fait son nom dans la littérature néerlandaise.

Un roman, *Jong Holland* (La jeune Hollande), parut en 1881, puis vinrent une couple de nouvelles : *Goudakkers Illusiën* (1885) et *Juffrouw Lina* (Mademoiselle Lina) (1886). Chose remarquable, cet écrivain qui attira immédiatement l'attention par sa sincérité, vivante et pleine de sensibilité, avait, en même temps, un style d'une grande âpreté, comme s'il lui était difficile

et pénible de trouver une forme à ses pensée. Et cette caractéristique lui est demeurée.

Peu à peu, malgré les traits fortement marqués de sa personnalité, Marcellus Emants a subi l'influence de la jeune école qui débuta en 1880, date du grand éveil littéraire des Pays-Bas, et cela se remarque surtout au soin avec lequel il peignit la nature; mais il n'acquit jamais la souplesse qui est le trait de l'écrivain né, je veux dire de l'écrivain pour qui écrire et traduire sa pensée en une forme belle et harmonieuse sont une joie et un besoin. Cette impulsion, Marcellus Emants ne la connut jamais et, en tout cas, il ne nous en donne pas le sentiment. Et cependant, telle est la force avec laquelle toute sincérité s'impose, que tous les écrivains qui vinrent après lui l'ont hautement honoré.

Donc Marcellus Emants n'avait rien d'un lyrique. Cependant, j'ai parlé des bons vers de son *Julien l'Apostat*. Il poursuivit son œuvre poétique et, en 1879, parut *Lilith*, une allégorie à laquelle il recourut, comme il nous le dit lui-même, pour traduire encore sous une forme nouvelle la conception de la vie dont étaient issus ses précédents ouvrages. Cette conception était étroitement apparentée à la Philosophie de l'Inconscient de Von Hartmann qui avait, à cette époque, en Hollande, beaucoup d'adeptes. Lilith est, selon la tradition poétique, la première femme d'Adam et personnifie ici la volupté et la fécondité. Le poème est sombre et surtout profondément médité, les deux caractéristiques précisément de Emants.

Le même esprit se retrouve dans *Godenschemering* (Le Crépuscule des Dieux) paru en 1883 et, où, cette fois, la mythologie scandinave prête ses thèmes à la peinture du pessimisme moderne. Ici c'est Loki, le dieu du feu dévorant qui tue par ruse Balder, l'Ase le plus pénétré de l'esprit divin et prépare ainsi la fin des Dieux, les siècles de haine et de barbarie. Ce sujet fut poursuivi dans *Loki* (1906). M. Blanche Koelensmid a fait de ces deux poèmes un drame pour la scène.

Mais sa grande notoriété, Emants l'a acquise par ses récits et ses romans des années suivantes, qui alternaient parfois avec des pièces de théâtre, moins importantes. Voici quelques titres de ces romans : *Een nagelaten bekentenis* (La Confession posthume), *Op zee* (Sur Mer), *Inoyding* (Initiation).

Parmi ses pièces de théâtre : *Domheidsmacht* (La force de la

Bêtise), est la plus en vue et la meilleure. C'est l'histoire d'une femme bonne mais bête et dont la bêtise est un fléau pour tout son entourage. *Onder Ons* (Entre nous), petite pièce en un acte au titre sarcastique, est une âpre peinture de querelles de famille où Emants exprime une fois de plus sa sombre misanthropie. Ses autres pièces de théâtre sont peut-être trop des cas particuliers. Sa conception réaliste de l'art le portait à attacher aux faits une importance excessive et, dans une polémique avec un critique, qui lui avait reproché l'invraisemblance d'un détail, il produisit triomphalement les documents qui établissaient que le détail était exact. Et il ne doutait pas un instant qu'il avait par là obtenu gain de cause.

Il est permis, je crois, de reprocher à ce réalisme son étroitesse. Emants manquait totalement aussi de sagesse réfléchie et d'humour. Mais il avait un sentiment profond de la vie, de son inéluctable tristesse et, ce sentiment, il l'a exprimé avec le meilleur de ses forces, laborieusement, tel un ouvrier taillant une image dans une pierre rétive.

J.-L. WALCH.

## *LETTRES ANGLO-AMERICAINES*

Louis Untermeyer : *American poetry since 1900*, Henry Holt and C°. — A. Kreymborg : *Less Lonely*, Harcourt, Brace. — Robert Frost : *New Hampshire*, Henry Holt.

Le livre de Louis Untermeyer : **La Poésie Américaine depuis 1900**, est une refonte de celui dont nous avons déjà parlé aux lecteurs du *Mercure*, *l'Ère nouvelle* . Il semble bien tôt pour parler des tendances actuelles d'une poésie en actuel devenir. La tâche est entreprise par Untermeyer avec succès, à condition qu'il refonde le livre d'aujourd'hui dans cinq ans, comme il a fait le livre d'hier. Notre auteur a remplacé son chapitre d'introduction qu'il appelait : « L'esprit nouveau », par celui qu'il nomme plus prudemment : « Fond de tableau. » Comme dans le premier livre, mais plus encore ici, semble-t-il, Untermeyer attribue à Walt Whitman la paternité du mouvement actuel. Il est facile de montrer qu'en effet devant Whitman les poètes ne chantaient pas l'Amérique réelle et qu'après lui ils essayent de la chanter, au lieu d'emprunter la lyre aux poètes britanniques, ou la viole aux provençaux. La discussion de ce point doit être

réservée. Je pense que Whitman, pour si formidable qu'il soit, tient plus au passé qu'au présent et que son réalisme n'a rien de commun avec celui des lettres américaines de l'époque actuelle. Il n'y a d'ailleurs, pour s'en rendre compte, qu'à lire les poètes dont Untermeyer fait son livre.

Ces poètes, notre critique les range fort habilement en quatre groupes : le premier comprend Frost, Sandburg, Robinson, Lindsay, Masters (ceux que j'appellerai volontiers les Pionniers du Mouvement moderne) ; le second comprend Amy Lowell, Ezra Pound, Aiken, Kreymborg (est-ce là une deuxième génération ?) ; le troisième est celui des Lyriques : Teasdale, Bynner, Santayana, etc.. ; le quatrième celui des Imagistes, des Impressionnistes, des Expressionnistes, des Cérébralistes ; enfin un cinquième groupe, à part, comprend les artistes occupés de poésie indigène, rythmes et rimes nègres ou indiens.

Ce livre facilitera une vue rapide et, *grosso modo*, exacte, de la poésie que les Etats-Unis d'Amérique ont chantée depuis vingt ans.

La critique d'Untermeyer est toujours clairement exprimée, et presque toujours juste. Elle me semble injuste à l'égard de Kreymborg dont Untermeyer méconnaît la grâce ; injuste aussi à l'égard de T.S. Eliot qui n'est pas seulement « inconfortable », mais plein d'une exquise fantaisie et d'un humour tendrement désabusé.

Enfin un livre comme celui de Louis Untermeyer devait tenir compte du retour aux formes fixes que l'on constate, non sans surprise, chez les plus acharnés verslibristes, par exemple Kreymborg, Masters et d'autres. Il l'explique par le fait que le verslibrisme n'a été en Amérique qu'une mode, à laquelle les plus fervents n'ont pas cru sincèrement, mais il serait prématuré de croire que Kreymborg et d'autres ont renoncé à cette forme libérée de la poésie parce qu'ils ont essayé de la forme traditionnelle et qu'en l'absence de Miss Harriet Monroe, *Poetry* a consacré un de ses numéros à des Sonnets (sept. 1923, signalé dans ma Chronique de novembre 1923).

Il ne faut peut-être pas exercer trop avant sa facilité critique, tant que n'est pas terminée l'œuvre d'artistes comme Frost, Fletcher, Amy Lowell, Sandburg, Kreymborg. C'est encore un peu les rythmes du banjo qu'ils transportent sur le luth classique,

comme en témoigne le livre nouveau de Kreymborg, **Moins seul**, où l'on voit des Sonnets plus près du vers libre que de Shakespeare.

Ces Sonnets, écrits à Madonna di Campagna, chantent une vie paisible et colorée, le « ravissement des roses », le « matin mélodieux », les myrtes, et les regrets des « ferveurs » passées. Il ne faudrait pas croire cependant que nous n'avons là que lyrisme pétrarquisant; Kreymborg ne s'est pas européanisé à ce point. Il conserve, dans la forme sévère du Sonnet, toute la libre fantaisie de ses premiers vers. Il s'enivre, avec les mêmes délices, du contact imprévu de mots baroques :

Les Incognitos de mascarades lunaires
Réfutent les théories que les philosophes
Proposent, qui se gonflent les joues pour emplir des ballons.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Parmi les cryptes de corail qui contiennent la mer,
Les festons des poissons tissent de la folie.

Où Kreymborg a-t-il appris l'arabesque et la dissonance ? Ce n'est point certainement d'abord chez Pétrarque ou Sidney. D'ailleurs *Moins seul* contient autant de poèmes première manière que de vers à forme fixe, par exemple la Fantaisie sur la pluie, avec ses répétitions, qui rappellent le mécanisme plaisant de ses « marionnettes ». Il semble que son séjour en Europe n'ait modifié en rien l'inspiration de Kreymborg. Il reste un observateur amusé, et quelque peu mélancolique, des hommes et du monde. Son art est menu, musical, très personnel.

Très différent est Robert Frost qui avait gardé le silence depuis 1916. Voici de lui, **New-Hampshire**, exquisément édité par Henry Holt. J'avais présenté pour la première fois au lecteur français Robert Frost dans le *Mercure de France* du 15 mars 1920. En Angleterre, comme chez nous, Robert Frost n'est guère discuté. Carl Sandburg, T. S. Eliot, et grand nombre d'autres ont rencontré une résistance qui n'a pas désarmé. Robert Frost a imposé à l'admiration des plus conservateurs comme des plus excentriques une forme infiniment souple. Et cela dès son premier livre, *A boy will* qui date de 1913. *New-Hampshire* ne fait que préciser cette forme, mais n'apporte aucune nouveauté. Frost n'écrit pas un vers accentué, ou si légèrement que l'accent, lorsqu'il se présente, arrête et signale une intention, intonation de

voix, geste du poète qui commente, du personnage qui parle, Frost est arrivé en ce genre à une maîtrise incomparable. Je ne vois que Chaucer à qui il puisse être comparé. Son réalisme comme celui de Chaucer est fait de la notation précise des dehors et du murmure des âmes. Nul, plus que Frost, ne sait enclore dans un seul vers, grâce au choix des mots, tout un caractère ; nul, plus que lui, grâce à la musique des syllabes, ne sait communiquer l'émotion d'un paysage.

Le paysage de Frost est celui des Etats de Vermont et de New-Hampshire :

> Tous deux Etats délicieux pour leurs absurdes
> Petites villes, — Lost Nation, Bungay, Muddy, Boo,
> Poplin...
> Le seul défaut que je trouve au New-Hamsphire,
> C'est que ses montagnes ne sont pas assez hautes.

Les âmes qu'il peint sont celles des fermiers, celui, par exemple,

> Qui a incendié sa ferme pour avoir l'assurance
> Et acheter un télescope...

C'est l'âme des enfants, l'âme de la petite fille qui s'est trouvée suspendue au sommet d'un bouleau pour avoir voulu courber le tronc flexible, n'étant pas de force suffisante à le maintenir courbé :

> Je ne savais pas qu'il fallait desserrer les mains,
> Comme je n'ai pas encore appris à desserrer le cœur...

Le paysage est toujours fait de quelques lignes, l'érable qui plie sous la neige, le tronc abattu qui barre la route, l'étang qui luit au crépuscule. Un mystère plane, qui voile les monts, qui donne aux fleurs un visage humain. Les personnages qui se meuvent dans cette nature sont pour la plupart des fantômes. (« La femme de Paul », est-ce une vraie femme, est-ce un rêve que projette hors de lui un cerveau faible ?) Et dans ces maisons désertes, comme Robert Frost sait évoquer les ombres qui jadis furent des hommes heureux, et plus souvent malheureux ! Tout son livre est plein de

> La mélancolie d'avoir à compter des âmes...

Le poète n'a subi aucune des influences qui s'exercent aujourd'hui. Son isolement ne manque pas de noblesse. Nous lui devons une des personnalités les plus exceptionnelles de notre époque.

JEAN CATEL.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

**Laurance Lyon :** ***Le Prestige du Pouvoir*, Payot.— Vladimir d'Ormesson :** ***Dans la Nuit européenne*, Champion. —Dr Lucien Graux :** ***Histoire des Violations du traité de Paix*, tome III, Crès.**

A lire les longues pages que M. Laurance Lyon, ancien membre de la Chambre des Communes, vient de consacrer au monde politique français dans un récent ouvrage : **Le Prestige du Pouvoir**, on serait tenté de croire que notre République semble plus belle à Londres qu'à Paris.

Le trop courtois parlementaire britannique considère en effet les hommes et les choses qui sont nôtres avec une égale indulgence. Sans doute était-il délicat pour un étranger, ami de la France, de porter sur les dernières années de notre histoire un jugement définitif. Mais, pour rester mieux encore dans la réserve que lui imposait cette qualité, il lui eût été loisible de ne pas approfondir nos querelles, de s'écarter de nos polémiques, en un mot, de demeurer au-dessus de la mêlée. L'intérêt de l'œuvre en eût souffert, mais l'auteur n'eût pas été contraint à des disculpations maladroites, au détriment de la vérité, et à des gestes bénisseurs répandus sur quiconque à profusion.

M. Laurance Lyon a le souci manifeste de ne chagriner personne. Il est difficile, dans un tel état d'esprit, d'aboutir à une œuvre sincère.

Si peu féroce qu'il soit, sa mansuétude va plutôt à l'ensemble du personnel parlementaire qu'aux généraux dont il fait les boucs émissaires de toutes les crises qui surgirent au cours de la guerre. En dépit de tout ce qui a été écrit et publié sur l'offensive Nivelle et de tous les documents et témoignages cités, l'ancien membre de la Chambre des Communes dégage M. Painlevé de toute responsabilité dans l'échec d'avril 17. Il ne s'embarrasse pas pour parvenir à ces conclusions des rapports officiels Jeanneney et Brugère, mais reproduit des articles de journaux, des propos de couloirs qu'il coupe et déforme au gré de sa fantaisie. On chercherait en vain, dans cet amas désordonné de souvenirs, souvent imprécis, la plus élémentaire préoccupation d'authenticité.

M. Laurance Lyon écrit : « L'accusation suivant laquelle Painlevé aurait divisé le haut commandement est anéantie. » Et

voilà! Il n'en faut pas davantage à ce citoyen britannique pour se convaincre lui-même qu'il a dit vrai. Souhaitons qu'il n'écrive pas un jour de cette façon sommaire l'histoire contemporaine des relations franco-anglaises; un pareil livre circulant dans les chancelleries déconcerterait les méticuleux rédacteurs des Livres Blanc, Vert, etc...

L'opinion de tous ceux qui, de loin ou de près, furent mêlés aux événements d'avril 17, s'accorde généralement sur ce fait que l'incapacité brouillonne du ministre de la Guerre d'alors fut l'origine fondamentale des crises qui se succédèrent au front à cette époque. Mermeix a fourni sur les intrigues de cet impitoyable bafouilleur, mué aujourd'hui en chef de la Ligue de la République, des précisions dont nous n'avons jamais entendu dire qu'elles avaient été contestées.

M. L. Marcellin, dans les notes de son second volume : *Politique et Politiciens pendant la guerre*, apporte son témoignage oculaire aux réfutations de Mermeix. Tout ce que peut dire M. Laurance Lyon, après ces références, nous semble bien aventuré.

Du reste, ce n'est là qu'un exemple parmi beaucoup d'autres des qualités (?) imaginatives de l'auteur. N'accuse-t-il pas notamment M. Mandel d'avoir inspiré à M. Clemenceau des sentiments hostiles au maréchal Foch? C'est bien mal connaître le caractère du Tigre qui, croyons-nous, n'était pas si aisément influençable. De plus, c'est avouer une ignorance complète des événements politiques les plus notoires.

Le maréchal Joffre, quand il était encore généralissime, n'avait certainement pas d'adversaire plus résolu que le secrétaire de M. Clemenceau; et dans ce temps-là, pour qui était au courant de l'inimitié qui séparait les deux chefs, être contre Joffre, c'était être pour Foch. N'est-ce pas ce dernier qui, en 1917, apprenant que M. Clemenceau, alors président de la Commission sénatoriale de l'armée, passait à Beauvais, s'en fut le trouver pour lui demander de ralentir sa campagne contre le généralissime, « parce que, disait-il, dans l'état actuel des choses, si Joffre s'en allait, ce ne serait pas lui qui le remplacerait » ? — Pour fixer les souvenirs ajoutons que cette entrevue eut lieu à la préfecture de l'Oise.

Nous rappellerons aussi pour mémoire, et sans crainte d'être démenti, que pendant une des périodes critiques du traité de

paix, les imprudences verbales du maréchal Foch ayant provoqué, auprès de M. Clemenceau, une intervention concertée de MM. Lloyd George et Wilson, ce fut par les soins de M. Mandel que l'on dépêcha à l'illustre soldat, pour lui faire entendre des paroles d'apaisement, un de ses compatriotes, directeur d'un grand journal parisien et qui avait été ministre dans le cabinet Waldeck-Rousseau.

Ce faisant, M. Mandel évitait au maréchal Foch le scandale qu'une mesure de rigueur, visant l'illustre soldat, n'eût pas manqué de faire éclater. Cette querelle des deux généralissimes, — qui n'est pas une des plus belles pages de leur histoire, — ne s'apaisa pas dans l'enthousiasme du triomphe.

A la veille de la fête de la Victoire, Chaumet se fit annoncer dans les salons qui sont réservés aux ministres à la Chambre des Députés. Son ineffable stupidité venait se mettre au service d'une gloire oubliée; il réclama pour Joffre l'honneur de défiler à la droite de Foch. Ce dernier prit fort mal la chose et avec une violence qui surprit même ses amis, s'éleva contre une prétention à laquelle il était impossible de ne pas faire droit.

Chaumet menaça de porter cette question à la tribune du Parlement. Mandel l'en défia, ajoutant que toutes les lettres échangées au sujet de l'organisation du défilé, si elles étaient lues en séance, outre qu'elles provoqueraient d'inutiles rumeurs, deviendraient contre la thèse soutenue par ce représentant de la Gironde une arme redoutable. Et l'incident se trouva clos.

Si nous avons, ici, évoqué ces souvenirs, c'est moins dans l'intention de réfuter les allégations fantaisistes de M. Laurance Lyon que pour souligner l'attitude regrettable que crut devoir prendre par la suite, à l'égard de M. Clemenceau et de ses collaborateurs, le vainqueur de Ludendorff.

Il serait vain de tenter une rectification par le menu de toutes les erreurs que l'on trouve sous la plume de l'ancien membre de la Chambre des Communes.

Du traité de Versailles, il dit cependant avec une certaine apparence de justesse: « M. Lloyd George a obtenu ce qu'il a voulu, M. Clemenceau ce qu'il a pu. »

Dans l'esprit de celui qui, par cette formule lapidaire, prétend définir la dualité franco-britannique, cela signifie sans doute que le premier fut plus habile que le second. Nous prouverons donc

que M. Laurance Lyon ne connaît pas davantage les affaires de son pays que celles du nôtre, mais que par la nature des événements qui se sont succédé après le 11 novembre 1918, sa formule reste pourtant la meilleure.

M. Lloyd George n'avait plus rien à revendiquer pour l'Angleterre à la Conférence de Paris. L'armistice avait réalisé en faveur de nos alliés la seule ambition qui les avait guidés dans la guerre : la maîtrise des mers.

Et, de plus, ils se trouvaient dans une situation économique qui mettait à leur merci les vainqueurs du continent européen.

Quand les ministres alliés se réunirent, les problèmes qui restaient à résoudre n'étaient pour la Grande-Bretagne que d'une importance secondaire alors qu'ils étaient vitaux pour la France et la Belgique. Avant même de prendre contact, M. Lloyd George avait donc obtenu, sans délibération et par le jeu de l'armistice, tout ce qu'il voulait ; il n'en était pas de même pour Clemenceau dont la tâche ingrate d'assurer à la France une sécurité durable et de contraindre les Allemands à réparer commençait seulement. Lambeau par lambeau, il dut arracher à nos alliés les clauses qui fixaient cette sécurité et ces réparations.

Si l'on songe qu'il n'avait à offrir à ses contradicteurs nulle compensation en échange de ce qu'il obtint et de ce qui nous permet aujourd'hui de rester sur le Rhin et dans la Ruhr, on ne peut qu'admirer qu'il ait « pu » autant.

Là s'arrêteront nos réflexions sur le livre de M. Laurance Lyon. Pareille œuvre ne présente en effet d'intérêt que par les inévitables redressements qu'elle suggère ; elle n'a pas, croyons-nous, d'autre utilité ni d'autre prétention.

A signaler, **Dans la Nuit européenne**, de M. Vladimir d'Ormesson, d'intéressants exposés sur les grandes questions de politique étrangère ; malheureusement, la rapidité des événements fait terriblement dater l'argumentation qui déjà ne correspond plus aux réalités.

Le docteur Lucien Graux, qui s'évade parfois de l'au-delà pour reparaître dans le monde sensible, publie son troisième volume de l'**Histoire des Violations du traité de Paix**. Compilatoire et impersonnel, ce travail d'archiviste n'appelle aucune appréciation ; c'est le Baedecker de la mauvaise foi allemande, c'est un registre bien tenu où il manque pourtant un commen-

taire sur la faiblesse des gouvernements qui tolérèrent ces violations. Et cependant, ayant lu en épigraphe un extrait de la grotesque interview où le maréchal Foch demandait la Haute-Cour pour les négociateurs du Traité, nous étions en droit de nous attendre, de la part du docteur Lucien Graux, à de sévères jugements sur ceux qui ne surent même pas conserver au pays ce que la signature des alliés lui garantissait.

De cela, l'auteur ne souffle mot. Soucieux de ne pas se créer d'inutiles embarras, il ne s'en prend qu'à ceux qu'une sage philosophie condamna au silence.

Le docteur Lucien Graux, décidément, ne sait être original que quand il s'adresse aux morts.

C'est moins dangereux!

GEORGES SUAREZ.

## *A L'ÉTRANGER*

### Allemagne.

LA DÉCADENCE DU SOCIALISME ALLEMAND. — Depuis son accession au pouvoir, en novembre 1918, le parti social-démocrate allemand est en proie à une crise de plus en plus grave qui en menace non seulement l'unité, mais qui risque encore de rompre l'équilibre des partis au Reichstag, voire de compromettre l'existence même de la démocratie allemande, dont les social-démocrates sont les adhérents les plus fidèles et les soutiens les plus sûrs.

Et pourtant, en 1921, la fusion des deux partis dissidents, majoritaires et indépendants, séparés depuis la guerre, infuse une vigueur nouvelle à la social-démocratie unifiée. Elle compte désormais 173 sièges au Reichstag sur 459 députés, presque le tiers de tous les mandats. De leur côté, les communistes en dénombrent 15 et les socialistes indépendants, débris de l'ancien parti, qui se sont obstinés à faire bande à part, seulement trois : Ledebour, Wegmann et Busch.

Mais l'effondrement du mark a eu des conséquences catastrophiques pour l'administration du parti qui devient de plus en plus difficile. Les prochaines élections législatives, qui auront lieu en mai ou en juin au plus tard, s'annoncent pour les socialistes sous un jour peu favorable. La *Freiheit*, organe avancé

des anciens socialistes indépendants, a disparu ; le *Vorwaerts*, faute de publicité et à cause du renchérissement énorme du prix du papier, a dû réduire le nombre de ses pages, de nombreuses gazettes de province ont été supprimées.

La crise devenant plus aiguë, des coupes sombres ont été effectuées dans les rangs des fonctionnaires du parti dont les deux tiers ont été congédiés. Quant aux autres, ils sont payés irrégulièrement.

Les cotisations ne rentrent plus. Les ouvriers qui touchent un salaire à peine suffisant pour les faire vivre ne se soucient ni peu ni prou de verser leur quote-part. La décadence du parti social-démocrate marche de pair avec celle de la Confédération générale des syndicats allemands (*Allgemeiner Gewerkschaftsverband*), naguère encore orgueilleuse des huit millions d'ouvriers affiliés à ses syndicats, aujourd'hui réduite à la portion congrue, tellement congrue que son organe officiel, le *Korrespondenzenblatt*, traverse des journées extrêmement pénibles.

Mais le parti ne souffre pas uniquement d'une crise monétaire, il pâtit, ce qui est bien plus inquiétant, d'une crise morale. Les masses s'en désaffectionnent de plus en plus et désertent les rangs de la social-démocratie pour ceux du communisme.

Les récents événements de Saxe sont à cet égard assez instructifs. On n'a pas oublié la rébellion du gouvernement ouvrier saxon aux ordres de Berlin, l'intervention de la Reichswehr, la mainmise du général Muller sur Dresde, l'instauration d'une dictature militaire et la dissolution du cabinet socialo-communiste du Dr Zeigner...

Le 4 janvier, coup de théâtre, la fraction social-démocrate à la Diète, reniant ses anciens collaborateurs, socialistes et communistes, accepte le principe de la grande coalition, c'est-à-dire d'une alliance avec les démocrates et les populistes réactionnaires. Cela revient à dire que les mandataires des ouvriers consentent à pactiser avec les représentants de la grande industrie, au même moment où les ministres social-démocrates, Radbruch, Robert Schmidt et Sollmann, sont expulsés de la grande coalition du Reichstag.

L'accord conclu, un ministère se constitue, dans lequel les partis de la grande coalition sont représentés au prorata du nombre de leurs députés à la Diète; quatre portefeuilles sont attribués

aux socialistes, deux aux populistes et un aux démocrates. Le président du conseil est le socialiste Heldt.

Ce compromis, qui passe à vrai dire condamnation sur l'ancienne politique, toute de défense prolétarienne, du cabinet du Dr Zeigner, est approuvé par la fraction social-démocrate au Reichstag qui délègue ses meilleurs orateurs au Congrès de Dresde, lequel a lieu le 6 janvier : le président du parti Wells, l'ancien ministre des finances Hilferding et l'un des fauteurs de la «révolution» de 1918 Dittmann, ces deux derniers anciens indépendants.

En dépit de leurs efforts, le congrès désapprouve formellement, dans une série de résolutions, par 77 voix contre 16, l'attitude adoptée par les députés au *Landtag*, considérant « l'union avec le parti populiste comme une soumission à la politique de violence de la bourgeoisie ».

Il regrette la coalition, somme le président du conseil de démissionner et demande la dissolution de la Diète.

Les députés et les ministres ont refusé d'obéir à cet ordre catégorique et la crise reste latente.

Les électeurs se sont cependant vengés, et cruellement vengés, aux élections municipales qui viennent d'avoir lieu en Saxe et qui ont été une cuisante déconfiture pour la social-démocratie unifiée.

Alors qu'à la précédente consultation 75 o/o des électeurs avaient voté, cette fois seulement 65 o/o sont allés aux urnes, et les 10 o/o d'abstentionnistes étaient pour la plupart des travailleurs. Partout les voix socialistes ont diminué et les voix communistes augmenté. Néanmoins, cette augmentation est loin de compenser les pertes subies.

Dans ses quatre grands fiefs, qu'elle croyait inexpugnables : Leipzig, Dresde, Chemnitz et Zickau, les socialistes restent en minorité. A Chemnitz même, en s'alliant aux communistes, ils ne disposent que d'une voix de majorité. Alors qu'à Dresde la proportion des sièges bourgeois et des sièges ouvriers était de 42 à 42, elle est actuellement de 44 à 38, et encore les socialistes ne sont-ils que 21. Un certain nombre de sièges restent en ballottage, mais d'ores et déjà la majorité de la bourgeoisie est assurée.

Un régime prolongé d'instabilité monétaire et de détresse économique a radicalisé les masses, les poussant vers l'extrême-gauche ou les réduisant au désespoir et à l'apathie.

La crise du socialisme unifié n'est que le reflet du désarroi du peuple allemand qui a perdu toute confiance en ses dirigeants. Les communistes en profitent pour tenter de dissocier le parti qui, de son côté, cherche, en s'appuyant sur la bourgeoisie, à recouvrer une partie de son prestige et à ne pas être complètement éliminé du gouvernement.

Nous ne serions pas surpris d'une nouvelle scission du parti : les majoritaires ou opportunistes faisant bloc avec les partis bourgeois, les anciens minoritaires ou indépendants, adversaires de toute collaboration avec la bourgeoisie, reprenant toute leur liberté d'action.

L'instabilité même de la social-démocratie allemande nous donne le critère de la solidité du régime républicain auquel le Reich a « adhéré ».

AMBROISE GOT.

§

## Russie.

Un navire sans capitaine. — « Dans la personne de Lénine, nous avons perdu le capitaine de notre navire. Cette perte est irréparable », — avoue le gouvernement bolchevik dans le manifeste qu'il a adressé aux ouvriers à l'occasion de la mort de Lénine.

La perte du capitaine est d'autant plus dangereuse pour le navire des Soviets que depuis quelque temps ce navire est entré dans des parages extrêmement périlleux. C'est en pleine crise économique, politique et morale que Lénine a quitté, pour toujours et sans retour, le navire du pouvoir bolchevik.

On me fera peut-être cette objection :mais Lénine était mort déjà depuis plus d'un an et demi et ne pouvait pas participer aux affaires d'Etat. Par conséquent, sa mort ne peut avoir aucune répercussion pratique sur la marche des affaires, qui continueront comme elles ont fait jusqu'à aujourd'hui.

Ce raisonnement n'a quelque apparence de logique que dans la bouche de ceux qui ne connaissent pas le vrai rôle de Lénine dans le parti bolchevik. Lénine en fut le fondateur et sans lui le parti bolchevik n'existerait pas. C'était la *seule* autorité incontestable et qui s'imposait également à tous les autres « leaders » qui n'étaient en somme que de simples exécuteurs de sa volonté. Il était le suprême arbitre des désaccords intérieurs et le seul

point de cohésion qui maintenait l'unité des milieux dirigeants du bolchevisme.

Dans ces milieux, on peut distinguer divers éléments. Les uns, comme Zinoviev, Kamenev, Staline, etc., sont des bolcheviks de vieille date. Ils ont été à l'Ecole du « léninisme » depuis leur jeunesse et ont pris l'habitude d'exécuter la volonté de leur maître sans réfléchir et sans hésiter.

D'autres, comme Trotzky, Tchitcherine, Dzerjinsky, etc., sont arrivés au parti bolchevik plus tard et leur bolchevisme est d'une origine beaucoup plus récente. Dzerjinsky était, avant la révolution russe, membre du « parti social-démocrate de Pologne et de Lithuanie ». Ce parti, dirigé par Rosa Luxembourg et son mari Jan Tychko (de son vrai nom Ioghihes), n'était pas bolchevik et occupait une position intermédiaire entre le bolchevisme et le menchevisme. Tchitcherine, à la veille même de la guerre, occupait le poste de secrétaire du Comité central du parti menchevik à l'étranger et c'est par le défaitisme qu'il a été attiré vers le parti bolchevik dont il était, avant la guerre, un ennemi farouche. Quant à Trotzky, il a fait une grande partie de sa carrière dans la social-démocratie russe en combattant les idées de Lénine qui n'a jamais été tendre pour lui et ne lui appliquait que des épithètes peu flatteuses : « bavard creux », « fanfaron », etc. La plupart des lieutenants de Lénine partageaient son appréciation sur Trotzky. Si ce dernier a pu s'aboucher avec les « léninistes », cela s'explique seulement par les circonstances de la guerre où Lénine et Trotzky se sont trouvés dans la même position d'agents de l'ennemi. Tous deux (de même que Zinoviev, Radek et plusieurs autres « leaders ») ont profité des faveurs compromettantes des gouvernements autrichien et allemand et c'est le crime de haute trahison qui les a unis, malgré leur inimitié et leur aversion personnelles.

Une troisième catégorie de « chefs » bolchevistes se compose des « levantins révolutionnaires », de voyous et d'escrocs internationaux, comme Radek, qui a été exclu de la social-démocratie polonaise pour des vols, comme Ganetzki-Furstenberg, qui a été pendant la guerre l' « homme à tout faire » du fameux Parvus, ou comme Litvinov-Finkelstein, expulsé, en 1909, de Paris pour recel de billets de banque volés.

Ajoutez à cela quelques hommes d'affaires dans le genre de

Krassine, qui ne considèrent le bolchevisme autrement que comme n'importe quelle autre « opération » fructueuse, quelques ouvriers naïfs et mal instruits dont l'amour-propre de primaires est flatté par leur accès, — tout à fait fictif, — au pouvoir où ils ne jouent qu'un rôle d'hommes de paille (c'est le cas de Kalinine, « président de la République » des Soviets), quelques femmes hystériques, comme Mme Kollontaï, ambassadrice bolcheviste à Kristiania, beaucoup de fous, de brutes, de criminels de droit commun, quelques jeunes intellectuels qui se sont emballés pour le bolchevisme pour les mêmes motifs qui les feraient s'emballer pour toute autre chose « dont on parle », quelques officiers d'ancien régime qui ont voulu garder leur situation dans l'armée, — voire dans l'armée rouge, — et un tas d'arrivistes, de spéculateurs, etc., et vous auriez un tableau exact des effectifs du parti bolchevik tels qu'ils sont aujourd'hui.

Il est évident que cette masse hétéroclite, cette salade politique du communisme russe doit manquer de cohésion, de force d'attraction intérieure. Une participation commune au pouvoir ou plus précisément aux crimes du pouvoir ne suffit pas à maintenir une unité parfaite entre tous ces éléments venant de tous les points de l'horizon. Une autorité extérieure, pareille à celle du chef d'une bande de malfaiteurs, d'un capitaine de pirates, est absolument nécessaire pour maintenir l'union, l'ordre et la discipline. Lénine était précisément cet homme. Dans sa personne, les bolcheviks avaient un chef indiscutable dont chaque mot était une loi absolue qui devait être exécutée sans objections.

Jusqu'à quel point le parti bolchevik avait besoin d'un chef pareil, l'histoire des deux dernières années le montre clairement. Les premiers symptômes de la maladie mentale de Lénine s'étant manifestés au commencement de 1922, ses camarades de gouvernement l'ont caché non seulement à la population, mais même aux militants du parti. Et lorsque Lénine était déjà complètement paralysé et ne pouvait ni participer aux affaires de l'Etat, ni même simplement apparaître dans les réunions publiques, ses lieutenants avaient pris des mesures très sévères pour que personne ne pût apprendre la vérité sur la maladie du « capitaine ». Il avait été enfermé dans une villa aux environs de Moscou, isolé de tout et de tous, sauf de sa femme, de sa sœur et de quelques initiés. Une garde spéciale de la Tche-ka surveillait

jour et nuit les abords de la villa. Et de temps en temps, Zinoviev, Kamenev ou Radek se présentait aux réunions du parti et aux meetings ouvriers pour y répandre le pieux mensonge sur « Ilyitch » (Lénine s'appelait Vladimir Ilyitch Oulianov) qui se reposait d'une fatigue passagère et reprendrait, d'un moment à l'autre, la direction pratique des affaires soviétiques et de la « révolution mondiale ». Pour soutenir ce pieux mensonge, le misérable demi-cadavre du dictateur conservait toujours son poste et son titre de président du Conseil des commissaires du peuple et un « remplaçant temporaire » signait pour lui les décrets. De temps en temps, on photographiait le malheureux fou dans sa petite voiture, après avoir donné à son corps paralysé une pose qui devait tromper l'œil des lecteurs des illustrés soviétiques.

Juste une semaine avant la mort définitive de Lénine, Kamenev et d'autres leaders bolcheviks déclarèrent à une réunion publique et dans la presse que « Ilyitch » allait de mieux en mieux et que son retour aux affaires ne serait qu'une question de quelques semaines. Huit jours après ce dernier mensonge gouvernemental, les mêmes personnages officiels durent annoncer la mort de celui qu'ils ressuscitaient, avec une telle ténacité, dans leurs discours.

Tout cela prouve que Lénine était absolument nécessaire au gouvernement des Soviets et au parti bolchevik. Lorsqu'il pouvait commander le navire, il le faisait en chef incontestablement unique. Lorsqu'il tomba malade, d'autres commandaient en son nom.

Maintenant, le pieux mensonge est fini. La pierre angulaire a été arrachée par le destin de la voûte de l'organisation bolcheviste et le navire des Soviets est officiellement privé de son pilote.

Pour comprendre toute la portée de ce fait, il faut savoir que le gouvernement officiel des Soviets dépend complètement, dans tous ses actes, et dans tous ses gestes, du comité central du parti bolchevik. Dans ce parti, la centralisation est poussée à l'extrême et toute la puissance réelle est concentrée dans le « Politbureau » (Bureau Politique), composé de cinq camarades sûrs. Quand Lénine disposait encore de ses facultés mentales, ces camarades sûrs recevaient de lui les directives pour toutes les questions à résoudre. Quand il devint fou, ces camarades con-

tinuèrent à être pris pour une émanation de la pensée de Lénine.

Mais plus l'absence de ce dernier se prolongeait, plus la discipline et la cohésion du parti faiblissaient. La « nouvelle politique économique » y a contribué pour sa part, en ouvrant la porte aux « éléments bourgeois » qui « corrompaient » les milieux communistes. Mais cette politique dans laquelle Lénine, son promoteur, avait mis tant d'espoirs, n'a donné aucune véritable issue au chaos économique et aux embarras financiers. Elle a garni les vitrines des magasins de Moscou et de Pétrograd de quelques objets de luxe et les rues des grandes villes de beaucoup de bouges aux tarifs d'entrée très élevés. Mais elle n'a pas assuré au peuple un niveau supérieur de bien-être, ni garni le Trésor soviétique de nouvelles réserves d'or. Et, dans la deuxième moitié de 1923, une nouvelle grande crise économique s'est dessinée. La population appauvrie ne pouvant pas acheter les produits « à prix fixé » des trusts soviétiques, le gouvernement a dû procéder à un « rétrécissement » de l'industrie d'Etat, c'est-à-dire à la fermeture des entreprises dans une proportion de plus en plus grande. Vers le début de 1924, le total des ouvriers sans travail officiellement enregistré (il ne s'agit que des ouvriers qualifiés) dépassait un million. Les chômeurs involontaires ne peuvent avoir beaucoup de gratitude pour le régime et dans les mois de décembre 1923 et de janvier 1924 la police soviétique a eu, dans plusieurs centres industriels, à combattre les manifestations ouvrières.

Quant aux paysans, c'est depuis longtemps déjà que, selon une expression pittoresque de Kamenev, « ils pèsent sur le régime des Soviets par le terrible poids de leur silence », sous lequel couvent un mécontentement et une colère que personne ne peut plus mettre en doute. Mécontentement des impôts trop lourds, des prix trop hauts des produits industriels et des prix trop bas du blé ; colère contre les insulteurs de la religion orthodoxe, contre tous les inconvénients de la vie matérielle et morale ; déception cruelle des 150 millions d'âmes auxquelles on avait promis le paradis et à qui on n'a donné que l'enfer, — tels sont les sentiments que l'on peut apercevoir à travers le rideau étouffant d'un « silence » forcé et général.

Les dernières semaines de 1923 et les premiers jours de 1924

ont bien révélé l'inquiétude qui s'empare des milieux dirigeants des Soviets. L'unité tant vantée des camarades n'existe plus, — ni dans les affaires de l'Etat, ni dans les affaires intérieures du parti au pouvoir. Les plus graves problèmes économiques sont violemment discutés dans les journaux bolcheviks et dans les conférences du parti sans arriver à un accord. Faut-il élargir encore les cadres de la « nouvelle politique économique », faire des concessions aux capitalistes étrangers et aux nouveaux riches des soviets ou au contraire serrer la vis ? Certains, parmi les leaders, sont pour la première orientation, d'autres pour la seconde. Certains demandent à admettre librement en Russie les marchandises étrangères ; d'autres crient que cela équivaudrait à tuer l'industrie étatisée des Soviets, base économique du régime communiste. Les sans-travail affamés s'indignent du luxe dans lequel vivent les nouveaux riches de la révolution sociale. Pour les apaiser, on ouvre en toute hâte une nouvelle ère de terreur et d' « épurement » social : 1.000 nouveaux bourgeois sont arrêtés à Moscou et déportés dans les glaces du Nord ; 4.000 autres sont arrêtés pour motifs politiques.

Comme il arrive toujours, en pareil cas, les militants responsables cherchent à rejeter la responsabilité sur d'autres militants non moins responsables. Toutes les écluses qui jusqu'ici contenaient les désaccords entre les membres et leaders du parti se sont subitement rompues et tous les égouts de la haine mutuelle ont commencé à déverser leurs flots malodorants. Tous sont devenus suspects à tous. Chacun accuse son collègue le plus immédiat de tramer un complot. Trotzky est déjà tombé victime de cet esprit de suspicions réciproques. Il lui a suffi de se prononcer contre le « Politbureau », dirigé par le triumvirat Kamenev-Zinoviev-Staline, pour être immédiatement mis en congé forcé et éloigné de son poste de commissaire de la Guerre.

Il est hors de doute que le cas de Trotzky ne restera pas isolé. La lutte des appétits personnels, des convoitises égoïstes compliquée par une peur bestiale d'être massacrés par la population torturée depuis six ans, continue autour du cercueil de Lénine.

Le navire est en détresse. Mais le capitaine n'y est plus.

G. ALEXINSKY.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

**[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]**

### Archéologie

Marcel Poète : *Une vie de cité : Paris de sa naissance à nos jours*, I : *La jeunesse, des origines aux temps modernes* ; Picard. » »

René Schneider : *L'art français. Moyen âge. Renaissance.* Avec 149 grav. ; Laurens. 12 »

### Art

Stéphen Chauvet : *Les arts indigènes des Colonies françaises* ; Avec de nomb. fig. ; Maloine. 3 »

### Aviation

Paul Painlevé, Emile Borel, Ch. Maurain : *L'Aviation*. Avec 48 grav. ; Alcan. 10 »

### Éducation

Marcel Foucault : *Observations et expériences de psychologie scolaire* ; Presses universitaires de France. 3 »

### Histoire

Amiral Degouy, Henri de Noussanne, Emile de Saint-Auban : *Histoire contemporaine par trois indépendants* Tome I : *La France du sacrifice. 1914-1916.* Avec de nomb. illust. ; Albin Michel. Deux autres tomes à paraître. Prix de l'ouvrage complet en souscription. 285 »

Gustave Jéquier : *Histoire de la civilisation égyptienne.* Avec 265 grav. ; Payot. 15 »

S. Nassi : *Histoire de Syrie depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.* Avec 1 carte et 42 grav. ; Lorulot, Conflans-Sainte-Honorine. » »

Léon Robin : *La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique.* Avec une carte ; Renaissance du livre. 15 »

Turgot : *Œuvres de Turgot*, et Documents le concernant, avec biographie et notes par Gustave Schelle, tome V ; Alcan. 40 »

### Littérature

Gilles Corrozet : *Le compte du rossignol*, réimpression de l'édition de Jean de Tournes, Introduction de Ferdinand Gohin ; Garnier. » »

Divers : *L'Ami du Lettré, 1924.* Avec de nomb. illust. ; Crès. 7 50

Raymond Geiger : *Histoires juives*, recueillies par Raymond Geiger : Nouv. Revue franç. 6 75

Edmond et Jules de Goncourt : *La femme au dix-huitième siècle* ; Flammarion et Fasquelle. 2 volumes, chacun. 7 »

Jean Larat : *Bibliographie critique des œuvres de Charles Nodier* ; Champion. » »

Jean Larat : *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier, 1780-1844* ; Champion. » »

Gustave Le Bon : *Les incertitudes de l'heure présente* ; Flammarion. 6 50

Frédéric Lefèvre : *Une heure avec.* Première série : *Alexandre Arnoux, Maurice Barrès, Joseph Bédier, Henri Béraud, G. Courteline, D. Halévy, A. Hermant, A. Kouprine, A. Loisy, J. London, P. Mac Orlan, P. Mille, A. Suarès, etc.* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Constantin Photiadès : *Marie Kalergis née comtesse Nesselrode, 1822-1874.* Avec 2 portraits ; Plon. 7 50

Emmanuel Rodocanachi : *Byron, 1788-1824.* Avec un portrait ; Hachette. » »

Edouard Schuré : *Merlin l'Enchanteur*, légende dramatique, trilogie ; Perrin. 27 »

### Ouvrages sur la guerre de 1914

Comte Arnauld Doria : *Héros obscurs* ; Goulet. » »

## Philosophie

Ch. Blondel : *La Psychanalyse* ; Alcan. 9 »

## Poésie

Georges Delaquys : *Les ballades du dimanche* ; Plon. 7 »
Philippe Dufour : *Le trèfle d'Apollon*. Bois originaux de Jean-Jules Dufour ; Chiberre. 10 »
Emile Verhaeren : *A la vie qui s'éloigne*, suivi de *Trois épitres lyriques, Sept Epitaphes, Au-delà, Feuilles tombées* ; Mercure de France. 7 »
Ferdinand Lovio : *Pendant la tourmente, 1914-1918* ; Messein. 5 »
Andrée Massenet : *Premiers poèmes* ; Figuière. 5 »
Jean Mazeau : *Dernières rêveries* ; Lemerre. 6 »
Ernest Prévost : *Le Livre de l'Immortelle Amie* ; Jouve. 6 »
Suzanne Teissier : *Dans l'ombre du maître*. Bois originaux de Jean-Jules Dufour ; Chiberre. 5 »

## Politique

René Claparède : *Le droit des petits peuples : Suisse, Monténégro, Arménie, Pays des Iroquois* ; Atar, Genève. 0 30
Michel Klecker de Balazugue : *La République rhénane*. Préface de Maurice Barrès ; Revue d'Alsace et de Lorraine. 12 »
Philip Scheidemann : *L'Effondrement*, traduction française de M. Loussert et M. Halff ; Payot. 12 »
André Vervoort : *La Ruhr, c'est la paix* ; la Brochure populaire. 0 50

## Questions médicales

J.-J. Matignon et S. Abbatucci : *Le bréviaire thermal des coloniaux* ; Maloine. 8 »

## Questions militaires et maritimes

*Académie de marine*. Tome I : *1922* ; Challamel. 15 »
Lieut. de vaisseau d'Halewyn : *La bataille décisive* ; Challamel. 12 »

## Questions religieuses

Adolphe Retté : *Les Rubis du Calice* ; Messein. » »

## Roman

Eugène Barbier : *Le dernier des Capendu* ; Chiberre. 6 75
Valère Bernard : *Les bohémiens*. Préface de Louis Bertrand ; Monde nouveau. » »
Louis Borde : *La Sève* ; Imp. Darantière, Dijon. » »
Félicien Champsaur : *L'Hurluberlu* ; Férenczi. 7 50
Léo Corvisier : *Les piqués*. Avant-propos de G. de La Fouchardière. Illust. de Emmanuel Blanche ; Picart. 6 »
Curnonsky : *Les facéties de M. Radinois* ; Albin Michel. 6 75
Lucie Delarue-Mardrus : *La Cigale*. Avec 28 bois orig. de Reneffer ; Fayard. 2 50
Louis Delluc : *L'homme des bars* ; La Pensée française 6 75
Dostoiewsky : *Niétotchka Nezvanova*, traduit par W. Bienstock ; Crès. 6 »
Alexandre Dumas : *Le Chevalier de la Maison Rouge*, tomes I et II ; Nelson. Chaque vol. 4 50
H. H. Ewers : *L'apprenti sorcier*, adapté de l'allemand par Marc Henry et Charlette Adrianne ; Crès. 6 »
Gabriel Fransy : *Reine-Claude et Reine-Marguerite* ; Colin. 7 »
Pierre-Paul Fournier : *Les nuits de la Riviera* ; Baudinière. 6 »
Robert Ganzo : *Moi, danseur*. Hors-texte par Bib ; La Pensée latine. » »
Jean Guirec : *Le protecteur* ; Flammarion. 7 »
Henry-Marx : *Ryls* ; Ollendorff 7 »
Francis Jammes : *Cloches pour deux mariages*. (*Le Mariage basque. Le Mariage de raison*) ; Mercure de France. 7 »
René Jeanne : *Le retour prodigue de l'enfant* ; Floréal. 6 75
Edouard de Keyser : *Le papyrus* ; Renaissance du livre. 7 »
Pierre Loiselet : *Bohême toute nue*, essais et portraits ; Picart. 6 »
Thomas Mann : *Tonio Kroger* suivi de *Le petit Monsieur Friedmann*,

*Heure difficile, L'Enfant prodige, Un petit bonheur*, traduit de l'allemand par Geneviève Maury. Préface d'Edmond Jaloux ; Stock. 7 »
Paul Morand : *Lewis et Irène ; Grasset.* 6 75
Georges d'Ostoya : *L'Ile de la survie;* Crès. » »
Maurice Prax : *L'oncle Hector ;* Flammarion. 7 »
Jean-Michel Renaitour : *Le Traître ;* Roman nouveau. 6 50
Louis de Robert : *L'anneau ou la jeune fille imprudente ;* Flammarion. 7 »
Raoul Stéphane : *La Dévotion à l'amour ;* Albin Michel. 6 75
Gabriel Timmory : *Les affaires d'amour ;* le Roseau. 1 95
Jean-Louis Vaudoyer : *Peau d'Ange;* Plon. 7 »
H.-G. Wells : *Les coins secrets du cœur*, traduit de l'anglais par M. Butts ; Payot. 7 50

## Sciences

Emile Borel : *Eléments de la théorie des probabilités ;* Hermann. 18 »
Louis Fayt : *La Clef de l'Inconnu ;* Edit. du Sud, Brossy, Paris. 12 50
A. Joly : *Cours de chimie pour les candidats aux grandes écoles*, 2e partie : *Résumé de chimie des métalloïdes ;* Presses universitaires de France. » »
H. Ollivier : *Cours de physique générale*. Tome III : *Mouvements vibratoires, acoustique, optique, physique, ondes électromagnétiques, électro-optiques, effets optiques du mouvement ;* Hermann. 45 »

## Sociologie

Karl Marx : *Le Capital*, traduit par J. Molitor. Tome II : *Le procès de la production du capital* (suite) ; Costes. 8 »

## Voyages

Claude Anet : *Feuilles persanes ;* Grasset (Cahiers verts, n° 32). 7 50
Daniel Baud-Bovy : *La Dent du Midi, Chambéry et le Val d'Illiez*. Avec la collaboration de H.-F. Montagnier; Boissonnas, Genève. » »
Eugène Cruck : *Au Maroc, avec un touriste illustre*. Lettre-Préface de M. le Maréchal Lyautey. Dessins de Aug. Ferrando ; Chazaud, Oran. 5 »

MERCURE.

## *ECHOS*

Theophilo Braga. — En souvenir d'Emile Zola. — Un autographe de Ronsard. — Alfred de Vigny, critique. — A propos des origines de J.-H. Fabre. — Une histoire naturelle des Médicis. — Une protestation du « Mouton blanc ». — La langue de saint François de Sales. — Le prix de cinq trillions de marks. — Descendants ou homonymes. — Projets oubliés, projets abandonnés — Publications du « Mercure de France ».

**Theophilo Braga.** — Le Portugal vient de perdre, en la personne de Theophilo Braga, le plus extraordinaire de ses intellectuels. Poète, philosophe, historien, folk loriste, homme d'Etat, il avait tour à tour exploré tous les domaines de la pensée.

Titulaire de l'une des plus hautes chaires de l'enseignement portugais, il avait réussi à jeter dans la conscience de plusieurs générations successives les germes féconds du sentiment républicain.

*Self made man* dans toute l'acception du terme, il avait quitté son île natale des Açores (il y était né en 1843) dès l'âge de quatorze ans

pour venir étudier à Coïmbre et publiait l'année suivante son premier recueil de poésies.

Son œuvre entière compte aujourd'hui une centaine de volumes, dont vingt sont consacrés à l'*Histoire de la Littérature portugaise*.

Poète, il a conçu et réalisé, en une quarantaine de mille vers, sous le titre de *Vision des Temps*, une épopée de l'Humanité, qui n'a sa pareille dans aucune langue.

Porté à la présidence de la République par le mouvement révolutionnaire de 1910, il s'empressa de retourner à ses chères études dès que les circonstances le lui permirent, et sans doute était-il plus fier d'être regardé comme le fondateur de l'Ecole littéraire de Coïmbre (inaugurée de concert avec son immortel compatriote açorien le grand poète Anthero de Quental), que des honneurs dont la jeune République aurait pu l'investir à perpétuité.

D'accord avec Magalhaes Lima, il ne cessa de préconiser la formation du « Bloc latin ». Jamais citoyen ne sut mieux mériter de sa patrie et de l'humanité, et, quel que soit le sort réservé à son œuvre ou à ses idées, il faut dire qu'il ne cessa jamais de donner l'exemple du travail méthodique et désintéressé. L'enseignement est à retenir.

PH. LEBESGUE.

§

**En souvenir d'Emile Zola.** — Le dimanche 27 janvier a eu lieu, rue Saint-Joseph, l'inauguration d'une plaque posée sur la façade de la maison où naquit Emile Zola.

L'immeuble, qui porte le n° 10, s'élève à l'endroit où la rue Saint-Joseph s'élargit. La chambre où naquit le romancier est au quatrième étage. C'est à droite de la porte d'entrée qu'a été placée la plaque de marbre où on peut lire, en lettres rouges :

ÉMILE ZOLA
EST NÉ
DANS CETTE MAISON
LE 2 AVRIL 1840

Au milieu de la rue avait été édifiée une petite tribune drapée de peluche jaune, d'où ont parlé les orateurs : MM. Marcel Batilliat, président de la société littéraire des amis de Zola, Lalou, président du Conseil municipal, Aubanel, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, Gaston Rageot, président de la Critique littéraire, Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres.

M. Batilliat a rappelé les origines familiales du romancier, mais il a montré surtout, en Zola, le Parisien qu'il fut toujours.

MM. Lalou et Aubanel ont salué pareillement la mémoire de l'écrivain « peintre fidèle de Paris et son chantre inspiré ».

MM. Gaston Rageot et Georges Lecomte ont analysé, le premier, les qualités critiques de Zola, ses jugements « profonds et clairvoyants » sur les auteurs qui furent ses maîtres, le second son œuvre de romancier.

Un banquet eut lieu ensuite chez Pousset sous la présidence de M. Gustave Kahn. Des allocutions furent prononcées par MM. Georges Renard et Eugène Morel. M. Ferdinand Herold lut son *Ode à Zola* qui fut déjà applaudie l'année dernière au « pèlerinage » de Médan.

§

**Un autographe de Ronsard.** — On a signalé récemment qu'une lettre autographe de Ronsard jusqu'ici inédite, adressée par le poète à Scévole de Sainte-Marthe, figurait parmi les autographes légués à la Bibliothèque nationale par le baron Edmond de Rothschild. Cette lettre, relative aux *Sonnets pour Hélène*, offre d'autant plus d'intérêt que les autographes de Ronsard ne sont pas très nombreux.

Le Collège de France en possède cependant un qu'il acheta dans une vente publique, le 15 juin 1903, à Paris, et qui a, pour cet établissement, une valeur exceptionnelle.

M. Abel Lefranc, l'éminent successeur de Gaston Paris à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, l'a décrit dans le troisième annuaire du Collège de France. C'est un parchemin de 375 millimètres de hauteur sur 327 de largeur, écrit en latin ; il est dans un état de conservation parfaite et d'une authenticité indiscutable.

C'est un certificat décerné par un jury de huit membres à Nicolas Goulou Chartrain, candidat à l'une des deux chaires de langue grecque du Collège, sur le point de devenir vacante par suite de la démission de Jean Dorat, son beau-père.

Le jury se composait de Jean Dorat, lui-même, Louis Duret, professeur en médecine, Jacques Charpentier, adversaire de Ramus, professeur de mathématiques, Léger Duchesne, professeur de langue latine, et Denis Lambin, titulaire de l'autre chaire de langue grecque.

A ces cinq maîtres avaient été adjoints trois hellénistes réputés, tous trois poètes et membres, avec Dorat, de la Pléiade : Remy Belleau, Jean-Antoine de Baïff et Pierre de Ronsard.

Ce document daté du 15 septembre 1567, 37 ans après la fondation du Collège, contient une attestation de chacun des membres du jury. Celle de Ronsard est la troisième sur la gauche entre celles de Charpentier et de Jo. Auretus. Elle est rédigée en latin et est ainsi libellée :

*Ego Petrus Ronsardus affirmo me audisse publice legentem grece Nicolaum Galonium et dignissimum regia legendi facultate existimare.*

RONSARD.

Puisque Ronsard fut ainsi appelé à faire partie, au moins une fois,

de l'assemblée des professeurs du Collège de France, et qu'il eut à se prononcer sur les mérites d'un des prédécesseurs de M. Maurice Croiset, aujourd'hui professeur de langue et de littérature grecques dans cet établissement dont il est, en même temps, l'administrateur, peut-être le vieux Collège fondé par François I[er] pourrait-il prêter une de ses salles pour y installer, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance du poète des *Sonnets à Hélène*, une exposition où le précieux autographe, objet de cet écho, aurait naturellement sa place marquée. — A. C. C.

§

**Alfred de Vigny, critique.** — Si M. Emile Henriot avait poussé la curiosité jusqu'à feuilleter les livraisons III-IV qui suivent immédiatement les « deux très rares numéros de la *Revue des Deux Mondes* (avril et mai 1831) » où sa bonne fortune lui permit de découvrir les *Scènes du désert, fragments de l'Almée, roman* (1) ou si, tout simplement, il avait consulté la table des matières de ladite revue (2), il eût découvert d'autres inédits de Vigny, et parmi ces inédits un original et fort amusant compte rendu : *Anecdotes historiques et politiques sur Alger* (3). *Mille et deuxième nuit.* Ce sous-titre accusait les tendances impressionnistes de l'article. Il prélude ainsi, tout comme dans les contes arabes (traduction Galland) :

> Vers la fin de la mille et deuxième nuit, la prudente Dinarzade éveilla sa sœur, et Sheherazade, avec la permission du sultan, commença aussitôt de cette sorte...

Mais quand elle eût fini de raconter, à sa façon, certaine mésaventure arrivée au Dey d'Alger que vous savez,

> Hélas ! dit en bâillant le sultan fort judicieusement. Voilà un sot conte que tu me fais, Sheherazade, et le plus invraisemblable de tous. O Sheherazade ! tu ferais bien mieux de me frotter la plante des pieds.

C'est alors que Vigny reprend la parole et le fil de l'article. Il entame l'éloge de l'ouvrage de M. Merle et du même coup dit son fait à la critique et à l'histoire — à certaine critique et à certaine histoire :

> Si le livre dont je parle était une histoire grave de forme et d'attitude, comme nous en savons, une de ces solides histoires à longue queue qui marchent pas à pas avec ordre et cérémonie, un bras sur Quinte-Curce et l'autre

(1) *Courrier littéraire* ; les *Reliques de Vigny*, le *Temps* du 10 juillet dernier.

(2) Où le compte rendu en questions, signé : Y... dans les livraisons III-IV, est restitué à Alfred de Vigny.

(3) Par J.-T. Merle, secrétaire particulier de M. de Bourmont, indique Vigny dans une note. Le titre complet de l'ouvrage est : *Anecdotes Historiques et Politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830.*

sur Tacite, je commenserais par reprocher à M. Merle d'avoir trop éclairé la figure principale de son tableau. Mais le moyen de procéder si régulièrement avec un homme qui étale si peu de prétentions, qui écrit des mémoires charmants comme par distraction et sans savoir par où il finira. La critique ne sait où elle en est à l'aspect d'un homme pareil ; elle se rengorge (la pédante qu'elle est) et passe fièrement, comme on fait quand on ne sait que dire. Quel bonheur pour moi que la critique, cette vénérable vieille, me soit si étrangère et si odieuse ! S'il m'eût fallu la lâcher sur ce léger recueil, je n'aurais su par quel bout le lui faire prendre dans le peu de dents qui lui restent.

Vigny se laisse aller au plaisir de raconter quelques anecdotes du livre de M. Merle, « suite de jolis tableaux, frais et vifs, colorés, moqueurs et hardis, comme ceux de Decamps, l'Oriental ». Et il termine ce singulier compte rendu sur l'air badin :

Oh ! Sheherazade... tu ferais bien mieux de me frotter la plante des pieds.

AURIANT.

§

### A propos des origines de J.-H. Fabre.

Beauvais, 30-1-24.

Mon cher Directeur,

La note de M. Léon Roux sur *Les origines familiales de J.-H. Fabre*, au *Mercure* du 1er janvier, m'apprend, par l'extrait de son acte de naissance, que l'illustre savant n'a pas vu le jour, à Saint-Léons, le 22 décembre 1823, mais bien le *21 décembre*.

Je rectifie donc une erreur que je devais à mes guides biographiques : MM. G.-V. Legros, dans *La Vie de J.-H. Fabre par un disciple*, et Augustin Fabre (parent du Maître et Rouergat comme lui), dans *Jean-Henri Fabre raconté par lui-même*.

M. Léon Roux m'apprend aussi que le Ma*l*aval, ou le Maraval, (« les deux ouvrages susdits écrivent Maraval ») n'est point situé à quarante kilomètres de Saint-Léons, mais bien à *quatre kilomètres*. Ici encore je suivais M. Legros, page 9 de son ouvrage, qui contient à tant d'égards des renseignements exacts et neufs.

Le Maraval — me dit M. Roux — fait partie non de la commune de Lavaysse, comme je croyais, mais de la paroisse de Lavaysse, hameau de la commune de Vezins.

Voilà qui est entendu. — Autre chose maintenant à quoi le *Mercure* serait étranger, si le *nil a me alienum*... littéraire ne lui appartenait pas aussi bien que le *vires acquirit*... proclamé par sa vignette.

Je suis l'auteur de la traduction des contes en langues d'oc, de Pierre Guérin, intitulés *De la Garriguo à la Mar bluro* (de la Garrigue à la Mer bleue), que le bon éditeur nîmois A. Gomès publie. Mais non point, comme ont cru plusieurs critiques élogieux et notamment

M. Albalat (*Journal des Débats* du 27 janvier) de la préface. Elle a été directement écrite en français par M. Pierre Guérin lui-même. Et il m'est pénible de me voir vivement loué aux lieu et place de ce remarquable érudit. M. Guérin, familier de la philologie des langues méditerranéennes et du folklore, s'élève contre l'unification de la langue d'oc que poursuit le Félibrige officiel. Il soutient qu'un écrivain qui fait parler (comme c'est son cas) le populaire, par exemple de Milhaud-près-Nîmes, n'a pas à se plier aux règles dialectales, syntaxiques ni orthographiques posées par l'œuvre de Mistral, si géniale qu'elle soit, parce que Mistral c'est Avignon et c'est Arles, mais non pas du tout Nîmes ou Montpellier. Il apporte en faveur de sa thèse des raisons linguistiques et sentimentales, des raisons savantes et de bon sens, qui ne pouvaient faire autrement que d'attirer l'attention. J'ajoute que M. Pierre Guérin a sous presse, sous le titre : *Languedocien et Provençal*, un ouvrage où il expose, avec ses tenants et aboutissants, la question essentielle indiquée par sa préface d'aujourd'hui.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

**Une Histoire naturelle des Médicis.** — On annonce la prochaine parution, à Florence, d'une œuvre à laquelle le professeur Gaetano Pieraccini, qui fait autorité dans les sciences biologiques et sociologiques, travaillait depuis de longues années. C'est la *Race des Médicis*, essai de recherches sur la transmission héréditaire des caractères biologiques. La famille des Médicis est la seule, en l'état actuel des choses, sur laquelle on pût tenter pareil travail. Pendant trois siècles et demi, elle s'est développée dans le même milieu, dans la même ville, à quelques années près. La descendance a toujours été régulière, jusqu'à l'extinction vers le milieu du XVIIIe siècle. Tous les chaînons en sont connus, depuis Giovanni di Averardo jusqu'à Gaston. Bien plus : depuis Cosme l'Ancien, le Père de la Patrie, tous les restes mortels des membres de cette famille reposent dans la crypte de San Lorenzo, et ils n'ont jamais été profanés ni touchés. Gaetano Pieraccini avait eu l'intention de procéder à des exhumations pour accomplir des examens nécroscopiques. Mais le clergé n'y voulut jamais consentir. Aussi, en dehors des documents d'archives, si riches sur les Médicis, Pieraccini se tourna-t-il vers l'iconographie. Non seulement il vit tous les tableaux et toutes les statues du monde qu'on savait représenter des Médicis, mais il acquit un tel coup d'œil qu'il arriva à identifier nombre de portraits sans attribution.

Il reconnaissait un Médicis entre mille. C'est pourquoi cette curieuse tentative sera fort intéressante même du point de vue de l'histoire générale et de l'art. L'auteur est arrivé à dissiper pas mal de légendes.

Ainsi le duc Alexandre, la victime de Lorenzino (ou Lorenzaccio comme écrit Musset) n'était pas du tout un nègre, un mulâtre comme beaucoup le prétendirent. Et si l'examen des cadavres eût été possible, le dernier mot aurait été dit sur la mort tragique et mystérieuse de François et de Bianca Cappello. Mais il faut bien laisser de l'ouvrage à ceux qui auront encore envie de s'occuper des Médicis! — P. G.

§

**Une protestation du « Mouton blanc ».**

Le 20 janvier 1924.

Monsieur le Directeur,

Dois-je, comme le fit M. André Gide, envoyer des chocolats en remerciement à M. Henri Béraud ? Celui-ci, à propos de la représentation de *Knock*, trouve moyen, dans votre numéro du 15 janvier, page 479, de prendre à partie *l'Hommage à Jules Romains* que *le Mouton Blanc* a publié en octobre dernier, et que M. Charles-Henry Hirsch a bien voulu signaler dans le *Mercure de France* du 15 novembre.

Libre à M. Henri Béraud, qui s'y connaît, de déclarer *burlesque* ce témoignage des jeunes générations d'écrivains. Son opinion entretient notre bonne humeur. Si je vous prie, Monsieur le Directeur, connaissant l'indépendance de votre revue, de m'y accorder l'hospitalité, c'est que M. Henri Béraud, pour faire le plaisant, a cru pouvoir, fidèle à ses habitudes de grosse polémique, citer faussement, tronquer, dénaturer les textes de trois de mes collaborateurs. Vos lecteurs apprécieront la délicatesse du procédé, en comparant :

1° M. Béraud écrit :

Un enthousiaste déclare que le rire de Romains « se gonfle, s'amincit, spirale, fait accordéon », ce rire est « d'un volume qui se spiritualise et se résoud en sonorités que les dieux homériques n'ont certes pas soupçonnées ».

*Le Mouton Blanc* publie, sous la signature de Franz Hellens :

Ce rire se gonfle, s'amincit, spirale, fait accordéon, on l'aperçoit comme s'il se déroulait en action sur l'écran ; il n'est pas seulement logique, mais encore formel, et d'un volume qui se spiritualise ou se matérialise à volonté. Cas unique dans notre littérature... C'est un rire qui devient chair, métal, fluide, contour, et se résout en sonorités que les dieux homériques n'ont certes pas soupçonnées.

2° M. Henri Béraud écrit :

Un autre, qui se nomme Ponge, dit de M. Romains : « Il parle à haute voix dans l'air léger. Il tient à la terre par les pieds. Il n'est pas soucieux. Sa demeure aux générations est une anfractuosité d'un confortable naturel. Frère jovial qui tient du père ! »

Le *Mouton Blanc* publie, sous la signature de Francis Ponge :

Il parle à haute voix dans un air léger de montagne. Il tient à la terre par les pieds. Il n'est pas soucieux.
Sa demeure aux générations est une anfractuosité d'un confortable naturel.
Frère jovial, aîné qui tient du père !

3° M. Henri Béraud écrit :

Mais la palme revient, bien sûr, à l'indépassable M. René Lalou : « A la lecture, la forêt empêchait de voir cette clairière... D'un coup de pouce, Benin présent ou Romains invisible combinent [admirez la malice de ce *combinent* mis au pluriel] leurs assemblages, avec tant de prestesse que, parfois, nous entendons deux voix sortir du même cube...

Le *Mouton Blanc* publie, sous la signature de René Lalou :

A la lecture, la forêt empêchait de bien voir cette clairière. [Suivent sept lignes qui disent pourquoi. Puis :] Autre évidence : M. le Trouhadec saisi par la débauche est aussi arbitraire qu'une comédie classique. On s'en doutait un peu, à dire vrai : la représentation le confirme avec éclat. Vous connaissez ces cubes dont les diverses faces combinées créent des tableaux différents : la pièce de Jules Romains est le plus parfait des jeux de cubes. Il y a le cube Le Trouhadec avec ses six faces : dignité, abjection, avarice, prodigalité, gâtisme, ruse. Il y a le cube de la malhonnêteté humaine qui porte quatre visages et deux blancs. Un cube enfin est réservé aux femmes : Madame Trestaillou, la Vieille Joueuse et quatre places pour la mobile Rolande. D'un coup de pouce, Benin présent ou Romains invisible combine leurs assemblages, avec tant de prestesse que parfois nous entendons deux voix sortir du même cube.

M. Henri Béraud n'a pas pardonné à René Lalou de ne lui avoir consacré, dans son *Histoire*, qu'une demi-note dédaigneuse, de deux lignes, en fonction d'André Gide. Indiquons aussi que le *Mouton Blanc*, dans son numéro de novembre, a publié une *Erreur* et une *Vérité* de l'auteur du *Vitriol*. Pour lui donner une leçon discrète et lui faire passer le goût des calembredaines (appeler M. Jacques Rivière un « Gide à la noix ») et des équivoques (« Lamou, Labou ou Lazou » pour Lalou) on a signé les deux textes où M. Béraud se met assez sottement en contradiction avec lui-même du nom de : Henri Zéraud. On sait qu'au physique comme au moral, l'auteur du *Martyre de l'Obèse* tend à la forme parfaite de ce chiffre.

Que M. Béraud continue à se battre les flancs et à promener par la presse sa grosse caisse sonore ! Qu'il continue à s'ennuyer en lisant *Les Caves du Vatican* ou *les Copains* ! Qu'il essaie de nous faire croire qu'il est drôle ! *Le Mouton Blanc* n'ira chercher en lui ni un écrivain, ni un auteur comique, mais il le remerciera de lui fournir un sujet d'épigrammes badines.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes vifs remerciements l'assurance de ma très particulière et distinguée considération.

JEAN HYTIER.

§

**La langue de saint François de Sales.** — Dans son intéressant article sur *le cultepopulaire de saint François de Sales en Savoie*, M. A. van Gennep fait observer que « les reliques bien authentiques de Saint François de Sales » n'étant « pas très nombreuses » la « plus célèbre » serait son chapeau. Nous sera-t-il permis de rappeler que la plus précieuse — au dire de l'archevêque d'Avignon (voir le numéro de juin 1878 du *Rosier de Marie* )— est la langue du saint et que cette langue se vénère en Avignon, tous les ans, lors de la Fête-Dieu, pendant huit jours, dans une chapelle extérieure du monastère de la Visitation, où elle est donnée à baiser aux dévots ? En écrivant que cette langue est la plus précieuse relique du saint, nous n'oublions pas qu'à la rigueur, c'est à son cœur que devrait s'appliquer l'épithète. Mais ce cœur a eu l'infortune — nous content les *Petits Bollandistes*, t. XIV, p. 551 — d'être rompu en deux par sainte Jeanne de Chantal, si bien qu'il n'est plus complet, une partie s'en trouvant chez les visitandines de Nevers et l'autre, la plus volumineuse, ayant suivi à Venise les religieuses de Bellecour quand les persécutions les firent quitter Lyon pour l'Italie. Le trésor d'Arras se flatte de posséder de la chair de François (1). Quant à ses cheveux, à son sang et à ses effets, ils sont tellement répandus qu'un docte prélat, Mgr Crosnier, en a pris naguère de l'inquiétude. Mais voici l'explication qui nous est fournie de ce phénomène par l'*Hagiographie Nivernaise*, citée en 1879 par Paul Parfait, à la page 161 de sa *Foire aux Reliques* :

Le valet de chambre du saint avait une si haute idée de la sainteté de son maître, qu'il conservait avec respect tout ce qui lui avait servi. Un jour qu'on lui faisait des observations sur la quantité de vieux habillements du saint qu'il avait accumulés, il répondit : « *Je prévois qu'un jour tout ceci deviendra des reliques.* » Quand on coupait les cheveux de son maître, il avait soin de tout ramasser ; il en avait une boîte pleine. Quand on le saignait, il laissait le sang dessécher, puis il le renfermait aussi dans une boîte.

Ainsi se justifierait peut-être cette quantité inquiétante de sang coagulé et noir dont les Visitandines ont eu, si longtemps, le privilège de l'exclusive distribution aux pieuses âmes, en la bonne France d'antan. — C. P.

§

**Le prix de cinq trillions de marks.** — L'attribution du prix de 5 trillions de marks qui vient d'être récemment décerné à M. Jean Viollis va avoir sa répercussion au Palais de Justice, non point dans une audience, mais dans un groupement d'avocats qui se réunissent tous les 15 jours à la conférence Demolombe.

(1) D'après les *Petits Bollandistes*, t. II, p. 335.

Nos « jeunes maîtres » vont discuter la question suivante :

« Les membres d'un jury littéraire qui décernent un prix à l'ouvrage le plus médiocre couronné dans l'année peuvent-ils être assignés en dommages-intérêts par le bénéficiaire de cette flatteuse récompense ? »

En attendant que cette difficile question soit élucidée, M. Jean Viollis a reçu, le 9 février, le montant de son prix, lequel était accompagné de la lettre suivante :

Paris, ce 9 février 1924.

Monsieur,

Veuillez trouver ci-joint la somme de cinq trillions cent trois milliards deux cent cinquante-trois millions huit cent quatre-vingt un marks cinquante pfennigs que j'ai reçu l'ordre de vous faire tenir. Cette somme se décompose ainsi :

1° Une Reichsbanknote, n° 19 AB-054187, émise le 7 novembre 1923, de la valeur de *Fünf Billionen Mark*, équivalant à cinq mille milliards de marks, soit cinq trillions de marks selon la numération française, montant d'un prix qui vous a été décerné le 20 janvier dernier.

2° Une somme de divers billets de la Reichsbank formant un ensemble de Mk. 103.253.000.881,50, représentant les intérêts courus du 20 janvier au 9 février sur le principal de cinq trillions.

Veuillez agréer, monsieur, les sentiments de parfaite considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

votre respectueux et dévoué serviteur

DAMBREUSE

Banquier, rue d'Anjou.

L'envoi qui, par bonheur, ne dépassait pas les dimensions d'un modeste colis, était constitué de la sorte :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 | billet de | 5 billions (trillions)........ | 5.000.000.000.000 |
| 51 | » | 1 milliard.................. | 51.000.000.000 |
| 100 | » | 500 millions................. | 50.000.000.000 |
| 36 | » | 50 millions................. | 1.800.000.000 |
| 5 | » | 20 millions................. | 100.000.000 |
| 5 | » | 10 millions................. | 50.000.000 |
| 151 | » | 2 millions................. | 302.000.000 |
| 50 | » | 20.000..................... | 1.000.000 |
| 1 | » | 500...................... | 500 |
| 1 | » | 100...................... | 100 |
| 4 | » | 50...................... | 200 |
| 2 | » | 20...................... | 40 |
| 2 | » | 10...................... | 20 |
| 3 | » | 5...................... | 15 |
| 2 | » | 2...................... | 4 |
| 2 | » | 1...................... | 2 |
| 1 | » | 50 pfennigs............. | 0.50 |
| | | Total : | 5.103.253.000.881,50 |

Et maintenant il n'y a plus qu'à souhaiter, pour l'heureux lauréat, que

cette somme qui vient d'entrer en sa possession retrouve un jour sa valeur d'avant-guerre, — ou même celle d'il y a six mois, ce qui représenterait encore une fortune.

§

**Descendants ou Homonymes.** — A la liste, déjà longue, des commerçants parisiens qui portent des patronymes célèbres dans la littérature, et que nous avons publiés, il convient de faire un addenda, en faveur de :

Cervantès, antiquaire, 24, rue Victor-Massé.

Ajoutons que cet antiquaire a fait sa spécialité des casques, objets hispano-mauresques et, naturellement, des fers de lances.

§

**Projets oubliés, projets abandonnés.** — M. Emile Massard, en juin 1911, a déposé au Conseil municipal de Paris une proposition tendant à la création d'« une école secondaire de musique, qui prendrait le titre de Conservatoire municipal ».

L'initiative, si je ne me trompe, avait été prise par M. Victor Charpentier et M. Auguste Chapuis, professeur au Conservatoire (national) et inspecteur principal (ou général ?) du chant dans les écoles de la ville de Paris. On voulait « une école qui rende les études musicales secondaires accessibles à tout le monde, et faciliter l'étude de la musique et de la carrière artistique, comme on facilite les autres études professionnelles dans les écoles Boulle, Estienne, etc. » Qu'est devenu ce projet ? — A. C.

§

**Publications du « Mercure de France » :** CLOCHES POUR DEUX MARIAGES : *Le Mariage basque, Le Mariage de Raison*, roman, par Francis Jammes, 1 vol. in-16, 7 francs. La première édition a été tirée à 1.100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 296 à 1370, à 15 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z, hors commerce. Il a été tiré 295 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 294, à 30 francs.

A LA VIE QUI S'ÉLOIGNE, poésies, par Emile Verhaeren, 1 vol. in-6, 7 francs. La première édition a été tirée à 1.100 ex. sur Vergé pur fil Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 390 à 1.464, à 15 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z, hors commerce. Il a été tiré 389 ex. sur Vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 389, à 30 francs.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# ULLETIN FINANCIER

…e marché a un tempérament vigoureux. Evidemment, quand il reçut la dou… double décime, accompagnée d'autres jets aussi glacés, il se recroquevilla durant …es séances, mais la réaction se fit très vite et toute la cote en fut ragaillardie. Il …dent que les capitalistes ne semblent pas effrayés outre mesure des projets fiscaux … sont menacés, pas plus que du renchérissement du taux de l'escompte et de …ement au pouvoir en Angleterre du cabinet travailliste, puisque, au demeurant, …isins l'envisagent avec calme. La vie est chère, très chère, alors ? Est-ce le mo… …le cesser de faire fructifier nos capitaux ? Voilà sans doute ce que se dit la spécu… …et c'est ce qui nous vaut une série de séances d'autant plus brillantes qu'elle …vitée à l'optimisme par les bonnes dispositions que témoignent les marchés de …York et de Londres.

…rentes, les obligations de la Défense nationale et bon nombre de valeurs à reve… …e, ne sont pas restées en dehors de l'activité générale et furent souvent traitées …les cours en reprise, parfaitement justifiés par le niveau où elles étaient tombées. …randes banques font bonne contenance, mais sans oscillations importantes : …oir d'Escompte 987 ; B. N. C. 799 ; Société Générale 735. Le projet de relève… …de tarifs de nos grands chemins profite à leurs actions : P.-L.-M. 1150 ; …1363 ; Midi 890 ; Orléans 1040 ; Est 895. Le Métropolitain à 540 et le Nord… … 228 y sont moins sensibles, bien que le nouveau tarif soit entré en vigueur …ces deux dernières sociétés.

…valeurs d'électricité restent recherchées, notamment les eaux et électricité d'Indo… … à 3350, la part Nantaise d'éclairage et de force à 1668, les constructions élec… …s de France à 285. Le compartiment des valeurs textiles est remarquablement tenu. …aler la forte avance de Dollfus Mieg à 3.825 contre 3.000 fr. ; la fermeté du …toir de l'Industrie Linière à 1.330, de la Soie à 1.748. Les affaires de Gaz et Eaux …iennent plus actives, l'action de jouissance Gaz Lebon est en progrès à 462, ainsi …action Gaz et Eaux à 920. Aux Houillères et Mines Métalliques, le Laurium fran… …avance à 645, Boléo à 720; Bou-Taleb à 1.765. Les valeurs de produits chimiques …t de leur calme, l'Électro-Chimie cote 785, Bozel Lamotte est plus faible à 390, …ines du Rhône sont stables à 655. Pathé-Cinéma très en faveur s'établit à 619 fr. …ir liquide atteint le cours rond de 600 fr.

…plupart des titres pétrolifères enregistrent de substantiels progrès : Royal … 36.000 ; Shell 409 ; Omnium International 705 ; Stéaua 740 ; Franco-Polonaise 840. …aleurs de caoutchouc sont moins languissantes et un réveil de ce compartiment ne …pas étonnant, à en juger par la qualité d'achats récents qui relèvent la Financière … Padang à 445, les Terres Rouges à 319. Mentionnons aussi, avant de quitter les …s coloniales, la Compagnie de Navigation d'Extrême-Orient qui s'avance à 1680 …p. Bonne orientation des valeurs Sud-Africaines, où l'on trouve la de Beers ord, …7 : la Golfields à 96 ; la Rand Mines à 291.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier numéro du mois***

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Un an............ | 60 fr. | Un an............ | 75 fr. |
| Six mois.......... | 32 » | Six mois.......... | 40 » |
| Trois mois........ | 17 » | Trois mois........ | 21 » |

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.